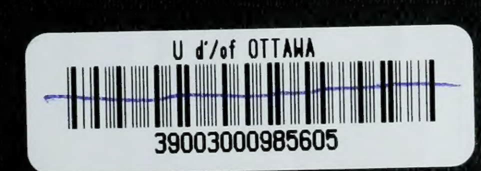
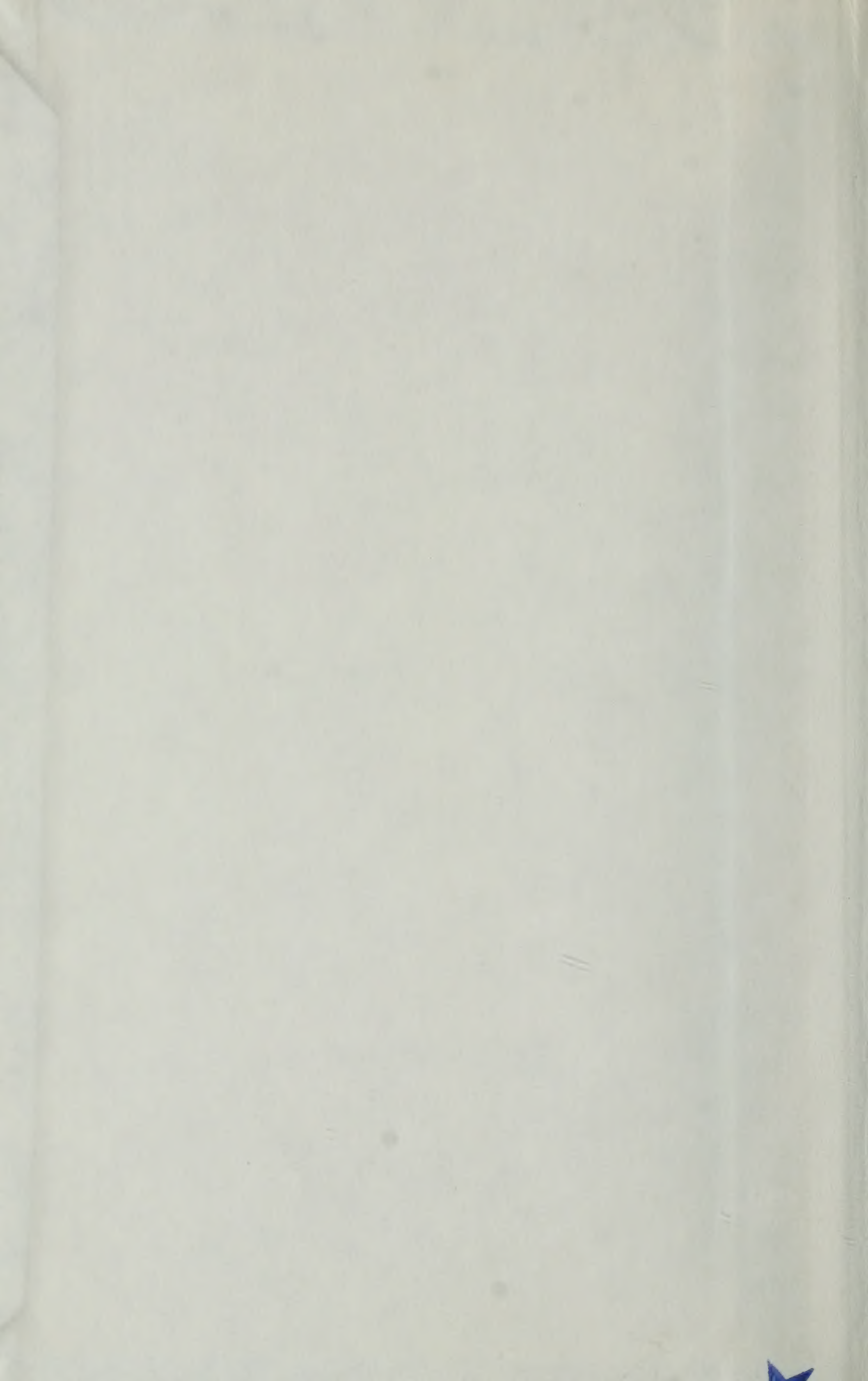

U d'/of OTTAWA
39003000985605



LA

RÉVÉLATRICE D'UN PEUPLE

PAR

HENRI GLÆSENER

Mémoire couronné par la Classe des Lettres et des Sciences morales et politiques
dans sa séance du 5 mai 1920.

AVANT-PROPOS

Au lendemain de la conflagration mondiale dont nous avons été non seulement les témoins attristés, mais aussi les malheureuses victimes, il paraît presque téméraire de vouloir analyser et apprécier un livre consacré à ces Allemands qui, aux yeux de l'Europe entière, sont responsables de tant de désastres accumulés. Tout homme impartial me fera observer : Ce sont les derniers événements qui les jugent et qui les condamnent. Je réponds : Au point de vue politique, oui ; sous le rapport littéraire et artistique, non. Je me hâte d'ailleurs d'ajouter que les pages qui vont suivre ne sont pas un panégyrique de l'Allemagne littéraire. Certes, je m'efforcerai de rendre justice à des esprits de la valeur d'un Gœthe ou d'un Leibnitz ; mais chaque fois que je me trouverai en présence d'appréciations trop laudatives ou de vrais dithyrambes inspirés par un enthousiasme excessif ou quelquefois par le parti pris, je me ferai un devoir de remettre les choses au point.

Que les maîtres éminents, qui ont bien voulu encourager ce modeste essai, daignent ici trouver l'expression de toute ma gratitude.

INTRODUCTION

De tout temps il s'est trouvé, dans l'histoire littéraire des différentes nations, des érudits ou des critiques qui, avec la générosité qu'inspire l'enthousiasme, se sont chargés de faire connaître à leurs compatriotes les écrivains les plus célèbres et les productions les plus marquantes des littératures étrangères encore ignorées. Ainsi Voltaire (1) et plus tard Ducis (2) furent pour les Français les révélateurs de la littérature anglaise; Lessing fit admirer les mêmes chefs-d'œuvre aux Allemands; Herder, historien et critique, grâce à son habile adaptation des romances du *Cid*, initia ses contemporains aux merveilleuses beautés de la poésie espagnole. Plus près de nous, le comte Melchior de Vogüé, après s'être livré lui-même à une étude approfondie de la langue et de la littérature russe, s'en fit, non seulement pour la France, mais pour l'Europe entière, l'interprète aussi aimable qu'autorisé. Ajoutons pourtant qu'il avait été précédé dans cette voie par Prosper Mérimée.

Mme de Staël, dont un siècle nous sépare à présent, fut un de ces écrivains de goût et d'initiative; elle assuma, dans des circonstances particulièrement difficiles et périlleuses, la tâche de faire connaître aux Français du XIXe siècle les principales manifestations de l'intellectualité allemande. La civilisation des peuples d'outre-Rhin semblait à cette époque encore enveloppée

---

(1) Voltaire, le premier, dit VILLEMAIN (*Cours de littérature française au XVIIIe siècle*, édition Hauman, Bruxelles, 1840, p. 355), prononça parmi nous avec éloge le nom de Shakspeare, qui, plus tard, lui donnait tant d'humeur.

(2) Ducis fut admirateur fervent de Shakspeare, mais, chose étrange, il ne connut jamais sa langue (voyez à ce sujet PAUL ALBERT, *La littérature française au XVIIIe siècle. Les origines du Romantisme.* (Édition Hachette, 1887, p. 297.) C'est sans doute pour cela qu'il ne nous présente souvent qu'un Shakspeare édulcoré.

d'un épais brouillard, parmi les érudits mêmes ; les uns l'ignoraient complètement ; ceux qui croyaient l'avoir entrevue s'en faisaient une idée fausse et trop souvent la dépréciaient. On trouve à cet sujet dans Voltaire (faut-il que l'on rencontre ce nom partout !) quantité de satires absolument injustifiées. Chateaubriand, lui, ne montre plus cet esprit de dénigrement systématique ; dans le *Génie du Christianisme*, qui fait forcément allusion, plus d'une fois, à certaines productions de Klopstock et de Gœthe, se trahissent déjà de louables efforts d'impartialité, comme une certaine indépendance de goût et de jugement ; mais n'étant pas servi par une connaissance personnelle de la langue allemande, il se borne trop souvent à des aperçus rapides ou à des généralisations vagues.

Mme de Staël, mieux documentée que l'auteur des *Martyrs*, fut plus entreprenante et plus hardie. Hantée depuis sa jeunesse par des rêves d'indépendance politique et d'affranchissement littéraire, elle oriente toute son influence sociale et son activité d'artiste vers ce double objectif : Libéralisme et Romantisme, telles sont les deux faces de l'idéal qu'elle poursuit avec une infatigable ardeur. Après en avoir formulé les principes dans son important ouvrage : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec l'état moral et politique des nations* (1800), après avoir concrétisé sa doctrine dans deux immortels romans : *Delphine* (1802) et *Corinne* (1807), pour la rendre en quelque sorte visible et palpable, elle imagina enfin d'en constituer une synthèse vivante qui, en plaçant l'exemple en face de la théorie, devait être comme le couronnement de sa carrière d'écrivain. C'est dans ces conditions que le livre *De l'Allemagne* vit le jour (1810-1813).

En effet, Mme de Staël, en écrivant son ouvrage, pensait trouver dans les pays d'outre-Rhin un exemple typique et frappant de cette liberté intellectuelle et de cette indépendance politique qui l'avaient toujours si vivement séduite. L'Allemagne était à ses yeux une sorte d'Eldorado où l'on ne connaissait point le despotisme monarchique, où tout le monde, sous l'égide d'un

gouvernement tempéré, savourait les douceurs et les charmes de la paix. Le cliquetis des armes, croyait-elle, ne s'y faisait guère entendre. Dès lors les lettres et les arts s'épanouissaient merveilleusement.

Nous savons aujourd'hui — et nous aurons l'occasion de le constater plus d'une fois au cours de cette étude — combien l'auteur de *Corinne* se faisait illusion sous ce rapport et combien sa conception de l'Allemagne politique était erronée. Et même, au point de vue littéraire, l'indépendance des pays germaniques était plus apparente que réelle. Schiller, à propos de la genèse de ses *Brigands*, eût pu certes édifier Mme de Staël.

Cependant, s'il est vrai de dire que notre auteur a vu la patrie des Klopstock et des Gœthe avec des yeux d'écrivain romantique et de femme romanesque ([1]), en d'autres termes si elle a mis dans sa peinture un peu — et parfois beaucoup — de son âme et de ses aspirations personnelles, il est juste d'ajouter que le choix de la littérature allemande se justifiait dans une large mesure.

L'école nouvelle qui plongeait ses racines jusqu'au milieu du XVIIIe siècle et dont J.-J. Rousseau, en raison de sa nationalité suisse et de son origine genevoise ([2]), fut l'ardent promoteur, je dirai volontiers l'aïeul, trouvait dans les pays germaniques un terrain fort propice à son développement. Rompant en visière avec les règles classiques qui semblaient porter l'empreinte d'un dogmatisme rigide et stérile, quelques écrivains s'étaient mis à réagir contre la manie perpétuelle des imitations, manie trop accréditée en Allemagne; protestant avec énergie contre l'autorité des modèles, ils cherchaient à remplacer la critique philosophique, tout d'abord considérée comme immuable

---

([1]) A Mme de Staël s'applique fort bien ce que J.-J. Rousseau dit dans sa *Nouvelle Héloïse* (p. 325, vol I) : « Voilà ce qui doit arriver à toutes les âmes d'une certaine trempe; elles transforment pour ainsi dire les autres en elles-mêmes. » (Tome I, p. 325, édition de 1822.)

([2]) J. Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire,* Paris, 1895, pp. 107-112. Il y est dit notamment de Jean-Jacques : « Entre l'Europe du Nord et l'Europe du Midi, il a été le lien puissant qui a uni deux génies. »

et figée en des formules éternelles, par une autre critique d'ordre plutôt sentimental et par conséquent de nature toute relative. La littérature devint ainsi l'expression des idées particulières ou la confession du *Moi* de l'écrivain. Lessing, sous l'influence directe des idées de J.-J. Rousseau, qu'il admirait vivement, fut le protagoniste le plus autorisé de ce mouvement de réaction.

Ajoutons que l'Allemagne fut toujours le pays des rèveries tantôt mystiques, tantòt purement contemplatives. L'imagination des poètes y était, peut-on dire, plus exubérante, plus débridée qu'ailleurs; puis on n'avait pas, comme dans la France du XVII[e] siècle, l'horreur de tout ce qui est flottant, obscur, enveloppé de brume; au contraire, les teintes vagues, les contours indécis, les perspectives lointaines et nuageuses charmaient ces tempéraments du Nord, épris de tout ce qui est étrange et fantasque. Or, s'il y eut jamais un homme étrange et fantasque, ce fut bien J.-J. Rousseau, que nous appelions tout à l'heure l'aïeul du romantisme. L'arbre planté par ses fortes mains, poussant des ramifications jusque dans les contrées germaniques les plus retirées, ne pouvait manquer de produire une abondante floraison.

Sous l'impulsion de Jean-Jacques il s'était d'ailleurs opéré depuis peu, en France même, un travail de transformation lent et continu; si je puis me servir d'une image peut-être un peu bizarre, le monde littéraire s'apprêtait à tourner sur un autre pivot. L'idéal du XVIII[e] siècle allait être moins national, mais plus humain que celui du XVII[e]; cessant de suivre l'antique tradition, moins soucieuse aussi de l'unité d'inspiration que de sa variété, l'école nouvelle allait substituer à la théorie classique, tout d'abord en philosophie, puis aussi dans les diverses manifestations artistiques, les grands principes du ***romantisme cosmopolite*** ([1]).

([1]) Voir J. TEXTE dans PETIT DE JULLEVILLE, *Histoire de la langue et de la littérature française,* vol. VI, p. 747.

La poésie allemande étant issue du romantisme, la tâche de Mme de Staël, à première vue, semblait aisée. Douée d'une intelligence vive et pénétrante ([1]), elle eut bien vite compris que les esprits étaient préparés à une rénovation littéraire, que l'idée du romantisme était latente au fond des âmes et qu'il suffirait d'une étincelle pour la faire jaillir ([2]). Mme de Staël avait, du reste, été précédée dans cette voie par Sénancour, qui, dans son *Obermann*, s'était attaché à bien distinguer le *romantique* du *romanesque*; mais l'auteur de l'*Allemagne* fut au fond la première à donner au mot *romantique* une signification littéraire ou esthétique; et c'est en s'appuyant sur la littérature allemande comme exemple, qu'elle réussit à déterminer, à fixer ce qui existait déjà en puissance.

Mais pendant bien des années ses efforts furent violemment contrecarrés. La Révolution française, tout en bouleversant les institutions politiques, avait scrupuleusement respecté les traditions littéraires du XVIIe siècle; en effet, se croyant solidaire de l'antiquité païenne, elle détestait le moyen âge et tout ce qui en rappelait le souvenir. L'Empire lui-même ne donna droit de cité qu'à de pâles imitations de l'ancienne tragédie grecque : telles la plupart (je dis la plupart, car on découvre dans l'ensemble de brillantes, quoique rares exceptions) des œuvres de Népomucène Lemercier et de Raynouard. Tout ce qui trahissait quelque effort personnel, tout ce qui sortait de la vieille ornière était cruellement étouffé. Par là s'explique l'acharnement de la censure impériale contre le livre *De l'Allemagne* et son auteur.

Bref Mme de Staël, pas plus que Chateaubriand, ne fut comprise tout de suite. Il fallut que l'oppression eût cessé de peser sur les âmes et les intelligences; il fallut aussi que les deux grands initiateurs, Chateaubriand et Mme de Staël, tout d'abord méfiants l'un vis-à-vis de l'autre, se fussent en quelque sorte

---

([1]) Gustave Charlier, *Le sentiment de la nature en France*, p. 177.

([2]) D. Mornet, *Le Romantisme en France au XVIIIe siècle*, 1912, passim.

amicalement tendu la main pour que la rénovation littéraire rêvée par eux s'opérât d'une façon visible [1].

Lorsqu'il s'agit, pour le critique, d'apprécier un livre de nature aussi complexe que l'*Allemagne*, livre qui constitue, on le sait, une véritable encyclopédie, il est bon de se rappeler que l'auteur a mis dans cette œuvre non seulement tout son esprit, mais aussi tout son cœur. Il est des pages d'où s'exhale une émotion tour à tour enthousiaste ou douloureuse, des pages d'où le lyrisme déborde presque autant que dans *Corinne* et qui font verser au lecteur des larmes d'attendrissement.

Il nous faut donc avant tout essayer de pénétrer dans cette âme généreuse, extrêmement impressionnable [2], tâcher de voir quels sont les ressort secrets qui la font agir, nous rendre compte de l'évolution lente et graduelle de son caractère ainsi que des influences soit ancestrales soit étrangères [3] qui la sollicitent tour à tour. Il n'est peut-être pas dans la littérature française d'écrivain chez qui l'œuvre et la vie, tant intime qu'extérieure, se confondent et se mêlent comme chez Mme de Staël. Impossible d'approfondir l'une sans bien connaître l'autre.

C'est pourquoi, avant d'étudier son œuvre capitale, nous examinerons, dans la première partie de notre travail, l'auteur telle qu'on la voit dégager peu à peu sa personnalité de dessous les divers facteurs qui ont agi sur elle.

Puis, après avoir de la sorte situé l'ouvrage dans son véritable milieu, nous tâcherons d'en découvrir les sources, ensuite les caractères intrinsèques, en nous plaçant au point de vue des divers objets auxquels l'écrivain a successivement appliqué son attention.

---

(1) Voir sur cette question l'intéressante thèse de P. Gautier, *Qua familiaritate Chateaubriand, de exsilio regressus, cum Mme de Staël vixerit*, 1902.

(2) P. Gautier, thèse citée, p. 18. Quand elle ne serait pas aussi remarquable qu'elle l'est par son esprit, il faudrait encore l'adorer pour sa bonté, pour son âme si élevée, si noble, si capable de tout ce qui est grand et généreux.

(3) Mme de Staël reflète bien, sous ce rapport, les tendances de l'époque. Ce que l'âme française avait en quelque sorte découvert par instinct, elle demandait aux étrangers de le rendre plus clair et plus précis.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE.

En compulsant les revues et publications périodiques (en particulier le *Manuel bibliographique* de G. Lanson), on trouve certes un nombre important de travaux consacrés à Mme de Staël. Toutefois, en ce qui concerne le livre *De l'Allemagne*, on découvre relativement peu d'ouvrages de critique qui en parlent in extenso. La raison en est peut-être le sujet lui-même. Sans doute, des critiques éclairés comme Villemain et Sainte-Beuve rendent hommage à la science et au talent littéraire de l'initiatrice, mais ne possédant de la langue allemande qu'une connaissance fort incomplète (c'est l'aveu formel de Villemain), ils n'osent juger son œuvre ni avec la pénétration ni avec l'abondance de détails qu'ils apportent en général dans leurs travaux; ils se contentent d'une appréciation sommairement élogieuse. Seuls, Benjamin Constant et, après lui, Alexandre Vinet, plus privilégiés sans doute sous le rapport de la connaissance des idiomes germaniques, nous ont laissé au sujet de ce livre célèbre un jugement un peu moins vague.

Et lorsque après les savantes études d'Ozanam sur la Germanie du moyen âge on se lança résolument dans la voie des études sur la littérature allemande, l'ouvrage de Mme de Staël parut décidément vieilli. On oublia dès lors même les brillantes qualités générales du livre. Les erreurs historiques et ethnographiques qu'il contenait, l'apriorisme qui égarait l'auteur et le ramenait sans cesse au même point de vue, l'allure pamphlétaire que l'ouvrage affectait à certains moments, tout cela fit passer inaperçues les pensées nobles et belles, les réflexions originales et ingénieuses qui nous frappent en tant de passages. De nos jours,

Édouard Rod, Arthur Chuquet, Paul Stapfer, Ernest Seillières, E. Lichtenberger, F. Baldensperger (que nous aurons l'occasion de citer plus d'une fois au cours de notre travail) ont publié sur l'Allemagne littéraire une série d'ingénieuses et pénétrantes études. A mesure que la science devient plus approfondie, les chercheurs montrent aussi plus de respect et plus d'indulgence vis-à-vis de celle qui leur a frayé la voie.

L'heure est donc venue, semble-t-il, où, rentrant dans la voie de la justice et de la modération, la critique, tout en reconnaissant les imperfections trop visibles de l'œuvre, rend à Mme de Staël le tribut de légitime reconnaissance qui lui est dû.

Indiquons ici par ordre de date les travaux qui ont directement Mme de Staël pour objet (1) :

GLEIM, BETSY. *Randzeichnungen zu dem Werke der Frau von Staël über Deutschland*. Brême, 1814. In-8°.

WARIN, REGNAULD. *Esprit de Mme la baronne de Staël-Holstein*, analyse philosophique du génie, du caractère, de la doctrine et de l'influence de ses ouvrages. Paris, 1818. 2 vol. in-8°.

BEGIN, F.-A. *Charles de Villers, Mme de Rodde et Mme de Staël*. Metz, 1840.

LENORMANT (Mme). *Coppet et Weimar, Mme de Staël et la grande-duchesse Louise*. Paris, 1862. In-8°.

IDEM. *Mme Récamier, les amis de sa jeunesse et sa correspondance intime*. 1872. In-8°.

CARO, E. *Les deux Allemagnes, Mme de Staël et Henri Heine*. (TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES, 1872.)

GÉRANDO (Baron de). *Discours, souvenirs épistolaires de Mme Récamier et de Mme de Staël*. (MÉMOIRES DE L'ACADÉMIE DE METZ, 1863-1864.)

CARO, E. *Mme de Staël et Gœthe à Weimar (1803)*. Paris, 1880.

FORNERON. *Mme de Staël et la police de Napoléon*. (BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE, 1885.)

DEJOB, CH. *Mme de Staël et l'Italie*. Paris, 1890. In-12.

SOREL, A. *Mme de Staël*. Paris, 1890.

(1) J'ai utilisé l'édition Garnier frères des œuvres de Mme de Staël, particulièrement du livre *De l'Allemagne*.

WRANGEL, E. *Mme de Staël en Suède.* (NORDISK TIDSKRIFT, 1891.)

GEIGER, L. *Frau von Staël in Berlin.* (EUPHORION, 1894.)

GAUTIER, P. *Mme de Staël en 1796 et la police du Directoire.* (REVUE BLEUE, 1898.)

JORET. *Mme de Staël et la cour littéraire de Weimar.* (ANN. F. L. Bordeaux. 1899 et 1900.)

RITTER, E. *Notes sur Mme de Staël, ses amis et sa famille, sa vie et sa correspondance.* Genève, 1899. In-8°.

GAUTIER, P. *Qua familiaritate Chateaubriand cum Mme de Staël ab anno 1800 ad annum 1806 vixerit.* Paris, 1902. In-8°.

IDEM. *Le premier exil de Mme de Staël.* (REVUE DES DEUX MONDES, 1903.)

IDEM. *Chateaubriand et Mme de Staël, d'après les lettres inédites de Chateaubriand.* (REVUE DES DEUX MONDES, 1903.)

IDEM. *Mme de Staël et Napoléon.* 1903. In-8°.

IDEM. *Mathieu de Montmorency et Mme de Staël, d'après des lettres inédites de Mathieu de Montmorency à Mme Necker de Saussure.* 1908. In-16.

PINGAUD, L. *Mme de Staël et le duc de Rovigo.* (REVUE DE PARIS, 1903.)

FAURE, H. *Mme de Staël et le duc de Palmella.* Paris, 1903.

BLENNERHASSETT (Lady). *Frau von Staël, ihre Freunde und ihre Bedeutung in Politik und Litteratur.* 3 vol. Berlin, 1887-1889. Une traduction de cet important ouvrage fut publiée (1890) par AUG. DIETRICH sous le titre : *Mme de Staël et son temps.* (L'étude en question, très détaillée et très interessante, est plus historique et biographique que littéraire.)

WALTZEL, F. *Frau von Staël's Buch und W. Schlegel.* Leipzig, 1898.

BALDENSPERGER, F. *Extraits de la correspondance des enfants de Mme de Staël avec W. Schlegel* (R. H. L., 1909) (1).

MILLE, E.-OTHON. *Les idées morales, philosophiques et pédagogiques de Mme de Staël.* Paris, 1910. In-8°.

BILLION, J. *Mme de Staël et le Romantisme.* (R. H. L., 1910.)

BURNIER, CH. *Mme de Staël et le landamman Pidou.* (BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE et REVUE SUISSE, 1910.)

(1) Voir plus loin (p. 14) un autre travail du même auteur.

SOURIAU, M. *Les idées morales de Mme de Staël.* Paris, Bloud, 1910.

PORTA, M.-T. *Mme de Staël e Italia.* Firenze, 1909.

HAUSSONVILLE (Comte d'). *Mme de Staël et M. Necker*, d'après leur correspondance inédite. (REVUE DES DEUX MONDES, février, mars et décembre 1913.)

Sur Charles de Villers, précurseur de Mme de Staël, ont paru :

BOURDEAU, *Charles de Villers et Mme de Staël.* (J. DÉB., 21 mars 1879.)

ULRICH, O. *Charles de Villers, ein Beitrag zur Geschichte der geistigen Beziehungen zwischen Deutschland und Frankreich.* Leipzig, 1899.

SEILLIÈRE, E. *Charles de Villers.* (REVUE DE PARIS, 1902.)

GAUTIER, P. *Un idéologue sous le Consulat et le Premier Empire.* (REVUE DES DEUX MONDES, 1906.)

WITTMER, L. *Charles de Villers, un intermédiaire entre la France et l'Allemagne et un précurseur de Mme de Staël.* Paris, 1908. In-8°.

SEVENIG, N. (Dr). *Charles de Villers, ein verkannter Vorläufer der Frau von Staël.* Diekirch, 1909.

Signalons, à titre subsidiaire, comme travaux très utiles à consulter, bien qu'ils n'aient pas Mme de Staël comme unique objet :

CONSTANT, B. *Mélanges de littérature et de politique.* Édition Pichon-Didier. 1829.

VILLEMAIN, A. *Cours de littérature française.* XVIIIe siècle. Bruxelles, 1840. Je cite l'édition Hauman (Bruxelles, 1840).

MICHIELS, A. *Histoire des idées littéraires en France au XIXe siècle.* 2 vol. Bruxelles, 1842. (L'ouvrage, solidement documenté, contient beaucoup d'aperçus ingénieux ; mais il est diffus et déclamatoire et l'auteur se montre trop sévère vis-à-vis de Villemain et de Sainte-Beuve.) Deux autres éditions, sensiblement modifiées, ont paru depuis lors.

VINET, A. *Études sur la littérature française au XIXe siècle.* 2 vol. Paris, 1849. Mme de Staël y occupe une large place.

Sainte-Beuve. *Portraits littéraires*. Paris. 1844. *Portraits de Femmes*. 1844. *Nouveaux Lundis*. 1861-1870. In-12, t. II, pp. 78-158. *Causeries du Lundi*, 1849-1859.

De Lamartine, A. *Souvenirs et Portraits*. Paris, 1871. (Cent pages éloquentes et suggestives sont consacrées à Mme de Staël.)

Haussonville (Comte d'). *Le salon de Mme Necker*. 2 vol. Paris, 1882.

Brunetière, F. *Évolution des genres. La critique*. Paris, 1885. Voir aussi ses *Études critiques*. 7 vol. 1890-1903.

Parmi ces sept volumes ceux qui, à notre point de vue, méritent une attention spéciale sont les numéros IV et VII ; le numéro IV contient un très intéressant article sur les romans de Mme de Staël ; le volume VII renferme un chapitre fort remarquable sur la littérature européenne.

Faguet, E. *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*. 1891-1899, 1re série.

Albert, P. *La littérature française au XIXe siècle. Les origines du Romantisme*. Hachette, 1887. (L'auteur, trop préoccupé peut-être de rendre justice à Mme de Staël et de faire ressortir le rôle et le mérite de l'initiatrice, nous paraît souvent injuste envers Chateaubriand.)

Brandes, G. *Die Hauptströmungen der Litteratur des 19ten Jahrhunderts*. Leipzig, 1897, t. II et t. III.

Texte, J. *Les origines de l'influence allemande dans la littérature française du XIXe siècle*. (R. H. L., 1898.)

Idem. *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*. Paris, 1895 (1).

(1) Citons aussi le bel ouvrage de F. Baldensperger, *Goethe en France*, Paris, 1904, que nous avons utilisé plus d'une fois, et le livre de Daniel Mornet, *Le sentiment de la nature en France*, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre, Paris, 1907 ; enfin une spirituelle étude de Gustave Charlier, *Le sentiment de la nature en France* (Mém. cour. par l'Académie royale de Belgique). Bruxelles, 1911.

LA

RÉVÉLATRICE D'UN PEUPLE

PREMIÈRE PARTIE

L'Auteur.

CHAPITRE PREMIER.

SON ENFANCE ET SA JEUNESSE.

Un facteur essentiel dans l'évolution et l'orientation d'une intelligence c'est le facteur ancestral. Il est donc important de noter dès l'abord que Anne-Louise-Germaine Necker naquit à Paris, le 22 août 1766, de parents genevois. Si elle subit dès ses premières années à un degré très prononcé l'influence de la Ville-Lumière, elle fut, d'autre part, marquée de ce que j'appellerai volontiers cette empreinte exotique spéciale que portent tous les Genevois, à commencer par J.-J. Rousseau. A Genève on parlait et l'on écrivait le français, mais on y pensait et l'on y lisait en anglais [1]. Or le génie germanique et le génie anglais présentent à cette époque de grandes affinités. Brunetière dit à ce propos : « A l'exception d'un ou deux caractères, — tel par exemple le goût déraisonné de la spéculation métaphysique, — il faut

[1] J. TEXTE, *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*, p. 107.

savoir que tous les traits qu'on assigne à l'esprit ou au génie germanique ont commencé par être anglais avant d'être allemands [1]. »

Au point de vue du caractère intime (j'entends ici les dispositions du cœur comme les tendances d'esprit), Germaine se façonna de bonne heure à l'image de ses parents. Or, Necker, au milieu d'une existence vouée aux âpres et desséchants travaux de la bureaucratie financière, avait gardé dans l'âme un fonds de douceur, de délicatesse sentimentale qui s'alliait à une sorte de penchant vers la mélancolie contemplative. Quoiqu'il ait commis durant son administration de lourdes erreurs, son *Essai sur la législation et le commerce des grains* atteste de la pénétration et de la clairvoyance.

Quant à Mme Necker, née Suzanne Curchod, bien qu'elle ait pris une part considérable à diverses œuvres de bienfaisance publique, elle offre dans le tempérament une note plus positive et plus sévère. Son affection pour sa fille, encore que très réelle, est moins spontanée, moins démonstrative que celle de son mari. C'est peut-être parce qu'elle est trop préoccupée de sauvegarder le principe d'autorité maternelle, que sa tendresse manque d'abandon [2]. Il semble en tout cas que la future Mme de Staël ait emprunté à sa mère ce qu'elle a d'énergique, de viril, de combatif, et que son père lui ait légué tous les trésors d'affection, de délicatesse et d'enthousiasme artistique dont elle va plus tard nous faire admirer l'opulence.

Véritable enfant-prodige, la petite Germaine montra de bonne heure une extraordinaire facilité d'assimilation; elle révéla notamment un goût très vif pour tout ce qui touchait à la littérature, à l'histoire, même à la philosophie. A l'instar de George

---

(1) F. Brunetière, *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*, t. VII, Paris, 1890-1903, p. 229. Nous n'insisterons dans ces pages que sur les détails propres à faire ressortir comment Germaine Necker fut peu à peu amenée à rédiger son livre *De l'Allemagne*.

(2) Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*. XVIIIe siècle, t. VII, p. 73.

Sand, qui, par son étonnante précocité, présente avec elle plus d'un trait de ressemblance, elle commence à rédiger, dès l'âge de onze ans, des discours et des éloges en l'honneur des illustrations de l'époque. Chose à peine croyable, à quinze ans nous la voyons étudier Montesquieu et se mettre à commenter l'*Esprit des Lois*. Pendant quelque temps elle s'obstine à cette âpre besogne, si peu faite, semble-t-il, pour une jeune fille sentimentale. L'illustre philosophe exerça, du reste, toujours sur l'auteur de l'*Allemagne* une influence profonde.

Cependant, si le côté viril de son caractère s'accuse dès cette époque par son goût intermittent pour les études abstraites, les tendances romanesques ne tardent pas, d'autre part, à s'éveiller au contact de J.-J. Rousseau, dont elle lit avidement la plupart des écrits. Il ne semble pas que sous ce rapport les parents aient exercé sur l'enfant un contrôle rigoureux; même la mère, si stricte à d'autres points de vue, laisse, paraît-il, Germaine à peu près libre dans le choix de ses lectures.

Quoi qu'il en soit, l'action intellectuelle du solitaire de Genève se fait sentir sur notre écrivain dès les années d'adolescence. On peut dire que, comme Chateaubriand, elle procède de Rousseau; « mais attachée plus fermement aux doctrines du philosophe [1], elle est demeurée comme engagée de toute une partie d'elle-même dans les idées du XVIIIe siècle, tandis que Chateaubriand, Breton et catholique, a cherché de bonne heure dans la religion le principe et le point d'appui de sa pensée ».

Outre Jean-Jacques, elle apprend à connaître spécialement Marmontel, Buffon, Thomas, Raynal, Grimm, Bernardin de Saint-Pierre, tous membres assidus du salon de sa mère; puis, poussée par l'instinct d'imitation si naturel chez les tempéraments enthousiastes, elle commence à écrire diverses nouvelles, et même un drame en vers. Se sentant déjà du souffle, elle lit ces enfantines productions à son père, qui écoute « son adorée

---

(1) F. Brunetière, *Évolution des genres dans l'histoire de la littérature*, Paris, 1892, p. 173.

Minette » avec une indulgente tendresse et lui prodigue ensuite ses encouragements.

Possédant à un haut degré le sentiment de famille, Germaine se rend très bien compte de l'amour conjugal aussi généreux que sincère qui lie l'un à l'autre ses parents. On peut conjecturer que c'est le spectacle de cette union heureuse basée sur l'accord intime des cœurs qui inspira à l'enfant devenue femme son beau chapitre de *L'Amour dans le Mariage* (De l'Allemagne).

Nourrie dès le jeune âge des principes du protestantisme, elle s'oriente de préférence, dans ses lectures, vers les écrivains qui professent les mêmes doctrines religieuses, sans que pourtant cette sorte de prédilection lui fasse méconnaître les qualités des auteurs catholiques. Plus tard, nous l'entendrons plus d'une fois rendre hommage au génie d'un Pascal, d'un Bossuet, d'un Racine ou d'un Chateaubriand et s'inspirer de leurs idées.

« Ce qui la distingue, dit Sainte-Beuve (1), c'est l'universalité d'intelligence et le besoin de renouvellement. » L'idée de composer un jour un ouvrage de critique littéraire sur l'Allemagne est pour ainsi dire à l'état latent dans son esprit dès qu'elle se trouve apte à comprendre et à goûter les chefs-d'œuvre esthétiques ; avec cette sorte de divination que donne une intelligence éveillée et pénétrante, elle pressent que les lettres françaises ne pourront longtemps encore vivre uniquement de leur propre substance, mais qu'elles devront un jour chercher au dehors des éléments nouveaux de force et de vitalité.

A mesure qu'elle avance en âge, Germaine se familiarise de plus en plus avec les principales littératures de l'Europe (sans toutefois approfondir les langues anciennes) ; elle étudie l'anglais, l'italien et un peu l'allemand (2). Le romancier Fielding la charme particulièrement. Mais malgré ce désir si vif de se pénétrer des civilisations étrangères, elle est et veut être essentiellement Parisienne de goût et de tendance. Et c'est encore là un

---

(1) Sainte-Beuve, *Portraits de Femmes,* Paris, 1844, p. 81.
(2) Elle cultive aussi la musique et acquiert au piano une véritable maîtrise.

trait de caractère qui se révèle dès ses années les plus tendres. Élevée au milieu de l'animation, de l'éclat et du bruit de la Ville-Lumière, elle en goûte vivement les attraits variés et le mouvement fascinateur. Par contre elle déteste toujours la petite ville; Genève même, quoique centre intellectuel, la fatigue et l'ennuie. « Il y a, dit M. d'Haussonville (*Correspondance inédite*, *Revue des Deux Mondes*, 1913, p. 730), entre sa vivacité, sa pétulance et les manières un peu froides et compassées des Genevois et Genevoises d'alors un trop grand contraste pour qu'à Genève même elle soit jamais très bien vue. »

Écoutons-la, du reste, exprimer elle-même son avis à ce sujet dans l'ouvrage qui nous occupe (*De l'Allemagne*, p. 79).

« Le séjour des petites villes m'a toujours paru très ennuyeux. L'esprit des hommes s'y rétrécit; le cœur des femmes s'y glace: on y vit tellement en présence les uns des autres qu'on est oppressé par ses semblables; ce n'est plus cette opinion à distance, qui vous anime et retentit de loin comme le bruit de la gloire; c'est un examen minutieux de toutes les actions de votre vie, une observation de chaque détail, qui rend incapable de comprendre l'ensemble de votre caractère; et plus on a d'indépendance et d'élévation, moins on peut respirer à travers tous ces petits barreaux. »

Elle ne se plaît donc que dans les centres importants, dans les réunions aristocratiques où se donnent rendez-vous les intellectuels de l'époque, où l'on discute avec enthousiasme tous les problèmes littéraires, scientifiques et même politiques qui sont à l'ordre du jour. Faut-il s'en étonner, puisque nous la voyons tout enfant occuper régulièrement une place déterminée dans le salon de sa mère? Germaine prend part à toutes les séances, installée sur un petit tabouret de bois, près du fauteuil de Mme Necker [1]. Bien qu'elle y fût astreinte à une consigne rigoureuse (il s'agissait en effet de se tenir bien droite et de ne parler que quand on voulait bien l'interroger), elle préférait le

(1) Voyez Sainte-Beuve, *Portraits de Femmes*, p. 90.

décorum de ces assemblées savantes aux jeux et aux plaisirs propres à son âge. A certaines heures pourtant la pétulance et la naïveté enfantine reprenaient le dessus : elle imaginait alors de tailler en papier des figures de rois pour leur faire jouer la tragédie.

Toujours est-il que l'habitude d'assister pour ainsi dire dès le berceau à ces entretiens où la finesse de la pensée s'alliait généralement à l'élégance de la forme, où la discussion vive, animée, encore que parfois abstraite, s'égayait de bons mots et de reparties piquantes, développa rapidement chez la jeune fille cet admirable talent de conversation qui ne devait pas tarder à faire d'elle une véritable charmeuse (1).

« J'ai souvent écouté, dit Villemain (2), cette voix si animée, si éloquente; j'ai assisté au mouvement de cette imagination puissante et rapide qui s'emparait des esprits avec une force indicible et jetait dans le moindre entretien tant d'éclat et de lumière. »

Cette conversation étincelante de verve, surprenante de vivacité, merveilleuse de grâce et de naturel, constitue peut-être, au point de vue littéraire, la marque la plus distinctive de son génie; ceux qui l'avaient connue s'imaginaient, en lisant ses écrits, l'entendre parler encore.

Et si l'on veut se faire une idée de l'effet que produisait sa personne, qu'on ajoute « à ce jaillissement de pensées à la fois éblouissant et fort » (3) l'expression si vivante et parfois si passionnée de ses yeux noirs et superbes aux prunelles dilatées, dont le rayonnement magique était comme une caresse. Qu'on y ajoute également une taille bien prise (que la maturité de l'âge n'avait point encore épaissie), une agréable chevelure

---

(1) Ajoutons cependant que certaines flagorneries de la part de plusieurs membres du Cercle la rendirent de bonne heure vaniteuse. (Voyez M. Souriau, *Idées morales de Mme de Staël*, p. 7.)

(2) Villemain, *Cours de littérature française*, XVIIIe siècle, p. 495.

(3) G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 864 (édition Hachette, 1898).

brune et, surtout, des mains d'une finesse aristocratique et d'un dessin irréprochable (1). Ces avantages tant physiques qu'intellectuels expliquent sans doute ses rapides succès, non seulement au point de vue littéraire, mais aussi sous le rapport sentimental. Elle crut d'abord trouver son idéal dans la personne du comte de Guibert, officier en même temps qu'écrivain. Ce jeune noble, entré de bonne heure à l'Académie (2), avait des visées politiques, mais il ne parvint pas à se faire élire aux États Généraux ; il mourut peu de temps après son échec et M[lle] Necker composa son éloge. Ce fut ensuite le baron Éric Magnus de Staël-Holstein, attaché à l'ambassade de Suède à Paris, qui, en 1786, tâcha de se faire agréer d'elle. La jeune fille, à ce moment, avait déjà fixé sur elle l'attention du public par ses *Lettres sur les écrits de J.-J. Rousseau* ; elle venait de prendre conscience de sa propre valeur en mesurant celle de Jean-Jacques (3).

Nulle sympathie ne portait Germaine Necker vers ce prétendant beaucoup plus âgé qu'elle. Mais le ministre plaida lui-même auprès de sa fille la cause du baron. Pour tout dire, les titres de noblesse et les hautes relations de M. de Staël flattaient dès lors la vanité de l'ambitieuse jeune fille, qui comptait s'en servir comme d'un marchepied pour s'élever à cette gloire si

---

(1) M[me] de Boigne, qui l'a personnellement connue, mais qui ne pèche pas par excès de charité, dit d'elle (*Mémoires*, I, p. 246) : « Au premier abord, elle m'avait semblé laide et ridicule. Une grosse figure rouge, sans fraîcheur, coiffée de cheveux qu'elle appelait pittoresquement arrangés, c'est-à-dire mal peignés... Elle tenait un petit rameau de feuillage qu'elle tournait constamment entre les doigts. Il était destiné, je crois à faire remarquer une très belle main, mais il achevait l'étrangeté de son costume. Au bout d'une heure, j'étais sous le charme. » (Voyez aussi M. Souriau, *Idées morales de M[me] de Staël*, p. 12.)

(2) Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française*, t. VII, p. 74.

(3) M. Wilmotte (*Études critiques sur la tradition littéraire en France*, p. 220) fait remarquer à ce propos : « M[me] de Staël, dans ses *Lettres sur J.-J. Rousseau*, est la première à disserter, avec une gravité qui n'a rien des grâces spontanées de la jeunesse, sur les tendances morales et sociales de l'œuvre de son compatriote; mais sa piété sévère ressemble encore à de la tendresse. »

ardemment rêvée, cette gloire qui devait être, hélas! « le deuil éclatant de son bonheur ».

Cette union est pour Germaine le point de départ d'une existence nouvelle.

Mais avant de la suivre dans cette seconde phase de sa vie, étudions pendant quelques instants l'aspect particulier des salons du XVIIIe siècle; aussi bien c'est dans ces espèces de cénacles que cette lumineuse intelligence s'est si précocement développée.

CHAPITRE II.

PHYSIONOMIE DES SALONS AU XVIIIe SIÈCLE.

La pensée, tout le monde le sait, s'extériorise par le moyen de la parole et par l'organe de la presse. Or, de ces deux procédés c'est incontestablement le premier que le XVIIIe siècle emploie surtout. Les sujets les plus variés et parfois les plus abstraits se rendent, sous la forme parlée, accessibles aux gens du monde. Tel livre eût paru mortellement ennuyeux; une fois que la matière dont il traite se discute dans les salons, tout le monde s'y intéresse.

N'oublions pas, d'ailleurs, que bien des écrivains, quand ils causent, présentent beaucoup plus d'agrément que dans leurs ouvrages. Ainsi d'Alembert, si raide, si compassé, la plume à la main, se montre, dans les salons, original et divertissant. Le chevalier d'Aydie, peu connu comme auteur, se révèle, en société, spirituel et ingénieux. Quant à Saint-Lambert, personne ne cause avec une raison plus saine et un goût plus exquis. Par-dessus tout, l'abbé Galiani, « le gentil abbé avec sa petite taille, son trémoussement, sa perruque de travers, sa tête de Machiavel sur des épaules d'Arlequin », est le plus récréatif de

tous les hôtes de ces cercles, celui dont la parole même suivie et prolongée s'éloigne le moins du ton familier. « Il charmait, dit d'Haussonville ([1]), toute la société par ses saillies, et dès que le salon de Mme Necker fut ouvert, il en devint un des hôtes les plus assidus. »

Ce ne sont pas seulement, nous l'avons dit, les questions de pure esthétique qui fournissent le thème des conversations; tout, absolument tout, devient matière à controverse. On s'occupe des réformes à introduire dans l'État, des lois commerciales et financières, des mesures à prendre pour améliorer l'industrie et la culture du sol. On y soulève même des discussions de métaphysique, de mathématiques et d'astronomie. Bref, tous les problèmes, de quelque ordre qu'ils soient, se trouvent examinés et discutés dans les salons avant même de l'être dans les livres. A un moment donné nous voyons les questions politiques et philosophiques céder le pas aux controverses d'ordre économique. C'est ce que nous fait comprendre Voltaire en un style passablement gouailleur (*Dictionnaire philosophique*, éd. Flammarion, article *Blé*) :

« Vers 1750, la nation rassasiée de vers, de tragédies, de comédies, de romans, d'opéras, d'histoires romanesques, de réflexions morales, plus romanesques encore, fatiguée de disputer sur la grâce et les convulsions, se mit à raisonner sur les blés. D'où vient la cherté du pain? Pourquoi le laboureur est-il si misérable? Quelle est la nature et la limite de l'impôt? Voilà les questions qui entrent dans les salons sous les auspices du roi. »

Il est juste cependant d'ajouter que discuter sur les blés et les défrichements c'était au fond revenir à la vie heureuse, tranquille et paisible des champs. « Si le sentiment de la nature,

---

([1]) d'Haussonville, *Le salon de Mme Necker*, t. I, Paris, 1882, p. 185, et Victor du Bled, *La société française du XVIe au XXe siècle*, 7e série, Paris, 1909, pp. 157 et suiv.

dit Mornet [1], fut obstinément une idylle rustique, l'idylle rustique doit une part de sa ténacité et le meilleur d'elle-même aux curiosités et aux dévouements pour l'agriculture. »

Malheureusement toutes ces discussions étaient, en général, superficielles. Beaucoup de questions étaient soulevées, peu étaient résolues. « Dans ces entretiens, dit J.-J. Rousseau [2], on associe avec art l'esprit et la raison ; on y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions de peur d'ennuyer ; on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité. »

En ce qui concerne le salon de Mme Necker, on y note encore, outre les traits déjà signalés, cette bizarre anomalie que la présidente du cercle est croyante, alors que ses invités sont athées pour la plupart. Si ces philosophes incrédules, dans les discussions qu'ils soulèvent ou dans les railleries qu'ils se permettent en matière religieuse, ne parviennent pas à ébranler les convictions de la mère, ils exercent, à n'en pas douter, une influence fâcheuse sur l'esprit souple et impressionnable de la fille. L'oreille de Germaine s'habitue bien vite à ces propos scabreux ; sans jamais aboutir à l'incrédulité, la fille de Mme Necker, de cette femme presque mystique, se sent envahie par l'indifférence religieuse et commence à se forger des principes d'une morale bizarre et toute romanesque. Sans doute, Mme Necker qui donne le ton à sa société, tempère parfois prudemment les hardiesses de langage des Diderot, des Naigeon, des d'Alembert. Mais, en permettant à sa fille d'assister dès l'enfance aux réunions de son cercle, elle compte évidemment trop sur la fermeté d'esprit de Germaine. Les conséquences de cette éducation, dit justement A. Sorel [3], sont « un vague déisme, poussière d'une religion minée par les sarcasmes des

---

(1) D. Mornet, *Le sentiment de la nature*, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre, p. 456.

(2) J.-J. Rousseau, *La Nouvelle Héloïse*, t. I, p. 373 (édition de 1822).

(3) A. Sorel, *Mme de Staël*, p. 32.

philosophes, une morale romanesque inclinée à toute la casuistique du sentiment, un mariage froid et sans attrait : frêles défenses contre l'assaut d'un monde corrompu et exalté, monde d'épicuriens à imagination enthousiaste, qui vivent de libertinage et s'échauffent sur la vertu, discourent sur le droit naturel et le traduisent en intrigues ».

Une autre particularité qu'il importe de ne pas perdre de vue c'est qu'au XVIII[e] siècle les barrières du style se rompent ; le néologisme et le goût du réalisme tendent à s'introduire dans cette langue, si châtiée et si sévère durant le siècle précédent ; sous l'influence de polémiques, parfois violentes, le style accepte peu à peu certaines trivialités pittoresques de la vie (1). On voit des écrivains réagir contre cette tendance ; Buffon, défenseur ardent du style noble, ne cesse de recommander la clarté, l'harmonie et la pompe de l'expression ; il veut qu'on ne se laisse point emporter par l'amour de l'habitude au point de n'employer que le mot propre; quand celui-ci est trivial, il doit être, d'après Buffon, soigneusement évité.

M[me] Necker, elle aussi, pense que le mot technique n'est pas celui qu'il faut préférer; mais on doit se servir «du mot auprès», autrement dit d'un terme approximatif.

Ajoutons, pour finir, que les salons littéraires font tous une place à la lecture des ouvrages inédits. Sans doute, l'opportunité de ces lectures est parfois discutée. S'il faut en croire une boutade de M[me] Necker, « celui qui lit est seul attentif, le reste est ennuyé » (2). Ces paroles pessimistes contiennent peut-être une part de vérité, mais l'exagération est manifeste. En général, l'amour-propre des auditeurs est flatté de ce qu'ils regardent comme une aimable attention ; car l'écrivain les fait passer avant le public. Il est facile de se figurer, d'après cela, de quel grand

---

(1) L'expression est de D. Mornet, *Le sentiment de la nature en France au XVIII[e] siècle.* Paris, 1911, p. 199.

(2) Petit de Julleville, *Histoire de la langue et de la littérature française,* t. VI, p. 420.

nombre d'ouvrages Mlle Necker entendit ainsi la lecture. Aucune production de quelque importance ne resta ignorée d'elle. On peut dire que personne n'écouta et ne jugea, plus tôt qu'elle, une œuvre littéraire.

CHAPITRE III.

ÉVOLUTION DU CARACTÈRE DE Mme DE STAËL ET SON ATTITUDE INITIALE VIS-A-VIS DE BONAPARTE.

Germaine Necker, avant de devenir baronne de Staël, avait subi fatalement tous les contre-coups de l'existence politique si mouvementée de son père. Nous savons que c'étaient surtout les réunions présidées par Mme Necker qui avaient contribué à mettre en vue ce « faux grand homme », type de ces politiciens surfaits qui, quoique animés de bonnes intentions, semblent détenir le pouvoir uniquement pour frayer la route aux énergumènes [1]. Chargé du portefeuille des finances, il voyait la situation devenir de plus en plus alarmante et crut opportun, pour éclairer l'opinion, de publier en 1780 son *Compte rendu au Roi*, dans lequel il dresse, jusque dans les détails, le budget des recettes et des dépenses. Le comte de Maurepas, premier Mentor de Louis XVI, fut très mécontent de cette brochure; il regardait les révélations du ministre comme une atteinte à sa propre dignité. Voyant que les difficultés s'aggravaient de jour en jour, Necker rentra pour quelque temps avec sa famille à Coppet.

Cependant, au lieu de s'améliorer, l'état des finances, sous l'administration des de Calonne et de Brienne, devenait plus déplorable encore. Le déficit s'étant porté à 112 millions,

---

(1) M. Souriau, *Les idées morales de Mme de Staël*, p. 4.

Louis XVI crut bon de rappeler le Genevois, qui reprit aussitôt possession de son portefeuille. Ce second ministère ne dura que du 25 août 1788 au 14 juillet 1789. Necker, aux yeux de qui la Constitution anglaise réalisait l'idéal, regardait comme le meilleur régime pour un grand pays une monarchie limitée, calquée en quelque sorte sur celle de l'Angleterre. Or, quel était depuis près de deux siècles le symptôme le plus frappant de l'absolutisme? C'était la suppression, non en théorie, mais en fait, des États Généraux que l'on n'avait plus convoqués depuis 1614. Le premier pas vers l'apaisement ou vers la monarchie tempérée semblait donc être la réunion des États Généraux (1).

Le ministre se mit en devoir de préparer tout pour l'élection et pour la tenue de cette assemblée. Malheureusement il se faisait d'étranges illusions. Le résultat, on le sait, fut néfaste au point de vue de la royauté. L'Assemblée nationale ou Constituante marqua la première étape, non de la monarchie limitée. mais du régime révolutionnaire; l'Assemblée législative en fut la seconde.

Décidément le pouvoir monarchique agonisait : cette constatation douloureuse ne pouvait manquer d'impressionner vivement la jeune baronne de Staël. Toute pénétrée qu'elle était des idées et des principes de Montesquieu et surtout de J.-J. Rousseau, elle en faisait une application immédiate à ce qui se passait alors sous ses yeux La royauté, dont elle ne voyait que la faiblesse et les embarras, lui semblait à jamais frappée de déchéance. Par contre son attachement aux institutions libérales et au régime parlementaire ne faisait que grandir; la Constitution anglaise, à ses yeux comme aux yeux de son père, offrait tous les avantages.

Cependant il n'y a chez M[me] de Staël rien d'absolu. Malgré

(1) M. Necker a toujours répété que la convocation des États Généraux était solennellement promise par le roi avant son entrée dans le Ministère. *(Du caractère et de la vie privée de M. Necker,* œuvres de M[me] de Staël, t. III, p. 552.)

la trempe presque virile de son esprit, la femme en elle se retrouve par le peu de souci qu'elle a de systématiser ses connaissances ou ses idées ([1]), comme aussi par l'extraordinaire spontanéité avec laquelle, toujours sensible et affectueuse, elle se livre tout entière à l'impression du moment. Si ardente que soit sa passion pour la gloire, si vif que soit son amour ([2]) pour la liberté, ces deux sentiments cèdent aussitôt que la moindre circonstance vient les mettre en conflit avec le bonheur d'une personne qu'elle aime, ou lorsque la vue de quelque grand revers, de quelque infortune imméritée lui rappelle qu'en dehors des visées ambitieuses et des spéculations politiques il existe pour toute âme noble des devoirs d'un ordre plus élevé, dictés par le dévouement et je dirais volontiers la charité chrétienne. C'est dans ces dispositions morales qu'elle écrit son « Mémoire pour la défense de Marie-Antoinette ». Véritable sœur d'André Chénier, qui élève, lui, d'énergiques protestations contre l'assassinat (le mot n'est pas trop fort) du roi Louis XVI, Mme de Staël fait entendre un cri d'éloquence pathétique pour la malheureuse reine. Son appel, hélas ! est vain comme celui du génial poète.

Ce peu de souci de systématiser ses idées se manifeste encore d'une autre manière : Ayant quitté Paris en septembre 1792, elle se réfugie, après un séjour de quelques mois à Coppet, dans son pays préféré de cette époque : l'Angleterre. A Londres elle retrouve plusieurs de ses amis et connaissances : entre autres le comte de Narbonne, Talleyrand, Mathieu de Montmorency. Le premier, en qui elle voit une sorte de réincarnation de Guibert, son fiancé défunt, a gagné aussitôt sur elle un ascendant prodigieux. Aussi longtemps qu'elle reste en rapport avec le comte, sachant qu'il a des visées politiques qui ne peuvent s'accorder qu'avec le rétablissement de la royauté, elle est

---

(1) G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 866 (édition Hachette).
(2) Benjamin Constant, *Mélanges de littérature et de politique*, pp. 163-164 (édition Pichon-Didier de 1829).

partisan d'une monarchie limitée; une fois détachée de lui, elle devient républicaine.

C'est à Londres qu'elle commence à rédiger les premiers chapitres de son livre *Des Passions* (qui ne paraîtra qu'en 1798) et qu'elle recueille déjà des notes pour ses *Considérations sur la Révolution française* (qui ne seront publiées qu'après sa mort) ([1]).

C'est aussi durant son séjour à Londres que se déroulent les événements terribles qui signalent le régime de la Terreur et la dictature de Robespierre. Avant même la journée sanglante du 9 thermidor (27 juillet 1794), qui marque la chute de l'orgueilleux tyran, Mme Necker vint à mourir; elle était âgée de cinquante-cinq ans.

Bien que les rapports de la fille et de la mère eussent été difficiles dans les derniers temps, ce décès, en faisant regretter à Germaine son manque de soumission ou, si l'on veut, de souplesse, ne laissa pas de l'affliger sincèrement. Elle s'était montrée, en plus d'une circonstance, arrêtée et capricieuse : à la rigidité de sa mère elle avait opposé souvent une volonté tout aussi catégorique. A cette heure de deuil elle eût volontiers assumé toutes les responsabilités de ces douloureux froissements.

« Je ne sais même pas, écrit-elle à son père éploré, si à cette époque terrible on ne se croit pas tous les torts ([2]). »

Comme pour vérifier l'adage : « Un malheur ne vient jamais seul », d'autres contrariétés encore viennent s'ajouter à ces douleurs intimes. Depuis le début de la Révolution, Necker se voit de la part de ses compatriotes en butte aux plus âpres critiques et même aux calomnies les plus injurieuses.

([1]) Voyez A. Sorel, *Mme de Staël*, p. 38. Cet historien fait encore remarquer à ce propos : « Des deux objets essentiels de la Révolution, la liberté civile et la liberté politique, la réforme de la société et celle de l'Etat, le second seul touchait Mme de Staël; le premier seul, au contraire, passionnait la grande masse des Français. »

([2]) Comte d'Haussonville, *Mme de Staël et M. Necker*, correspondance inédite. (Revue des Deux Mondes, de février 1913, p. 732.)

En effet les aristocrates de Lausanne trouvaient commode de le tenir pour le principal auteur de la Révolution ; certains d'entre eux l'attaquaient de la façon la plus insolente [1]. L'honnête banquier, à qui l'on pouvait sans doute reprocher un certain manque de clairvoyance et un esprit chimérique, mais dont les intentions avaient toujours été droites, souffrait beaucoup de ces diatribes et cherchait à se justifier. Mme de Staël, comme lui, s'en affectait douloureusement.

Cependant, hantée par « l'éclatante vision de la gloire », obsédée par l'impatient désir de jouer un rôle considérable, elle s'applique dès son retour à Paris, aussi bien par la plume que par la parole, à réaliser son idéal. Réunissant depuis peu toute l'élite intellectuelle en son salon de la rue du Bac, elle voit insensiblement grandir son influence. Deux nouveaux mémoires : *Réflexions sur la Paix* (1794), *Essai sur les Fictions* (1795), attirent encore sur elle l'attention du public. Tout d'abord elle fait ressortir les avantages que les peuples trouveraient à conclure la paix ; ensuite elle préconise une république modérée, libérale et tolérante. Dans le second mémoire, elle expose ses théories sur le roman dont elle veut faire un genre moralisateur. Tous les romans, dit-elle, doivent être philosophiques, car tous doivent tendre à la morale, non pas seulement à l'éthique individuelle, mais même à la morale sociale [2].

De même qu'elle emprunte à l'étranger le régime *gouvernemental* qui lui semble réaliser tous les desiderata, de même elle voudrait, dès ce moment, orienter la *littérature* dans une voie nouvelle. Et c'est ainsi que s'affirme et se précise chez elle cette sorte de cosmopolitisme qui la distinguera bientôt et la placera à la tête de l'école romantique.

---

(1) Un certain comte d'Espinchal dit de lui, après l'avoir vu à Lausanne : « Je ne puis exprimer l'horreur que je ressentis à la vue de ce scélérat dont les crimes se retracèrent à mon imagination. » Quant à Mme de Staël, il la traite de « guenon genevoise! ». (Comte d'Haussonville, ouvrage cité, p. 734 de la *Revue des Deux Mondes*, 1913.)

(2) M. Souriau, *Les idées morales de Mme de Staël*, p. 30.

Toute nation éprouve le besoin, en littérature comme en politique, de s'abreuver parfois à des sources étrangères. Il est des courants d'opinion qui, à certaines périodes de l'histoire, se transmettent d'un peuple à l'autre et exercent d'abord sur les esprits d'élite, puis sur la masse elle-même, une influence de plus en plus féconde. Au XVIe siècle la France avait subi l'action de l'Italie, patrie de la beauté; au XVIIe elle imita surtout l'Espagne, foyer traditionnel de l'héroïsme; au XVIIIe, après s'être d'abord inspirée de l'Angleterre, elle s'oriente, avec Mme de Staël, vers l'Allemagne [1]. Sans doute, ce dessein n'a pas encore dans l'esprit de notre auteur une forme bien précise : toujours est-il qu'à ses yeux la littérature française se trouve dans l'impérieuse nécessité de se rajeunir et de se vivifier au moyen de forces étrangères.

Quant au baron de Staël, fort épris de sa femme, il se voit bien éclipsé dans les salons. Avec sa susceptibilité de mari jaloux, il s'offusque parfois de ces hommages qui s'adressent autant à la personne qu'au talent de la jeune dame. L'ambassadeur est un de ces hommes qui, ayant eu le tort d'épouser une femme supérieure, sont incapables d'être maîtres chez eux. Sa situation est vraiment malheureuse; il s'aperçoit de mieux en mieux tous les jours qu'il ne joue aucun rôle ni dans la vie publique ni dans la vie intime de celle qui occupe toutes ses pensées à lui.

Et cependant le pauvre homme, déjà si effacé, le sera davantage encore lorsque Mme de Staël fera la connaissance de Benjamin Constant. Mais avant de parler de ce dernier, occupons-nous quelques instants d'une autre personnalité qui, à ce moment, attire tous les regards : il s'agit de l'homme prodigieux dont Chateaubriand a pu dire : « La moitié du firmament éclaira son berceau; l'autre était réservée pour illuminer sa tombe. » (*Essai sur la littérature anglaise*, vol. II, p. 166.)

---

[1] J. TEXTE, *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*, p. 113.

Il n'est pas exagéré de dire que Napoléon, qui, à cette époque, n'était que Bonaparte, joua un rôle capital non seulement dans la vie publique et privée de Mme de Staël, mais aussi dans sa carrière littéraire et particulièrement dans la genèse du livre *De l'Allemagne*. La haine que le conquérant lui inspirait, haine qui ne fit que s'accentuer à la suite de toutes les vexations de l'Empereur, porta la fille de Necker à se poser partout comme sa vivante antithèse. Ainsi Napoléon détestait les idées, en homme d'action qu'il était; Mme de Staël se fit idéologue. Napoléon était absolutiste et césarien par principe et par intérêt; Mme de Staël se fit individualiste et devint plus libérale que dans ses débuts. Napoléon, tout en affectant de l'admiration pour les poètes du grand siècle, n'était au fond ni artiste ni philosophe. Et voilà pourquoi Mme de Staël se plongea avec enthousiasme dans l'étude des philosophes les plus audacieux et des poètes du XVIIIe siècle. Napoléon détestait l'Allemagne comme son ennemie naturelle; Mme de Staël se prit à l'aimer [1].

C'est quand on songe bien à cette situation intellectuelle et morale de notre écrivain que l'on comprend mieux cette appréciation de Sismondi, rapportée par Sainte-Beuve, qui, pour paraître un peu sévère, n'en est pas moins juste : « Dans tous ses jugements, dit-il, elle est trop souvent haineuse et méprisante. La puissance semble donner à tout le monde le même travers d'esprit. Celle de sa réputation qui s'est toujours plus confirmée lui a fait contracter plusieurs des défauts de Bonaparte. Elle est comme lui intolérante de toute opposition, insultante dans la dispute, et très disposée à dire aux gens des choses piquantes, sans colère et seulement pour jouir de sa supériorité. » (SAINTE-BEUVE, *Nouveaux Lundis*, t. II, p. 303.)

Ce serait cependant une erreur de croire que l'attitude initiale de Mme de Staël vis-à-vis de Bonaparte eût quelque chose d'agressif. Au contraire, cet homme étrange la frappait d'abord

---

[1] Voyez ÉMILE FAGUET, *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*, p. 149.

d'une sorte d'admiration, mêlée toutefois d'inquiétude. Nous trouvons un reflet de ce sentiment complexe dans sa tragédie intitulée *Jean de Witte*. Sous le nom de Nassau on reconnaît Bonaparte :

> C'est ainsi que Nassau marche à l'autorité.
> Quel augure, grand Dieu! pour notre liberté!
> Je crains son caractère et jusqu'à sa sagesse.
> Ce calme inaltérable au sein de la jeunesse,
> Loin de me rassurer, me remplit de terreur.
> Son intérêt déjà seul commande à son cœur :
> On ne voit rien en lui qui soit involontaire;
> Chaque pas a son but, chaque mot son mystère.

Pour celui qui songe à l'ambition quelque temps dissimulée du vainqueur d'Italie, n'est-ce point là un portrait assez fidèle? Les triomphes de Bonaparte fascinent Mme de Staël par leur foudroyante rapidité; mais il se manifeste déjà dans l'attitude du général je ne sais quoi de hautain, de rigide, d'inflexible qui ne laisse pas d'inspirer des craintes vagues à toute personne éprise comme elle de liberté. A certaines heures néanmoins, revenant à des idées plus optimistes, elle se figure que Bonaparte cherche à créer un régime largement constitutionnel et elle se flatte déjà de devenir l'Égérie du nouveau pouvoir. Trompeuse illusion d'un esprit trop amoureux de chimères!

Entre-temps de nouvelles et graves contrariétés viennent encore assaillir la famille Necker. Le père, qui continue à être l'objet d'agressions violentes, voit tout à coup, sous prétexte de dilapidation des finances publiques, mettre sous séquestre tous les biens et toutes les propriétés qu'il possède en France (1). Bien qu'il lui reste une fortune suffisante, le voilà douloureusement frappé dans son amour-propre d'honnête homme et de fonctionnaire intègre (2). C'est ce qui le détermine à publier, en

(1) Comte d'Haussonville, travail cité, p. 734 (même revue).
(2) D'après Mme de Staël (*Caractère et vie privée de M. Necker*, t. III, p. 560), il refusait tout appointement attaché à son poste.

1801, son célèbre Mémoire : *Dernières vues de politique et de finances.*

D'autre part, le baron de Staël, qui, très prodigue, n'a jamais consenti à restreindre ses dépenses, alors que son traitement d'ambassadeur ne lui est que très irrégulièrement payé, se trouve, lui aussi, dans de graves embarras financiers, si bien que l'ancien ministre finit par exiger entre les deux époux une séparation de biens. Dès lors toute relation cesse entre eux.

Mme de Staël poursuit cependant ses travaux. Depuis peu, elle est entrée dans la voie de la critique psychologique ; car, dès octobre 1798, retirée à Lausanne, elle publie le célèbre volume : *De l'influence des passions sur le bonheur des individus et des nations.* Développant son programme politique, elle préconise une république modérée, tolérante, conservatrice et libérale ; en outre, dénonçant les injustices et les excès commis sous les régimes antérieurs, elle demande à la république nouvelle d'en guérir les plaies douloureuses. Ce gouvernement sera surtout pacifique ; car « la force militaire ne saurait rien fonder d'original dans l'ordre de l'esprit (p. 82) ».

Au point de vue sentimental, le chapitre le plus intéressant de ce livre est celui que l'auteur consacre à l'amour. Elle oppose l'affection régulière et légitime du mariage avec son bonheur calme et serein aux crises désordonnées et délirantes de l'amour coupable.

Il n'est pas malaisé de reconnaître dans ce chapitre l'image exacte d'une vie éprouvée par l'amère déception. Mme de Staël, qui n'a point trouvé dans le mariage le bonheur que rêvait son imagination romanesque, s'est éprise depuis peu (septembre 1794) de Benjamin Constant. Et ce nouvel hôte, qui a tout l'attrait de l'inconnu et du mystère, en pénétrant dans l'intimité de la jeune femme, remplit pour quelque temps son cœur et modifie ses opinions littéraires et politiques.

Le jeune gentilhomme, au moment de faire la connaissance de celle qui devait avoir tant d'influence sur sa vie, était sur le point de rompre avec Mme de Charrière, femme de beaucoup

d'esprit, mais qu'il jugeait, lui, trop intolérante [1]. Les premières entrevues qu'il eut avec Mme de Staël furent purement mondaines et conventionnelles ; le charme n'agit sur lui qu'un peu plus tard. Le futur auteur d'*Adolphe* traversait alors une crise de pessimisme aigu : ses deux voyages (en Allemagne et en Angleterre), qui auraient dû donner quelque orientation, semble-t-il, à cette intelligence toujours en éveil, comme à cette imagination fiévreuse, les laissaient dans un désarroi moral complet. Il venait de quitter Brunswick, s'y trouvant trop isolé ; mais Lausanne ne lui offrait pas plus de consolations. Il ne tenait vraiment plus à rien, ou plutôt la seule chose qu'il jugeât digne encore de quelque intérêt, c'était le livre, projeté depuis plusieurs mois, sur l'*Esprit des Religions*. L'utilité d'un second voyage en Allemagne, patrie, selon lui, de la pensée solide, lui semblait, à ses rares heures d'optimisme et de volonté lucide, ne point faire de doute. Peut-être aussi éprouvait-il un vague désir de revoir cette Charlotte dont il avait fait la connaissance lors de sa première tournée d'outre-Rhin. C'est au milieu de cette crise psychologique que Mme de Staël fixa de nouveau sa vie pour une quinzaine d'années. Fatigué de tout, blasé sur tout, il avait songé au suicide ; quand il eut vu « cette femme merveilleuse », il se dit qu'il fallait vivre « et que l'enthousiasme, le sentiment, la passion étaient une source de joies bien autrement puissantes que l'esprit, l'analyse et l'ironie » [2].

Il est important pour nous de noter que l'influence germanique s'était fait sentir à cette période déjà sur l'intelligence si vive et le caractère si malléable de Constant. La littérature d'outre-Rhin était en plein épanouissement : Haller, Breitinger, Ramler, Gleim, Klopstock, Uz, Gellert avaient fait paraître de

(1) Voir Gustave Rudler, *La jeunesse de Benjamin Constant*, p. 495. C'était au fond une singulière liaison que celle-là. Mme de Charrière avait près de cinquante-sept ans, Benjamin Constant, à peine vingt-sept ! Remarquons toutefois que quand il songeait à quitter « sa première amie », il ne connaissait pas encore Mme de Staël.

(2) G. Rudler, ouvrage cité, p. 500.

belles œuvres; de plus, en 1774 (donc huit années avant l'arrivée de Benjamin Constant en Allemagne), *Werther*, le retentissant *Werther*, avait vu le jour. Ce fut un des premiers livres en langue allemande dont il apprécia le charme entraînant, un peu morbide. Bref, le séjour en Allemagne avait marqué cette précoce intelligence d'une empreinte plus profonde que le séjour en Angleterre.

Nous ne nous étonnerons donc nullement si, riche de toutes les idées acquises à l'étranger, il eut le don de fasciner Mme de Staël par son esprit et de fortifier chez elle le désir de connaître *de visu* les pays d'outre-Rhin [1].

Il nous faut à présent revenir à Bonaparte, qui joue dans la vie de Mme de Staël un rôle plus prépondérant encore que Benjamin Constant.

Dès son expédition d'Égypte, le général, qui comptait faire de ses victoires le marchepied de l'absolutisme, surveillait de près les hommes et les choses qui semblaient de nature à contrecarrer un jour ses projets. L'attitude de Mme de Staël le surprenait et le froissait; les rêves d'indépendance de cette femme offusquaient son ambition. Il se fit envoyer en Égypte le dernier ouvrage de l'auteur et le jugea à son point de vue extrêmement dangereux. S'il avait eu les titres officiels nécessaires, nul doute que, dès ce moment, il eût imposé silence à l'auteur. Mais il n'était encore que le général Bonaparte. Il préféra donc attendre; et ce ne fut pas long.

Mme de Staël, après son séjour en Suisse, rentra dans la capitale précisément le soir du dix-huit brumaire (9 novembre 1799), comme pour applaudir au coup d'État du hardi conquérant. En effet, Bonaparte n'ayant pas encore à cette heure perdu ses sympathies (elle était loin de se douter de ses dispositions

---

(1) Nous préciserons plus tard (2e partie) l'ascendant littéraire qu'il exerça sur l'auteur de l'*Allemagne;* nous aurons, en effet, à considérer de plus près ses études sur le théâtre allemand et sa tragédie *Walstein.*

hostiles), l'auteur du nouveau livre ne put s'empêcher, dans la lettre qu'elle écrivit à son père, de manifester au sujet de la chute du Directoire une sorte de joie enthousiaste. Elle s'imaginait toujours, dans sa naïveté confiante, que le héros agissait, non par ambition personnelle, mais par amour de la liberté. M. Necker, lui, moins optimiste que sa fille, devinait dans l'attitude de Bonaparte une sourde menace pour l'avenir. Quand il vit organiser le Consulat, il se dit que « ce pouvoir prépondérant, donné à un seul, était de nature à inspirer de sérieuses inquiétudes aux vrais amis de la liberté » (1).

Mme de Staël, de son côté, ne tarda pas à voir se dissiper ses illusions. Son ami, Benjamin Constant, venait d'être nommé tribun. Chaleureux adepte des idées de liberté, il prononça, le 15 nivôse (6 décembre), un discours resté célèbre par son énergie virulente et qui, dénonçant au Tribunat l'aurore de la tyrannie, marquait le premier réveil d'une opposition dont le « restaurateur de la liberté n'était pas d'humeur à s'accommoder » (2).

C'est au lendemain de cette mémorable journée que l'orage éclata.

CHAPITRE IV.

DÉMÊLÉS ENTRE Mme DE STAËL ET LE PREMIER CONSUL.

Une véritable levée de boucliers se produisit alors dans la presse officieuse, non seulement contre Benjamin Constant, mais aussi contre Mme de Staël, que l'on regardait comme l'inspiratrice du discours-programme (3). Celle-ci, qui (chose à remarquer)

---

(1) Comte d'Haussonville, article cité, p. 62, 1913.

(2) Idem, article cité, *Revue des Deux Mondes*, p. 64, 1913.

(3) Mme de Staël en fait, du reste, explicitement l'aveu. « Comme Benjamin Constant, dit-elle, m'avait consultée sur un discours qu'il se proposait de faire pour signaler l'aurore de la tyrannie, je l'y encourageai de toutes les forces de ma conscience. » (Voyez *Mme Lenormant, Coppet et Weimar*, p. 24.)

avait toujours conservé les sympathies de Joseph Bonaparte, fut avertie par lui « que le maître se déchaînait contre elle dans ses entretiens et qu'elle eût à se tenir sur ses gardes. »

Necker adresse avec plus d'insistance à sa fille des recommandations toutes semblables. « Je te l'ai dit cent fois, écrit-il (dans sa lettre du 28 nivôse), laisse là absolument toute espèce de conversation sur les affaires publiques ».

Pourtant toutes les illusions de l'ex-banquier ne sont pas encore dissipées. Encore que l'expérience, par de cruelles leçons, lui ait appris à se méfier, il caresse obstinément l'espoir de voir un jour Germaine rentrer en grâce auprès de l'inflexible Consul. Sachant que sa fille met en ce moment la dernière main à sa *Littérature considérée dans ses rapports avec les Institutions morales et sociales*, il compte sur cet ouvrage pour opérer la réconciliation désirée.

Nouvelle déception, hélas! Le livre dont nous venons de transcrire le titre et qui parut en avril 1800, au lieu d'apaiser Bonaparte ne fit que l'irriter davantage.

« Le but que poursuivait l'auteur était de montrer, dit Villemain [1], que l'indépendance est mère du génie et que tout ce qui profite à la liberté profitera bientôt à l'imagination, au talent, à l'enthousiasme. Ce n'est pas tout : Elle voyait l'esprit français rebuté, fatigué des tentatives hasardeuses qu'il avait faites et prêt à retomber dans l'ornière du passé et du pouvoir absolu. A cette langueur publique elle opposait le système et l'espérance de la perfectibilité progressive [2]. »

---

(1) VILLEMAIN, *Cours de littérature française au XVIIIe siècle*, p. 491 (édition Hauman).

(2) CHATEAUBRIAND, dans sa lettre à M. de Fontanes (*Génie du Christianisme*, vol. II), réfute ingénieusement, mais avec une certaine âpreté, dont Mme de Staël ne paraît pas lui avoir gardé rancune, ce système arbitraire. Il dit notamment (p. 311) : « Mme de Staël, se hâtant d'élever un système et croyant apercevoir que Rousseau avait plus pensé que Platon, et Sénèque plus que Tite-Live, s'est imaginé tenir tous les fils de l'âme et de l'intelligence humaines; mais les esprits pédantesques comme moi ne sont pas du tout contents de cette marche précipitée. Ils voudraient qu'on eût creusé plus avant dans le sujet, qu'on n'eût pas été si superficiel, et que dans

Mme de Staël reprenait, en d'autres termes, la théorie émise déjà par Condorcet. Ajoutons qu'elle dépassait arbitrairement son but. Il n'était pas du tout nécessaire de recourir à la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain pour montrer qu'une certaine liberté peut favoriser l'éclosion du talent. D'ailleurs, dans sa théorie même, elle ne précise rien : Quel est le mode de cette perfectibilité ? Est-ce la Providence qui agit ? Sont-ce les forces inhérentes à la nature humaine ? Quel est l'objet de la perfectibilité ? Embrasse-t-elle tous les peuples et toutes les manifestations de leur intelligence ? Sous ce rapport l'auteur nous laisse dans le vague.

Au point de vue littéraire, Mme de Staël anticipe de façon saisissante sur la doctrine qu'on retrouvera peu après (1804), énoncée d'une manière plus explicite dans l'*Obermann* de Sénancour : au lieu des abstractions de l'école classique il faut mettre en scène quelque chose de concret et d'individuel ; au lieu de se confiner dans un cercle restreint d'idées, on doit prendre la nature entière comme champ d'observation.

Il s'agit, en d'autres termes, d'être nous-mêmes, de remplacer le monde ancien par le monde nouveau, dans lequel il y a lieu de distinguer l'élément chrétien et l'élément du Nord.

Seulement Mme de Staël, dans l'énoncé de ses théories, n'insiste pas assez sur le premier de ces éléments, qu'elle ne considère que comme un pis-aller et qu'elle regrette de ne pouvoir remplacer par le facteur philosophique [1]. C'est Chateaubriand qui, sous ce rapport, complète, dans son *Génie du Christianisme*, l'auteur de la *Littérature*.

---

un livre où l'on fait la guerre à l'imagination et aux préjugés, dans un livre où l'on traite de la chose la plus grave du monde, la pensée de l'homme, on eût moins senti l'imagination, le goût du sophisme et la pensée inconstante et versatile de la femme. »

(1) A. Vinet, *Mme de Staël et Chateaubriand*, p. 160. Remarquons aussi que son idée de la perfectibilité n'est pas religieuse ; car la religion n'enseigne nulle part la croyance au progrès. (Voyez M. Souriau, *Les idées morales de Mme de Staël*, p. 49.)

Pour montrer l'évolution progressive de l'intelligence humaine à travers les siècles, l'auteur établit des rapprochements continuels entre la société ancienne et la société moderne, comme aussi entre les poètes de la Grèce et de Rome, d'un côté, et les penseurs contemporains, de l'autre; la comparaison est évidemment toujours à l'avantage des seconds. Dans ces sortes de parallèles, les littérateurs allemands occupent déjà une assez large place.

Mais comme à cette époque Mme de Staël ne s'inspire pas encore des conseils de Schlegel (dont elle ne fera la connaissance que trois ans plus tard), il en résulte, en dépit d'un bon nombre de pensées justes et frappantes, certaines appréciations hâtives, qui ressemblent à des dithyrambes.

Écoutons-la, par exemple, faire l'éloge du *Werther* de Gœthe (*Littérature*, p. 345) :

« Le livre par excellence que possèdent les Allemands et qu'ils peuvent opposer aux chefs-d'œuvre des autres langues c'est *Werther*. Je n'en connais point qui renferme une peinture plus frappante et plus vraie des égarements de l'enthousiasme, une vue plus perçante dans le malheur, dans cet abîme de la nature où toutes les vérités se découvrent à l'œil qui sait les chercher... Quelle sublime réunion de pensées et de sentiments, d'entraînement et de philosophie on trouve dans *Werther!* Il n'y a que Rousseau et Gœthe qui aient su peindre la passion réfléchissante, la passion qui se juge elle-même et se connaît sans pouvoir se dompter. »

Faut-il conclure de là que la littérature d'outre-Rhin n'aurait à opposer que *Werther* aux chefs-d'œuvre de la littérature française?

Dans le livre *De l'Allemagne*, cette appréciation vague se précise; tout en conservant sa forme élogieuse, elle devient plus mesurée, plus calme, marquée au coin d'une critique plus sûre d'elle-même. L'auteur éprouve le besoin de la justifier contre Gœthe en personne (*De l'Allemagne*, p. 357) :

« On dit que le poète attache maintenant peu de prix à cet

ouvrage de sa jeunesse [1]; l'effervescence d'imagination qui lui inspira presque de l'enthousiasme pour le suicide doit lui paraître maintenant blâmable. Quand on est très jeune, la dégradation de l'être n'ayant en rien commencé, le tombeau ne semble qu'une image poétique, qu'un sommeil environné de figures à genoux qui nous pleurent ; il n'en est plus ainsi dès le milieu de la vie, et l'on apprend alors pourquoi la religion, cette science de l'âme, a mêlé l'horreur du meurtre à l'attentat contre soi-même.

« Gœthe, néanmoins, aurait grand tort de dédaigner l'admirable talent qui se manifeste dans *Werther* : ce ne sont pas seulement les souffrances de l'amour, mais les maladies de l'imagination dans notre siècle dont il a su faire le tableau. Ces pensées qui se présentent dans l'esprit sans qu'on puisse les changer en acte de la volonté ; le contraste singulier d'une vie beaucoup plus monotone que celle des anciens, et d'une existence intérieure beaucoup plus agitée, causent une sorte d'étourdissement semblable à celui qu'on prend sur le bord de l'abîme, et la fatigue même qu'on éprouve, après l'avoir longtemps contemplé, peut entraîner à s'y précipiter. Gœthe a su joindre à cette peinture des inquiétudes de l'âme, si philosophique dans ses résultats, une fiction simple mais d'un intérêt prodigieux. Si l'on a cru nécessaire, dans toutes les sciences, de frapper les yeux par des signes extérieurs, n'est-il pas naturel d'intéresser le cœur pour y graver de grandes pensées? »

L'analyse est ici plus fine, plus pénétrante, un peu subtile par endroits. On sent que l'auteur, dont l'âme passionnée est si bien faite pour comprendre et ressentir les agitations fiévreuses de l'amour, est instinctivement portée à en excuser les égarements

---

(1) Je me rappelle ici le mot prononcé par Gœthe, arrivé presque à la vieillesse : « Je nomme *classique*, dit-il, le genre sain, vigoureux; le genre *romantique* est le genre malade, languissant. » Pour sommaire que soit cette définition, elle est absolument exacte, si l'on prend comme types d'œuvres classiques, par exemple, *Athalie* ou *Polyeucte* et comme spécimens de productions romantiques, *Werther* ou *René*.

et les transports coupables. Elle est et restera « fille de Rousseau par l'intensité de la vie sentimentale » ([1]). Mais, guidée par la raison et par l'instinct religieux qui, à l'époque de sa maturité devient plus vivace, elle ne peut s'empêcher de faire précéder l'éloge d'une note de critique discrète.

Au nombre des pensées remarquablement justes que renferme l'ouvrage, nous trouvons encore l'observation suivante, énoncée sous une forme presque mélancolique ([2]) (*De la Littérature*, p. 88) :

« Ce que les Grecs entendaient par l'amitié existait entre les hommes ; mais ils ne savaient pas, et leurs mœurs leur interdisaient d'imaginer qu'on pût rencontrer dans la femme un être égal par l'esprit et soumis par l'amour, une compagne de la vie, heureuse de consacrer ses facultés, ses jours, ses sentiments, à compléter une autre existence. »

Mais nous nous sommes déjà trop attardé à l'analyse d'une œuvre qui, encore qu'elle ait des attaches avec le livre *De l'Allemagne*, ne doit pas faire l'objet direct de notre travail ; hâtons-nous donc de poursuivre l'exposé rapide que nous faisons de la vie de Mme de Staël.

Bonaparte, fort mécontent d'elle, la contraignit de quitter Paris. Une circonstance particulière vint, du reste, encore aigrir les rapports déjà si tendus entre elle et le Premier Consul : Necker, éprouvant le besoin d'écarter les soupçons qui planent toujours sur lui, s'occupe depuis des mois de son ouvrage : *Dernières vues de politique et de finances*. Il se flatte encore de l'espoir de rentrer en grâce auprès du héros, mais une sorte d'inéluctable fatalité s'acharne sur le malheureux ministre.

Le livre parut en 1801. Dans la préface, croyant flatter le Consul, il proclamait le talent de l'homme nécessaire dont la dictature avait préservé la France de nombreux malheurs ; mais,

---

([1]) G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 863.

([2]) La mélancolie du livre (dit encore M. Souriau, ouvrage cité, p. 51) plaît au moins autant que les idées-forces qu'il contient.

si elle prenait fin, il estimait que la Constitution de l'an VIII ne pourrait pas survivre à celui entre les mains de qui, en réalité, elle concentrait tous les pouvoirs.

Cette phrase maladroite, encore qu'en partie élogieuse, mécontenta vivement Bonaparte, qui y voyait formellement mis en doute le caractère durable de son pouvoir. Déjà fort irrité contre la fille du banquier, coupable, à ses yeux, d'avoir inspiré cet ouvrage, il s'emporta de plus en plus violemment contre elle. Il lui reprochait d'ailleurs « de recevoir souvent ensemble des gens de tous les partis et de les recevoir aussi successivement. »

M. Necker, affirmant dans une lettre adressée au Premier Consul que le livre en question avait été composé en l'absence de Mme de Staël, ajoutait :

« Ma fille vient de déposer entre mes mains la promesse d'adopter le genre de vie que vous aurez la bonté de lui conseiller et de renoncer fermement à toute espèce de conversation sur le gouvernement et la politique. »

L'auteur du livre de la *Littérature*, elle aussi, retirée à Coppet, écrit au « Citoyen Consul » pour qu'il veuille bien l'autoriser à s'arrêter à une campagne à dix lieues de Paris. Bonaparte semble, cette fois, se départir de sa rigueur coutumière; il fait savoir indirectement à Mme de Staël qu'il lui permet de séjourner à quelques lieues de Paris. C'est alors qu'elle accepte la proposition que lui fait son notaire de venir habiter une petite maison à Maffliers (département de l'Oise).

Le 16 septembre 1803, elle quitte Coppet. La séparation entre père et fille est, cette fois, plus douloureuse; tous deux ont le vague pressentiment qu'hélas! ils ne se reverront plus

Mme de Staël demeure quelque temps à Maffliers; mais ne sachant s'accommoder de la vie trop calme de cette localité ni des nombreux inconvénients de la maison humide, elle écrit à Joseph, le priant de bien vouloir user de son influence auprès du Consul afin d'obtenir pour elle l'autorisation de rentrer à Paris. Joseph se fait l'énergique et généreux avocat de l'exilée.

Bonaparte reste inflexible [1]. Alors, en désespoir de cause, le protecteur éconduit offre à Mme de Staël un abri dans une de ses propres villas, située à Mortfontaine. La baronne s'en montre fort reconnaissante.

Au bout de quelques semaines, ne voulant pas abuser de la bienveillance de Joseph, dont les efforts auprès du Premier Consul restent d'aillleurs presque stériles, elle se décide à réaliser le projet qu'elle caresse depuis longtemps : partir pour l'Allemagne.

Son mari étant mort peu auparavant (mai 1802), — réconcilié, du reste, avec elle, — Mme de Staël se consacre, avec plus de sollicitude que jamais, à l'éducation et à la formation intellectuelle de ses trois enfants [2]. Et c'est encore là un des mobiles qui la poussent vers l'Allemagne savante où elle ne tardera pas à trouver, dans l'accomplissement de sa tâche d'éducatrice, un auxiliaire autorisé.

Entre-temps, son activité littéraire s'est déployée dans une nouvelle œuvre, toute vibrante et toute pleine des dernières impressions de sa vie : *Delphine* (parue en 1802). Elle y trace, en effet, avec une vraie maëstria, le portrait d'une femme douée de toutes les qualités du cœur, mais que les exigences de l'opi-

---

(1) En ce qui concerne Necker, nous l'entendons dire notamment, à Roederer : « Concevez-vous un homme qui, depuis que je suis à la tête de l'État, propose trois sortes de gouvernements à la France? Jamais la fille de M. Necker ne rentrera à Paris; elle y serait un centre distinct d'opinions politiques, et il n'en faut qu'un, à savoir le Premier Consul et son Conseil d'État. »

Devenu empereur, il fait un jour, devant le baron de Staël, fils aîné de cette femme illustre, les réflexions suivantes qui, malgré leur forme exagérée, ne manquent pas d'une certaine justesse : « Votre mère n'est pas méchante; elle a de l'esprit, beaucoup d'esprit; mais elle n'est accoutumée à aucune espèce de subordination ; elle ne serait pas de six mois à Paris que je serais forcé de la mettre au Temple ou à Bicêtre. J'en serais fâché, parce que cela ferait du bruit, cela me nuirait dans l'opinion. Peu importe, qu'elle s'abstienne de parler politique; on fait de la politique en parlant de littérature, de beaux-arts, de morale; il faut que les femmes tricotent! » (Taine, *Origines de la France contemporaine*, t. VI, p. 224.)

(2) De son mariage avec le baron étaient nés deux fils, dont l'aîné se fit plus tard un certain renom littéraire; l'autre mourut prématurément en 1813; puis, une fille, Albertine, qui épousa en 1816 le duc Achille-Charles de Broglie.

nion générale froissent et heurtent dans ses plus tendres affections [1].

Chénier (*Tableau de la Littérature française*, chap. VI) fait à propos de *Delphine* cette observation judicieuse (Mme de Staël ayant pris comme épigraphe cette phrase de sa mère : *Un homme doit savoir braver l'opinion, une femme s'y soumettre* : « Non, l'homme ne doit point braver l'opinion, la femme ne doit point s'y soumettre : tous deux doivent l'examiner, se soumettre à l'opinion légitime, braver l'opinion corrompue. Ajoutons que le malheur de Delphine ne vient pas précisément de ce qu'elle brave l'opinion, mais de ce qu'elle méprise les convenances de son sexe. »

Si nous considérons l'ouvrage au point de vue de ses théories littéraires, il semble que, à cette heure, Mme de Staël soit pour ainsi dire obsédée par le désir d'étudier de près l'Allemagne. Nous trouvons dans la préface de *Delphine* (p. 4) cette observation typique : « On juge mal parmi nous les beautés de la littérature allemande, ou, pour mieux dire, le petit nombre de personnes éclairées qui la connaissent ne se donnent pas la peine de répondre à ceux qui ne la connaissent pas. Ce n'est que depuis Voltaire que l'on rend justice en France à l'admirable littérature des Anglais ; il faudra de même qu'un homme de génie s'enrichisse une fois par la féconde originalité de quelques écrivains allemands pour que les Français soient persuadés qu'il y a des ouvrages en Allemagne où les idées sont approfondies et les sentiments exprimés avec une énergie nouvelle. »

Elle rêve donc de visiter le pays qu'elle considère comme la terre bénie du romantisme et l'asile de la liberté ; elle veut le parcourir d'un bout à l'autre pour en étudier de plus près les mœurs et la mentalité. C'est à Berlin qu'elle va faire la connaissance de Guillaume Schlegel, son futur Mentor, comme elle fait durant son court séjour à Metz celle de Charles Villers, person-

---

(1) *Delphine* est malheureusement aussi un livre de controverse ; au catholicisme, Mme de Staël préfère ce qu'elle appelle « la religion du cœur ».

nalité littéraire aujourd'hui assez effacée, mais qui a dans l'élaboration du livre *De l'Allemagne* une notable part d'influence (1). Elle part en décembre, accompagnée de ses deux fils et de sa fille, et sera rejointe en janvier par Benjamin Constant (2).

CHAPITRE V.

VOYAGES EN ALLEMAGNE ET EN ITALIE.

Nous voici donc arrivés, dans la vie de Mme de Staël, à une phase tout à fait décisive. Son voyage en Allemagne va désormais fixer ses idées et donner plus de précision à ce qui, dans son esprit, était encore vague. Ce premier séjour dans les régions germaniques, suivi quelques années plus tard d'un second, sera le point de départ de ce livre célèbre que Lamartine, dans son style enthousiaste, caractérise en disant : « C'est le résumé vivant de la pensée d'un grand esprit que l'étude approche de la sainteté, l'explosion éclatante d'une âme chargée par une longue vie et prête à s'évanouir dans sa lumière (3). »

C'est là le langage d'un poète ; mais il convient d'ajouter avec Émile Faguet « que le livre *De l'Allemagne* est écrit avec une intention obscure de satire ou du moins dans un esprit de critique à l'endroit de la France telle que l'Empire l'avait faite » (4). Celui qui vient d'exiler Mme de Staël c'est l'Empereur,

---

(1) Nous préciserons cette influence dans la seconde partie de notre travail.

(2) On a pu s'étonner parfois qu'après le décès de son mari, elle n'eût pas épousé Benjamin. « Mais, comme le fait remarquer Sorel (ouvrage cité, p. 97), si elle aimait cet homme avec une fièvre jalouse, si elle ne supportait point l'idée d'exister sans lui, surtout de le voir appartenir à une autre, elle hésitait fort à lier indissolublement sa vie à la sienne. Elle le voulait dans sa dépendance ; elle n'entendait point se le donner pour maître »

(3) Lamartine. *Souvenirs et Portraits*. Paris, 1871, p. 279.

(4) E. Faguet, *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*, p. 150 (édition de 1891-1899).

incarnation du despotisme; donc le salut, à ses yeux, ne peut être que dans la liberté; et l'Allemagne, pour elle, est le pays libre par excellence.

L'accueil qu'on lui fit à Weimar, où elle séjourna plusieurs semaines, lui parut cordial. Weimar était une sorte d'Athènes du XVIIIe siècle où tous les esprits les plus brillants de l'époque se donnaient rendez-vous. Le duc et la duchesse Louise furent enchantés de la voir. Elle rencontra dans les salons aristocratiques les poètes Schiller, Gœthe, Wieland, hôtes assidus de ces cercles (1). Sans doute, il y eut d'abord une certaine gêne, un certain malaise, tout au moins du côté des Allemands. Mme de Staël parlait avec une volubilité déconcertante; elle ne laissait pas toujours à ses interlocuteurs le temps de formuler complètement leur pensée. Or, ces écrivains qui comprenaient, certes, le français littéraire, n'étaient guère habitués à le parler; il leur fallait, pour saisir la pensée de Mme de Staël et pour lui répondre, une attention soutenue qui pouvait, à la longue, provoquer la fatigue. Cette gêne diminuait pour une bonne part le plaisir de ces entretiens.

Les conversations du début portaient sur les avantages que ne pourraient manquer d'amener des échanges de vues fréquents et réguliers entre les littérateurs de France et ceux d'Allemagne. Tous les intellectuels français éprouvaient à ce moment l'impérieux besoin d'une rénovation. Les procédés de l'Empereur avaient d'ailleurs affadi et appauvri encore la littérature (2). Il avait la prétention d'imposer aux écrivains ses goûts esthétiques. Or les ouvrages qu'il faisait couronner ou simplement approuver étaient « des modèles de plate emphase et de prolixe déclamation » (3).

---

(1) *Mme Lenormant, Coppet et Weimar*, p. 30.

(2) PAUL ALBERT (*La littérature française au XIXe siècle. Les origines du Romantisme*, Paris, 1887, p. 180), rapportant cette parole de Thiers : « La littérature française, malgré l'influence de Napoléon, demeurait nulle et sans inspiration », se demande : Est-ce *malgré l'influence* de Napoléon? Ne serait-ce pas *à cause de l'influence*?

(3) A. MICHIELS, *Histoire des idées littéraires en France*, t. II, p. 34.

Mme de Staël n'avait garde de parler publiquement de cette indigence littéraire, mais elle ne la sentait que trop. Et, comme M. Suard, elle aurait pu dire, mais avec plus de vérité : « Je trouve notre théâtre bien usé [1]. » Pour se donner le change à elle-même, elle faisait parfois, dans les salons de Weimar, l'éloge des grands classiques. Les discussions qu'elle eut à ce sujet avec Schiller ne manquèrent, certes, ni d'intérêt ni de chaleur.

« La première fois, dit-elle (*De l'Allemagne*, p. 170), que j'ai vu Schiller, c'était dans les salons du duc et de la duchesse de Weimar, en présence d'une société aussi éclairée qu'imposante; il lisait très bien le français, mais ne l'avait jamais parlé. Je soutins avec chaleur la supériorité de notre système dramatique sur tous les autres; il ne se refusa point à me combattre et, sans s'inquiéter des difficultés et des lenteurs qu'il éprouvait en s'exprimant en français, sans redouter non plus l'opinion des auditeurs qui était contraire à la sienne, sa conviction intime le fit parler. Je me servis d'abord, pour le réfuter, des armes françaises, la vivacité et la plaisanterie : mais bientôt je démêlai, dans ce que disait Schiller, tant d'idées à travers l'obstacle des mots, je fus si frappée de cette simplicité de caractère qui portait un homme de génie à s'engager ainsi dans une lutte où les paroles manquaient à ses pensées; je le trouvai si modeste et si insouciant dans ce qui ne concernait que ses propres succès, si fier et si animé dans la défense de ce qu'il croyait la vérité, que je lui vouai, dès cet instant, une amitié pleine d'admiration. »

Il est intéressant de comparer à ces paroles enthousiastes celles, beaucoup plus froides, par lesquelles Schiller marque, lui aussi, son impression sur Mme de Staël. Occupé à ce moment de son célèbre *Guillaume Tell*, — son plus beau titre de gloire, — il est au début plutôt agacé à la perspective de la visite qu'on lui annonce. « Pourvu qu'elle comprenne l'allemand, écrit-il à Gœthe, nous en aurons raison. »

---

[1] GARAT, *Mémoire historique sur la vie de M. Suard*, t. II. Paris, 1820, p. 25

Le 4 janvier 1804, dans une lettre adressée à son ami Koerner, — père du jeune et sympathique auteur de *La Lyre et l'Épée*, mort si prématurément à Gadebusch, — il s'exprime, à l'égard de Mme de Staël, avec une franchise assez cavalière, mais qui n'infirme en rien la justesse d'appréciation :

« Le diable, dit-il, m'amène la philosophe française (die französische Philosophin), qui est bien, de toutes les créatures que j'ai rencontrées, la plus mobile, la plus prête au combat et la plus fertile en paroles. Mais c'est aussi la plus spirituelle et la plus cultivée des femmes ; si elle n'était pas réellement intéressante, je ne me dérangerais pas pour elle (1). »

A mesure qu'il la connaît mieux, il semble lui porter plus de sympathie. Car il écrit encore à Gœthe, un peu plus tard :

« Malgré la différence de sa nature aux nôtres, on se sent à l'aise près d'elle ; on peut tout entendre de sa part et l'on se sent disposé à tout lui dire ; elle est la représentation aussi parfaite qu'intéressante du véritable esprit français...

» Dans tout ce que nous appelons philosophie, par conséquent, sur les principes les plus élevés de toutes choses, on est en opposition avec elle. Mais chez elle, le naturel et les sentiments valent mieux que la métaphysique et son esprit s'élève souvent jusqu'à la puissance du génie.

» Le sens poétique, tel que nous le comprenons, lui manque complètement ; aussi Mme de Staël ne peut-elle s'approprier, dans les œuvres de ce genre, que le côté passionné, oratoire et général. Elle n'approuvera jamais le faux, mais elle n'appréciera pas toujours le vrai. »

Bien que ce jugement du grand poète nous paraisse, dans ses dernières lignes, un peu absolu, nous aurons l'occasion plus d'une fois, au cours de notre étude, d'en apprécier le bien-fondé.

Quant à Gœthe, qui, au moment de l'arrivée de Mme de Staël,

---

(1) *Mme Lenormant, Coppet et Weimar*, p. 33. La correspondance de Schiller ne se trouve pas dans le recueil de ses œuvres ; elle a été publiée, on le sait, par les soins de l'éditeur Cotta, Stuttgart et Tubingen, 1829-1830.

se trouvait à Iéna, il ne paraissait pas tout d'abord disposé à revenir à Weimar. Il prétextait les rigueurs de la saison, un rhume..., que sais-je encore? Bref, il fallut que le duc exprimât lui-même le désir formel de lui voir faire, dans ses salons, la connaissance de l'illustre Française. Force fut alors au poète de venir prendre part aux discussions esthétiques et philosophiques que cette femme soulevait [1]. Il s'exécuta de bonne grâce.

L'auteur de *Faust* paraît à Mme de Staël, dans sa conversation, plus froid, plus étudié que le poète de *Don Carlos ;* peut-être aussi, précisément parce qu'il est moins enthousiaste, a-t-il des vues plus larges.

« Au premier moment, dit-elle, on s'étonne de trouver de la froideur et même quelque chose de raide à l'auteur de *Werther ;* mais quand on obtient de lui qu'il se mette à l'aise, le mouvement de son imagination fait disparaître en entier la gène qu'on a d'abord sentie ; c'est un homme dont l'esprit est universel, et impartial parce qu'il est universel ; car il n'y a point d'indifférence dans son impartialité : c'est une double existence, une double force, une double lumière qui éclaire à la fois dans toute chose les deux côtés de la question. »

De son côté, Gœthe trace de Mme de Staël le croquis que voici :

« La personne de Mme de Staël, tant au point de vue intellectuel que sous le rapport physique, dégageait une sorte de charme et il ne lui déplaisait pas apparemment que même de ce côté (sous le rapport physique) on ne se montrât pas insensible. Que de fois n'a-t-elle pas dû associer et confondre l'affabilité, la bienveillance, l'affection et la passion! [2] »

---

(1) Elle avait, comme femme et comme Française, l'habitude de persister sur les points principaux et de ne pas écouter exactement ce que disait l'interlocuteur. Voyez A. Counson, *Deux mots de Corinne* (Revue d'histoire littéraire de France, 1914, p. 269.)

(2) Gœthe, *Œuvres complètes*, vol. XXX, p. 84 (édition Ph. Reclam).

L'écrivain explique ensuite sa réserve initiale (1) vis-à-vis de la Parisienne :

« Bien que je n'eusse aucun motif, poursuit-il, de dissimuler vis-à-vis d'elle, il y eut cependant une circonstance extérieure qui me donna quelque inquiétude momentanée. On venait de m'envoyer un ouvrage français sortant de presse et qui contenait la correspondance de J.-J. Rousseau avec quelques dames. Or, cette série de lettres n'était qu'une mystification : les femmes en question s'étaient amusées à interviewer le philosophe-misanthrope. Je fis part de la chose à Mme de Staël et ne lui cachai point ma réprobation. La Parisienne en jugea d'une façon très optimiste et sembla même plutôt approuver ce procédé. Je me dis aussitôt : peut-être compte-t-elle faire de nous aussi des victimes d'une semblable mystification...

» Le fait est qu'elle désirait connaître Weimar à la fois au point de vue moral, social et littéraire ; elle voulait aussi se faire connaître elle-même, enfin exercer une certaine action sur les sens et l'esprit, stimuler l'activité et l'enthousiasme. »

Gœthe trouve en outre que chez Mme de Staël tout est spontané, instinctif ; l'impression même violente ne perdure pas. Elle passe avec une étonnante rapidité de l'humeur mélancolique à l'insouciance et presque à la joie.

Dans une de ces soirées consacrées aux discussions littéraires, Mme de Staël (qui avait autrefois reçu les leçons de Mlle Clairon) s'avisa de déclamer, avec tout l'enthousiasme dont elle était susceptible, plusieurs des scènes les plus pathétiques de la *Phèdre* de Racine. Gœthe, qui ne put, ce soir, assister à la réunion, fait pourtant remarquer à ce propos :

« On reconnut une fois de plus que les Allemands étaient bien décidés à renoncer pour toujours à cette forme strictement

(1) Mme de Staël se plaint de cette réserve. Un jour, au milieu d'un dîner donné par la duchesse Amélie et qui réunissait une société aussi nombreuse qu'aristocratique, il lui arriva de laisser échapper cette boutade : « Je n'aime pas Gœthe quand il n'a pas bu une bouteille de champagne ! » (LADY BLENNERHASSETT, *Mme de Staël, sa vie et son temps*, traduction A. Dietrich, t. III, p. 74.)

mesurée, à ce style emphatique et boursouflé. Sans doute, le noyau qui se cache sous ce style maniéré est joli et naturel; mais on préfère, chez nous, s'en passer que de le tirer bénévolement de cette enveloppe épaisse, tout à fait contraire au bon sens (¹). »

Nous ne pouvons nous rallier à ce jugement de Gœthe. Si le fond, chez Racine, est plein d'attrait et de vérité psychologique, la forme est, elle aussi, d'une richesse et d'une harmonie soutenues Du reste, le poète allemand se donne un démenti à lui-même quand il emprunte à la scène française, pour les faire jouer à Weimar, des tragédies de Voltaire qui ne sont trop souvent que des reflets affaiblis des chefs-d'œuvre du grand classique. Schiller, qui, peu après, traduisit *Phèdre*, ne partageait sans doute pas la manière de voir de son illustre confrère.

Pour en revenir à Mme de Staël, elle eut l'occasion, à Weimar, de voir et de juger beaucoup de monde. On ne peut se dissimuler toutefois que ces entretiens, quelque suggestifs qu'ils dussent lui paraître, eurent forcément quelque chose de factice et de contraint. La pensée des écrivains allemands, obligés de s'exprimer dans une langue qui n'était pas la leur, n'arrivait pas à Mme de Staël dans son intégrité ni avec ses nuances: elle ne jaillissait pas toute spontanée, toute fraîche de l'esprit; en passant par la voie d'une traduction mentale, elle ne pouvait manquer de s'affaiblir et de s'énerver. Bref, l'image que les paroles prononcées évoquaient dans le cerveau de l'auditrice ne répondait plus à l'idée des interlocuteurs.

Cependant Mme de Staël ne s'éternisa point à Weimar. Accompagnée des vœux de la duchesse Louise, qui l'avait prise en

---

¹) Le texte allemand est assez malaisé à rendre d'une manière exacte; il dit : « Den darunter verborgenen hübschen natürlichen Kern mag er (der Deutsche) lieber entbehren als ihn aus so vieler nach und nach darum gehüllten Unnatur gutmütig herausklauben » (*Gœthe's sämmtliche Werke*, t. XXX, édition Ph. Reclam, s. 85.) Ce qui est vrai pourtant, c'est que la littérature française du XVIIe siècle, d'un caractère trop national, est difficilement comprise des Allemands.

affection et qui entretint dans la suite avec elle une correspondance assez suivie, elle partit bientôt pour Berlin. Ce ne fut pas un éblouissement.

« Berlin, dit-elle (*De l'Allemagne*, p. 87), cette ville toute moderne, quelque belle qu'elle soit, ne fait pas une impression assez sérieuse ; on n'y aperçoit point l'empreinte de l'histoire du pays ni du caractère des habitants, et ces magnifiques demeures nouvellement construites ne semblent destinées qu'aux rassemblements commodes des plaisirs et de l'industrie. »

Un peu plus loin, elle ajoute néanmoins :

« L'esprit réussissait d'une façon plus générale à Berlin qu'à Vienne ; le héros du pays, Frédéric, ayant été un homme prodigieusement spirituel, le reflet de son nom faisait encore aimer tout ce qui pouvait lui ressembler. Marie-Thérèse n'a point donné une impulsion semblable aux Viennois, et ce qui dans Joseph ressemblait à de l'esprit les en a dégoûtés. »

Sans discuter pour le moment ces appréciations historiques hâtons-nous de noter le fait le plus saillant qui marqua le séjour de Mme de Staël à Berlin : la rencontre de G. Schlegel.

Le grand critique, après avoir occupé pendant quelques années (1798 à 1801) une chaire de littérature à l'université d'Iéna, avait renoncé à son enseignement pour venir vivre dans la capitale et y continuer ses travaux. Mme de Staël cherchait à ce moment un guide éclairé, bien au courant des deux langues et des deux littératures pour l'aider elle-même à préciser certaines notions encore vagues et aussi pour s'occuper de l'initiation littéraire et philosophique de ses enfants. Ayant eu l'occasion d'assister à une conférence publique du savant, elle en fut ravie et chercha aussitôt à se l'attacher. Guillaume Schlegel ne fit pas de difficultés pour se mettre à sa disposition. Nous essayerons plus loin de déterminer le rôle et la part d'intervention du professeur dans la rédaction du livre *De l'Allemagne*.

Durant son séjour à Berlin, Mme de Staël fut présentée égale-

ment à la reine Louise [1]. Cette souveraine, dont la beauté, les vertus privées, l'intelligence hardie, tempérée par la plus affable douceur, l'avaient rendue extrêmement populaire [2], fit à Mme de Staël un accueil très bienveillant. Elle s'intéressait beaucoup au mouvement artistique de l'époque et parlait le français avec une parfaite aisance, si bien que notre exilée goûta vivement le charme de ses spirituels propos. Malheureusement cet entretien qui eut lieu en plein bal de la cour ne put durer que quelques instants.

Après avoir vu Berlin, elle partit pour Vienne; mais à peine arrivée en Autriche, elle fut tout à coup rappelée en Suisse par un douloureux événement : M. Necker, dont les dernières et violentes contrariétés avaient miné les forces vitales, agonisait. Mme de Staël, à cette triste nouvelle, reprit en hâte le chemin de Coppet, croyant trouver son père encore en vie. Hélas! quand elle arriva en Suisse, l'âme du vieillard venait de quitter sa dépouille mortelle. Mme de Staël, qui idolâtrait son père, crut mourir de douleur (avril 1804).

Le désir de glorifier la mémoire du ministre si souvent attaqué lui inspira l'idée de composer en son honneur une sorte d'apologie : *Du caractère de M. Necker et de sa vie privée*. C'est, malgré sa note trop admirative, un des plus beaux monuments qu'éleva jamais la piété filiale.

Lors du décès de l'homme qu'elle aimait par-dessus tout au monde, « il se fit en elle, dit A. Sorel [3], un mouvement de réflexion religieuse; elle avait toujours reconnu la nécessité sociale des croyances; mais en ce moment elle en ressentit plus

---

(1) Louise de Mecklembourg, par son mariage avec Frédéric-Guillaume III, était devenue depuis 1797 reine de Prusse.

(2) Il est d'ailleurs frappant de constater l'analogie entre les destinées des deux femmes. Mme de Staël avait tant souffert à cette heure des vexations de Napoléon, et Louise devait tant souffrir, peu après, des traités imposés à la Prusse par le vainqueur d'Iéna et de Friedland.

(3) A. Sorel, ouvrage cité, p. 99.

vivement le besoin personnel et en désira le secours ». Qu'est-ce, en effet, qui permet à nos affections de survivre à la tombe? N'est-ce point la croyance et l'espoir en l'au-delà qui répand sur l'ombre désolée du deuil sa lumière pure et sereine?

Si au point de vue religieux commençait à cette heure chez Mme de Staël une crise salutaire (1), son attachement à l'idéal de liberté politique se maintenait vivace. Elle se désolait de voir la France se courber de plus en plus sous l'absolutisme. Et cependant, qu'eût-elle pu tenter dans sa situation si précaire?

Le Premier Consul, d'ailleurs, ne tarde pas à ceindre la couronne impériale (20 mai 1804), et l'univers s'incline devant cette Majesté nouvelle. « La grandeur du monarque s'élève désormais si haut que nulle main n'y pourra plus atteindre. » (Villemain, ouvrage cité, p. 402.)

Ajoutons que Mme de Staël s'ennuie profondément en Suisse, aussi bien à Genève qu'à Coppet ou Lausanne; elle reproche à toutes ces villes « de vivre en pleine stupidité », d'être inaccessibles à l'influence de la civilisation toujours progressante.

Ne nous étonnons donc pas de la voir peu après (fin de 1804) entreprendre un voyage en Italie. Ce qui l'y pousse d'un autre côté, c'est que, libérée un instant de sa liaison avec Benjamin Constant, elle recherche la protection d'un ami, d'un de ces amis « dont jamais une femme, si supérieure qu'elle soit, ne peut se passer ». A un moment donné, elle croit peut-être trouver ce protecteur dans Monti; mais il n'est, lui, qu'un ami de l'esprit et non du cœur. Pas plus que Sismondi et Bonstetten, que Mme de Staël a rencontrés en cours de route, il ne parvient à l'enthousiasmer pour l'Italie. Car, il faut bien le remarquer, la patrie du Tasse ne la ravit pas. Rome lui paraît une nécropole; la ville de Naples serait de nature à lui plaire davantage si elle faisait penser. Il faudrait à Mme de Staël quelque intéres-

---

(1) Après sa rupture avec Benjamin Constant, elle revint davantage encore à la religion.

sant cicerone. Ce guide, elle le rencontre en la personne du duc de Palmella, jeune noble d'extérieur sympathique et de caractère très aimable, qui se charge de lui révéler les charmes de l'Italie. Il fait pour *Corinne* ce que Villers fera pour l'*Allemagne*. Aussi peut-on dire sans exagération : *Corinne* que Mme de Staël compose (juin 1805) à son retour de Rome, à Coppet, est en partie l'ouvrage de M. de Palmella [1].

Corinne reprend, avec plus de relief peut-être et plus d'énergie, l'idée maîtresse de *Delphine*; l'œuvre revendique pour le génie la tolérance que *Delphine* réclamait pour les qualités du cœur [2]; elle fait ressortir l'influence déprimante et tyrannique de l'opinion générale sur l'essor artistique d'une nature richement douée. En même temps l'auteur trace un parallèle entre les civilisations du Midi et le caractère concentré des peuples du Nord.

N'oublions pas d'ailleurs que, si certaines pages de *Delphine* pourraient faire croire que l'auteur est partisan de l'amour libre, *Corinne* offre une note beaucoup plus grave et plus mesurée; la beauté de la morale religieuse y est bien mieux comprise.

Résumons-en brièvement le thème afin d'en découvrir les attaches avec le livre *De l'Allemagne*.

L'héroïne du roman, née en Angleterre, mais d'une mère italienne, ne peut s'accommoder de l'esprit étroit et mesquin qui, dans la Grande-Bretagne, règle jusqu'aux moindres détails de la vie privée; elle ne peut non plus accepter les préjugés qui y tiennent la femme asservie; en conséquence, elle part pour Rome, où son génie poétique s'épanouit bientôt et excite partout l'enthousiasme. Pour son malheur, elle s'éprend d'un jeune Anglais, Oswald Nelvil, caractère généreux et sensible, mais précisément esclave des mêmes préjugés dont Corinne a toujours

---

(1) M. SOURIAU, ouvrage cité, p. 81.

(2) « *Corinne,* dit BRUNETIÈRE (ÉTUDES CRITIQUES, vol. IV, p. 363), c'est toute l'intelligence de Mme de Staël; *Delphine,* c'est toute sa sensibilité. »

soufferi. Les deux jeunes gens, malgré leur tendresse mutuelle, ne peuvent s'appartenir; Oswald, par déférence pour le vœu suprême de son père, épouse Lucie, une jeune Anglaise, et Corinne meurt de chagrin.

Bien que, dans cette œuvre, les caractères nous apparaissent comme pris sur le vif et fortement dessinés (en particulier la conduite d'Oswald, est une allusion évidente à celle de Benjamin), ils n'en représentent pas moins des idées générales. L'héroïne — Mme de Staël elle-même, idéalisée et rajeunie — personnifie le génie dans ce qu'il a de plus altier et de plus tendre à la fois. Lord Nelvil, avec sa sensibilité un peu maladive, représente la lutte entre la foncière noblesse d'âme et l'aveugle servilisme des préjugés; ajoutons qu'il pousse à l'extrême l'affection filiale. M. d'Erfeuil et, à un degré plus prononcé, M. de Maltigues incarnent, dans la pensée de Mme de Staël, l'esprit français essentiellement positif, tantôt satirique, tantôt gouailleur, toujours habile à décocher des épigrammes, à persifler le désintéressement chevaleresque (1). C'est cet esprit voltairien, ironiquement et frivolement sceptique que notre auteur a tant de fois observé dans ses salons et que nous la verrons, plus tard, opposer dans son livre *De l'Allemagne* à la *simplicité loyale et généreuse* (sic) de la nation germanique. En d'autres termes, l'antithèse que l'écrivain présente d'une manière concrète et vivante dans *Corinne* se retrouve dans l'*Allemagne* sous une forme générale et philosophique.

« Corinne est enthousiaste », dit Benjamin Constant avec une sorte d'amère mélancolie, « et l'enthousiasme a bien des dangers. Nous sommes, en France, à l'abri de ce sentiment (2). »

Encore que le roman se meuve dans une atmosphère idéale et contienne peu d'allusions politiques, il ne fut point du goût

---

(1) Remarquons que ce n'est point là l'esprit français de toutes les époques. Au XVIIe siècle, pareils personnages n'eussent pas présenté le même intérêt d'actualité.

(2) Benjamin Constant, *Mélanges de littérature et de politique*, p. 179.

de Napoléon [1]. « S'il faut en croire une anecdote, dit Villemain (ouvrage cité, p. 490), le dominateur de la France fut tellement blessé du bruit que faisait cet ouvrage, qu'il en composa lui-même une critique insérée au *Moniteur*. » Il y blâmait vivement l'intérêt répandu sur Oswald et s'en fâchait comme d'un défaut de patriotisme. « Tout ce qui me revient de cette misérable femme, disait-il [2], mérite que je la laisse dans son Coppet avec ses Genevois. »

CHAPITRE VI.

SECOND VOYAGE. MÉTHODE DE TRAVAIL.

Cependant Mme de Staël, ayant passé les années 1805 et 1806 presque entièrement en Suisse, tantôt à Coppet, tantôt à Genève, voulait revoir la France. Paris, hélas! lui restant toujours fermé, il fallut se cantonner dans quelque ville du Midi. Mme de Staël se rendit à Auxerre, puis, avec le consentement tacite de Fouché, elle s'établit à Acosta, près de Meulan, pour y surveiller l'impression de *Corinne*. Ce roman parut, nous l'avons dit, au début de 1807.

Mais vivre en France, hors de Paris, était encore pour elle un supplice. La tyrannie dont elle croyait endurer toutes les humiliations et les tortures la fit penser de nouveau, par un jeu de contraste, à cette Allemagne, « berceau de l'indépendance ».

Son premier voyage avait été, nous le savons, interrompu d'une façon bien malheureuse par la mort inattendue de son père : elle n'avait pu visiter l'Autriche ; il s'agissait donc, cette

---

(1) Peut-être voyait-il dans des phrases du genre de celle-ci des allusions discrètes à son propre despotisme : « Cet enthousiasme pour le talent est, je l'avouerai, un des premiers motifs qui m'attachent à ce pays (l'Italie). On n'y trouve point l'imagination blasée, l'esprit décourageant, ni la médiocrité despotique, qui savent si bien ailleurs tourmenter ou étouffer le génie naturel. »

(2) P. GAUTIER, *Mme de Staël et Napoléon*, pp. 186 et 187.

fois, tout en étudiant à nouveau l'Allemagne, de parcourir aussi la patrie des Haydn et des Mozart.

Elle partit (en décembre 1807) ayant pour compagnons Schlegel, sa fille et son fils cadet (Auguste, l'aîné, reste à Gevève).

La situation des pays d'outre-Rhin, nous le savons, s'est profondément modifiée depuis 1804. L'Allemagne du Nord vient d'être écrasée à Iéna en 1806; celle du Sud à Austerlitz (1805); les victoires remportées sur elle l'ont comme anéantie, d'autant plus que le vainqueur, en homme intransigeant, lui a imposé des conditions très dures [1]. Mais Mme de Staël ne voit dans la défaite de l'Allemagne qu'un titre de plus à la sympathie de l'Europe. Elle arrive dans les régions germaniques avec l'idée préconçue d'y trouver toujours le peuple de 1804, avec en plus cette sorte d'auréole que donnent le malheur et la souffrance imméritée. Elle semble donc ne pas comprendre qu'après Iéna c'est une nouvelle Allemagne qui s'éveille. Elle la voit toujours en beau, *ou plutôt en douceâtre* [2]. Et pour la peindre, elle prend sur sa palette le rose tendre, le bleu azur, le vert Nil.

A la fin de juin, elle rentre à Coppet et se met, cette fois, d'une façon définitive à rédiger l'ouvrage qui, selon l'expression d'Horace, sera son *monumentum aere perennius*.

Quelle forme va-t-elle lui donner?

Pendant quelque temps, elle songe à le présenter sous forme épistolaire, procédé fort à la mode à cette époque; son maître, J.-J. Rousseau, s'en est servi dans la *Nouvelle Héloïse*, et elle-même y a déjà eu recours dans *Delphine*. Mais elle renonce ensuite à cette idée parce que la forme épistolaire ne lui paraît pas convenir autant à un travail de portée scientifique qu'à une œuvre d'imagination [3].

---

(1) Paul Albert, ouvrage cité, p. 237.

(2) L'expression est de M. Souriau, comme aussi la phrase qui suit (ouvr. cité, p. 93).

(3) Voyez *Mme Lenormant, Coppet et Weimar*, p. 62.

N'oublions pas de faire remarquer que le livre *De l'Allemagne* ne fut pas écrit d'un seul jet. Elle en avait commencé la rédaction dès 1804, mais elle ne pouvait, évidemment, dans ce premier travail, parler in extenso de l'Autriche, puisqu'elle ne l'avait pas visitée. Elle se réserva de combler cette lacune lors d'un second voyage (lequel ne fut fait qu'en 1807-1808).

Nous comprenons fort bien aussi pourquoi, dans le livre qui nous occupe, se révèle à un degré si frappant cette teinte de gravité mélancolique tour à tour attendrie et douloureuse : La mort inopinée de son père, les infortunes qui avaient frappé ses amis, au nombre desquels il faut compter surtout M[me] Récamier et Mathieu de Montmorency, sa rupture avec Benjamin Constant, qui avait fini par épouser une Allemande, son propre exil, tous ces coups successifs l'attristaient et la rendaient d'humeur chagrine. Sans doute, dans les réunions qu'elle présidait, elle ne laissait rien paraître de ces crises d'abattement; sa conversation étincelante continuait à ravir tous les membres de son cercle. Elle reçut, du reste, plus d'une visite de la haute aristocratie : tels le prince Auguste de Prusse et la duchesse de Courlande. Parmi ses intimes, ceux qui, avant d'être exilés à leur tour, se montrèrent les plus assidus, furent Prosper de Barante [1], qui devait, en 1821, publier ses traductions de Schiller, Zacharias Werner, Oehlenschlaeger, Sismondi, Bonstetten; nous aurons à reparler d'eux dans le chapitre des Sources. Mais toutes ces visites ne lui rendaient pas sa gaîté perdue.

Demandons-nous à présent de quelle façon elle s'y prit pour écrire son ouvrage capital; quelle fut sa méthode de travail.

Certes, il ne s'agit pas pour elle, comme pour les érudits d'aujourd'hui, de dresser méthodiquement une bibliographie,

---

[1] Quant à Benjamin Constant, qui, depuis des années, trouvait M[me] de Staël trop impérieuse, il s'était écrié un jour en recevant une lettre d'elle : Quelle furie! Mon Dieu! Délivrez-nous l'un de l'autre. Je suis las de l'*homme-femme,* dont la main de fer m'enchaîne depuis dix ans. (M. Souriau, ouvr. cité, p. 78.)

afin de se rendre compte de tout ce qui avait déjà été écrit sur l'Allemagne. Les principaux écrivains qui s'étaient occupés de la question se trouvaient être ses hôtes. Elle les voyait et leur parlait à table, dans ses promenades, au jardin et durant les longues soirées.

Nous savons que son premier voyage en Allemagne, pour lequel Villers lui avait servi d'éclaireur, lui avait laissé de nombreux et agréables souvenirs. Le second fut peut-être moins révélateur; mais elle en profita pour compléter ses connaissances. Du reste, G. Schlegel, précepteur de ses fils, se chargeait au besoin de réveiller ses impressions, d'appeler son intérêt et son attention sur tel ou tel point spécial, de suggérer des comparaisons et des sujets de tableaux.

Mme de Staël était-elle à cette époque suffisamment initiée à la langue allemande pour traiter le sujet qu'elle avait en vue?

Sans doute, elle n'en possédait pas ce qu'on peut appeler une connaissance approfondie et minutieuse; elle comprenait en général les textes, mais elle ne leur donnait pas toujours (nous reviendrons sur ce point) une interprétation bien exacte. Il existait d'ailleurs, comme nous le dirons plus loin, des traductions de plusieurs œuvres de Gessner, Wieland, Lessing, Schiller, Gœthe et d'autres écrivains. Mais Mme de Staël les consultait peu et citait souvent de mémoire les passages qui l'avaient particulièrement frappée; de là les lacunes et les erreurs dans sa façon de traduire.

« On l'a accusée, fait remarquer Sainte-Beuve (*Portraits de Femmes*, pp. 143-144 [édition Didier 1854]) (1), de n'avoir pas étudié elle-même les livres dont elle parle dans son ouvrage et de s'être complètement soumise au jugement de Schlegel. C'est faux. Elle lisait l'allemand avec la plus grande facilité (2). Schlegel avait bien quelque influence sur elle, mais très souvent elle différait d'opinion avec lui et elle lui reprochait sa partialité. »

---

(1) Il reproduit ici un renseignement du poète danois Oehlenschlaeger.
(2) « Avec la plus grande facilité » est peut-être exagéré.

C'est dire que Mme de Staël n'acceptait pas docilement tout ce que lui disait son Mentor; bien qu'elle eût pour l'érudition et le goût littéraire de Schlegel la plus haute estime, elle savait qu'il se trompait parfois; c'est ainsi que, de parti pris, il met Calderon au-dessus de Shakspeare.

Un fait qui saute au yeux dès la première lecture du livre de Mme de Staël, c'est que les poètes avec lesquels elle a eu l'occasion de s'entretenir et de discuter personnellement dans les salons de Weimar revivent dans son œuvre avec bien plus de relief et d'intensité que les autres écrivains; le lecteur sent que la conversation forme pour ainsi dire tout le ressort vital de cette femme et constitue la base véritable de son intellectualité.

Pendant le jour elle travaille assidûment; le soir elle donne souvent à ses hôtes lecture de certains passages de son manuscrit. S'il se trouve, parmi les questions qu'elle traite, l'un ou l'autre point qui ne lui paraît pas suffisamment clair, elle amène, avec cet ingénieux esprit d'à-propos qui la caractérise, une discussion sur ce point entre les différents convives. Le débat s'engage et souvent de ce choc des intelligences jaillit pour elle la lumière désirée. Mais il arrive aussi parfois qu'à la suite de ces sortes de controverses chacun des adversaires se trouve plus que jamais confirmé dans son opinion (1).

Bref, c'est à l'aide des lectures, des souvenirs personnels, des impressions de voyage et des entretiens presque tous les jours renouvelés que le livre *De l'Allemagne* s'élaborait lentement. Le 23 septembre 1810, elle en corrigeait la dernière épreuve et c'est avec joie qu'elle mettait le mot *fin* au bas de la dernière page. Cette joie fut, hélas! de courte durée; car l'ouvrage allait soulever de plus vives oppositions encore que les précédents.

---

(1) Voir Louis de Loménie, *Galerie des contemporains illustres*. A.-W. Schlegel.

CHAPITRE VII.

TRISTES DESTINÉES DU LIVRE *De l'Allemagne*.

On a fait remarquer que, pendant le grand armistice de 1810, une seule puissance n'avait pas désarmé et que cette puissance signait : *Necker, baronne de Staël-Holstein* [1]. Si l'auteur du livre *De l'Allemagne* avait pu lire la phrase en question, elle en aurait été certainement flattée, mais il y avait de l'exagération dans cette formule. Mme de Staël, à ce moment, n'avait pas tant de morgue. Au contraire, s'imaginant que son livre allait peut-être toucher l'Empereur, elle lui en avait envoyé un exemplaire en y joignant ces mots : « Sire, je prends la liberté de présenter à Votre Majesté mon ouvrage sur l'Allemagne. Si elle daigne le lire, il me semble qu'elle y trouvera la preuve d'un esprit capable de quelque réflexion, et que le temps a mûri. »

Et plus loin, nous lisons :

« La disgrâce de Votre Majesté jette sur les personnes qui en sont l'objet une telle défaveur en Europe que je ne puis faire un pas sans en rencontrer les effets [2]. »

C'était la seule flatterie qui parût à Mme de Staël compatible avec la dignité.

Mais le conquérant, nous le savons, la voyait d'un très mauvais œil. Déjà en préparant la victoire de Friedland (14 juin 1807) il n'avait cessé d'insister auprès de Fouché pour qu'il la poursuivît sans trêve. Fouché, à l'entendre, y mettait trop de modération. « Cette folle, lui dit-il un jour, m'a écrit une lettre de six pages qui est un baragouin où j'ai trouvé beaucoup de prétention et peu de bon sens. » Il lut, avec tout autant de déplaisir, la missive accompagnant le livre *De l'Allemagne*.

---

(1) L. PINGAUD, *Mme de Staël et le duc de Rovigo* (REVUE DE PARIS, décembre 1903.)

(2) LADY BLENNERHASSETT, *Mme de Staël et son temps*, t. III, p. 365.

Mme de Staël, pour en surveiller les épreuves, s'était déjà rendue, dès le printemps de 1810, dans le département de Loir-et-Cher. Le manuscrit fut confié aux presses de la maison Mame, à Paris, pour le compte de l'éditeur Nicolle. L'auteur se faisait adresser les épreuves d'abord à la villa Chaumont (où elle résida quelques semaines), puis au château de Fossé, chez M. de Salaberry. Son séjour y fut marqué par d'agréables réunions d'amis, tout à fait analogues à celles qui s'étaient tenues à Coppet. Prosper de Barante y accourait de la Vendée; on y voyait aussi des proscrits comme Mme d'Escars et sa fille, revenues de leur exil de Sainte-Marguerite, Elzéar de Sabran, Mathieu de Montmorency et Mme Récamier (1).

Napoléon, avons-nous dit, lut la lettre accompagnant l'ouvrage: il n'avait pas le temps de lire le livre lui-même; mais il chargea de cette lecture le ministre de la police, Savary, qui, fort malheureusement pour Mme de Staël, venait de succéder à Fouché. Savary, c'était par excellence l'homme docile et servile; il ne connaissait qu'une loi : l'obéissance aux ordres de l'Empereur.

Encore que son esprit n'eût guère de pénétration, ce policier comprenait à la simple lecture que cet ouvrage était la négation de tout le système napoléonien; c'était une insurrection contre le Gouvernement qui avait confisqué la liberté à son profit. En outre, les observations psychologiques qui s'y trouvaient, encore que présentées sous une forme générale, contenaient toujours des allusions discrètes au régime inauguré par le monarque; elles étaient en quelque sorte précisées par l'esprit de rébellion de l'auteur contre le maître. Le livre respirait la haine de l'autocratie et l'amour enthousiaste de la liberté; il mettait à nu, non directement, mais par des allusions assez transparentes, le fond d'égoïsme et d'ambition hautaine qui, d'après l'auteur, inspirait tous les actes du pouvoir. Au point de vue philosophique, Mme de Staël condamnait la morale qui se prétend basée sur

(1) H. Forneron, *Mme de Staël et la police de Napoléon.* (Bibliothèque universelle et Revue Suisse, 1885, p. 525.)

l'intérêt national, parce qu'elle y voyait une tendance à l'asservissement chez le citoyen; elle se montrait encore plus sévère pour la morale de l'intérêt, non seulement parce qu'elle la trouvait d'un égoïsme mesquin, mais aussi parce que cette morale travaillait pour l'État, *alias* pour Napoléon ([1]).

C'était donc un ouvrage franchement en opposition avec les desiderata de l'Empereur; ce l'était surtout si l'on veut bien songer que, dans sa pensée à lui, l'historien devait faire sentir à chaque page les défauts et les lacunes de l'ancien régime, pour que le lecteur éprouvât une vraie sensation de bien-être en arrivant au tableau de l'heureuse époque où tout sujet français bénéficiait des avantages dus à l'unité de lois, à l'unité d'administration et de territoire ([2]).

En conséquence, Savary mit la main sur tous les exemplaires qui se trouvaient chez l'imprimeur et donna ordre au préfet Corbigny de saisir également tous ceux qu'il verrait chez Mme de Staël.

Rappelons ici que tout écrivain, avant de publier une œuvre quelconque, subissait le contrôle de l'imprimeur et de l'éditeur responsables. Chaque phrase, chaque ligne était passée au crible d'un examen minutieux. De plus, les trois intéressés (c'est-à-dire l'imprimeur, l'éditeur et l'auteur) étaient tenus de remettre le manuscrit ou, par tolérance, l'ouvrage en cours d'impression, à des fonctionnaires spéciaux appelés *censeurs*, dont la charge n'était certes pas une sinécure. Ceux-ci lisaient le travail et, chaque semaine, allaient déposer chez le directeur général de la librairie un rapport dans lequel ils signalaient, d'un côté, ce qu'ils trouvaient bon et, de l'autre, ce qu'ils jugeaient inconvenant ou à proscrire ([3]) : ils exigeaient que les passages incriminés fussent retranchés ou rectifiés. Après cela l'écrivain n'avait qu'à se soumettre ou renoncer à la publication.

([1]) M. Souriau, ouvrage cité, p. 92.
([2]) H. Taine, *Origines de la France contemporaine*, t. VI, p. 223
([3]) Idem, *ibid*, t. VI, p. 224.

Toutes ces mesures, pour rigoureuses qu'elles fussent, n'impliquaient pas nécessairement l'arbitraire. Mais voici en quoi les procédés devenaient vexatoires : Par une réserve expresse « même après que les ouvrages avaient été examinés, imprimés, autorisés à paraître », le directeur général de la librairie conservait le droit de les supprimer. Mieux encore : le ministre de la police pouvait, de son propre chef, faire apposer les scellés sur les feuilles déjà tirées et reprendre le manuscrit !

Rien de tout cela ne manqua à l'ouvrage de Mme de Staël. La colère de Napoléon, provoquée par la publication de sa *Littérature*, entretenue depuis par ses autres ouvrages, se traduisit, cette fois, en un acte de mesquine vengeance :

Le livre venait de sortir tout mutilé des mains des censeurs ; déjà dix mille exemplaires de la première édition avaient été tirés lorsque le ministre de la police — le général Savary — envoya ses gendarmes chez le libraire, avec ordre de détruire tous les volumes édités et d'établir même des sentinelles aux diverses issues du magasin pour qu'aucun exemplaire ne pût s'échapper.

En outre, on intima à Mme de Staël l'ordre de livrer la copie sur laquelle on avait imprimé le volume et de quitter la France dans les vingt-quatre heures. Elle écrivit au ministre pour lui demander un délai, en faisant remarquer qu'il lui fallait au moins huit jours pour terminer les préparatifs indispensables.

Le ministre de la police lui répondit la lettre qui suit :

Paris, 3 octobre 1810.

J'ai reçu, Madame, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Monsieur votre fils a dû vous apprendre que je ne voyais pas d'inconvénient à ce que vous retardassiez votre départ de sept à huit jours ; je désire qu'ils suffisent aux arrangements qui vous restent à prendre parce que je ne puis vous en accorder davantage.

» Il ne faut point rechercher la cause de l'ordre que je vous ai signifié dans le silence que vous avez gardé à l'égard de

l'Empereur dans votre dernier ouvrage; ce serait une erreur : il ne pouvait pas y trouver de place qui fût digne de lui; mais votre exil est une conséquence naturelle de la marche que vous suivez constamment depuis plusieurs années. Il m'a paru que l'air de ce pays-ci ne vous convenait point, et nous n'en sommes pas encore réduits à chercher des modèles dans les peuples que vous admirez.

» Votre dernier ouvrage n'est point français; c'est moi qui en ai arrêté l'impression. Je regrette la perte qu'il va faire éprouver au libraire [1], mais il ne m'est pas possible de le laisser paraître.

» Vous savez, Madame, qu'il ne vous avait été permis de sortir de Coppet que parce que vous aviez exprimé le désir de passer en Amérique. Si mon prédécesseur vous a laissé habiter le département de Loir-et-Cher, vous n'avez pas dû regarder cette tolérance comme une révocation des dispositions qui avaient été arrêtées à votre égard. Aujourd'hui vous m'obligez à les faire exécuter strictement, et il ne faut vous en prendre qu'à vous-même.

» Je mande à M. Corbigny de tenir la main à l'exécution de l'ordre que je lui ai donné, lorsque le délai que je vous accorde sera expiré.

» Je suis aux regrets, Madame, que vous m'ayez contraint de commencer ma correspondance avec vous par une mesure de rigueur; il m'aurait été plus agréable de n'avoir qu'à vous offrir des témoignages de la haute considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

» Madame,

» Votre très humble et très obéissant serviteur

(*signé*) LE DUC DE ROVIGO.

---

[1] En effet, l'éditeur Nicolle subissait une perte de cinquante mille francs qui amenait sa faillite. La censure lui donna cinquante francs pour le papier de l'ouvrage; Mme de Staël, plus généreuse, lui en envoya quinze mille, mais ne put conjurer sa ruine. (Voir LADY BLENNERHASSETT, ouv. cité, t. III, p. 379.)

» Madame de Staël,

» *P. S.* J'ai des raisons, Madame, pour vous indiquer les ports de Lorient, La Rochelle, Bordeaux et Rochefort comme étant les seuls ports dans lesquels vous pouvez vous embarquer ; je vous invite à me faire connaître celui que vous aurez choisi (¹). »

Il ne restait donc à Mme de Staël qu'à s'exécuter. Elle se rendit une nouvelle fois en Suisse, au château qui lui servait habituellement de refuge en ces tristes circonstances. Le préfet de Genève lui fit alors savoir qu'il lui était interdit de s'éloigner de plus de quatre lieues. Un jour, elle se permit (fut-ce par bravade ou par simple curiosité?) de sortir du ban prescrit et de s'éloigner de 50 kilomètres. Aussitôt les gendarmes s'élancèrent à sa poursuite et l'on défendit aux maîtres de poste de lui donner des chevaux.

Ce ne fut pas tout : Napoléon s'acharna aussi sur les amis de celle qu'il persécutait : Tout d'abord M. Barante, qui faisait preuve de trop de sympathie pour elle, venait d'être révoqué comme préfet du Loir-et-Cher et remplacé par un homme plus docile. Ce fut ensuite le tour de Mme Récamier. Elle avait prononcé un jour cette parole : « Un grand homme est excusable d'aimer les femmes, non de les craindre. » Napoléon ne la lui pardonna pas. Et sur son ordre, Savary fit exiler celle qui pouvait être regardée comme l'amie la plus intime de Mme de Staël et qui était si prompte à saisir et à juger ses pensées (²).

« C'en était trop! écrit-elle, navrée ; porter avec soi la contagion du malheur, ne pas oser se rapprocher de ceux qu'on aime ; craindre de leur écrire, de prononcer leur nom ; être l'objet tour à tour ou des preuves d'affection qui font trembler pour ceux qui vous les donnent, ou des bassesses raffinées que

---

(¹) Mme DE STAËL, *De l'Allemagne*. Préface, pp. 3 et 4 (édition Garnier.)
(²) H. FORNERON, *Mme de Staël et la police de Napoléon*. (REVUE SUISSE, 1885.)

la terreur inspire : c'était une situation à laquelle il fallait se soustraire si l'on voulait encore vivre! »

Nous serons très bref sur tous les événements qui suivent, étant donné qu'ils ne peuvent plus avoir de répercussion sur le livre qui nous occupe. Nous ne nous attarderons donc pas à raconter le mariage romanesque qu'elle contracta avec Albert de Rocca, jeune officier suisse. Nous nous contenterons de dire qu'en 1812, après son voyage en Russie, elle fit une tournée en Suède; à Stockholm, elle écrivit son intéressant opuscule intitulé : *Réflexions sur le Suicide* (1), dans lequel elle développe d'excellentes considérations déjà émises dans le livre *De l'Allemagne* à propos de *Werther*. « Le suicide, écrit-elle en substance, n'est pas une lâcheté..., mais c'est un acte de révolte ou de désespoir, et le courage résigné qui accepte la douleur est quelque chose de plus élevé, même au point de vue purement humain (2). »

Mme de Staël arrive ensuite en Angleterre. C'est à Londres, en 1813, que se publie, enfin, son ouvrage sur l'*Allemagne*, achevé depuis 1810. Tardive satisfaction! En 1815, avec la chute du conquérant, se lève enfin pour elle l'aurore de la liberté. Elle rentre dans la Ville-Lumière toujours si particulièrement affectionnée. Hélas! elle ne peut jouir longtemps de l'indépendance reconquise. Les contrariétés et les souffrances avaient miné sa santé. Le 14 juillet 1817 s'éteignit celle que M. Suard appelle, non sans quelque emphase, « la merveille du monde » (3).

---

(1) Mentionnons aussi son dernier ouvrage : *Dix années d'exil.*

(2) Lady Blennerhassett, *Mme de Staël et son temps*, t. III, p. 429.

(3) J.-D. Garat, *Mémoires historiques de la vie de M. Suard.* Paris, Belin, 1820, t. I, p. 157.

DEUXIÈME PARTIE

Les sources [1].

Le critique qui cherche à se rendre compte des sources auxquelles a pu puiser l'auteur d'un livre de vulgarisation de portée pour ainsi dire encyclopédique (le livre *De l'Allemagne* en est un, puisqu'il embrasse, encore que superficiellement, tous les domaines de la culture intellectuelle d'un peuple) se trouve, peut-on dire, en face d'un double problème : Il lui faut examiner d'abord quels sont les écrivains dont l'auteur en question a fait, depuis l'adolescence, sa lecture habituelle ; ces penseurs, en effet, l'ont orienté dans la direction morale et litté-

---

(1) NOTE BIBLIOGRAPHIQUE SUR LES SOURCES DE Mme DE STAËL.

Nous avons déjà signalé (p 10) les principaux travaux relatifs à Charles de Villers ; il nous reste à mentionner ceux qui ont pour objet spécialement Benjamin Constant et Schlegel.

LOÈVE-VEIMARS. *Lettres sur Benjamin Constant.* (REVUE DES DEUX MONDES, 1833.)

SAINTE BEUVE. *Portraits littéraires*, t. III. Paris 1844. *Nouveaux Lundis*, t. I. 1863-1870.

WOLOWSKI, L. *Mémoire sur le cours de politique constitutionnelle de Benjamin Constant.* (TRAVAUX DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. 1862.)

DE CONSTANT, A. *Notice sur Benjamin Constant.* Paris 1887.

FAGUET, ÉM. *Politiques et Moralistes*, 1re série. Paris 1891.

GLAUSER, C. *Benjamin Constant's Adolphe und seine Bedeutung für den*

raire qu'il a suivie ; ils ont contribué, peut-être au même titre que les parents, à créer sa mentalité, à lui fournir en quelque sorte un *substratum* d'idées, de principes philosophiques et politiques ou même, en l'occurrence, de préjugés ou de chimères sur lesquels viennent se greffer les nouveaux éléments d'information spécialement acquis en vue du travail à publier ; il lui faut ensuite considérer ces nouveaux éléments eux-mêmes.

En d'autres termes — nous avons pu en juger par les pages précédentes — M[me] de Staël, avant d'écrire son ouvrage sur l'*Allemagne*, avait ce que nous appellerons son système politique, son orientation littéraire et aussi ses idées philosophiques et religieuses. Or, comme précisément son livre n'a rien de la sécheresse didactique d'un traité, mais est plutôt un reflet de son âme et de ses aspirations, qu'il abonde en considérations générales, en réflexions philosophiques, en souvenirs de lecture

---

französischen Roman. (ZEITSCHRIFT FÜR FRANZÖSISCHE UND SPANISCHE LITTERATUR. 1894.)

CAUVET, E. *Mémoire sur Adolphe de Benjamin Constant.* (REVUE DES LITTÉRATURES ROMANES. 1898.)

HERVIEU, P. *Adolphe.* (REVUE DE PARIS. 1902.)

GLACHANT, V. *Benjamin Constant sous l'œil du guet.* Paris 1906

DE LAURIS, G. *Benjamin Constant et les idées libérales.* 1904.

TAMBOUR, E. *Benjamin Constant à Luzarches.* Versailles 1906.

DUBOIS, P. *Souvenirs inédits sur Benjamin Constant.* (REVUE BLEUE 1909.)

RUDLER, G. *La jeunesse de Benjamin Constant.* Paris 1909.

ETTLINGER, J. *Benjamin Constant, der Roman seines Lebens* Berlin 1909.

MOREL, L. *Influence germanique chez M[me] de Charrère et chez Benjamin Constant.* (REVUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE. 1911, 1912 et 1913.)

Sur Schlegel on peut consulter :

DE LOMÉNIE, L. *Galerie des contemporains illustres*, t. II. Bruxelles 1842.

HEINE, H. *De l'Allemagne*, pp. 206-226. Paris 1855.

WALZEL, F. *Frau von Staël's Buch und W. Schlegel.* Leipzig 1898

et en parallèles curieux entre les divers pays de l'Europe, force nous est de jeter d'abord un coup d'œil sur les écrivains qui dès la jeunesse de Mme de Staël ont exercé sur elle l'influence la plus visible et la plus féconde; nous verrons ensuite quels sont les auteurs qui lui ont été d'un secours plus immédiat et plus direct au point de vue technique.

CHAPITRE PREMIER.

SOURCES GÉNÉRALES [1].

Un des premiers penseurs qu'elle apprit à connaître, nous l'avons dit, fut Montesquieu.

Comme les impressions de l'enfance sont, de toutes celles que nous subissons, les plus vives et les plus durables, l'auteur de l'*Esprit des Lois* a, de bonne heure, marqué sa forte empreinte sur ce front prédestiné [2]. C'est à la lecture de ses œuvres que tout enfant, Germaine Necker sent se développer, se fortifier dans son âme cette haine de l'autocratie et cet amour enthousiaste de l'indépendance que nous avons signalé chez elle. Tantôt, en effet, Montesquieu emploie contre la monarchie absolue l'arme de la satire ou de la raillerie humoristique (comme dans ses *Lettres persanes*), tantôt il l'attaque à coups d'arguments tirés de l'histoire. (*Considérations* et *Esprit des Lois*.)

Quel effet ne devaient pas produire sur une jeune imagination des boutades comme celles-ci !

« Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. D'ailleurs ce roi est un grand magicien ; il exerce son empire sur l'esprit même de ses sujets ; il les fait penser comme il veut.

---

(1) Nous pourrions aussi bien intituler ce chapitre : « Mme de Staël et les philosophes du XVIIIe siècle ».

(2) Nous ne considérerons ici cette influence que pour autant qu'elle se manifeste dans le livre *De l'Allemagne*.

S'il n'a qu'un million d'écus dans son trésor et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. » (*Lettres persanes,* p. 37, édition Arthème-Fayard).

Ou les réflexions suivantes présentées sous forme plus sérieuse et qui mettent en doute la possibilité du maintien de l'autorité d'un seul :

« La plupart des gouvernements d'Europe sont monarchiques ou plutôt sont ainsi appelés ; car je ne sais pas s'il y en a jamais eu véritablement de tels ; au moins est-il impossible qu'ils aient subsisté longtemps. C'est un état violent qui dégénère toujours en despotisme ou en république. » (Lettre CIII.)

Nous trouvons dans le livre *De l'Allemagne* cette courte réflexion tout à fait dans le genre de celles de Montesquieu, mais moins hardie :

« Quand il existe telle chose qu'un monarque absolu, il est à souhaiter que des principes libéraux tempèrent en lui l'action du despotisme. » (*De l'Allemagne*, p. 81, édition Garnier.)

D'autres fois, le philosophe exalte les bienfaits de la liberté :

« Rien n'attire plus les étrangers que la liberté, et l'opulence qui la suit toujours : l'une se fait rechercher par elle-même, et les besoins attirent dans les pays où l'on trouve l'autre. » (Lettre CXXIII.)

Dans l'*Esprit des Lois* il fait remarquer que le despotisme éteint toute initiative, toute lumière intellectuelle, et étouffe toute ambition légitime :

« Dans le régime despotique, le pouvoir immense du prince y passe tout entier à ceux à qui il le confie. Des gens capables de s'estimer beaucoup eux-mêmes seraient en état d'y faire des révolutions. Il faut donc que la crainte y abatte tous les courages et y éteigne jusqu'au moindre sentiment d'ambition. » (*Esprit des Lois*, p. 25, édition Firmin-Didot, 1845.)

Il dit encore :

« L'extrême obéissance suppose de l'ignorance dans celui qui obéit ; elle en suppose même dans celui qui commande ; il n'a

point à délibérer, à douter, ni à raisonner, il n'a qu'à vouloir. Dans les États despotiques, le savoir sera dangereux, l'émulation funeste. » (*Esprit des Lois*, p. 30) ([1]).

Comme cette observation dut paraître judicieuse et frappante à Mme de Staël! Comme à l'heure de ses démêlés avec Bonaparte elle dut y penser souvent!

Dans l'ouvrage qui nous occupe, après avoir fait remarquer que l'Autriche est une monarchie tendant à l'absolutisme, elle présente, sous une forme plus voilée que Montesquieu, mais avec une nuance d'ironie, une idée toute semblable :

« On se fait presque un scrupule, en Autriche, de favoriser les hommes supérieurs, et l'on aurait pu croire quelquefois que le gouvernement voulait pousser l'équité plus loin que la nature, et traiter d'une manière égale le talent et la médiocrité. L'absence d'émulation a sans doute un avantage, c'est qu'elle apaise la vanité; mais souvent aussi la fierté même s'en ressent, et l'on finit par n'avoir plus qu'un orgueil commode auquel l'extérieur seul suffit en tout. » (*De l'Allemagne*, p. 40.)

C'est encore le célèbre philosophe qui, autant que M. Necker lui-même, inspire à Mme de Staël son ardente sympathie pour la Constitution anglaise :

« Le Gouvernement d'Angleterre, dit-il, est plus sage (que les républiques d'Italie), parce qu'il y a un corps (le Parlement) qui l'examine continuellement et qui s'examine continuellement lui-même; et telles sont ses erreurs qu'elles ne sont jamais longues, et que, par l'esprit d'attention qu'elles donnent à la nation, elles sont souvent utiles. » (*Considérations sur la Grandeur et la Décadence des Romains*, p. 76, édition Poussielgue, de 1907.)

La prédilection de Montesquieu pour le régime anglais est mieux marquée encore dans un passage de l'*Esprit des Lois*.

([1]) Ces principes qui ont un fond de vérité sont évidemment trop absolus, d'autant plus que l'auteur est porté à les appliquer même aux monarchies tempérées.

Après avoir parlé de l'objet des divers États, il fait cette remarque (p. 128, édition Firmin-Didot) :

« Il y a aussi une nation dans le monde qui a pour objet direct de sa Constitution la Liberté politique. Nous allons examiner les principes sur lesquels elle la fonde ; s'ils sont bons, la Liberté y paraîtra comme dans un miroir. »

Il consacre un long chapitre à l'étude des principes eux-mêmes, puis il conclut :

« Ce n'est pas à moi à examiner si les Anglais jouissent actuellement de cette liberté ou non. Il me suffit de dire qu'elle est établie par leurs lois, et je n'en cherche pas davantage. » (*Idem*, p. 137.)

Dans l'ouvrage *De l'Allemagne*, cette sympathie se manifeste sous une forme un peu différente. Mme de Staël trouve que l'Angleterre occupe, parmi les nations teutoniques, un rang supérieur.

« L'analogie qui existe entre les nations teutoniques ne saurait être méconnue. La dignité sociale que les Anglais doivent à leur Constitution leur assure, il est vrai, parmi ces nations une supériorité décidée ; néanmoins les mêmes traits de caractère se retrouvent constamment parmi les divers peuples d'origine germanique. » (*Idem*, p. 10.)

Et elle ajoute :

« L'indépendance [1] et la loyauté signalèrent en tout temps ces peuples ; ils ont toujours été bons et fidèles, et c'est à cause de cela même peut-être que leurs écrits portent une empreinte de mélancolie ; car il arrive souvent aux nations comme aux individus de souffrir pour leurs vertus. » (*Ibid.*)

Dans un autre passage, Montesquieu fait allusion à l'extrême facilité avec laquelle se nouent et se dénouent en France les relations amoureuses :

« Les Français croient qu'il est aussi ridicule de jurer à une

(1) A en juger par le contexte, Mme de Staël entend ici l'indépendance d'esprit et d'humeur.

femme qu'on l'aimera toujours que de soutenir qu'on se portera toujours bien ou qu'on sera toujours heureux. » (Lettre LXIII.)

La même pensée se trouve, amplifiée, chez Mme de Staël ; on y sent percer une pointe de mélancolie :

« J'oserai dire, contre l'opinion reçue, que la France a peut-être été, de tous les pays du monde, celui où les femmes ont été le moins heureuses par le cœur. On appelait la France le paradis des femmes parce qu'elles jouissaient d'une grande liberté, mais cette liberté même venait de la facilité avec laquelle on se détachait d'elles. Le Turc, qui renferme sa femme, lui prouve au moins par là qu'elle est nécessaire à son bonheur ; l'homme à bonnes fortunes, tel que le dernier siècle nous en a fourni tant d'exemples, choisit les femmes pour victimes de sa vanité ; et cette vanité ne consiste pas seulement à les séduire, mais à les abandonner. » (*De l'Allemagne*, p. 34.)

Un peu plus loin, rapprochant ce triste état de choses de ce qui se passe dans les pays germaniques, elle fait remarquer :

« L'amour est une passion beaucoup plus sérieuse en Allemagne qu'en France. La poésie, les beaux-arts, la philosophie même et la religion ont fait de ce sentiment un culte terrestre qui répand un noble charme sur la vie. »

Si Mme de Staël doit en grande partie à Montesquieu son initiation philosophique et politique, elle n'est pas moins étroitement apparentée à J.-J. Rousseau.

Pour bien comprendre l'action féconde du solitaire de Genève sur Mme de Staël, il faut se rappeler que l'auteur de l'*Allemagne* était pour ainsi dire partagée entre *une idée* et *un sentiment* [1]. L'idée qui la préoccupait et l'absorbait, c'était celle du progrès à réaliser par les lettres. Le sentiment qui l'avait envahie tout entière, c'était celui des souffrances et des contrariétés humaines, surtout quand ces contrariétés s'acharnaient sur de grandes âmes et les paralysaient dans leur recherche du bonheur ou de la gloire. Et précisément à ces deux points de vue, sous le rap-

---

[1] Ém. Faguet, *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*, p. 133.

port de l'idée aussi bien que du sentiment, l'influence de Jean-Jacques fut capitale. Il n'a pas seulement transformé le goût esthétique, mais encore la notion même de l'art telle que jusqu'alors on l'avait conçue en France. Il lui a imprimé une orientation toute différente. On peut dire qu'en face de la littérature classique avec ses formes régulières et son caractère éminemment aristocratique, Rousseau se dresse comme un vivant paradoxe. « On s'étonne, dit fort justement Joseph Texte [1], qu'il l'ait comprise ; on doute qu'il l'ait aimée [2]. »

Le fait est que son œuvre *La Nouvelle Héloïse* fut un véritable enchantement. « Au milieu des froides galanteries, des sèches complications d'intrigues qui remplissaient les romans d'alors, la *Nouvelle Héloïse* révéla l'ardente volupté des passions sincères, passion d'amour ou passion du devoir. Le roman remua jusqu'à l'extase et jusqu'à la souffrance tous ceux qui n'écoutèrent pas les critiques d'écoles et les jalousies littéraires [3].

Et au point de vue du sentiment, y eut-il jamais homme qui fût ou se crût plus persécuté que Rousseau, plus paralysé par conséquent et plus contrarié dans sa recherche du bonheur ?

C'est ainsi que nous l'entendons exhaler ces plaintes amères (*Rêveries d'un Promeneur solitaire,* p. 2) :

« Ils (les hommes) ont cherché dans les raffinements de leur haine quel tourment pouvait être le plus cruel à mon âme sensible, et ils ont brisé violemment tous les liens qui m'attachaient à eux. J'aurais aimé les hommes en dépit d'eux-mêmes ; ils n'ont pu qu'en cessant de l'être se dérober à mon affection. Les voilà donc étrangers, inconnus, nuls enfin pour moi, puisqu'ils l'ont voulu ! »

---

(1) J. Texte, *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire,* p. 119.

(2) Il y a lieu, en effet, d'en douter quand on lit des passages comme celui-ci :
« Racine et Corneille, avec tout leur génie, ne sont eux-mêmes que des parleurs... Communément tout se passe en beaux dialogues bien agencés, bien ronflants, où l'on voit d'abord que le premier soin de chaque interlocuteur est toujours celui de briller. Presque tout s'énonce en maximes générales. » (*Nouvelle Héloïse,* t. I, p. 409.) — Voir aussi G. Charlier, *Le sentiment de la nature en France,* p. 77.

(3) D. Mornet, *Le sentiment de la nature en France,* de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre, p. 201.

Il n'est donc pas étonnant que Mme de Staël, qui toute jeune encore s'était plongée dans la lecture de Jean-Jacques, ait, « comme lui, l'imagination troublée et fiévreuse, le cœur ardent et tumultueux » (1). Son âme passionnée traverse tour à tour toutes les crises de l'exaltation la plus fougueuse et du désespoir le plus navrant. De l'intensité, de la force même des sentiments qui l'agitent résulte son impuissance en face de la douleur. Ce n'est qu'avec l'âge et à la lumière de l'idée religieuse qu'elle trouvera un peu de calme et de résignation.

Comme le philosophe genevois, elle se plaît, à divers endroits de son œuvre, à faire ressortir l'égoïsme plat des hommes. Ceux-ci, en effet, ne savent opposer que de banales formules toutes faites aux plus affreux déchirements des âmes délicates. Écoutons ces réflexions empreintes d'une mélancolie concentrée :

« La plupart des gens du monde sont accoutumés de faire de certains dilemmes sur toutes les situations malheureuses de la vie, afin de se débarrasser le plus tôt possible de la pitié qu'elles exigent d'eux. *Il n'y a que deux partis à prendre* disent-ils : il faut qu'on soit tout un ou tout autre; il faut supporter ce qu'on ne peut empêcher; il faut se consoler de ce qui est irrévocable. Ou bien, qui veut le but veut les moyens; il faut tout faire pour conserver ce dont on ne peut se passer, etc., et mille autres axiomes de ce genre qui ont tous la forme de proverbes et qui sont en effet le code de la sagesse vulgaire. Mais quel rapport y a t-il entre ces axiomes et les angoisses du cœur ? Tout cela sert très bien dans les affaires communes de la vie; mais comment appliquer de tels conseils aux peines morales ? Elles varient toutes selon les individus et se composent de mille circonstances diverses, inconnues à tout autre qu'à notre ami le plus intime, s'il en est un qui sache s'identifier avec nous. » (*De l'Allemagne*, p. 580.)

Cependant notre auteur trouve un peu plus loin ce mot

---

(1) G. Lanson, *Histoire de la littérature française*, p. 863. (Edition de 1898.)

d'une admirable et profonde philosophie, ce mot que l'on peut opposer comme le plus solide bouclier à toutes les souffrances humaines :

« Le langage de la religion peut seul convenir à toutes les situations et à toutes les manières de sentir. »

Dans ce même chapitre (*De la Douleur*), un des plus émus de son livre, le souvenir de J.-J. Rousseau, en se retraçant à son esprit, s'associe immédiatement à cette sombre image de la douleur qu'elle vient d'évoquer. Mais avec cette pénétration psychologique qui la caractérise et que la maturité de l'âge n'a fait que développer, M[me] de Staël démêle aussitôt dans les tortures morales du célèbre philosophe un incontestable fond d'orgueil égoïste.

« Néanmoins, poursuit-elle dans une éloquente apostrophe (p. 582), je le crains, l'orgueil se mêle à vos peines, et voilà ce qui leur donne de l'amertume ; car toutes les douleurs qui sont restées humbles font couler doucement nos pleurs ; mais il y a du poison dans l'orgueil, et l'homme devient insensé quand il s'y livre : c'est un ennemi qui se fait son chevalier pour mieux le perdre...

» Dans la solitude la plus profonde, dans l'isolement le plus cruel, il ne faut pas laisser tarir en soi la source des affections dévouées. Pendant longtemps on ne croit pas que Dieu puisse être aimé comme on aime ses semblables. Une voix qui nous répond, des regards qui se confondent avec les nôtres paraissent pleins de vie, tandis que le ciel immense se tait ; mais par degrés l'âme s'élève jusqu'à sentir son Dieu près d'elle comme un ami. »

Bien que M[me] de Staël ait un peu l'âme de Rousseau, elle n'admire pas autant que le solitaire de Genève les spectacles grandioses de la nature et la beauté pittoresque des paysages suisses ([1]). Au lieu de trouver dans la contemplation de ces

---

([1]) Voir G. Charlier, *Le sentiment de la nature*, p. 179. « Il manquera toujours à M[me] de Staël, dit-il, le sens du pittoresque et même, dans une certaine mesure, le sens du beau. »

sites merveilleux et superbes une sorte de bien-être et d'apaisement, elle sent plutôt à leur vue un redoublement de souffrances. Cette splendide nature est si calme, si froide, si impassible en présence des douleurs humaines! Et c'est là ce que Mme de Staël lui reproche.

Ame essentiellement expansive, elle voudrait donner de la vie et de l'intelligence à tout ce qui l'entoure; elle voudrait partout et en toutes circonstances voir autour d'elle des êtres sensibles et communicatifs, capables de ressentir les mêmes impressions, de s'ébranler en quelque sorte au choc des mêmes idées qu'elle. De là vient son amour des sociétés et des centres intellectuels; de là viennent l'ardeur et l'enthousiasme qu'elle montre dans les entretiens d'art et de littérature. Ajoutons qu'il y a dans cette prédilection aussi comme un besoin instinctif de se faire admirer.

« Le genre de bien-être, dit-elle (*De l'Allemagne*, p. 58), que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt ; c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible. »

J.-J. Rousseau, avant de devenir l'ermite désenchanté qu'il se proclame durant la dernière période de sa vie, goûte, lui-aussi, vivement le plaisir des entretiens (particulièrement quand il s'agit des dames).

« Il est certain, dit-il (*Confessions*, édition de 1822, vol. I, p. 295), que les entretiens intéressants et sensés d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune homme que toute la pédantesque philosophie des livres. »

Ailleurs il fait cette constatation plus générale (*Nouvelle Héloïse*, I, p. 373) :

« On est enchanté du savoir et de la raison qu'on trouve dans les entretiens, non seulement des savants et des gens de lettres, mais des hommes de tous les états et même des femmes : le ton de la conversation y est coulant et naturel; il n'est ni pesant ni frivole, il est savant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivoque. »

Mais hélas ! fait-il observer ensuite, dans toutes ces conversations il y a bien peu de sincérité.

« Nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qui lui convient de faire penser à autrui. Chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même... On a des principes pour la conversation et d'autres pour la pratique; leur opposition ne scandalise personne. »

Ailleurs il insiste sur la difficulté qu'il doit y avoir, dans les cercles, à causer de manière à ne froisser personne (*Confessions*, vol. I, p. 180) :

« Je ne comprends pas même comment on ose parler dans un cercle; car à chaque mot il faudrait passer en revue tous les gens qui sont là, il faudrait connaître tous leurs caractères, savoir leurs histoires pour être sûr de ne rien dire qui puisse offenser quelqu'un. »

Mme de Staël, lumineuse étoile des cénacles artistiques de l'époque, ne partage point ces appréhensions; le désir de faire briller ses charmes, de montrer ce véritable don de fascination intellectuelle qu'elle possède à un si haut degré, lui fait envisager avec une sérénité tout optimiste les inconvénients des réunions mondaines.

Au point de vue politique, Mme de Staël partage l'enthousiasme du philosophe genevois pour la liberté et l'indépendance; mais tandis que Rousseau s'élève contre les privilèges des nobles et que, dédaigneux de tout faste et de toute étiquette cérémonieuse,

il affecte des allures démocratiques ([1]), M[me] de Staël est et reste toute sa vie partisan d'une république aristocratique et libérale.

Sous le rapport des opinions religieuses, il semble que l'auteur des *Confessions* ait fourni à l'auteur de *De l'Allemagne* l'un ou l'autre argument, indirect du moins, en faveur du protestantisme.

« Les protestants, dit Jean-Jacques (*Confessions*, I, p. 108), sont généralement mieux instruits que les catholiques. Cela doit être : la doctrine des uns exige la discussion, celle des autres la soumission. Le catholique doit adopter la décision qu'on lui donne, le protestant doit apprendre à se décider. »

M[me] de Staël dit de son côté :

« Le protestantisme étant beaucoup plus favorable aux lumières que le catholicisme, les catholiques en Allemagne se sont mis sur une espèce de défensive qui nuit beaucoup au progrès des idées (*De l'Allemagne*, p. 550). »

Dans un autre endroit nous trouvons cette remarque :

« Depuis la Réformation, les princes de la maison de Saxe ont toujours accordé aux lettres la plus noble des protections, l'indépendance. On peut dire hardiment que dans aucun pays de la terre, il n'existe autant d'instruction qu'en Saxe et dans le Nord de l'Allemagne. C'est là qu'est né le protestantisme, et l'esprit d'examen s'y est soutenu depuis ce temps avec vigueur (*Idem*, p. 75). »

On peut lui répondre, avec Bossuet, que cette liberté de tout examiner, de tout discuter au point de vue du dogme, produit bientôt dans les esprits un complet désarroi.

([1]) Qu'on se rappelle le *Contrat social*, ou, par exemple, ce passage de la *Nouvelle Héloïse* (édition de 1822, t. I, p. 268) : « De quoi s'honore donc cette noblesse dont vous êtes fier? Que fait-elle pour la gloire de la patrie ou le bonheur du genre humain? Mortelle ennemie des lois et de la liberté, qu'a-t-elle jamais produit dans la plupart des pays où elle brille, si ce n'est la force de la tyrannie et l'oppression des peuples? Osez-vous, dans une république, vous honorer d'un état destructeur des vertus et de l'humanité, d'un état où l'on se vante de l'esclavage, et où l'on rougit d'être homme? Lisez les annales de votre patrie!... Les Fürst, les Tell, les Stauffacher étaient-ils gentilshommes?

Au reste, Mme de Staël, dans *De l'Allemagne*, comme dans ses autres ouvrages, fait preuve de la plus large tolérance; elle est tout ce qu'il y a de moins sectaire et s'inspire, sous ce rapport, des idées émises par son père dans le livre traitant de l'*Importance des opinions religieuses* (paru en 1788). Nous reviendrons plus tard sur cette question, comme aussi sur celle de savoir dans quelle mesure notre auteur est tributaire de Rousseau quant à ses principes pédagogiques.

Un dernier mot, pourtant, avant de quitter le philosophe de Genève : Nous savons que Mme de Staël, ennemie des petites villes, choisit toujours comme champ d'observation l'un ou l'autre centre populeux et animé comme Weimar, Berlin, Leipzig; Dresde, Vienne ou Prague. C'est, du reste, une habitude bien française d'apprécier, d'après certains traits frappants remarqués au milieu d'une foule anonyme, les mœurs et les coutumes d'une nation étrangère et de généraliser ensuite cette image rapidement évoquée. L'Allemand, lui, se sent attiré surtout par ce qui est individuel, particulier; il décrira la vie familiale jusque dans le détail de ses préoccupations les plus intimes, tandis que le Français puisera à pleines mains dans le flot de la vie bruyante et tumultueuse des grandes capitales. C'est ainsi qu'en dehors des villes populeuses Mme de Staël ne cite guère de localités dignes de fixer les regards. J.-J. Rousseau, lui, qui n'est pas Parisien, propose, pour bien examiner les traits distinctifs d'un peuple, de pénétrer jusque dans les régions les plus éloignées du centre.

« Dans les capitales, dit-il (*Nouvelle Héloïse*, I, p. 390), les caractères nationaux s'effacent et se confondent en grande partie, tant à cause de l'influence commune des cours qui se ressemblent toutes, que par l'effet commun d'une société nombreuse et resserrée qui est la même à peu près sur tous les hommes et l'emporte à la fin sur le caractère original. Si je voulais étudier un peuple, c'est dans les provinces reculées où les habitants ont encore leurs inclinations naturelles, que j'irais les observer. Je parcourrais lentement et avec soin plusieurs de ces provinces,

les plus éloignées les unes des autres ; toutes les différences que j'observerais entre elles me donneraient le génie particulier de chacune ; tout ce qu'elles auraient de commun et que n'auraient pas les autres peuples formerait *le génie national* ; et ce qui se trouverait partout appartiendrait en général à l'homme. »

Voilà, certes, une page que plus d'un ethnologue aura dû méditer.

Mme de Staël, bien qu'elle n'ait pas exploré tous les coins perdus des pays germaniques, fait pourtant à un moment donné (*De l'Allemagne*, p. 18) l'aveu suivant :

« Quelques traits principaux peuvent seuls convenir également à toute la nation allemande ; car les diversités de ce pays sont telles qu'on ne sait comment réunir sous un même point de vue des religions, des gouvernements, des climats, des peuples même si différents. »

Quant à Voltaire, ce maître de la philosophie et de la littérature au XVIIIe siècle, il ne semble pas qu'il ait exercé, du moins en ce qui concerne le livre *De l'Allemagne,* une grande influence sur Mme de Staël. Celle-ci le cite plusieurs fois comme poète et comme philosophe ; au premier point de vue elle en fait grand cas, puisqu'elle le regarde comme un émule de Racine ; mais sous le rapport philosophique, elle ne craint pas de le blâmer avec énergie.

Voltaire se risque parfois à parler des Allemands ; mais quand il le fait, c'est presque toujours pour s'en moquer, pour les tourner en ridicule sous l'un ou l'autre rapport [1]. Il n'est pas tout à fait dans l'erreur pourtant quand il signale l'importance excessive qu'on attache aux titres de noblesse dans les pays d'outre-Rhin et la fierté dédaigneuse que montrent souvent les aristocrates appauvris.

« En Angleterre, dit-il, le cadet d'un pair du royaume ne dédaigne point le négoce ... Cette coutume, qui pourtant com-

---

[1] On connait sa fameuse boutade : Je souhaite aux Allemands un peu plus d'esprit et un peu moins de consonnes.

mence trop à se passer, paraît monstrueuse à des Allemands entêtés de leurs quartiers ; ils ne sauraient concevoir que le fils d'un pair d'Angleterre ne soit qu'un riche et puissant bourgeois, au lieu qu'en Allemagne tout est prince ; on a vu jusqu'à trente altesses du même nom, n'ayant pour tout bien que des armoiries et une noble fierté. » (*Lettres philosophiques*. ŒUVRES DE VOLTAIRE, t. XXXVII, p. 143.)

C'est cette manie que Kotzebue ridiculise spirituellement dans sa comédie : *Don Ranudo de Colibrados*, dont il a placé la scène en Espagne, mais puisé les données dans sa patrie. Mme de Staël reconnaît implicitement la vérité du fait, mais elle présente cette considération d'une manière si délicate qu'on est plutôt porté à voir là une qualité nationale :

« Les Allemands, dit-elle, craignent plus de faire de la peine qu'ils n'ont envie de plaire. De là vient qu'ils ont soumis autant qu'ils ont pu la politesse à des règles ; et leur langue, si hardie dans les livres, est singulièrement asservie en conversation [1], par toutes les formules dont elle est surchargée.

» Je me rappelle avoir assisté, en Saxe, à une leçon de métaphysique d'un philosophe célèbre qui citait toujours le *baron* de Leibnitz, et jamais l'entraînement du discours ne pouvait l'engager à supprimer ce titre de baron qui n'allait guère avec le nom d'un grand homme mort depuis près d'un siècle. » (*De l'Allemagne*, p. 69.)

Après Voltaire, considérons brièvement Diderot, pour autant qu'il ait pu exercer quelque influence sur les idées de notre écrivain.

Bien que l'auteur des *Salons* ait eu beaucoup moins d'ascendant sur l'esprit de Mme de Staël que Rousseau et Montesquieu, elle lui doit pourtant, semble-t-il, certaines idées générales en fait d'esthétique.

---

(1) A preuve encore ce titre plutôt fastidieux adressé souvent à de simples bourgeois : *Seine Hochwohlgeboren ;* en France et en Belgique, c'est chose inconnue.

Diderot fait remarquer, par exemple, que les appréciations inspirées par le goût artistique sont loin d'être toujours conformes à celles que nous dictent les conventions sociales.

« Nous avons, dit-il (*Salons*, I, p. 118), de la beauté deux jugements opposés, l'un de *convention*, l'autre d'*étude*. Ce jugement contradictoire d'après lequel nous appelons *beau* dans la rue et dans nos cercles ce que nous appellerions *laid* dans l'atelier, et *beau* dans l'atelier ce qui nous déplairait dans la société, ne nous permet pas d'avoir une certaine sévérité de goût : car il ne faut pas croire qu'on fasse comme on veut abstraction de ses préjugés, ni qu'on en ait impunément. »

M[me] de Staël insiste, de son côté, sur les différences de principes qui président aux arts et à la littérature, selon qu'on se fait esclave de l'opinion publique ou selon qu'on s'en affranchit.

« Dans les rapports avec la société, conclut-elle (*De l'Allemagne*, p. 190), il faut se défendre; dans les rapports avec la poésie, il faut se livrer. Si vous considérez tout en homme du monde, vous ne sentirez point la nature; si vous considérez tout en artiste, vous manquerez du tact que la société seule peut donner. »

Ailleurs elle fait remarquer que cette servitude n'existe pas au même degré en Allemagne qu'en France.

« La convenance (p. 117) ne règne point dans les arts en Angleterre comme en France; cependant l'opinion publique y a plus d'empire qu'en Allemagne; l'unité nationale en est la cause. »

Nous pouvons faire encore d'autres rapprochements.

Diderot commence son *Essai sur la peinture* par cette phrase : La nature ne fait rien d'incorrect (¹).

Dans ses *Recherches philosophiques sur l'origine et la nature*

(¹) Gœthe, qui a publié un commentaire de cet *Essai*, fait observer que l'auteur eût dû plutôt dire : *rien d'inconséquent*. On sait que Diderot était athée ou penchait du moins vers l'athéisme.

du Beau (Œuvres de Diderot, édition Naigeon, t. X, p. 42), nous trouvons une sorte de développement de cet aphorisme :

« Le Beau n'est pas toujours l'ouvrage d'une cause intelligente; le mouvement établit souvent, soit dans un être considéré solitairement, soit entre plusieurs êtres comparés entre eux, une multitude prodigieuse de rapports surprenants... La nature imite, en se jouant, dans cent occasions, les productions de l'art. »

M[me] de Staël dit de son côté (*De l'Allemagne*, p. 600) :

« La paix et la discorde, l'harmonie et la dissonance qu'un lien secret réunit sont les premières lois de la nature; et soit qu'elle se montre redoutable ou charmante, l'unité sublime qui la caractérise se fait toujours reconnaître. La flamme se précipite en vagues comme les torrents; les nuages qui parcourent les airs prennent quelquefois la forme des montagnes et des vallées et semblent imiter en se jouant l'image de la terre. »

Et quelques lignes plus loin, nous voyons :

« Les beaux-arts ont aussi leur type dans la nature, et ce luxe de l'existence est plus soigné par elle encore que l'existence même. »

Diderot qui est, de tous les écrivains du XVIII[e] siècle, le plus curieux de littérature étrangère, a aussi ses idées sur l'Allemagne, sans pourtant connaître particulièrement ce pays. C'est ainsi que parfois, agacé de la manie du bel esprit qui règne en France, il trouve l'Allemagne bien heureuse de ne pas en être affligée; là, du moins, croit-il, les ailes du génie ne sont pas rognées par les ciseaux du bel esprit ([1]). Mais chose bizarre : dans cette littérature, c'est le poète parfois le plus fâcheusement conventionnel qui a provoqué l'enthousiasme de Diderot : Gessner. Il le met, dit Mornet, au-dessus de tout homme d'Europe ([2]). Il est vrai que son engouement était alors partagé par un grand nombre d'écrivains français, par exemple Rousseau et Saint-Lambert.

---

[1]) J. Texte. *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*, p. 134.

([2]) D. Mornet. *Le sentiment de la nature en France*, p. 134.

Quant à ses principes sur la poésie et l'art dramatique, on retrouve leur influence non seulement chez Mme de Staël, mais encore chez plus d'un poète de l'Allemagne.

Il dit notamment (*Paradoxe sur le Comédien*, p. 27, édition Arthème Fayard, 1912) :

« Est-ce au moment où vous venez de perdre votre ami ou votre maîtresse que vous composerez un poème sur sa mort? Non. Malheur à celui qui jouit alors de son talent! C'est lorsque la grande douleur est passée, quand l'extrême sensibilité est amortie, lorsqu'on est loin de la catastrophe, que l'âme est calme, qu'on se rappelle son bonheur éclipsé, qu'on est capable d'apprécier la perte qu'on a faite, que la mémoire se réunit à l'imagination, l'une pour retracer, l'autre pour exagérer la douceur d'un temps passé, qu'on se possède et qu'on parle bien. »

Mme de Staël dit, de son côté, en appréciant Gœthe :

« Comme on se fait toujours la poétique de son talent, Gœthe soutient à présent qu'il faut que l'auteur soit calme, alors même qu'il compose un ouvrage passionné et que l'artiste doit conserver son sang-froid pour agir plus fortement sur l'imagination de ses lecteurs. » (*De l'Allemagne*, p. 126.)

Si donc Diderot est épris de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'exotisme, si, en particulier, il aime parfois à rendre hommage à l'érudition germanique [1], on peut affirmer que de son côté il exerce une action considérable sur les littératures étrangères et notamment sur la littérature allemande. L'influence de l'auteur des *Salons* fut à ce point de vue vraiment prodigieuse. C'est ainsi qu'il vit, peu de temps après leur publication, ses drames traduits par Lessing, cet ennemi juré de la France du XVIIe siècle; son *Neveu de Rameau* fut traduit et publié par Gœthe avant même de paraître en France; d'autre part, ses *Entretiens et Discours sur la poésie dramatique* furent, dans les

---

[1] C'est ainsi qu'il mentionne, dans son *Essai sur l'éducation publique* (édit. de Londres, t. I, p. 90), la traduction d'un traité de Wolff.

pays d'outre-Rhin, l'objet de nombreux commentaires; on proclamait Diderot le plus grand critique et le plus savant philosophe qui, depuis Aristote, se fût occupé de théâtre.

Une autre personnalité dont l'influence s'est fait visiblement sentir sur l'auteur du livre *De l'Allemagne*, c'est Condorcet. Dans son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, il montre d'abord comment l'homme a pu, à force de travail, étendre ses facultés et développer son intelligence; ensuite, fort de ce progrès continu dans le passé, Condorcet nous affirme que l'homme, régénéré par la philosophie, ne trouvera désormais plus d'obstacle à son perfectionnement et que son progrès est indéfini dans l'avenir.

« Tel est, dit le philosophe, le but de l'ouvrage que j'ai entrepris et dont le résultat sera de montrer, par le raisonnement et par les faits, qu'il n'a été marqué aucun terme au perfectionnement des facultés humaines; que la perfectibilité de l'homme est réellement indéfinie; que les progrès de cette perfectibilité, désormais indépendants de toute puissance qui voudrait les arrêter, n'ont d'autre terme que la durée du globe où la nature nous a jetés. Sans doute, ces progrès pourront suivre une marche plus ou moins rapide; mais jamais elle ne sera rétrograde, tant que la terre, du moins, occupera la même place dans le système de l'univers et que les lois générales de ce système ne produiront sur ce globe ni un bouleversement général, ni des changements qui ne permettraient plus à l'espèce humaine d'y conserver, d'y déployer les mêmes facultés et d'y trouver les mêmes ressources. » (*Esquisse d'un tableau historique*, p. 4.)

M[me] de Staël se fait l'adepte enthousiaste de cette théorie dont nous avons déjà parlé à propos de ses autres ouvrages. Seulement, aux yeux de Condorcet, le grand facteur de ce progrès incessant est d'ordre purement philosophique (au sens du XVIII[e] siècle); chez M[me] de Staël, ce facteur est à la fois la philosophie et la réforme. Dans le livre *De l'Allemagne*, il semble que sa primitive ardeur se soit un peu refroidie; du moins présente-

t-elle l'idée sous une forme mitigée; elle ne donne plus à la perfectibilité l'épithète d'indéfinie.

« Ceux qui nient, dit-elle (*De l'Allemagne*, p. 534), lap erfectibilité de l'esprit humain prétendent qu'en toutes choses les progrès et la décadence se suivent tour à tour et que la roue de la pensée tourne comme celle de la fortune. Quel triste spectacle, que ces générations s'occupant sur la terre, comme Sisyphe dans les enfers, à des travaux constamment inutiles! Et que serait donc la destinée de la race humaine si elle ressemblait au supplice le plus cruel que l'imagination des poètes ait conçu? Mais il n'en est pas ainsi, et l'on peut apercevoir un dessein toujours le même, toujours suivi, toujours progressif dans l'histoire de l'homme. »

Pa fois, quand elle présente l'idée avec plus de force, il lui arrive de manquer manifestement de logique.

« Quelques écrivains, fait-elle remarquer ailleurs (p. 547), ont beaucoup déclamé contre le système de la perfectibilité, et l'on aurait dit, à les entendre, que c'était une véritable atrocité de croire notre espèce perfectible... Il est très probable que le genre humain est susceptible d'éducation, aussi bien que chaque homme, et qu'il y a des époques marquées pour les progrès de la pensée dans la route éternelle du temps. La réformation fut l'ère de l'examen et de la conviction éclairée qui lui succéda. Le christianisme a d'abord été fondé, puis altéré, puis examiné, puis compris. »

Mme de Staël semble dire qu'il fallut attendre jusqu'à Luther pour comprendre le christianisme, comme si les milliers de martyrs égorgés durant les premiers siècles n'en avaient pas saisi l'esprit.

En réalité, cette théorie de la perfectibilité n'est, sous la plume de Mme de Staël, qu'un défi aux idées pratiques de Napoléon. Car déjà dans la préface de sa *Littérature* elle avait dit : Il n'est aucun gouvernement, excepté le gouvernement despotique, qui puisse s'avouer contraire à la perfectibilité de l'espèce

humaine [1]. Mais à mesure qu'elle avance en âge, elle réduit peu à peu son système de perfectibilité ; comme dit Faguet [2], elle en modifie les termes et laisse entendre que cette loi du progrès ne s'applique exactement qu'à la littérature philosophique .

Tels sont, dans leurs grandes lignes, les rapports de Mme de Staël avec les philosophes du XVIIIe siècle, pour autant du moins que l'influence encyclopédique se manifeste dans le livre *De l'Allemagne*. Avant de passer en revue les écrivains qui l'ont initiée d'une façon plus spéciale aux lettres d'outre-Rhin, il nous faut voir en quoi notre auteur est tributaire comme critique de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Comme Chateaubriand ne fait partie ni du groupe des philosophes ni de celui qu'on pourrait appeler les germanistes, nous lui réserverons un chapitre à part.

CHAPITRE II.

Mme DE STAËL ET CHATEAUBRIAND COMME CRITIQUES.

Il est curieux pour l'observateur de considérer de près les diverses phases que la critique littéraire suit dans sa longue évolution. On dirait qu'au début elle ne se rend pas clairement compte de sa mission ; elle tâtonne avant de trouver son véritable objectif. « Née pour ainsi dire, dit Brunetière (*Évolution des Genres*, p. 163), dans les bibliothèques des érudits de la Renaissance, nous l'avons vue grandir pendant deux cent cinquante ans et prendre insensiblement conscience de son objet. Philologique d'abord, puis exégétique et apologétique pour ainsi dire, nous l'avons vue devenir dogmatique avec Boileau, mondaine avec

---

(1) M. Souriau, ouvrage cité, p 50.
(2) E. Faguet, *Politiques et Moralistes du XIXe siècle*, p. 140.

Perrault, esthétique avec Voltaire ou Diderot, historique enfin avec Laharpe. » On peut ajouter que trop souvent le critique n'était qu'un peseur de mots, d'esprit étroit et mesquin, qui regardait à la loupe, ne voyait que les détails et ne jugeait qu'eux. Mais avec Chateaubriand ce genre littéraire entre dans une nouvelle voie ; l'auteur du *Génie du Christianisme* nous apprend à généraliser et à comparer. « Il groupe les faits, dit Petit de Julleville (ouv. cité, VII, p. 28), vise aux lois et, dans cette intention, déplace sans cesse ses points de vue. C'est Chateaubriand qui, le premier, a fait du critique le médiateur intellectuel des nations. »

Il est juste cependant d'ajouter que si l'auteur du *Génie* accorde aux littératures méridionales et même à la littérature anglaise une très large place dans son œuvre, il se montre beaucoup moins prodigue vis-à-vis de la poésie allemande. C'est très fugitivement qu'il apprécie la *Messiade* de Klopstock, encore qu'il la regarde comme une œuvre géniale. Quant aux autres productions inspirées par l'enthousiasme chrétien (il s'en trouve en Allemagne, quoique un peu moins qu'en Italie), il les passe sous silence.

Au fond Chateaubriand est embarrassé ; il n'ose à vrai dire se prononcer ouvertement ; sa connaissance trop imparfaite de la langue d'outre-Rhin le rend quelque peu timide. Toujours est-il que, s'engageant dans la voie déjà frayée par J.-J. Rousseau, il fait réaliser à la critique ce progrès considérable qui consiste à assurer désormais le triomphe de cette notion du *relatif* que Perrault avait bien soupçonnée, mais que Voltaire avait empêché de se développer.

Cependant il use de prudence. Pour prouver que la *Jérusalem délivrée* et le *Paradis perdu* sont dignes de notre admiration, il nous montre par des parallèles qu'il s'y rencontre des beautés *analogues* à celles qu'on découvre dans l'*Énéide* ou dans l'*Iliade*, c'est-à-dire des beautés, après tout, conformes à l'éternel bon goût.

Mme de Staël, allant plus loin, ne recourt plus à l'argument

des analogies. « Elle insinue, dit excellemment Brunetière, qu'il pourrait y avoir dans une littérature étrangère des beautés que nous fussions incapables, tout d'abord, de sentir, qui n'en seraient pas moins des beautés et qu'il nous faut donc apprendre à comprendre. » (*Évolution des Genres*, p. 188, éd. de 1892.)

Bref, si nous voulons analyser et apprécier les productions littéraires d'un peuple étranger, essayons de nous former une mentalité conforme à celle de ce peuple, ou — pour nous servir d'un terme à la mode — essayons de nous infuser *une âme* nouvelle. De la sorte, nous considérerons les œuvres non plus en elles-mêmes ni pour elles-mêmes, mais par rapport aux états de civilisation dont elles sont le produit naturel. Si elle ne le dit pas explicitement, c'est du moins là ce qu'elle veut faire entendre.

Voici comment elle distingue la poésie classique de la poésie romantique (*De l'Allemagne*, p. 153) :

« Le nom de *romantique* a été introduit nouvellement en Allemagne pour désigner la poésie dont les chants des troubadours ont été l'origine, celle qui est née de la chevalerie et du christianisme. Si l'on n'admet pas que le paganisme et le christianisme, le Nord et le Midi, l'antiquité et le moyen âge, la chevalerie et les institutions grecques et romaines se sont partagé l'empire de la littérature, on ne parviendra jamais à juger sous un point de vue philosophique le goût antique et le goût moderne.

» On prend quelquefois le mot *classique* comme synonyme de perfection. Je m'en sers dans une autre acception, en considérant la poésie classique comme celle des anciens, et la poésie romantique comme celle qui tient de quelque manière aux traditions chevaleresques. Cette division se rapporte également aux deux ères du monde : celle qui a précédé l'établissement du christianisme et celle qui l'a suivi.

» On a comparé aussi dans divers ouvrages allemands la poésie antique à la sculpture, et la poésie romantique à la peinture; enfin, on a caractérisé de toutes les manières la

marche de l'esprit humain, passant des religions matérialistes aux religions spiritualistes, de la nature à la Divinité.

» La nation française, la plus cultivée des nations latines, penche vers la poésie classique, imitée des Grecs et des Romains. La nation anglaise, la plus illustre des nations germaniques, aime la poésie romantique et chevaleresque, et se glorifie des chefs-d'œuvre qu'elle possède en ce genre. Je n'examinerai point ici lequel de ces deux genres de poésie mérite la préférence; il suffit de montrer que la diversité des goûts à cet égard dérive non seulement de *causes accidentelles*, mais aussi des *sources primitives de l'imagination et de la pensée.* »

Chateaubriand, lui, distinguant entre la poésie des siècles héroïques et celle des âges modernes, nous dit :

« Si vous entreprenez de peindre les premiers âges de la Grèce, autant la simplicité des mœurs vous offrira des choses agréables, autant la barbarie des caractères vous choquera; le polythéisme ne fournit rien pour changer la nature sauvage et l'insuffisance des vertus primitives.

» Si, au contraire, vous chantez l'âge moderne, vous serez obligé de bannir la vérité de votre ouvrage et de vous jeter à la fois dans le beau idéal *moral* et dans le beau idéal *physique*. Trop loin de la nature et de la religion sous tous les rapports, on ne peut représenter fidèlement l'intérieur de nos ménages, et moins encore le fond de nos cœurs.

» *La chevalerie seule offre le beau mélange de la vérité et de la fiction.* » (Génie du Christianisme, I, p. 237. Ed.-F. Didot.)

Cette dernière affirmation a dû, certes, plaire à Mme de Staël, qui y voyait ses idées comme en germe; seulement l'auteur du *Génie* ne nous dit pas encore que c'est précisément la poésie basée sur les traditions chevaleresques qui constitue la poésie romantique.

Rapprochons maintenant du passage de Mme de Staël ce que dit G. Schlegel dans le même ordre d'idées, mais d'une façon plus philosophique :

« La nature humaine est sans doute une et simple dans ses

principes; mais toutes les découvertes scientifiques nous montrent qu'il n'y a pas de force tellement simple qu'elle ne puisse se scinder et former des parties qui aillent en se bifurquant. Et puisque le mécanisme de l'existence repose tout entier sur le contraste et l'harmonie, pourquoi ce phénomène ne se reproduirait-t-il pas dans l'histoire de l'humanité? Peut-être serait-ce là la véritable clef de la distinction entre l'ancienne et la nouvelle poésie, entre les arts anciens et les arts modernes. Les partisans de cette idée ont inventé, pour désigner les tendances particulières à l'art moderne en opposition avec l'art *classique* ou ancien, le terme de *romantique*. Ce mot vient de *romance*, dénomination servant aux idiomes populaires qui se sont formés par le mélange du latin avec le celte et avec les dialectes du vieil allemand, tout comme la culture moderne s'est constituée au moyen d'éléments hétérogènes qui ont fini par se confondre : l'élément du Nord et certaines survivances fragmentaires de l'antiquité. La culture des anciens est plus une, plus harmonieuse (1). »

Et plus loin, il fait cette remarque conciliante :

« La comparaison d'une tragédie de Sophocle avec un drame de Shakspeare nous oblige-t-elle absolument à admirer l'une et à dédaigner l'autre? N'est-il pas raisonnable d'admettre que chaque pièce est, dans son genre, grande et admirable, sans toutefois contester l'éventuelle prédilection que le critique peut avoir pour l'une ou pour l'autre?.. Ce n'est pas une préférence spontanée, exclusive, qui caractérise le critique d'art, mais c'est le fait de savoir s'élever librement au-dessus d'opinions divergentes; c'est l'abdication des sympathies personnelles. »

Mais, pour en revenir au texte de Mme de Staël, qu'est-ce que remonter jusqu'à ces causes accidentelles, à ces sources primitives, sinon bien se pénétrer de la mentalité d'une nation?

---

(1) Schlegel, *Cours de littérature dramatique*, p. 38 (édit. de Mme Necker de Saussure, 1865).

Le caractère relatif de la littérature et, par conséquent, de la critique est désormais reconnu.

On le voit. Mme de Staël, aussi bien que Chateaubriand, accepte le legs de Rousseau, la première d'une façon plus complète et plus large que le second [1]. Toutefois, chez l'un comme chez l'autre, cette relativité a des limites; en d'autres termes les relations d'où le jugement du critique doit dépendre sont déterminées par le temps, les lois spéciales qui régissent le peuple dont on s'occupe, la religion qu'il professe, la *race* à laquelle il appartient. En somme donc, rien d'arbitraire; ce n'est pas le caprice ni la fantaisie des juges qui règlent l'appréciation des œuvres d'art; ce sont les circonstances historiques et ethnographiques.

Ce nouveau genre de critique, tout en élargissant l'horizon des intellectuels français, a aussi pour résultat de leur donner plus de modestie. « L'esprit français, dit encore Brunetière, passe désormais ses frontières; il en a émigré et rapporte de ce voyage un peu moins de confiance en lui-même et une curiosité sympathique pour ce qui ne lui ressemble pas. » (*Évolution des Genres*, p. 178.)

Remarquons toutefois que chez Mme de Staël ces notions de classicisme et de romantisme n'ont pas, par rapport à l'Allemagne, toute l'exactitude voulue. Mme de Staël considère pour ainsi dire toute la littérature d'outre-Rhin comme un produit du mouvement romantique, et elle l'oppose, comme telle, à la poésie française, qui s'inspire, elle, de l'idée classique. Or, on distingue en Allemagne même, mais à un point de vue quelque peu différent du nôtre, entre les classiques et les romantiques. Schiller et Gœthe, par delà le Rhin, sont encore regardés comme des classiques, parce que, malgré tout ce qu'il y a dans leur œuvre d'originalité et aussi de nationalisme, ils s'inspirent

(1) Voir la thèse de P. Gautier, *Qua familiaritate Chateaubriand cum Mme de Staël vixerit*, 1902, pp. 18 et suiv.

encore trop de l'idée païenne [1] : Schiller, encore qu'il excite souvent notre admiration par la noblesse de ses pensées, ne parvient pas à résoudre l'éternel conflit entre l'idéal et le réel [2], et Gœthe, en dépit de sa feinte insouciance, a plus d'une fois, devant le formidable problème, des crises de doute et d'inquiétude. La génération littéraire nouvelle voit donc le salut de la pensée artistique dans le retour vers le moyen âge et le réveil de l'idée religieuse. Les poètes Novalis, Tieck, Werner, Brentano, qui brillent durant la première moitié du XIXe siècle, sont des représentants autorisés de cette école, et ils prennent, eux, le nom de romantiques.

Nous avons de la sorte brièvement examiné jusqu'à quel point Mme de Staël est, au point de vue de la critique, tributaire de Chateaubriand. Voyons à présent quels sont, dans le livre *De l'Allemagne*, ses guides directs ou immédiats.

CHAPITRE III.

SOURCES SPÉCIALES.

Ce serait une erreur de croire qu'avant Mme de Staël, personne en France ne se fût hasardé à considérer de près les pays d'outre-Rhin et à faire connaître au public les résultats de ses recherches. Mme de Staël a eu ses guides et ses éclaireurs : beaucoup d'entre les observations qu'elle a faites se trouvent déjà dans des

(1) Alfred de Musset, dans une phrase lapidaire, dépeint merveilleusement cette sorte de classicisme mitigé : « Ne vous semble-t-il pas, dit-il, que le siècle de Périclès, celui d'Auguste, celui de Louis XIV se passent de main en main une belle statue, froide et majestueuse, trouvée dans les ruines du Parthénon? Momie indestructible, Racine et Alfieri l'ont embaumée de puissants aromates, et Schiller lui-même, ce prêtre exalté d'un autre Dieu, n'a pas voulu mourir sans avoir bu sur ses épaules de marbre ce qui restait des baisers d'Euripide. » (*Mélanges de littérature et de critique*, p. 212.)

(2) Dr W. Reuter, *Litteraturkunde, Geschichte der deutschen Poesie*, p. 176.

ouvrages parus avant le sien, et le livre *De l'Allemagne* n'est, après tout, que le dernier terme ou, si l'on veut, la phase la plus brillante d'un mouvement d'études qui date de la Révolution. Déjà même avant 1789 certains érudits français, curieux de littérature étrangère, s'étaient mis à étudier les productions poétiques des peuples septentrionaux ([1]). Parmi ces érudits il convient d'assigner une place d'honneur à Paul-Henri Mallet (né à Genève en 1730, mort en 1807). Son existence fut assez agitée. En 1757 nous le trouvons comme professeur de littérature française à l'Université de Copenhague. Il profita de son séjour en terre scandinave pour se livrer à d'actives recherches sur les antiquités et la mythologie de ces lointaines régions si peu connues à cette époque. Dès 1759-1760 il fit paraître ses *Mémoires sur les Littératures du Nord* (en 6 vol.). C'est l'œuvre capitale de Mallet. Sans doute aujourd'hui nous la trouvons un peu vieillie, mais au moment de sa publication elle apportait sur bien des points des aperçus fort intéressants. Cet ouvrage faisait suite aux *Monuments de la Mythologie et de la Poésie des Celtes*, parus en 1756. Quittant l'enseignement public, Mallet fut quelque temps professeur de littérature française du prince Christiern, mais il rentra bientôt en Suisse et se vit conférer une chaire d'histoire à l'Académie de Genève. Tout en exerçant ses nouvelles fonctions, il entreprit d'autres voyages, visita l'Italie, l'Angleterre et l'Allemagne. Bien qu'il fût d'un caractère assez conciliant il eut des ennemis. Les partisans de l'égalité ne pouvaient lui pardonner ses liaisons avec l'aristocratie ; Mallet, se sentant de plus en plus mal vu, quitta la Suisse en 1792. Il eut, pendant dix ans, l'occasion de voyager à travers les différents pays de l'Europe et de recueillir çà et là de curieuses observations. En 1801 il put rentrer dans sa patrie ; il fit paraître, en 1803, son important ouvrage sur l'*Histoire des Suisses depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*.

([1]) D. Mornet, *Le sentiment de la nature en France, de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre*, pp. 147 et suiv.

Mallet eut l'occasion, plus d'une fois, de voir Mme de Staël à Coppet ; il fut particulièrement lié avec Sismondi, qui appréciait beaucoup ses qualités d'historien et de critique. Travailleur infatigable, toujours sur la brèche, il alliait à beaucoup de science le don d'intéresser et parfois même de captiver; sa plus grande crainte était de fatiguer ou d'ennuyer le lecteur.

Il est regrettable que Mme de Staël n'ait pas tiré plus de parti de l'ouvrage de Mallet sur les *Littératures du Nord*. Ce qu'elle nous dit du Nord et du moyen âge reste très vague ; on voit qu'elle n'a lu ni les Eddas (assez longuement analysés par l'érudit genevois) ni même les *Niebelungen* [1], épopée qui, pour

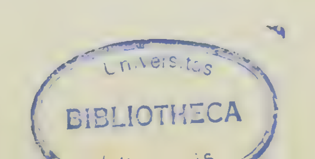
---

[1] En fait de littérature allemande proprement dite, bien des traductions avaient paru au cours de la seconde moitié du XVIIIe siècle. Dès 1754, *Boulanger de Rivery* avait publié une traduction des fables et contes de Gellert. D'autre part, nous devons à *Huber*, Allemand qui de bonne heure s'était fixé à Paris, un *Choix de poésies allemandes* (Idylles et Poesies pastorales, Odes et Poésies lyriques), publié en 1766. Gellert vit également paraître en France, sous la signature de *Toussaint* (1768), en deux volumes, une traduction d'extraits de ses œuvres, puis sous celle de *Pajon de Monects* (1772), une traduction de ses *Leçons de morale*.

Un de écrivains les mieux partagés à ce point de vue fut certainement Gessner, dont nous connaissons la vogue à l'étranger et particulièrement en France. Sa *Mort d'Abel*, fut traduite, dès 1759, par ce même Huber, dont nous venons de parler et qui travaillait alors en collaboration avec Turgot. Résidant à Paris depuis plusieurs années déjà, il s'etait lié avec Rousseau, Diderot et Grimm. Un jour, il avait trouvé par hasard chez son ami, le graveur Wille, un exemplaire du poème cité plus haut (D. Mornet, ouv. cité, p. 148). Il le traduisit avec l'aide de Turgot, se mit en rapport avec un imprimeur qui se decida, non sans difficulté, à éditer le manuscrit. La traduction parut d'abord à la fin de 1759. Le succès fut aussi rapide qu'extraordinaire ; six semaines plus tard, la première édition étant épuisée, il fallut en faire paraître une seconde ; puis, une troisième vit le jour avant 1760. Le même érudit publia aussi une traduction de *Daphnis et le premier navigateur* (1764); il en fut de même pour les *Pastorales* (1766).

Klopstock eut, lui aussi, le plaisir de voir, dès 1769, paraître une traduction des dix premiers chants de la *Messiade ;* c'est celle que publièrent en deux volumes d'Antelmy et Junker. Ce dernier érudit, en collaboration avec Liebaut, fit paraître (de 1772 à 1785) quatre volumes dans lesquels on voyait figurer la *Mort d'Adam*, de Klopstock, suivie de différentes pièces de Lessing et de Gellert.

Les honneurs d'une diffusion intellectuelle à travers les pays étrangers et surtout la France ne manquèrent pas non plus, cela se conçoit, aux grands classiques de l'Allemagne. En 1782, Friedel et Bonneville publièrent leur *Nouveau théâtre allemand*, qui contenait, à côté du drame déjà cité de Klopstock, diverses pièces de



fruste et grossière qu'elle nous paraisse, n'en fait pas moins encore l'orgueil des Allemands d'aujourd'hui.

L'entreprise de Mallet eut des successeurs, ou plutôt, déjà, concurremment avec ses études sur les littératures scandinaves, avaient paru des travaux sur les Lettres d'outre-Rhin ; c'étaient surtout des traductions et des imitations. L'œuvre qui, dès avant 1789, avait provoqué le plus grand nombre de traductions et d'imitations c'est *Werther*. Jamais on n'avait vu pareil engouement. « Il y eut, dit Petit de Julleville (ouv. cité, p. 722), des chapeaux à la Charlotte et des fracs à la Werther. Mais on ne comprit, semble-t-il, que le roman d'amour. La portée de la confession poétique que renferme *Werther* échappe à la majorité des lecteurs, et il faudra attendre le livre de *La Littérature* pour voir enfin Gœthe mis à son rang. » Nous savons que Mme de Staël exagère même sous ce rapport la note élogieuse.

Parmi les nombreuses imitations de *Werther* (je prends ici le mot imitation dans son sens le plus large) il nous faut d'abord mentionner l'*Émigré* de Sénac de Meilhan, paru en 1797. Ce n'est pas ce qu'on peut appeler une œuvre puissante, mais elle a du caractère et de la personnalité. On y voit dans une certaine mesure se refléter la mélancolie allemande, mais elle s'allie en l'occurrence à cette vivacité qui est le véritable apanage du Français. L'auteur trace dans le caractère de son héros (Saint-Alban) un type de Werther moins raisonneur et plus sociable que celui de Gœthe.

Schiller : tels les *Brigands, Fiesque, Intrigue, Don Carlos* ; ensuite, *Clavigo* et *Goetz*, de Gœthe. Avec la Révolution et l'émigration, le mouvement germaniste s'accentua. C'est ainsi qu'en 1792, La Martelière publia une autre traduction des *Brigands;* puis, il fit jouer la pièce au théâtre du Marais ; elle fut chaleureusement applaudie. Cependant le succès qu'elle obtint ne fut pas comparable à celui de *Werther*. De 1776 à 1797, on ne vit pas moins de quinze traductions ou rééditions de ce roman, mais c'étaient des versions le plus souvent médiocres. Après 1800, l'œuvre fut généralement mieux comprise. Une des traductions qui obtinrent le plus de vogue fut celle du comte Henri de la Bédoyère, parue d'abord en 1804, mais rééditée en 1809. Encore est-elle loin de donner une image exacte de l'original ; on y trouve des erreurs ; du reste, elle est déparée par le faux bon goût. La traduction publiée en 1804, par de Sevelinges, est supérieure, parce qu'elle est plus fidèle.

On peut rattacher au même ordre d'idées l'*Eugène de Rothelin*, publié en 1798 par Mme de Souza. La psychologie du principal personnage est bien werthérienne ; mais les autres caractères manquent un peu, semble-t-il, de relief. En décembre 1903 parut *Valérie* de Mme de Krüdner. Cette œuvre fit plus de bruit que les précédentes parce qu'elle révèle plus de sincérité. L'auteur narre dans ce roman un épisode de sa propre existence ; mais « elle le transcrit dans le mode de *Werther* ([1]) ». Une autre cause de la vogue dont jouit ce roman, c'est que, dit G. Charlier, « l'Italie fournit à Mme de Krüdner des traits souvent heureux. Si elle ne la décrit point en des pages d'un pittoresque intense, elle traduit finement l'impression que donne cette nature prodigue, somptueuse et toujours en fête ».

L'œuvre la plus notoire dans cette sorte de cycle werthérien fut, sans contredit, *Obermann*, de Sénancour (1804). On peut se demander s'il y a lieu de donner l'appellation de roman à cette production étrange qui restreint autant que possible la part des événements du monde extérieur pour ne traiter que des sujets abstraits. L'action manque presque tout à fait ; à peine croit-on la voir se dessiner, qu'aussitôt l'écrivain s'interrompt pour reprendre le cours de ses trop longues dissertations psychologiques ; « il laisse son héros, dit M. Baldensperger, dans une sorte de désespérance *in abstracto*, pour mieux faire valoir ses objections à tout bonheur et à toute activité ».

Dans le *Peintre de Salzbourg*, de Charles Nodier, se révèle tout aussi nettement l'influence de *Werther*, mais elle est atténuée, peut-on dire, par les scrupules religieux de l'auteur. Dans *Werther*, le mari de Charlotte, Albert, est un homme froid et positif qui ne cherche qu'à ramener le héros à des idées plus saines ; dans le *Peintre de Salzbourg* (chose étrange !) on voit le mari partager la rêverie fiévreuse de son rival et de sa femme. Il souffre tellement qu'il en tombe malade et sur son lit d'agonie

(1) F. Baldensperger, *Gœthe en France*. Paris, 1904, pp. 44 et suiv.
(2) G. Charlier, *Le sentiment de la nature en France*, p. 184.

il dit aux amants : « Soyez heureux ! » Son vœu pourtant ne se réalise pas, car Eugénie, sa femme, entre au couvent.

Mais poursuivons, après ce rapide coup d'œil jeté sur les imitations de *Werther*, notre étude sur les érudits qui ont pu servir de source directe à M[me] de Staël.

Le nom de Camille Jordan (1771-1821) attire tout d'abord notre attention. Né à Lyon, il fut toujours attaché à la monarchie et devint de bonne heure suspect aux partisans de la Révolution. Il se réfugia en Suisse et de là passa en Angleterre. En 1796 il rentra en France et, dès le début de 1797, fut élu à Lyon « pour le renouvellement du second cinquième du Conseil des Cinq Cents ». Il eut l'occasion de rédiger un rapport clair et substantiel sur la Police des Cultes. On y voit éclater la véhémence d'un cœur noble qui s'indigne de l'injustice. Le but de l'auteur est d'obtenir « que personne ne soit troublé dans l'asile intime de sa conscience (¹) ».

A la suite du coup d'État du 18 fructidor, se voyant inscrit sur la fatale liste des séditieux (²), il part avec son ami de Gérando. Ils vont d'abord à Bâle, d'où Camille Jordan envoie une éloquente protestation contre le coup d'État. Les deux inséparables, continuant leur voyage, se rendent à Tubingue, puis à Weimar, le grand foyer intellectuel. C'est là qu'au contact de Schiller, Gœthe, Herder, Wieland, ils acquièrent des connaissances approfondies de la poésie d'outre-Rhin. Tandis que Gérando s'oriente davantage vers les spéculations philosophiques, Jordan, lui, s'attache surtout aux manifestations littéraires de la pensée allemande. C'est Klopstock qui, par son caractère grave et concentré, l'attire plus que les autres écrivains. De son propre aveu, ses livres de chevet sont les

---

¹) *Discours de Camille Jordan*, précédés de son *Éloge*, par M. Ballanche. Paris, 1826, pp. 8 et suiv.

²) Il put, dit SAINTE-BEUVE, *Camille Jordan et M[me] de Staël* (REVUE DES DEUX-MONDES, 1[er] mars 1868, reproduit dans *Nouveaux Lundis*, p. 6), être royaliste de doctrine...; mais il ne conspira jamais contre la forme républicaine tant qu'elle prévalut.

Psaumes de David, les *Traités philosophiques* de Cicéron et la *Messiade* de son cher Klopstock. En février 1800, les portes de la France se rouvrirent pour lui; il put rentrer à Paris et, pendant quelque temps, avec son ami de Gérando, il habita la maison de Mme de Staël, à Saint-Ouen. Les sentiments d'amitié qu'il ressentit immédiatement pour elle, aussi bien que pour Mathieu de Montmorency, ne se démentirent jamais ([1]).

Dans ses *Essais sur Klopstock* il montre, malgré son enthousiasme, une sûreté de jugement toujours impartial; il élargit d'ailleurs peu à peu son cadre primitif et passe en revue toutes les productions les plus remarquables de la Littérature d'outre-Rhin.

Si Camille Jordan fut un fervent admirateur de Klopstock, on peut en dire autant de Chênedollé, le sympathique poète dont il convient de parler ici avec quelque détail.

Né à Vire (en 1769), il s'enthousiasma, tout jeune encore, pour Delille, Fénelon et J.-B. Rousseau. En 1791, il émigra, séjourna d'abord en Hollande (1793 et 1794), puis partit pour l'Allemagne. A Hambourg il rencontra, au nombre des émigrés français, Rivarol, pour qui il s'éprit de la plus chaleureuse sympathie littéraire ([2]). Rivarol le présenta au poète Klopstock, dont il se plut à vanter l'affectueuse cordialité. Il dit lui-même : « Je n'ai jamais vu de figure de vieillard plus aimable et plus prévenante. » L'admiration qu'il éprouva pour l'auteur de la *Messiade* lui inspira aussitôt une ode en son honneur. Il la fit

---

([1]) Voyez l'étude déjà mentionnée de Sainte-Beuve. A remarquer aussi, à côté des travaux de Camille Jordan sur Klopstock, ses *Discours sur la liberté individuelle* (1817), sur les *Abus de la presse* (1817) et le *Recrutement de l'armée* (1818). Mme de Staël, ayant reçu communication de certaines parties de sa traduction de Klopstock, lui écrivit : « Comment vous exprimer, mon ami, l'enthousiasme que m'a fait éprouver votre traduction de Klopstock? J'ai tressailli, j'ai pleuré en la lisant, comme si j'avais tout à coup entendu la langue de ma patrie, après dix ans d'exil. . L'imagination de Chateaubriand, à côté de cela ne paraît que de la décoration (*Lettre* du 3 juillet 1803). » Avouons qu'ici l'admiration est outrée; Chateaubriand n'est certes pas inférieur à Klopstock.

([2]) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire*, t. II, p. 183.

lire à Rivarol, qui lui dit : « Votre ode est bien; il y a de la verve, du mouvement, de l'élan. Il y a bien encore quelques *juvenilia*, quelques images vagues, quelques expressions ternes, communes ou peu poétiques; mais d'un trait de plume il est aisé de faire disparaître ces taches-là [1]. »

Qu'on nous permette de citer ce court extrait qui pourra donner une idée de la pièce :

J'ouvre; et d'un œil brûlant je dévore ces fastes.
Dieu! quel burin profond et quel riant pinceau!
Quel ensemble pompeux! Quels groupes! Quels contrastes
Se pressent pour former cet immortel tableau!
Là le ciel déploie à la vue,
Autour de sa riche étendue,
Des rideaux de lumière et de globes vermeils;
Ici, se prolongeant dans un espace immense,
S'ouvrent avec magnificence
Des chemins bordés de soleils.

(*Études poétiques,* p. 118).

Comme jugement cela manque peut-être de précision; mais on sent vibrer à travers ces lignes le souffle d'une admiration juvénile, toute chaude, toute spontanée.

Outre ses compositions en vers, il publia dans le *Spectateur du Nord,* revue qui venait alors de se fonder sous les auspices d'un autre émigré français (Amable de Baudus) [2], une série d'articles fort appréciés, dont un des plus remarquables fut un « Essai sur les traductions ».

En quittant l'Allemagne il se rendit en Suisse, et dès 1797 il apprit à connaître Mme de Staël. Durant le séjour de deux ans qu'il fit à Coppet, il eut l'occasion, plus d'une fois, de parler à son hôtesse de la poésie d'outre-Rhin et de lui faire connaître notamment ce Klopstock dont il avait essayé de transfuser les beautés dans sa langue à lui. Il eut, du reste, des

---

(1) SAINTE-BEUVE, *Chateaubriand et son groupe littéraire,* p. 160.

(2) PAUL GAUTIER, *Un Idéologue sous le Consulat et le premier Empire* (REVUE DES DEUX MONDES), t. XXXII, 1906.

échanges de vues, sous ce rapport, avec Benjamin Constant, qui était, lui aussi, hôte assidu à Coppet [1]. Mais il ne semble pas avoir éprouvé pour l'auteur d'*Adolphe* une très grande sympathie, s'il faut en juger par cette boutade : « Benjamin Constant, c'est de l'enthousiasme allemand enté sur une base de glace géométrique [2]. »

Cette appréciation, quoique présentée sous une forme un peu étrange, ne manque pas, au fond, de justesse. Car Benjamin Constant, dont nous sommes ainsi tout naturellement amené à parler et qui joua dans la genèse de l'*Allemagne* un rôle tout à fait prépondérant, est bien un homme d'imagination germanique et de culture française. Il manqua toujours d'équilibre et de mesure ; et ce défaut est peut-être dû à l'absence, durant sa jeunesse, de direction et de sollicitude maternelles. On sait que, né à Lausanne (25 oct. 1767), il perdit sa mère en naissant. Malgré cela, il eut, dit Louis de Loménie [3], une croissance de corps, d'esprit et de cœur d'une rapidité et d'une précocité étonnantes. Pendant quelque temps il suivit les cours à l'université d'Oxford : ses études se continuèrent ensuite à Erlangen, où il eut l'occasion de s'initier à la littérature et à la philosophie allemandes ; elles s'achevèrent à Édimbourg. C'est en 1787 qu'il arriva pour la première fois à Paris. Tout en suivant les cours de La Harpe au Lycée, il fréquentait les cercles de philosophie ; il fut dès lors reçu dans la maison de Necker, mais n'y rencontra pas encore Mme de Staël. Faisant un déplorable usage de son temps, de sa santé, de son argent, il reçut de son père l'ordre de quitter Paris. Après un bref séjour en Angleterre il partit pour la petite cour du duc de Brunswick et

---

(1) Mme de Staël, de son côté, éprouvait pour l'auteur des *Études poétiques* une réelle sympathie et elle ne manqua pas, lors de son retour en France, de travailler à sa radiation de la liste des émigrés. En 1899, elle le présenta à Fouché, qui, reconnaissant en lui un ancien condisciple du collège de Juilly, le traita avec beaucoup de bienveillance.

(2) Sainte-Beuve, ouv. cité, p. 192, et G. Rudler, *Jeunesse de B. Constant*, p. 101.

(3) Louis de Loménie, *Galerie des contemporains illustres*, p. 296.

y épousa une jeune personne attachée au service de la duchesse (1789). Au bout de deux ans déjà le divorce fut prononcé. C'est à son retour en Suisse (sept. 1794) qu'il rencontra pour la première fois M[me] de Staël. Cette rencontre produisit sur lui une impression des plus vive.

« J'ai rarement vu, dit-il ([1]), une réunion pareille de qualités étonnantes et attrayantes, autant de brillant et de justesse, autant de charme, de simplicité, d'abandon... ; enfin, c'est un être à part, un être supérieur tel qu'il s'en rencontre peut-être un par siècle, et tel que ceux qui l'approchent, la connaissent et sont ses amis doivent ne pas exiger d'autre bonheur. »

Constant entretenait M[me] de Staël de ses voyages en Allemagne, de ses projets littéraires (il travaillait à ce moment à son ouvrage sur l'*Esprit des Religions,* qu'il ne devait publier que trente ans plus tard) ; il lui parlait des professeurs qu'il avait entendus, des écrivains qu'il avait appris à connaître, et c'est ainsi que peu à peu se développa chez M[me] de Staël le désir d'examiner et de parcourir cette Allemagne dont d'autres érudits encore allaient lui chanter les merveilles. Si elle attache, dès le début, tant de prix aux révélations de Benjamin Constant, c'est qu'elle est pour ainsi dire immédiatement sous le charme de sa fine et agréable causerie. Lamartine explique d'une façon lumineuse et originale la séduction qu'exerce si rapidement l'auteur d'*Adolphe* sur le futur auteur de l'*Allemagne :*

« L'esprit de Benjamin Constant, étincelant dans un salon, lui réverbérait le sien. Elle prit cet éblouissement pour de la lumière et ce phosphore pour de la chaleur. L'extérieur de Benjamin Constant, mélange d'élégance française et de profondeur germanique, sa taille haute, frêle et souple, son visage oblong, son teint pâle, ses cheveux blonds et soyeux déroulés en ondes sur ses épaules ; on ne sait quoi de mystique ou de satanique dans le regard qui rappelait à volonté un Méphis-

[1] Louis de Loménie, *Galerie des contemporains illustres*, p. 300.

tophélès politique ou un Werther de la liberté, avaient complété la fascination [1]. »

La liaison, qui commença en 1794, ne fut pas, tant s'en faut, exempte d'orages. Plus tard nous entendrons Benjamin Constant prodiguer à son amie les délicieux qualificatifs d'*homme-femme* et de *furie !*

En arrivant à Paris en 1795, Constant se lança dans la mêlée des partis et se fit l'organe de cette opinion des modérés, également hostile aux terroristes et aux royalistes, et qui trouva son expression dans sa brochure sur la *Force du gouvernement actuel et la nécessité de s'y rallier* (1795). On connaît aussi son fameux discours du 15 nivôse (1799).

En janvier 1804, alors que plus d'une rupture s'est déjà produite entre les deux amoureux, nous les retrouvons ensemble à Weimar. Benjamin profita de son séjour au pays d'outre-Rhin pour se mettre à écrire une traduction (ou une imitation) du *Wallenstein* de Schiller. Elle ne fut publiée qu'en 1807. Quoique Mme de Staël en parût enchantée, elle est en réalité plutôt médiocre. Mais ce qui vaut beaucoup mieux que la pièce, c'est la Préface (Réflexions sur le Théâtre allemand), qui contient sur la littérature d'outre-Rhin un grand nombre d'observations aussi justes qu'ingénieuses. Mme de Staël sut en tirer largement profit.

Citons par exemple ce passage (*Mélanges de politique et de littérature*, Paris, 1829, p. 286) [2] :

« En France, nous n'envisageons l'amour que comme une passion de la même nature que toutes les passions humaines, c'est-à-dire ayant pour effet d'égarer notre raison, ayant pour

---

(1) Lamartine, *Souvenirs et portraits*, p. 243. Rudler dit de son côté : « Benjamin Constant a une ardeur, une fougue, une agitation qui se dépense en sauts, gambades, mouvements, idées, sentiments de tout ordre. (Ouv. cité, p. 101.)

(2) On sait qu'une grande partie de ses travaux politiques et littéraires ont été réunis sous ce titre en 1829. Consulter sur Benjamin Constant, L. Morel, *L'Influence germanique chez Benjamin Constant* (Revue d'Hist. litt. de France, 1915.)

but de nous procurer des jouissances. Les Allemands voient dans l'amour quelque chose de religieux, de sacré, une émanation de la Divinité même, un accomplissement de la destinée de l'homme sur cette terre, un lien mystérieux et tout-puissant entre deux âmes qui ne peuvent exister que l'une pour l'autre. Sous le premier point de vue l'amour est commun à l'homme et aux animaux; sous le second il est commun à l'homme et à Dieu. »

Il y a là évidemment un parti pris de voir tout en bien chez les populations rhénanes. Mme de Staël insiste, elle aussi, sur la part que la religion, chez les Allemands, trouve dans l'amour :

« La destinée des femmes est toujours la même; c'est leur âme seule qui la fait, les circonstances politiques n'y influent en rien... L'amour est une religion en Allemagne, mais une religion poétique qui tolère trop volontiers tout ce que la sensibilité peut excuser. (Édition Garnier, *De l'Allemagne*, p. 29). »

Elle dit encore (p. 28) :

« Elles ne tiennent à la vie que par les liens du cœur, et lorsqu'elles s'égarent, c'est encore par un sentiment qu'elles sont entraînées : leur personnalité est toujours à deux, tandis que celle de l'homme n'a que lui-même pour but. »

Constant dit, en appréciant Thécla de *Wallenstein* (p. 288) :

« Elle est confiante parce qu'elle ne peut être trompée sur le cœur de son amant; elle a quelque chose de solennel parce que l'on sent qu'il y a en elle quelque chose d'irrévocable; elle est franche parce que son amour n'est pas une partie de sa vie, mais sa vie tout entière .. C'est un être pour ainsi dire aérien qui plane sur cette foule d'ambitieux, de traîtres, de guerriers farouches. »

Voici comment, de son côté, Mme de Staël caractérise l'amour de Thécla et de Max Piccolomini :

« Ces deux êtres apparaissent au milieu des fureurs de l'ambition comme des prédestinés; ce sont de touchantes victimes que le Ciel s'est choisies, et rien n'est beau comme le contraste du dévouement le plus pur avec les passions des hommes acharnés sur cette terre comme sur leur unique partage (p. 220). »

En parlant de l'emploi du chœur dans la *Fiancée de Messine* de Schiller, Benjamin Constant s'exprime comme suit :

« Schiller, pour se rapprocher du goût de son siècle, avait cru devoir diviser le chœur en deux moitiés, dont chacune était composée des partisans des deux héros qui, dans sa pièce, se disputent la main d'une femme. Il avait, par ce ménagement mal entendu, dépouillé le chœur de l'impartialité qui donne à ses paroles du poids et de la solennité. Le chœur ne doit jamais être que l'organe, le représentant du peuple entier ; tout ce qu'il dit doit être une espèce de retentissement sombre et imposant du sentiment général. Rien de ce qui est passionné ne peut lui convenir, et dès que l'on imagine de lui faire jouer un rôle et prendre un parti dans la pièce même, on le dénature et son effet est manqué. »

Mme de Staël apprécie cet emploi du chœur en disant :

« Le peuple entier peut seul avoir cette dignité indépendante, qui lui permet d'être un spectateur impartial. Le chœur doit représenter la postérité. Si des affections personnelles l'animaient, il serait nécessairement ridicule ; car on ne concevrait pas comment plusieurs personnes diraient la même chose en même temps, si leurs voix n'étaient pas censées être l'interprète impassible des vérités éternelles (p. 253). »

Nous n'insisterons pas sur les événements ultérieurs de la vie [1] de Benjamin Constant ; notons toutefois qu'en 1808, las de Mme de Staël et sachant qu'elle ne prétendait pas se donner un maître, il épousa une jeune Allemande, Charlotte Hardenberg. Nous le trouvons en décembre 1813, à Hanovre, fort préoccupé de la publication de son ouvrage : *De l'Esprit de Conquête et de l'Usurpation*, et écrivant à Charles de Villers pour lui demander conseil sur le titre à donner à ce pamphlet. On voit dans ses

---

[1] Ce serait une erreur de croire que Constant eût été, de prime abord, enchanté de l'Allemagne. Car, le 9 mars 1788, il écrit à Mme de Charrière : « Les Allemands sont lourds en raisonnant, en plaisantant, en s'attendrissant, en se divertissant. » (L. Morel, art. cité, p. 87.)

lettres toute sa haine contre Napoléon ; son animosité dépasse celle de Mme de Staël ([1]).

Après Benjamin Constant disons un mot de Prosper de Barante, que nous avons vu figurer au nombre des hôtes les mieux accueillis à Coppet. Il est connu surtout par son *Histoire des ducs de Bourgogne*, qui le fit entrer à l'Académie, et par son *Tableau de la Littérature française* (1808) ([2]). Dans cet ouvrage il insiste sur la nécessité, pour l'historien, de modifier son point de vue selon les peuples dont il examine les mœurs. Ce principe, nous le savons, Mme de Staël l'applique à la littérature.

« Ceux qui exposent, dit-il (*Littér. française*, p. 146, Paris, 1847), l'histoire des temps anciens ne peuvent parvenir au même but (rendre leur tableau vivant) que par une connaissance approfondie des témoignages écrits. Ils doivent se dépouiller de l'esprit de leur siècle, se transporter par l'érudition dans le passé et se faire contemporains. »

M. de Barante montre aussi, comme le fait remarquer Alfred Michiels (*Histoire des idées littéraires en France*, t. I, p. 261), « que le XVIIIe siècle et la Révolution n'étaient pas sortis de la littérature, mais de l'état général où se trouvaient le royaume et les esprits ».

Un historien que Mme de Staël cite aussi dans son œuvre, c'est Lacretelle, qui, en 1802, fit paraître son *Traité sur l'éloquence de la Chaire*, où l'on distingue, dit encore A. Michiels (ouv. cité, p. 238), une parfaite indépendance morale, beaucoup de justesse d'esprit et des idées vraiment excellentes. Son *Essai sur l'éloquence judiciaire* fut publié en 1807. « Il est dans la nature des choses, dit-il en substance, que les arts et les talents trouvent sans cesse à inventer ou du moins à perfectionner. Ils acquièrent tout ce que l'accroissement des sciences et des révo-

---

([1]) « Le nom du monstre n'est pas prononcé, dit-il notamment, mais je ne crois pas que jamais on l'ait si bien analysé et montré plus vil et plus odieux. » (Voyez : *Quelques lettres inédites de Benjamin Constant*. (Revue Bleue de 1880, p. 912.)

([2]) Quant à ses *Traductions de Schiller*, elles ne parurent qu'en 1821.

lutions journalières leur découvre, et les plus petits changements dans la position des hommes ou des choses appellent à d'autres vues, préparent à d'autres tableaux. » Quant au *Traité sur l'éloquence du Barreau*, il présente moins d'intérêt. (Voyez encore A. Michiels, ouv. cité, t. I, p. 240.)

Mme de Staël qualifie (*De l'Allemagne*, p. 32) Lacretelle d'historien piquant et spirituel [1].

L'auteur du *Traité sur l'Éloquence*, s'il a pu exercer une certaine action sur Mme de Staël, ne joue pas, au point de vue de son évolution littéraire, un rôle aussi important que celui de *Simonde*, de Sismondi. Nous avons déjà parlé de cet érudit en relatant le voyage de notre auteur en Italie (1805). Genevois de naissance (1773) et d'affection, il était issu d'une ancienne famille de Pise. (Voyez de Loménie, ouv. cité, p. 264, t. II.) Mais son orientation intellectuelle le rendit bientôt Français de goût et d'esprit. Son *Traité sur la Richesse commerciale* commença sa réputation et la porta au loin. Son *Histoire des Républiques italiennes* (16 vol.), commencée en 1803, ne fut achevée qu'en 1818 [2]. Dès 1803, rentrant à Genève après une assez longue absence, il se lia d'amitié avec Necker, Mme de Staël, Benjamin Constant et Schlegel; il trouva dans la cordialité de ces rapports des distractions pour son esprit et des conseils pour ses travaux. Pendant l'hiver de 1812, il quitta la Suisse pour aller passer quelques semaines au milieu de la société parisienne. Ce voyage fut d'une importance indiscutable au point de vue du nouveau courant d'idées [3] que le livre *De l'Allemagne* avait été si violemment empêché de créer. Car cet homme, par sa connaissance des littératures étrangères, par les relations qu'il avait au dehors, allait préparer les esprits à comprendre l'ouvrage de sa célèbre amie.

---

(1) C'est Lacretelle qui trouve que l'esprit de chevalerie est remplacé, au siècle de Louis XV, par l'esprit de fatuité.

(2) MIGNET, *Notices et Portraits historiques et littéraires*, 3e édit., t. II, p. 63, 1854.

(3) F. BALDENSPERGER, *Gœthe en France*. Paris, 1904, p. 69.

C'est l'année suivante (1813) que parut l'œuvre la plus connue de Sismondi : *L'Histoire des littératures du Midi*. A côté de points faibles, on y trouve un grand nombre de vues neuves et originales. Bien que Mme de Staël n'eût pu lire l'ouvrage imprimé, elle lui doit certainement plus d'une idée féconde ; car les deux écrivains avaient eu l'occasion, bien des fois, d'échanger leurs opinions littéraires. Du reste, Sismondi, tout en traitant des littératures méridionales, trouve moyen de nous faire part de ce qu'il pense des peuples d'outre-Rhin.

« Les mêmes Allemands, dit-il, qui ont en général une critique si déliée et si impartiale, lorsqu'ils l'appliquent à tous les autres peuples, semblent manquer du sens par lequel on apprécie la beauté, dès qu'ils tournent les yeux vers la littérature française. » (*Littératures du Midi de l'Europe*, Paris 1813, t. III, p. 449.)

Il reconnaît aussi qu'il y a toujours eu de la rudesse chez ce peuple :

« En vain chercherait-on dans les mœurs ou dans les fables des Germains l'origine de la chevalerie ; ces peuples, quoiqu'ils respectassent les femmes et qu'ils les admissent dans les conseils et le culte des dieux, avaient pour elles plus d'égards que de tendresse ; la galanterie leur était inconnue ; et leurs mœurs braves, loyales, mais rudes laissaient peu prévoir un si sublime développement du sentiment de l'héroïsme. » (Ouv. cité, t. I, p. 265.)

Mme de Staël émet une pensée assez semblable quand elle dit (*De l'Allemagne*, p. 31) :

« Les Germains avaient de tout temps respecté les femmes ; mais ce furent les Français qui cherchèrent à leur plaire. »

Ce qui manque à Sismondi pour être un véritable écrivain, c'est « ce principe d'éternité qui est le style. » (*Petit de Julleville*, ouv. cité, t. VII, p. 532.) Il n'est pas maître de sa langue. Mais s'il est écrivain effacé, c'est un noble esprit, animé des intentions les plus généreuses.

Nous venons de considérer les écrivains qui servent à Mme de

Staël d'éclaireurs littéraires. Il nous reste maintenant à examiner ceux qui l'initient aux sciences philosophiques, tâche beaucoup plus ingrate, mais, au fond, indispensable. Nous avons pu constater, par l'examen sommaire de sa *Littérature*, parue en 1800, qu'elle savait, à cette époque déjà, juger les poètes de la Germanie, encore que ses appréciations eussent dû parfois être plus précises et mieux justifiées (1). En tout cas ce qui lui était absolument nécessaire, même en 1810, c'était un érudit qui voulût bien se charger de l'aider dans l'étude si ardue de la métaphysique allemande. Lire dans le texte, Kant, Fichte, Schelling, Jacobi, Hegel, eût été certes une tâche au-dessus des forces de Mme de Staël. C'est à ce point de vue surtout que le concours de Gérando, d'Ancillon, de Charles de Villers et de Schlegel lui était précieux.

Gérando, un des propagateurs de l'enseignement mutuel, s'était mis, durant son séjour dans les pays d'outre-Rhin, à étudier le mouvement philosophique de l'Allemagne, ce qui lui permit, en 1801, de faire paraître son *Histoire comparée des Systèmes de Philosophie relativement aux principes des connaissances humaines*, ouvrage dans lequel, à côté de Descartes, Pascal, Bossuet, Malebranche, les penseurs allemands occupent une bonne place. L'auteur, tout en cherchant à faire ressortir les traits distinctifs et l'originalité des diverses philosophies étrangères, se préserve de tout fétichisme (ce grand défaut de Charles de Villers) et garde une légitime admiration pour

---

(1) A en juger par une missive qu'elle écrit le 22 avril 1797, donc peu avant la publication de sa *Littérature*, à un de ses amis de Zurich, H. Meister, elle ne possède encore à cette époque qu'une connaissance plus que superficielle de l'allemand; ou plutôt elle s'avoue à cet égard d'une ignorance presque complète, si nous prenons à la lettre le passage que voici : « Gœthe m'a envoyé avec la plus superbe reliure possible, un roman de lui nommé *Williamsmeister*. Comme il était en allemand, je n'ai pu qu'en admirer la reliure! » Ceci semble prouver que les leçons d'allemand de son premier maître, Bonstetten, ne lui avaient guère profité; ce ne fut qu'en liant connaissance avec de Villers et Schlegel qu'elle apprit la langue d'une façon plus sérieuse. (Voyez Lady BLENNERHASSETT, ouv. cité, vol. II, p. 565.)

l'intellectualité nationale, du moins en ce qu'elle a de grand, de noble et de sain.

Citons un fragment de sa lumineuse appréciation consacrée à l'auteur des *Nouveaux Essais sur l'Entendement*, appréciation que M[me] de Staël a sûrement utilisée :

« Le trait dominant et caractéristique du génie de Leibnitz est un esprit de suite, une force d'association, une harmonie singulière qui rapporte toujours les notions les plus lointaines à quelques idées simples et fondamentales... En un mot, on pourrait définir ce vaste génie comme il a défini l'ordre : la variété dans l'unité. » (*Histoire comparée*, p. 77.)

Plus loin il poursuit : « Un autre trait non moins remarquable dans ce grand homme, c'est un esprit d'inquisition et de recherche qui, dans les matières historiques, le ramène sans cesse à l'origine des nations; dans les questions grammaticales, à la formation primitive des langues ; en géométrie, lui fait concevoir les plus importants problèmes ; en philosophie, lui fait demander constamment le *pourquoi* de chaque chose. Or ce trait de son caractère il l'a peint d'une manière non moins sensible dans le principe de la *raison suffisante*. » (*Id.*, p. 80.)

Un autre guide pour M[me] de Staël fut Ancillon.

Cet érudit, petit-fils d'un pasteur protestant de Paris, mais né lui-même à Berlin, passa une grande partie de son existence en Allemagne, y frayant avec l'élite intellectuelle de la nation. Combinant l'esprit de recherche minutieuse et approfondie du Germain avec la clarté française, il gagna bientôt toutes les sympathies littéraires de M[me] de Staël, qui apprécie fort élogieusement son ouvrage sur la *Nouvelle Philosophie de l'Allemagne*.

« Ce livre réunit, dit-elle (*De l'Allemagne*, p. 460), la lucidité de l'esprit français à la profondeur du génie allemand. M. Ancillon s'est déjà acquis un nom célèbre comme historien ; il est incontestablement ce qu'on a coutume d'appeler en France une bonne tête ; son esprit même est positif et méthodique, et c'est par son âme qu'il a saisi tout ce que la pensée de l'Infini peut présenter de plus vaste et de plus élevé. Ce qu'il a écrit sur ce sujet porte

un caractère tout à fait original; c'est, pour ainsi dire, le sublime mis à la portée de la logique; il trace avec précision la ligne où les connaissances expérimentales s'arrêtent, soit dans les arts, soit dans la philosophie, soit dans la religion; il montre que le sentiment va beaucoup plus loin que les connaissances et que par delà les preuves démonstratives, il y a l'évidence naturelle; par delà l'analyse, l'inspiration; par delà les mots, les idées; par delà les idées, les émotions, et que le sentiment de l'infini est un fait de l'âme, un fait primitif sans lequel il n'y aurait rien dans l'homme que de l'instinct physique et du calcul. »

On s'explique facilement ce langage admiratif quand on songe à l'étroite affinité que les idées exprimées dans ce livre présentent avec l'état d'âme de Mme de Staël; car elle aussi, nous le savons, met le sentiment délicat, l'émotion généreuse bien au-dessus de la froide et terne analyse philosophique.

Ce n'est, du reste, pas une chose exceptionnelle, même chez les écrivains dont le but est essentiellement moralisateur. Car, comme le fait remarquer Gérando, l'historien que nous citions tout à l'heure, « Fénelon, dans les plus arides questions de la métaphysique, sut porter encore les brillantes facultés de son imagination et les douces affections de son cœur (1) ».

Ancillon ne se laisse pourtant pas entraîner trop loin par les considérations sentimentales; il insiste à plusieurs reprises sur la nécessité de bien distinguer l'élément subjectif de l'élément objectif. Dans son *Essai sur la Science et la Foi philosophique* (édition de 1830, Paris, p. 35), il dit :

« Ce qu'il y a de plus important et de plus difficile sera toujours de tracer une ligne de démarcation nette et tranchante entre ce qui est purement subjectif et ce qui est objectif, ce qui nous est donné indépendamment de notre manière de voir, en un mot, entre les sensations et les intuitions. »

---

(1) De Gérando, *Histoire comparée des Systèmes de Philosophie*, p. 34.

Il apprécie d'une façon assez judicieuse le philosophe de Kœnigsberg.

« Kant, dit-il (même ouvrage, p. 41), a nié sous le rapport théorique toutes les vérités qu'il a admises plus tard dans le sens pratique. Il leur refusait toute certitude en théorie parce qu'il était impossible à ses yeux de la démontrer ; mais tout en les niant sous ce point de vue, il les admettait et les affirmait comme objets de la foi, d'une foi qui naissait d'une nécessité intérieure et irrésistible. »

Il est regrettable que Mme de Staël n'ait pas tenu suffisamment compte, dans ses appréciations, des avis de ce philosophe qui « porta dans l'histoire, dit Mignet [1], un tranquille bon sens et une honnêteté intelligente » ; elle écouta davantage les dithyrambes par lesquels Villers célébrait les gloires de l'Allemagne.

Le moment est venu pour nous de considérer d'un peu plus près cette personnalité assez curieuse.

« Villers représente, dit très justement Paul Gautier [2], les tendances maîtresses de l'idéologie, mais d'une idéologie teintée de germanisme, dégagée des préjugés purement français, élargie par l'expérience d'une grande Révolution, le spectacle d'une nation étrangère, la connaissance approfondie de ses mœurs et da sa littérature. Le cosmopolitisme le plus absolu et un dédain souvent injuste de la France et des Francais, l'opposition décidée au catholicisme, à ses conséquences politiques et sociales, l'horreur de la guerre et de la conquête » ; tels sont les traits distinctifs et essentiels de son caractère.

Avec son orgueil mêlé d'une dose de pédantisme, avec ses prétentions antifrancaises, celui qu'on a parfois appelé le *Janus bifrons* n'évoque pas un souvenir très sympathique ; il n'en est pas moins vrai qu'il a exercé pendant quelque temps sur Mme de Staël une véritable fascination : ce qui nous force à donner

---

(1) MIGNET, *Notices et Portraits historiques et littéraires*, éd. de 1854, p. 123.

(2) PAUL GAUTIER, *Un Idéologue sous le Consulat et le Premier Empire*. (REVUE DES DEUX MONDES, t. XXXII, 1906.)

quelques détails sur sa vie, d'autant qu'il est, comme écrivain, assez peu connu.

Né le 4 novembre 1765 à Boulay, petite ville de la Lorraine, il fut élevé chez les Bénédictins de Metz et ne montra d'abord qu'une intelligence médiocre (1). Ce ne fut que vers l'âge de vingt ans que se révélèrent chez lui des aptitudes prononcées pour tout ce qui touchait au raisonnement et aux sciences spéculatives. Comme il n'était pas d'origine noble et que son père n'avait réussi que par une sorte d'artifice, à faire ajouter à son nom la particule *de* (qui fut, du reste, maintenue dans la suite), le jeune homme, qui avait choisi la carrière des armes, éprouva de sérieuses difficultés à se faire admettre dans le corps essentiellement aristocratique des officiers de Toul, et plus tard dans celui de Metz. Ce fut peut-être là, pour lui, un premier grief envers sa patrie. Cependant son extérieur agréable, l'élégance de ses manières et de son langage firent bientôt de Charles Villers une des personnalités les plus réputées dans les cercles littéraires comme dans les réunions mondaines.

Une œuvre de jeunesse, le *Magnétiseur amoureux* (publiée vers 1785), révèle, à côté de certaines concessions qu'il fait à la mode de l'époque, son goût pour les spéculations métaphysiques.

Quand éclata le formidable mouvement révolutionnaire dont Metz ne manqua pas d'entendre les échos, Villers aussi se laissa d'abord entraîner; puis ne remarquant que les excès de la Révolution sans pouvoir se rendre compte des réformes salutaires qu'elle allait plus tard provoquer, il vit dans ce qui se passait des symptômes de dégénérescence morale et intellectuelle; il songea dès lors pour la France à une régénération vigoureuse. Seulement, par quel moyen la réaliser? L'occasion, lui parut-il, s'en offrit bientôt.

Se sentant mal à l'aise au milieu des Jacobins, notre officier

---

(1) D'HAUSSONVILLE, *Correspondance inédite*. REVUE DES DEUX MONDES, 1er décembre 1913.)

s'enfuit le 27 novembre 1792 en Allemagne. Ce fut le point de départ d'une vie nouvelle; son énergie trouva dès ce moment à se dépenser. L'Allemagne devint sa terre bénie, le pays de ses rêves; il se mit à en étudier fiévreusement tous les symptômes de vie artistique et intellectuelle. En 1796, alors qu'il a déjà trente et un ans, nous le trouvons encore comme élève à la célèbre Université de Gœttingue, buvant à longs traits à cette source féconde de science et de philosophie.

Ce qui l'éblouit et le charme c'est à la fois la profondeur et l'universalité des connaissances, l'infatigable ténacité du chercheur qui se plaît à sonder des abîmes, impénétrables, croit-il, aux Français; et d'autre part, en dépit d'une certaine contrainte extérieure, d'une sorte de raideur compassée, la délicatesse et la noble générosité des sentiments. Mme de Staël, elle, à son arrivée en Allemagne, sentira douloureusement ce manque de souplesse et de grâce extérieure. Parisienne de goût et d'esprit, elle ne peut s'accommoder d'une pareille indifférence pour tout décorum (1). Charles de Villers, bien loin de s'en froisser, y trouve une sorte de plaisir : c'est qu'à son premier contact avec les peuples d'outre-Rhin, il se germanise immédiatement (2).

De cette époque de sa vie datent les *Lettres westphaliennes*, où l'écrivain manifeste tout son enthousiasme pour l'intellectualité allemande. Le souvenir récent de l'*Hermannschlacht* de Klopstock, dont la lecture l'a ravi, s'y mêle aux impressions personnelles les plus vives; à côté de cela se trahit aussi l'admiration du jeune homme pour l'immortel philosophe de Kœnigsberg dont il va faire désormais une sorte d'idole au point de vue métaphysique.

---

(1) Elle écrit de Forbach à Villers : « Je n'en trouve pas moins l'extérieur allemand fort peu esthétique. » (*Correspondance inédite*, REVUE BLEUE, p. 912, 1880.) Qu'on se rappelle encore ce passage : « Arrêtée dans l'auberge d'une petite ville, j'ai entendu un piano sévissant dans une chambre enfumée où des vêtements de laine chauffaient sur un poêle de fer. Il me semble qu'il en est de même de tout; c'est un concert dans une chambre enfumée. »

(2) Nous nous bornons pour le moment aux rapprochements généraux, réservant pour la troisième partie de notre étude les comparaisons de détail.

En 1797, notre officier a le bonheur de voir s'ouvrir dans la nouvelle revue, *Le Spectateur du Nord*, un débouché tout prêt à faire bon accueil désormais à ses travaux littéraires et philosophiques. Des personnalités comme Rivarol, Chênedollé, Fontanes, Delille y collaborent à l'occasion; nul d'entre eux n'apportera au soin de soutenir le nouvel organe le zèle assidu de Charles de Villers. Notre écrivain y publie d'abord une série d'articles sur Kant; puis, condensant ses recherches, il fait paraître, peu après, son volume sur la *Philosophie de Kant* (1801). Dans ce livre il oppose à ce qu'il appelle la frivolité, la légèreté superficielle des Français, la profondeur et la maturité de jugement des intellectuels d'outre-Rhin.

« Notre culture et notre célébrité littéraire, dit-il (*La Philosophie de Kant*, Introduction, p. XLVI), ont commencé par les belles-lettres, et les sciences ne sont venues qu'ensuite; il y a eu les poètes, les romanciers, et puis les savants... Les Allemands, au contraire, ont été savants longtemps avant que d'être littérateurs. Ils avaient des mathématiciens, des physiciens de premier rang, tandis qu'en littérature ils n'avaient encore que des commentateurs et des érudits.

» Ici (donc en France), poursuit-il (Introduction, p. L), le bel esprit exerce une sorte d'influence despotique sur les sciences; il tend continuellement à les attirer vers le superficiel; là, ce sont les sciences qui exercent leur influence sur le bel esprit et qui tendent à lui donner de la consistance et de la profondeur.

» Ici plus d'un auteur a été obligé de s'excuser d'être trop abstrait et trop scientifique; là un auteur paraîtrait inexcusable s'il n'était point scientifique. »

Selon de Villers, la philosophie germanique, particulièrement le système de Kant, aura pour résultat de régénérer la nouvelle jeunesse française, si du moins celle-ci veut profiter des salutaires leçons du grand penseur et entrer dans ce monde si différent.

« Il semble, dit-il, en effet, qu'il y ait une distance infranchis-

sable de l'esprit français à l'esprit allemand ; ils sont placés sur deux sommets entre lesquels il y a un abîme. C'est sur cet abîme que j'ai entrepris de jeter un pont (p. LXIV). »

Remarquons toutefois que notre écrivain, emporté par son enthousiasme de germanophile, exagère, en parlant d'abîme, les divergences qui existent ou qui existaient il y a cent ans entre le monde gaulois et les peuples d'outre-Rhin. Cette philosophie allemande tant vantée — non sans quelque motif, je le veux bien — va plus d'une fois, au cours du XVIII[e] siècle, chercher des sources d'inspiration chez les idéologues français. Kant en particulier, sauf quand il s'élève à ces considérations d'ordre tout à fait transcendant qui lui sont spéciales et auxquelles l'ont préparé de fortes études de mathématiques et d'astronomie, sauf cela, dis-je, emprunte en bien des passages des idées et des arguments à J.-J. Rousseau, à Montesquieu, même à Voltaire [1].

Ce qui est vrai, c'est que l'esprit français, plus sociable, s'applique davantage aux recherches d'ordre pratique, économique, politique ; les intellectuels d'outre-Rhin, plus portés vers le recueillement et la solitude, se plaisent plutôt aux abstractions, aux études transcendantes de la métaphysique.

Toujours est-il que l'ouvrage de Villers sur la philosophie kantienne n'obtint pas le succès que l'auteur s'en était promis : Les Allemands s'étonnaient de ne voir dans ce livre que la reproduction de leurs propres idées ; les Français étaient mécontents du dédain que l'auteur affectait pour eux. Ils trouvaient aussi qu'un peu de modestie eût été nécessaire à Villers [2].

Avec ces recherches opérées dans le domaine d'une métaphysique assez nébuleuse, l'érudit lorrain mène de front ses études dans le champ moins aride de l'esthétique et publie, dès 1800,

---

(1) Rousseau, nous raconte Lady BLENNERHASSETT (ouv. cité, vol. I, p. 292), passionnait vraiment Kant. On dit qu'il sacrifia à plusieurs reprises sa promenade quotidienne pour lire l'*Émile*.

(2) P. GAUTIER, *Un Idéologue*. (REVUE DES DEUX MONDES, t. XXXII, 1906.)

ses *Considérations sur l'état actuel de la Littérature allemande par un Français*, ouvrage qui porte comme épigraphe : *Suum cuique*. Tandis que la France souffre, à son avis, de la centralisation excessive et tyrannique de la littérature et que des femmes d'esprit frivole lui font trop souvent la loi, l'Allemagne, à cause même de son morcellement en petits États, garde son indépendance artistique et intellectuelle. D'un autre côté, si l'écrivain français, par suite de l'habitude qu'il a de généraliser, par suite aussi de sa prédilection pour la vie bruyante et animée des grands centres, possède une incontestable supériorité dans la poésie dramatique, l'Allemand, lui, ne peut espérer atteindre au même niveau qu'en donnant à ses pièces de théâtre un caractère de plus en plus national : c'est tout le passé de sa race qu'il doit s'appliquer à faire revivre.

M[me] de Staël, dans sa célèbre théorie sur le romantisme, insiste aussi, nous le savons, sur le caractère national de cette nouvelle poésie. L. Wittmer (*Charles de Villers*, p. 375) fait remarquer à ce propos :

« D'autres, sans doute, avant M[me] de Staël, avaient employé ce terme de romantisme ; on le trouve chez Rousseau, Marmontel, Ducis ; mais chacun d'eux lui donnait un sens quelque peu différent, et c'est bien M[me] de Staël qui le choisit pour désigner le mouvement d'idées qui devait renouveler la littérature française. Mais ici encore elle n'arrivait qu'après de Villers, qui venait de donner au mot *romantique* son sens moderne et fécond, puisqu'il désignait par là une inspiration poétique nationale, opposée au genre dit classique. »

L'ouvrage que nous venons d'apprécier brièvement est, ce semble, le plus modéré de tous ceux de Charles de Villers ; et malgré cela, dans le tableau qu'il nous offre, les nuances sont bien plus fortes et les couleurs plus vives que dans le livre de M[me] de Staël.

Entre-temps, la publication du *Cours de Littérature* de La Harpe, dicté par un esprit classique outré et exclusif, ayant soulevé l'indignation de notre Francais germanisé, celui-ci se

met une bonne fois à examiner la valeur respective des deux langues. De là sa nouvelle œuvre : *Considérations sur la prééminence des deux langues allemande et française*. L'auteur, tout en reconnaissant que son idiome national occupe *en fait* le premier rang, revendique en droit cette priorité pour l'idiome allemand, qui, comme le grec, est une langue à la fois riche, variée et vivante, tandis que le français lui paraît comme ankylosé dans des formes stéréotypées. Mme de Staël s'inspire de ces observations, mais en atténuant ce qu'elles ont de trop raide au point de vue français.

« Un des grands avantages des dialectes germaniques en poésie, dit-elle (*De l'Allemagne*, p. 147), c'est la variété et la beauté de leurs épithètes. L'allemand, sous ce rapport, peut se comparer au grec ; on sent dans un seul mot plusieurs images, comme dans la note fondamentale d'un accord on entend les autres sons dont il est composé, ou comme certaines douleurs renouvellent en nous la sensation de celles qui en dépendent. On ne dit en français que ce qu'on veut dire et l'on ne voit point errer autour des paroles ces nuages à mille formes qui entourent la poésie des langues du Nord et réveillent une foule de souvenirs. »

Mme de Staël insiste donc sur la précision de la langue française et sur le caractère un peu vague et flottant des mots composés propres aux langues germaniques ; ces mots, sous une forme suggestive, embrassent et dépeignent à la fois plusieurs traits, tandis que le français se contente d'évoquer une seule image, mais claire et nette.

Cependant le *Spectateur du Nord*, que les tendances trop radicales et trop arrêtées de Charles Villers, son principal collaborateur, discréditaient aux yeux du public français, ne faisait plus que végéter. C'est dans *Polyanthea*, revue dirigée par Reinhard, que l'infatigable champion de l'idée allemande fit paraître (en 1806) un long article intitulé : *Essai d'Érotique comparée, ou Essai sur la manière essentiellement différente dont les poètes français et allemands traitent l'amour.*

La première idée de cette étude lui avait été fournie par l'*École d'Esthétique* de Jean-Paul Richter [1], qui fut pendant quelque temps son poète favori. L'auteur allemand cherche à prouver le bien-fondé de cette assertion : Les poètes les plus grands furent toujours les plus chastes. On peut se rappeler ici ce que nous avons entendu affirmer (p. 108) à Benjamin Constant sur le même sujet. Charles Villers, lui aussi, oppose l'amour frivole, léger, purement sensuel tel que le décrivent les poètes français, à l'affection durable et profonde dont les écrivains de l'Allemagne se plaisent à nous montrer les charmes intimes. Il y a ici, comme dans les autres ouvrages de Villers, de l'exagération et du parti pris contre tout ce qui s'appelle Français. C'est un tort que de trop généraliser dans ces questions.

Mme de Staël s'inspire en plus d'un passage des considérations de l'érudit lorrain ; mais elle puise également aux sources de sa propre expérience.

Les deux écrivains, à cette heure, se connaissent de réputation depuis quelques années ; car déjà la *Littérature* de Mme de Staël porte en certains endroits la marque du Français germanisé ; ils ont correspondu ensemble, mais ils ne se sont

---

(1) Remarquons, ici, puisque nous venons de faire allusion au poète d'*Hespérus*, que Villers et Mme de Staël eurent quelque peine à se mettre d'accord au sujet de son mérite comme poète. Lors de la visite que l'auteur de l'*Allemagne* fit, à Metz, à l'auteur de la *Philosophie kantienne*, il y eut entre eux quelques discussions qui, pour courtoises qu'elles fussent, ne manquèrent pourtant pas de vivacité. Mme de Staël, tout en rendant hommage aux connaissances de Villers, tout en se laissant gagner par cette sorte de séduction qu'il savait mettre dans sa mimique et son langage, ne pouvait s'empêcher de trouver chez *Richter* (qu'elle avait commencé à lire) bien des niaiseries et des naïvetés puériles. Villers s'indignait et protestait : « Ma chère amie, veuillez réfléchir. Examinez bien ses œuvres avant que de condamner un tel homme ! »

Les idées de Mme de Staël ne devaient pas tarder à changer sur ce point ; son séjour à Weimar, ses entretiens nombreux avec les célébrités d'outre-Rhin allaient bientôt modifier sa manière de voir. (Voyez Paul Gautier, *Un Idéologue sous le Consulat et le Premier Empire* (Revue des Deux Mondes, t. XXXII, 1906) ; voyez aussi une intéressante étude de F. Baldensperger sur le *Songe de Jean Paul*. (Revue universitaire, 1908.)

point encore rencontrés. L'occasion d'une entrevue, vivement désirée d'ailleurs de part et d'autre, s'offre pour eux le 31 octobre 1803 [1].

Villers, ayant vu rapporter le décret d'exil qui l'avait banni, se trouvait en ce moment à Metz. Il venait d'essayer de gagner à la cause de l'intellectualité germanique le consul Bonaparte, qui avait paru lui témoigner de l'intérêt. Vain espoir! Désappointé, l'ardent protagoniste de l'Allemagne était rentré dans sa patrie.

Mme de Staël, exilée — on se le rappelle — et songeant d'autre part à remplacer le précepteur de son fils (Bosse), dont elle n'était point satisfaite, par un autre maître allemand plus capable, désirait tout d'abord entretenir l'officier de cette importante question; elle comptait aussi sur lui pour l'accompagner dans ses pérégrinations à travers les pays d'outre-Rhin.

Si chez de Villers la première entrevue qu'il eut avec l'auteur de l'*Allemagne* fit naître cette sorte de sympathie admirative qu'éprouve toute âme sensible pour une femme de talent qui a souffert, elle produisit chez la romanesque Mme de Staël un mélange d'enthousiasme et d'enchantement qui ne devait pas tarder à prendre les proportions — disons le mot — d'une véritable passion.

L'officier, pour lors âgé de trente-huit ans, possédait, nous l'avons dit, au suprême degré le talent de la séduction. Sa conversation avait cette grâce pleine d'urbanité, cette exquise finesse qui plaît tant aux personnes sentimentales; sa figure, d'autre part, le timbre de sa voix, toute sa personne exerçait une sorte de prestige plein d'attrait, auquel il était difficile de se soustraire. Ajoutez qu'il avait au moral ce mélange de noble fermeté, de courtoisie, de souplesse conciliante qui, aux yeux de l'auteur de *Corinne*, formait l'idéal d'un époux. Ce qui

---

[1] L'officier qui, déjà au printemps de 1801 s'était rendu à Paris avec l'espoir d'y rencontrer Mme de Staël, fut désolé de ne pas la voir.

l'effrayait chez Benjamin Constant, ce qui lui faisait renoncer, de ce côté, à toute idée matrimoniale, c'étaient les crises d'étrange brusquerie et de violence farouche, c'était aussi le manque absolu d'équilibre et les allures autoritaires : de Villers avait précisément ou semblait avoir les qualités opposées.

Il fit à sa visiteuse des descriptions enthousiastes des pays germaniques. Pendant plusieurs semaines, Mme de Staël resta sous le charme de cette parole chaude, vibrante, aux intonations tour à tour émues et passionnees. Ces entretiens, qui traçaient de la Germanie une image si vivante et si pleine de relief, — encore que la note en fût trop constamment laudative, — agirent avec une extraordinaire puissance sur le cœur et l'imagination de l'auditrice : on peut affirmer qu'ils eurent, dans la genèse du livre *De l'Allemagne*, une part plus considérable que les renseignements recueillis de la bouche même des écrivains allemands. La pensée des Schiller, Gœthe, Wieland, Fichte, Jacobi, comme en général de tous ceux qui s'exprimaient difficilement en français, n'arrivait à Mme de Staël qu'obscurcie, mutilée, affaiblie : ici, lumineuse et féconde, elle jaillissait comme de source.

Dès ce moment, aux yeux de Mme de Staël, le type idéal du Germain s'incarna dans la personne de son révélateur ; et, pour dépeindre le caractère national des Allemands, elle se souvint de toutes les qualités qui l'avaient frappée chez de Villers ou dont elle s'était plu à parer le héros de cette idylle, hélas ! bien courte : noble désintéressement, générosité chevaleresque, universalité des connaissances, unie à une sorte d'exaltation mystique.

Le rêve caressé par la sentimentale baronne ne put se réaliser. L'officier était à ce moment engagé dans d'autres liens : une certaine Dorothée Schloetzer [1], plus tard femme du sénateur

---

[1] Cette Dorothée, fille de l'historien Schloetzer, professeur à Gœttingue, s'était prise d'affection pour Villers et avait beaucoup contribué à sa germanisation excessive.

Rodde, avait alors ses préférences. Il s'ensuivit entre Mme de Staël et lui une scène violente, d'autant plus explicable que la rivale en question n'avait aucune des qualités que l'on prise d'ordinaire chez les femmes, et la rupture fut presque immédiate (1).

Mais chez les natures généreuses les sentiments de rancune ne perdurent pas. C'est ainsi que, malgré le cruel chagrin qu'elle ressentit les premières semaines, Mme de Staël vit peu à peu renaître le calme dans son âme; elle garda toujours à Charles de Villers un souvenir affectueux et reconnaissant.

Le savant lorrain qui, en dépit de toutes les difficultés, avait fini par faire ce qu'on appellerait aujourd'hui sa trouée dans le monde intellectuel, fut appelé peu après à une chaire de littérature à cette même université de Gœttingue qu'il affectionnait si vivement.

Portant alors ses investigations sur d'autres points, il publia (en 1808) son *Coup d'œil sur les Universités et le mode d'instruction publique de l'Allemagne protestante*. Ce livre faisait connaître au public français l'organisation des universités allemandes en insistant sur le caractère encyclopédique et approfondi de leur enseignement. Il rédigea en outre une sorte d'apologie du protestantisme qui parut sous le titre : *Essai sur la Réformation de Luther*.

Et lorsqu'en 1813 le grand ouvrage de son amie fut enfin sorti de presse, c'est Villers qui, le premier, en publia un compte rendu (2). Il ne survécut d'ailleurs pas longtemps à cette publication : en février 1815, une attaque d'apoplexie mit fin à ses jours.

---

(1) Mme de Staël, ne pouvant au début dissimuler son mécontentement, écrit, peu après, ces lignes dictées par une amère jalousie : « Villers, qui est très aimable et très spirituel, passe sa vie avec une grosse Allemande qui a pour lui une admiration sans perspective où tout est sur le même plan comme dans les anciennes peintures, et quand on veut nuancer des observations, il croit qu'on est une frivole Française; tout lui paraît léger et superficiel à côté de sa bonne petite lapine; et lui, Villers, s'il vivait dans une autre société, aurait éminemment de goût et de finesse. (Voyez L. Wittmer, *Charles de Villers*, p. 188.)

(2) Cet article parut dans les *Gœttingische gelehrte Anzeigen* de 1813.

Si l'influence du professeur de Gœttingue fut à la fois sentimentale et scientifique, l'action de Guillaume Schlegel, l'autre grand inspirateur de Mme de Staël, fut purement technique. D'un caractère prétentieux, fort épris de lui-même, il affectait dans ses manières et dans sa mise une coquetterie presque féminine; très susceptible quand il s'agissait de lui, il lui arrivait assez souvent de manquer de délicatesse vis-à-vis des autres. Mais sous le rapport scientifique, il possédait une rare érudition, encore que la justesse du coup d'œil lui fît parfois défaut. Philologue, critique d'art et de littérature, philosophe, poète à ses heures, possédant à la fois les langues classiques et les idiomes du Nord, il fut pour Mme de Staël un auxiliaire précieux dont le secours, à cause de ses fonctions mêmes, lui était assuré d'une façon permanente. On connaît ses *Traductions de Shakspeare* (1797) ses *Considérations sur la Civilisation en général*, son *Cours d'Art et de Littérature dramatique* (1809), sa fameuse *Comparaison des deux Phèdres* (1812), qui fit beaucoup de bruit malgré son évidente partialité. Sans doute l'auteur se montre vis à-vis d'Euripide critique pénétrant et judicieux ; mais pour ce qui concerne Racine, Schlegel, égaré par le parti pris, le renferme en quelque sorte dans un dilemme, et un dilemme quelque peu ridicule: car il lui dit à peu près ceci : « Tu copies, donc tu n'es pas un inventeur; tu inventes, donc tu es un mauvais copiste (1). »

Il est curieux aussi de voir comment Schlegel passe, au point de vue religieux, du ton de la raillerie sceptique à un langage empreint d'une gravité respectueuse. Écoutons un spécimen du premier genre :

« J'ai connu beaucoup de mystiques qui ne se lassaient point de dire que dans toutes les combinaisons de la vie il faut bien se garder de prendre une résolution de son propre chef, qu'il faut attendre les impulsions d'en haut, qu'on obtient par

---

(1) Louis de Loménie, *Galerie des Contemporains illustres*, t. II, p. 408.

la vertu des prières ; enfin qu'il faut laisser faire la Providence, qui sait mieux que nous ce qui nous est nuisible ou salutaire. Mais je n'ai jamais vu un seul homme de cette secte qui, surpris par une averse, n'ait déployé son parapluie. » (*Œuvres de Schlegel*, édition Boeking, t. I, p. 208.)

Cette boutade pourrait faire rire quelque sot : mais ce n'est pas de la fine plaisanterie. Peut-on d'ailleurs manquer à ce point de logique? Est-ce parce qu'un chrétien compte sur la vertu des prières qu'il doit, dans les circonstances les plus banales, espérer que Dieu va, pour lui, déroger aux lois de la nature?

Ailleurs notre philosophe dit sur le même ton :

« Ordonner de mortifier la chair ici-bas et la faire participer ensuite à la félicité éternelle c'est une singulière inconséquence. Si les délices du séjour céleste sont toutes spirituelles, la chair n'en sera nullement gratifiée ; pour les satisfaire il faudrait que la vie future des chrétiens ressemblât au ciel d'Indras ou au paradis de Mahomet. » (Tome I, p. 217.)

Comme si pour le corps il ne pouvait y avoir que des jouissances basses et charnelles! Comme si, par là même que notre dépouille matérielle recouvre une âme purifiée, idéalisée, elle ne participait pas aux inaltérables perfections de celle-ci !

Et c'est le même homme, pourtant, qui écrit dans un autre passage (*Cours d'Art et de Littérature dramatique*) :

« La religion est la base de l'existence humaine. Le christianisme, religion aussi sublime que bienfaisante, a régénéré le vieux monde épuisé ; il est devenu, dans l'histoire des nouveaux peuples, le principe dirigeant et civilisateur. Et même aujourd'hui, que beaucoup d'hommes semblent s'être soustraits à son action éducatrice, ils se laissent, dans leur conception des choses humaines, plus influencer par lui qu'ils ne le soupçonnent. » (*Cours de Littérature dramatique*, p. 44.)

Un jour, il arrive à Schlegel d'écrire à Mathieu de Montmorency, ce vieil ami de M[me] de Staël :

« Je suis convaincu que le temps approche où tous les chrétiens se réuniront de nouveau autour des anciennes et vénérables bannières de la Foi. »

C'est dans ces passages-là qu'il sert surtout de guide à Mme de Staël; car elle ausi voudrait voir tous les croyants réunis en une vaste communauté d'esprit et de cœur.

Comme critique littéraire, Schlegel, nous le savons, vaut beaucoup mieux quand il apprécie les écrivains allemands ou anglais que quand il se mêle de juger les Français : vis-à-vis des auteurs de langue germanique et même souvent vis-à-vis des Espagnols, il se révèle analyste judicieux. Par contre les jugements qu'il émet sur Racine et Corneille, sans être précisément aussi injustes que ceux de Lessing, s'inspirent d'une étonnante étroitesse de vues. Quant à Molière, il le prend pour un vulgaire débiteur de farces !

Il ne semble pas, du reste, qu'au point de vue français il ait beaucoup modifié les idées de Mme de Staël. Elle eût eu grand tort de l'écouter en cette matière; nous aimons à croire qu'elle l'a fait le moins possible [1]. Toujours est-il que dans le livre *De l'Allemagne*, comme dans ses autres travaux, elle parle des classiques français avec une sincère admiration.

Au point de vue germanique c'est Schlegel qui, avec Charles de Villers, a la plus grande part dans la rédaction du célèbre ouvrage. Nous savons que Mme de Staël recourt non seulement aux écrits du précepteur de son fils, mais encore à ses conseils privés, aux éclaircissements donnés de vive voix.

Il ne faudrait pas pourtant, je pense, exagérer la portée de ces avis tout intimes. Mme de Staël, assez souvent, différa d'opinion avec son conseiller [2]. En outre, Schlegel n'a pas revu ni

---

[1] A propos de la *Comparaison des deux Phèdres,* Mme de Staël fait remarquer : « Cette brochure excita une grande rumeur parmi les littérateurs parisiens; mais personne ne put nier que M. Schlegel, quoique Allemand, n'écrivît assez bien le français pour qu'il lui fût permis de parler de Racine. » On le voit, elle n'a garde d'être trop explicite à ce sujet, et pour cause.

[2] Sismondi fait remarquer à propos de Schlegel (*Histoire des Littératures du Midi,* t IV, p. 110). Personne n'a mieux étudié les Espagnols que Schlegel; personne n'a développé avec plus d'enthousiasme la nature de cette poésie romantique qu'il n'est point juste de soumettre aux règles de l'autre; *et sa partialité a doublé son éloquence.*

corrigé le manuscrit de l'*Allemagne*. Tout d'abord il s'y trouve, en ce qui concerne certain poème du moyen âge — nous y reviendrons — des inexactitudes que le philologue n'aurait pas tolérées. Ensuite les traductions d'extraits que Mme de Staël glisse au milieu de divers chapitres pour confirmer la portée de ses jugements pèchent, elles aussi, par défaut de précision ; trop souvent l'auteur, sans chercher à serrer le texte de près, se contente d'une formule approximative ; parfois même l'idée n'est pas intégralement rendue. Ce sont là toutes particularités qui nous interdisent l'hypothèse d'une revision des manuscrits par Schlegel.

Nous traiterons, avec plus de détail, la question des rapports que notre auteur présente avec ses guides immédiats, lorsque nous nous occuperons plus spécialement de la philosophie et des beaux-arts de l'Allemagne. Pour le moment qu'on nous permette de nous borner à ces indications générales (1).

Nous voici du reste arrivés à la troisième, c'est-à-dire à la principale partie de notre travail, dans laquelle il s'agira d'analyser et d'apprécier, quant à sa valeur intrinsèque, le livre de notre écrivain.

---

(1) Il y aurait bien encore quelques mots à dire de certains guides moins importants comme Frédéric Schlegel, Werner et Humboldt ; mais nous préférons en parler à l'endroit précis où Mme de Staël s'est inspirée d'eux.

TROISIÈME PARTIE

Le livre « De l'Allemagne » considéré en lui-même.

APERÇU GÉNÉRAL.

C'est une question bien délicate et bien complexe que celle de savoir quelles sont les conditions requises chez un critique pour qu'il offre dans ses jugements les plus complètes garanties d'indépendance et d'impartialité. En France, par exemple, on se défiera toujours de l'appréciation émise par un Allemand sur la littérature française; et de l'autre côté du Rhin, on n'accueillera toujours qu'avec une prudente réserve les jugements d'un Français sur Schiller, Gœthe ou Klopstock.

Chateaubriand pouvait écrire il y a quelque quatre-vingts ans [1] : « Nul, dans une littérature vivante, n'est juge compétent que des ouvrages écrits dans sa propre langue. En vain vous croyez posséder à fond un idiome étranger; le lait de la nourrice vous manque, ainsi que les premières paroles qu'elle vous apprit à son sein et dans vos langes; certains accents ne sont que de la patrie. Les Anglais et les Allemands ont de nos gens de lettres les notions les plus baroques; ils adorent ce que nous méprisons, ils méprisent ce que nous adorons... Plus le talent est intime, individuel, national, plus ses mystères échappent à l'esprit qui n'est pas pour ainsi dire compatriote de ce talent. »

A côté d'exagérations manifestes, il y a, certes, une part de

---

(1) CHATEAUBRIAND, *Essai sur la Littérature anglaise,* vol. II, p. 203.

vrai dans ces lignes. *Toutes conditions égales d'ailleurs*, un étranger qui apprécie la littérature d'un peuple a généralement moins de compétence qu'un compatriote des écrivains qu'il s'agit de classer et de juger. Mais chez ce dernier l'impartialité est-elle aussi complète que chez un critique du dehors? Soyons juste et reconnaissons que si le chauvinisme jouait il y a un siècle un certain rôle dans les jugements esthétiques, à notre époque d'*internationalisation* (*sit venia verbo!*) il n'en est assurément plus de même.

Il reste pourtant toujours vrai — dirons-nous avec M. Victor Giraud ([1]) — « que le sentiment de la relativité artistique fait un peu défaut au critique d'une seule langue et d'une seule littérature ». Le Français ou l'Allemand qui ne connaît que son idiome national se trouvera plus d'une fois embarrassé quand il s'agira de juger un de ses compatriotes qui aura subi des influences littéraires exotiques.

M[me] de Staël est fort privilégiée sous ce rapport. Quoique née en plein Paris, elle a dans les veines un peu de sang germanique. A cet égard, comme il importe d'être précis autant que possible, donnons ici quelques détails sur son ascendance.

Les Necker étaient originaires d'Irlande. C'est à l'époque de la reine Marie que l'on perd pour la première fois leur trace dans la Grande-Bretagne; mais peu après on voit reparaître en Poméranie une nouvelle souche de cette famille. Martin Necker, fils d'un prédicateur de la paroisse de Wartenberg, exerça les fonctions d'avocat à Küstrin ([2]). Son fils Charles-Frédéric, né en 1685, eut l'honneur d'accompagner le jeune comte de Bernstorff dans différentes capitales de l'Europe; il fut ensuite appelé à une chaire de droit à l'université de Londres, mais revint peu de temps après à Genève: il y mourut en 1762.

Le grand-père de M[me] de Staël fut ce Charles-Frédéric Necker. On lui connaît deux fils : Louis, qui, plus tard, devint professeur

---

([1]) *Esquisses contemporaines.* (REVUE DES DEUX MONDES, p. 593, 1913.)
([2]) Lady BLENNERHASSETT, *Mme de Staël et son temps*, vol. I, pp. 6 et suiv.

à l'université de Genève, et Jacques, le célèbre ministre, père de notre *authoress* [1]. Ce dernier, né en 1732, passa tranquillement à Genève ses années d'enfance. Bien qu'il parût révéler peu d'aptitudes et de goût pour les spéculations commerciales, son père exigea qu'il se rendît à Paris pour s'y créer, comme il disait, une situation indépendante. Chose assez curieuse, dans cette vocation forcée, Jacques eut un prodigieux succès. Sans jamais se départir des principes d'une stricte loyauté, il acquit en relativement peu de temps une fortune considérable.

A l'âge de trente-deux ans il épousa Suzanne Curchod, fille du pasteur Curchod de Crassier; cette personne offrait dans le caractère un mélange d'austérité et de mysticisme sentimental; elle fut très heureuse de donner sa main à Jacques Necker [2].

Nous savons que cette union, cimentée par une inaltérable et mutuelle tendresse, fut calme et sereine comme un beau jour d'été. Nous avons déjà fait remarquer aussi (p. 15) que la fille de Necker, toute jeune, subit l'action du milieu genevois, de ce milieu plus ou moins cosmopolite, mais où l'influence de l'Angleterre et aussi l'influence germanique étaient prépondérantes. « L'intelligence, à Genève, dit très justement J. Texte [3], est latine, mais l'âme est souvent germanique. » Et, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, la mentalité genevoise lui fut inoculée non pas seulement par les séjours intermittents qu'elle fit dès son enfance dans cette ville, mais aussi par l'ascendant direct de ses parents.

Il semble donc qu'elle a reçu en quelque sorte comme apanage ancestral cet attachement instinctif qui la porte vers les pays de langues anglaise et allemande. En outre, les relations qu'elle noue de bonne heure dans ses salons avec les intellectuels de tous pays, la connaissance qu'elle acquiert des littératures et

---

(1) Lady BLENNERHASSETT, *Mme de Staël et son temps*, vol. I, pp. 6 et suiv.
(2) Elle avait d'abord été recherchée par l'historien anglais Gibbon; mais à cause de l'opposition très catégorique du père de l'érudit, ce mariage ne put s'accomplir.
(3) J. TEXTE, *J.-J. Rousseau et les origines du Cosmopolitisme littéraire*, p. 104.

des langues anglaise et allemande, — encore que, pour cette dernière, elle n'eut longtemps que des notions superficielles, — enfin ses nombreux voyages l'investissent, une fois qu'elle parvient à l'âge mûr, d'une véritable autorité en matière de critique.

Mais si la situation spéciale de Mme de Staël facilite à certains égards ses recherches, lui donne plus d'aisance et lui fait acquérir aussi cette dose d'audace indispensable à l'accomplissement de sa tâche, cette même situation, sous d'autres rapports, l'empêche d'être suffisamment objective et impartiale.

Mme de Staël, au moment d'étudier l'Allemagne, va y chercher — nous l'avons dit — une incarnation et du libéralisme (au sens de liberté relative) et du romantisme. A la France asservie par le despotisme impérial, elle prétend opposer l'Allemagne libre et indépendante; à la France bouleversée par des guerres continuelles, une Allemagne calme et pacifique; à la France trop imprégnée des doctrines littéraires du XVIIe siècle, elle veut opposer l'Allemagne acquise à d'autres tendances. Il s'ensuit que tout ce qui, dans cette Germanie politiquement si morcelée, n'est pas libre, ne doit pas être compris dans l'appréciation de l'ensemble, ou si l'on se donne la peine de le juger, ce sera dans un sens péjoratif. C'est ce qui arrive pour l'Autriche, pays essentiellement monarchique. Aux yeux de Mme de Staël, la littérature ne peut guère s'y épanouir, faute de liberté suffisante; quant à la musique, si l'auteur parle de Mozart et de Haydn, elle ignore le célèbre Bach; elle ne dit même pas un mot de l'illustre Beethoven.

D'autre part, conformément au point de vue où elle se place, Mme de Staël n'envisage dans la littérature de l'Allemagne que l'élément romantique ou du moins ce qui lui paraît tel. Elle laisse de côté les écrivains du XVIIe siècle et ceux de la première partie du XVIIIe, sauf Gottsched et Bodmer, dont elle parle une fois en passant.

Mais nous aurions mauvaise grâce à trop insister sur cette lacune, puisque la poésie d'outre-Rhin n'arrive à son complet épanouissement que vers 1750; avant cette époque, ce ne sont

que des tâtonnements, de timides essais. Deux ou trois noms plus remarquables peut-être émergent seuls du sein de l'insignifiance.

Un grief plus sérieux, que nous regrettons de devoir formuler, c'est celui-ci : Mme de Staël, hantée de ce que l'on pourrait appeler le fantôme de la perfectibilité, base trop souvent ses appréciations sur ce critère. L'humanité, d'après elle, évoluant depuis des siècles dans le sens d'un progrès continu, arrive avec la Réforme à un stade d'admirable civilisation. C'est Luther qui apporte avec lui la lumière ; et plus le protestantisme fera des progrès parmi les nations, plus cette lumière sera éclatante. Mais les peuples qui ne se sont pas déclarés partisans de la Réforme ne pourront évidemment participer à ses bienfaits. De là le peu de prospérité de l'Autriche, où la religion de Luther n'a pas porté ses fruits.

Si Mme de Staël avait pu vivre encore quelques années, elle aurait vu des poètes comme Lenau, Rückert, Grillparzer lui donner un formel démenti.

Soyons juste toutefois. Lorsqu'il arrive à notre écrivain de faire table rase de tout esprit de système et de se laisser aller aux impulsions de sa nature foncièrement généreuse, d'obéir aux élans de son cœur enthousiaste, nous trouvons, dans le livre *De l'Allemagne* comme dans ses autres productions, des pages d'une analyse merveilleusement fine et pénétrante. On peut dire que ce qu'il y a de meilleur dans son œuvre c'est ce qui jaillit le plus spontanément de son âme, ce qu'elle écrit de bonne foi et tout naturellement.

Ajoutez que Mme de Staël, loin de suivre l'exemple de germanophilie outrancière de Charles de Villers, garde à sa patrie, malgré tous les déboires et toutes les amertumes éprouvées, la plus sincère et la plus chaleureuse affection. La France, pour elle, est « la terre de gloire et d'amour ». C'est précisément cet esprit parisien, ou, comme le dit Villemain [1], « ce coloris

---

[1] VILLEMAIN, *La Littérature française au XVIIIe siècle,* p. 495.

brillant de l'esprit français jeté sur l'élégance un peu laborieuse de l'art germanique » qui constitue un des principaux attraits de son livre.

Mme de Staël, désirant tracer à ses contemporains une image aussi complète que possible de l'Allemagne intellectuelle telle qu'elle se présente pour le moment à ses regards, divise son travail en quatre grandes parties. Dans la première, elle examine les mœurs des Allemands et trace en raccourci le tableau des principales villes qu'elle a parcourues. Elle décrit brièvement Weimar, Berlin, Vienne; puis, se basant sur les travaux de Villers, donne une idée de la vie universitaire de l'Allemagne.

La seconde partie est consacrée à l'étude de la littérature et des arts. Après avoir constaté que les Français, contrairement au peuple d'outre-Manche, ne rendent pas justice à la poésie germanique, Mme de Staël jette un rapide coup d'œil sur les principales époques de l'histoire littéraire.

Remontant aux origines médiévales de cette littérature, Mme de Staël attire notre attention sur le poème des *Nibelings* (sic) composé au XIIIe siècle. Sans donner une analyse exacte de cette épopée, que du reste elle n'a pas lue, elle fait pourtant remarquer « qu'on y voit l'héroïsme et la fidélité des hommes de cette époque où la nation germanique pouvait être considérée comme la plus belliqueuse de toutes les nations européennes » (p. 120). Notre auteur revient plus loin sur le célèbre poème, le baptisant, cette fois, du nom de *Nibelungs*. Elle en précise le sujet en disant : « Les grandes actions du héros de l'Allemagne du Nord, Sigefroi, assassiné par un roi bourguignon, la vengeance que les siens en tirèrent dans le camp d'Attila, et qui mit fin au premier royaume de Bourgogne, sont le sujet de ce poème. »

Si Mme de Staël, au lieu *des siens*, avait dit *sa femme Kriemhilde*, le terme eût été plus exact. C'est justement la fidélité conjugale inaltérable, mais unie chez cette reine farouche à un incoercible instinct de vengeance, qui forme, au point de vue des caractères, le trait dominant des *Nibelungen*; ce poème est,

en effet, tout imprégné encore de l'influence du vieux paganisme germanique et l'esprit chrétien ne s'y manifeste que faiblement.

Notre auteur, poursuivant son rapide aperçu, fait observer que la langue allemande, après avoir été cultivée par les moines et les chevaliers, le fut ensuite par les artisans. Elle cite ainsi les noms d'Hans Sachs, Sébastien Brandt (l'auteur de la *Nef des Fous*), mais sans juger leurs œuvres. Elle insiste davantage sur Luther, qui donne, dit-elle, au style allemand la vérité et la concision poétique tout à fait conformes au génie de cette langue.

Quant aux ouvrages d'Hagedorn, de Gellert, de Weiss, qui paraissent au XVIIe siècle, bien qu'ils ne soient pas dépourvus de mérite, ils présentent peu d'originalité et l'auteur ne s'y arrête guère; mais au XVIIIe siècle, la littérature s'épanouit dans toute sa richesse. Mme de Staël analyse successivement les productions de Wieland, Klopstock, Lessing, Winckelmann, Gœthe, Schiller, insiste sur les qualités poétiques de Zacharias Werner; puis, dans un dernier chapitre, après avoir examiné les romanciers et les historiens, elle étudie à grands traits les artistes.

La troisième grande partie du livre est consacrée à l'étude de la philosophie et de la morale; c'est alors que notre auteur, après avoir signalé les principales différences entre la philosophie française et la philosophie allemande, apprécie les célèbres penseurs tels que Kant, Fichte, Schelling, Jacobi, puis fait des réflexions d'ordre général.

Dans la quatrième et dernière partie, l'auteur examine la religion en Allemagne, indique les traits distinctifs du protestantisme et du culte catholique, consacre un chapitre aux théosophes, puis, pour terminer, fait en des pages émues et vibrantes l'apologie de l'enthousiasme.

On le voit par cette très sommaire esquisse : l'ouvrage, du moins dans ses idées maîtresses, est disposé d'après un plan assez régulier; mais l'auteur ne s'y astreint pas avec une rigueur

absolue. En ce qui concerne la section consacrée à la littérature proprement dite, Mme de Staël ne procède ni par genre, ni par période; elle est d'ailleurs ennemie, nous le savons, de toute systématisation dogmatique. Nous ne pourrons donc, de notre côté, en analysant et en appréciant cette œuvre plutôt spontanée, introduire dans notre étude des divisions et groupements multiples qui donneraient peut-être du livre de notre écrivain une image complètement fausse. Nous nous bornerons à le considérer à trois points de vue, selon que l'auteur étudie les poètes, les philosophes ou bien les savants de toutes catégories. Nous aurons de la sorte trois sections : les jugements littéraires, les appréciations philosophiques, puis les idées émises sur la civilisation générale et sur les croyances religieuses.

Pour ce qui regarde la partie esthétique — de loin la plus importante — le plus simple sera, pensons-nous, de suivre l'ordre chronologique des personnalités, sans distinction de genres; c'est ce que fait, du reste, Mme de Staël elle-même, du moins en plusieurs endroits.

SECTION I.

Les jugements littéraires.

CHAPITRE I.

Wieland.

C'est l'auteur d'*Obéron* qui, dans l'œuvre de Mme de Staël, a le premier les honneurs d'une présentation régulière. Bien que cette place revienne de droit à Klopstock, plus âgé que lui de neuf ans [1], nous nous occuperons, nous aussi, tout d'abord de l'élégant poète-romancier.

Pour un lecteur français, et surtout un Français de la fin du

---

(1) Le poète de la *Messiade* est né en 1724, Wieland en 1733.

XVIIIe siècle, c'est certainement Wieland qui offre le plus d'agrément et de charme [1]. Initié tout d'abord par Bodmer, le professeur zurichois, aux chefs-d'œuvre du grand siècle, il en fut quelque temps l'admirateur sincère et s'efforça, dans une certaine mesure, de les imiter. C'est sous l'influence de Bodmer qu'il publia les *Lettres morales*, les *Récits moraux* et l'*Anti-Ovide;* ce dernier ouvrage constitue une éloquente protestation contre la perversité du siècle. Mais le jeune homme entra dans la suite en relation avec une fervente admiratrice de J.-J. Rousseau, Julie Bondelli. L'évolution qui s'opérait ainsi chez l'écrivain fut complète quand, nommé chancelier de sa ville natale (Biberach), il fit la connaissance du comte Stadion, conseiller d'État, qui réunissait chez lui une société cultivée, élégante, mais fortement teintée de voltairianisme. Dès lors ce furent les poètes-philosophes du XVIIIe siècle qui exercèrent sur le tempérament mobile et impressionnable de l'écrivain une véritable fascination. Combinant avec l'étude des Français celle des poètes érotiques de la Grèce, il cultiva cette muse frivole, licencieuse, aux regards provocants et lascifs, qu'Alfred de Vigny apostrophe en ces termes véhéments :

Tu tombas dès l'enfance, et, dans la folle Grèce,
Un vieillard t'enivrant de son baiser jaloux,
Releva le premier ta robe de prêtresse,
Et parmi les garçons, t'assit sur ses genoux.
De ce baiser mordant ton front porte la trace;
Tu chantas en buvant dans les banquets d'Horace,
Et Voltaire à la Cour te traîna devant nous.

(*La Maison du Berger,* t. II.)

On trouve dans le style de Wieland la même élégance, la même souplesse gracieuse que chez Voltaire, avec cette différence

[1] M. Baldensperger trouve que Wieland, le gracieux humaniste, si représentatif de la culture du XVIIIe siècle, satisfait bien plus que Gœthe la curiosite des Français (ouv. cité, p. 57).

que l'Allemand qui dispose, dans sa langue, d'un instrument moins malléable et moins docile, éprouve beaucoup plus de difficultés à lui prêter cette harmonie et cette suave mollesse que nous admirons dans tous ses écrits.

Si, au point de vue des idées, il s'inspire aussi de Voltaire, il sait garder néanmoins sa marque personnelle et originale. M[me] de Staël, qui a le tort de ne pas montrer par suite de quelles causes spéciales et intimes Wieland s'imprégna si fortement de la culture française, fait remarquer à son sujet :

« De tous les Allemands qui ont écrit dans le genre français, Wieland est le seul dont les ouvrages aient du génie; et quoiqu'il ait presque toujours imité les littératures étrangères, on ne peut méconnaître les grands services qu'il a rendus à sa propre littérature en perfectionnant sa langue, en lui donnant une versification plus facile et plus harmonieuse.

» Il y avait en Allemagne une foule d'écrivains qui tâchaient de suivre les traces de la littérature française du siècle de Louis XVI ; Wieland est le premier qui ait introduit avec succès celle du XVIII[e] siècle. Dans ses écrits en prose, il a quelques rapports avec Voltaire, et dans ses poésies, avec l'Arioste. Mais ces rapports qui sont volontaires n'empêchent pas que sa nature au fond ne soit tout à fait allemande. Wieland est infiniment plus instruit que Voltaire; il a étudié les anciens d'une façon plus érudite qu'aucun poète ne l'a fait en France. »

Ce passage — abstraction faite de la dernière ligne dans laquelle l'éloge nous paraît excessif — caractérise assez exactement l'auteur d'*Obéron* et fait bien ressortir ses qualités distinctives. Peut-être cependant M[me] de Staël, qui fait observer — très justement — que les rapports de Wieland avec Voltaire et l'Arioste sont voulus, eût-elle dû préciser davantage. Nous savons en effet que le poète de Biberach n'a dans le caractère et le tempérament rien d'un Voltaire ni d'un Arioste; si ses œuvres contiennent des scènes immorales, des peintures graveleuses ou sensuelles, on chercherait vainement des taches dans sa vie; il fut honnête citoyen et bon père de famille. Son ironie

même, qui l'a fait parfois comparer à l'auteur de *Candide*, n'a rien d'âpre ni de sardonique ; ce n'est pas le rire du patriarche de Ferney ; Wieland, pour pouvoir être rapproché du philosophe français, a bien trop de cette bonhomie bienveillante qui est parfois l'apanage du véritable Allemand ; « il se moque à demi-voix et souvent se contente de sourire [1] ». C'est donc que le sensualisme, la légèreté voluptueuse est chez lui pure attitude littéraire. De là même provient, comme le fait encore remarquer Mme de Staël (p. 122), « cette forme dogmatique qu'il donne à sa philosophie épicurienne » ; il eût fallu, en l'occurrence, une allure plus dégagée, plus souple, plus cavalière. Ou, pour mieux dire, il eût fallu plus de sincérité : on manque toujours de naturel quand on exprime des pensées et des sentiments qu'on n'éprouve pas, mais que, par caprice ou par ridicule engouement pour la mode, on feint de ressentir. Si Wieland eût conformé son œuvre à sa vie, nul doute que sa gloire littéraire n'eût été plus noble et plus belle.

En ce qui concerne les ouvrages de Wieland, Mme de Staël n'apprécie avec quelque détail qu'*Obéron*, qui est, du reste, son plus beau titre de gloire ; les autres productions, même *Agathon*, sont laissées dans l'ombre : on se contente de nous dire :

« Dans ses romans philosophiques *Agathon*, *Peregrinus*, *Protée*, Wieland arrive tout de suite à l'analyse, à la discussion, à la métaphysique ; il se fait un devoir d'y mêler ce qu'on appelle communément des *fleurs* ; mais on sent que son penchant naturel serait d'approfondir tous les sujets qu'il essaie de parcourir. »

Il faut avouer que c'est peu : *Agathon*, en particulier, méritait d'être examiné moins sommairement. N'est-ce pas, en effet, l'œuvre où le poète marque le mieux sa personnalité, l'œuvre où il est le plus lui-même ? *Agathon* est, sous forme voilée, une sorte d'autobiographie. Ce jeune homme, que son éducation toute

---

(1) G. Heinrich, *Histoire de la Littérature allemande*, vol. II, p. 232.

religieuse, ses tendances intimes portent tout d'abord vers les rêveries sentimentales, vers le recueillement et l'amour désintéressé de l'idéal, n'est autre que Wieland lui-même, durant la première étape de sa vie. Et quand les multiples péripéties, les décevantes et périlleuses aventures qui ne cessent de l'assaillir sur son chemin, lui ont appris que sa première conception de la vie, de l'amour et de l'art est celle d'un naïf et d'un ingénu, il se tourne alors vers des idées plus positives, plus réalistes, plus égoïstement humaines. L'austère Alceste devient un Philinte par trop accommodant pour les vices des autres et pour les siens.

Et, dans l'amour platonique que le héros éprouve, dès le début, pour la jeune et charmante Psyché se trahit également une réminiscence de l'idylle ébauchée jadis par Wieland avec sa cousine Sophie.

Sans doute, l'auteur a glissé dans le corps du récit une foule de digressions abstraites souvent prolixes qui ralentissent la marche de l'action et en affaiblissent l'intérêt; cependant ces pages de psychologie sont plus d'une fois d'une rare pénétration; et quand l'écrivain ne s'y complaît pas trop, l'impression ne nous en est point désagréable.

Ce qui n'est ni réconfortant pour le lecteur ni moralement admissible, c'est la conclusion qui se dégage de l'ensemble : A l'Agathon de la dernière heure avec ses raisonnements froids, ses calculs intéressés, nous préférerons toujours le jeune homme naïf, enthousiaste et généreux, prompt à s'enflammer, plein de nobles élans.

Mme de Staël apprécie, disions-nous, avec plus de détail, le célèbre poème qui s'intitule *Obéron*.

« Le sujet en est donné, dit-elle (p. 159), par nos anciens romanciers, mais on ne saurait trop louer la poésie dont Wieland l'a enrichi. La plaisanterie tirée du merveilleux y est maniée avec beaucoup de grâce et d'originalité. Huon est envoyé en Palestine, par suite de diverses aventures, pour demander en mariage la fille du Sultan; et quand le son du cor singulier qu'il possède met en danse tous les personnages les plus graves

qui s'opposent au mariage, on ne se lasse point de cet effet comique, habilement répété; et mieux le poète a su peindre le sérieux pédantesque des imans et des vizirs de la cour du Sultan, plus leur danse involontaire amuse les lecteurs. »

Ces observations sur l'élément comique d'*Obéron* sont très justes; mais l'esquisse que l'auteur trace du poème est fort incomplète. Les initiés savent qu'Huon, gravement offensé par les propos injurieux du jeune comte, fils de Charlemagne, tua celui-ci, s'exposant de la sorte au courroux de l'Empereur. C'est alors que le souverain, feignant de faire grâce de la vie au chevalier, le charge d'une mission aussi bizarre que périlleuse : aller se présenter au palais du Sultan de Palestine, embrasser sa fille, tuer l'homme assis à sa droite, arracher une touffe de poils de la barbe du vieux monarque et lui enlever quatre de ses dents! Telle est la série d'exploits que le héros est obligé d'accomplir pour rentrer en grâce auprès de Charlemagne. Mais Mme de Staël ne nous dit pas tout cela.

Pour nous expliquer l'origine du poème, elle fait remarquer (p. 158) : « L'*Obéron* est fondé sur une histoire de chevalerie française, *Huon de Bordeaux*, dont M. de Tressan, a donné l'extrait; le génie Obéron et la fée Titania, tels que Shakspeare les a peints dans sa pièce intitulée *Songe d'une nuit d'été*, servent de mythologie à ce poème. »

Fort bien : *Obéron* est donc basé sur une tradition médiévale. Mais le tort de Wieland est précisément, comme le dit G. Heinrich [1], de n'étudier le moyen âge qu'à travers la collection des romans de chevalerie mis en français moderne par de Tressan. « C'est là une compilation fade et incolore où les aventures sont retracées sans aucune verve, où le côté scabreux de ces légendes est seul mis en lumière et où, bien entendu, la crudité naïve du bon vieux temps devient un odieux libertinage. »

Wieland eût dû s'inspirer du vieux roman français lu dans

---

[1] G. Heinrich, *Histoire de la littérature allemande*, vol. II, p. 198.

le texte même. De la sorte ses personnages auraient possédé la vie, le naturel et le relief qui leur manquent trop souvent. Car, il faut bien l'avouer, Huon agit trop peu lui-même; l'appui merveilleux et tout-puissant que lui accorde le nain Obéron le fera triompher — on le sait d'avance — de tous les obstacles et de tous les périls; dès lors toute initiative, toute volonté personnelle disparaît. D'autre part les saillies piquantes, les plaisanteries spirituelles dont le poème est émaillé n'ont rien de la naïveté candide propre aux légendes vraiment médiévales. Nous sentons trop l'artifice; nous devinons en quelque sorte le voisinage de Voltaire.

Mme de Staël, toujours attentive aux éléments d'intérêt du poème, insiste particulièrement sur le baptême de Rezia, la fille du Sultan, qui se fait chrétienne pour épouser Huon. « Changer de religion par amour est un peu profane, dit notre écrivain (p. 159), mais le christianisme est tellement la religion du cœur qu'il suffit d'aimer avec dévouement et pureté pour être déjà converti. »

Malheureusement cette idéale pureté de l'amour ne se maintient pas longtemps. Bien que les jeunes époux aient promis à Obéron de ne pas se donner l'un à l'autre avant leur arrivée à Rome, ils finissent, isolés qu'ils sont dans le même vaisseau, par manquer à leur vœu. Aussitôt une formidable tempête éclate; le navire est submergé. Mais un pouvoir invisible, sauvant la vie aux deux amoureux, les fait aborder dans une île déserte. La jeune femme y accouche d'un fils, désormais objet de la sollicitude inquiète des parents. Après diverses autres épreuves auxquelles Obéron et Titania soumettent les exilés, ceux-ci rentrent enfin à la Cour de Charlemagne.

Au point de vue de la forme du poème, Mme de Staël n'insiste peut-être pas assez sur tout ce qu'il y a de grâce flexible et de souple élégance dans ces vers. Wieland est, je pense, le seul poète allemand dont les productions, pour un étranger, — j'entends évidemment un initié, — n'offrent pas d'obstacle ni d'embarras: elles se lisent avec une aisance, une facilité vraiment

extraordinaire. Notre écrivain est, sous ce rapport, l'antithèse complète de Klopstock [1].

Dans ce style si plein d'harmonie et de douceur insinuante (encore que l'on trouve parfois des phrases un peu longues) les réminiscences classiques abondent. Et c'est précisément parce que le poète s'est fortement imprégné de la culture gréco-romaine qu'il parvient à cette grâce, à cette sonorité musicale qui n'appartient qu'à lui.

Nous ne nous arrêterons pas davantage à l'auteur d'*Obéron* [2], notre tâche n'étant pas de l'étudier d'une façon complète, mais d'apprécier plutôt équitablement les idées de Mme de Staël à son sujet. Occupons-nous donc à présent de celui qui, dans l'œuvre de notre écrivain, lui succède immédiatement.

---

(1) Voyez Arthur Chuquet, *La Littérature allemande*, pp. 175 et suiv. Paris, 1901.

(2) Qu'on nous permette de citer, à titre d'échantillon, cette peinture si gracieuse et si charmante (*Obéron*, chant III) :

> Denk dir ein Weib im reinsten Jugendlicht,
> Nach einem Urbild von dort oben,
> *Aus Rosenglut und Lilienschnee gewoben;*
> Gib ihrem Bau das feinste Gleichgewicht.

(Imaginez-vous une femme dans toute la splendeur de la jeunesse, modelée d'après un archétype des cieux, dont la figure serait formée de l'éclat de la rose et de la neige du lis; donnez à sa taille les plus harmonieuses proportions.)

On songe involontairement aux vers de Virgile :

> Indum sanguineo veluti violaverit ostro
> Si quis ebur, *aut mixta rubent ubi lilia multa*
> *Alba rosa* : tales virgo dabat ore colores.
>
> (Virg., *Aen.* XII, v. 68).

Comparons, d'autre part :

> Kaum aber hat dem Tag in seine gold'ne Bahn
> Aurorens Rosenband die Pforten aufgetan...
>
> (*Obéron*, V, strophe 23)

Au vers bien connu d'Homère :

> μυρομένοισι δὲ τοῖσι φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἠώς.
>
> (*Iliade*, XXIII, v. 108).

Ou bien au passage de Virgile :

> Postera Phoebea lustrabat lampade terras,
> Humentemque Aurora polo dimoverat umbram.
>
> (*Aen.*, l. IV, v. 5).

CHAPITRE II.

Klopstock.

Si Wieland peut être considéré comme le plus français des Allemands, Klopstock est par contre celui qui incarne le mieux l'élément national ; si, d'autre part, Wieland est plus d'une fois léger, frivole, immoral même, Klopstock est le plus grave et le plus religieux de ses compatriotes du XVIIIe siècle [1].

« Tous ses ouvrages, dit Mme de Staël (p. 125), ont eu pour but ou de réveiller le patriotisme de son pays, ou de célébrer la religion : si la poésie avait ses saints, Klopstock devrait être compté comme l'un des premiers. »

Il y a en effet deux parts à faire dans les productions de l'illustre écrivain : celles qui poursuivent un but patriotique, c'est-à-dire les odes et les poèmes dramatiques appelés par lui-même *Bardieta* (*Bataille d'Hermann*, *Hermann et les Princes*, *Mort d'Hermann*), ensuite celles qui révèlent une tendance mystique : *Mort d'Adam*, *David*, *Salomon* (trois drames empruntés de l'*Histoire Sainte*), *Odes religieuses*, puis son immortelle *Messiade*.

Malgré tout ce qu'il y a de personnel et d'original dans le travail de Klopstock, on ne peut contester qu'à ses débuts l'influence de la littérature anglaise ne se soit exercée sur lui d'une façon très sensible. Sans doute, la paisible solitude de Friedebourg (sur les bords de la Saale), où il passa son enfance, développa de bonne heure chez lui le goût de la vie contemplative et de la méditation religieuse ; mais ce fut en outre — Mme de Staël ne manque pas de le faire remarquer — la lecture du

---

(1) Dans ses relations, il est très affable et très cordial. Qu'on se rappelle l'appréciation de Chênedollé. (Sainte-Beuve, *Chateaubriand et son Groupe*, II, p. 183.)

Paradis perdu de Milton et des *Nuits* d'Young qui enflamma son génie. La grande épopée, commencée dès 1745, ne fut achevée que vingt ans plus tard.

Comme poète lyrique, Klopstock est infiniment supérieur à la plupart de ses contemporains. Il laisse loin derrière lui Gleim, Ramler et surtout Gessner, dont le sentimentalisme fade et langoureux ne fut jamais goûté en Allemagne, mais qui, chose curieuse, jouit quelque temps en France d'une réputation considérable.

Initiée aux œuvres de Klopstock, aussi bien par les indications verbales de Charles Villers et de Chênedollé que par les *Lettres westphaliennes*, qui respirent, avons-nous dit, l'enthousiasme le plus ardent [1], Mme de Staël apprécie assez judicieusement le caractère et le mérite de ses odes, surtout de ses odes religieuses.

« La beauté de ces poésies, dit-elle (p. 163), consiste dans l'impression générale qu'elles produisent. Demanderait-on à l'homme qui contemple la mer, cette immensité toujours en mouvement et toujours inépuisable, cette immensité qui semble donner l'idée de tous les temps présents à la fois, de toutes les successions devenues simultanées, lui demanderait-on de compter, vague après vague, le plaisir qu'il éprouve en rêvant sur le rivage? Il en est de même des méditations religieuses embellies par la poésie ; elles sont dignes d'admiration si elles inspirent un élan toujours nouveau vers une destinée toujours plus haute, si l'on se sent meilleur après s'en être pénétré : c'est là le jugement littéraire qu'il faut porter sur de tels écrits. »

Voilà, certes, une noble manière d'apprécier et l'on ne peut qu'y applaudir. Ajoutons que le lecteur, à cause même des diffi-

---

(1) Plus d'une fois, l'érudit lorrain gravit les cimes des montagnes escarpées du Harz : et là, inspiré par le splendide et majestueux spectacle de ces hauteurs gigantesques, il se mettait à déclamer les passages de l'*Hermannschlacht* et les odes qui l'avaient le plus charmé. « N'est-il pas vrai, dit Adolphe Bartels (*Hist. de la Littér. allem.*, t. I, p. 306), qu'en voyant se dresser devant soi les montagnes du Harz, on se souvient que l'enfant de Quedlimbourg les contempla jadis et que, devenu homme, il en fit la patrie de ses héros et de ses bardes? »

cultés (ellipses, inversions et autres hardiesses) que présente la lecture des odes, est obligé en quelque sorte d'éclairer chaque phrase isolée par la phrase voisine et de s'aider presque toujours du contexte. Et c'est pour cela qu'il est vrai de dire qu'un vers pris à part semble le plus souvent dépourvu de signification. Mais une fois qu'on a pénétré dans le mystère de cette langue qui, malgré sa noblesse, est parfois heurtée, irrégulière, on se trouve dédommagé de la peine qu'on a prise, tant les pensées sont belles et les maximes sont profondes.

Ce que nous regrettons c'est que M[me] de Staël n'ait pas donné une appréciation générale des *Odes profanes* de notre écrivain. Beaucoup de ses poésies, nous dit-on, sont patriotiques. Mais de quelle manière le poète cherche-t-il à développer l'amour de la patrie? D'abord, en montrant, comme il le fait (*Odes*, vol. II, p. 8) [1], tout l'odieux de l'oppression étrangère qui cessera bientôt, dit-il, de s'appesantir sur les pays germaniques, puis en dénonçant la ridicule manie, qui existe en Allemagne, d'exagérer la beauté des productions étrangères (Überschätzung der Ausländer). Malgré l'ardente affection qu'il a pour sa patrie et malgré le vif attachement qu'il témoigne à ses souverains, il garde vis-à-vis d'eux toute sa mâle fierté, sa noble indépendance : chez lui, nulle flagornerie, nulle bassesse.

« Songe, dit-il, mon esprit, que, depuis le début de ton voyage, tu as résolu fermement de ne jamais profaner l'art sacré de la poésie par les viles flatteries habituelles aux courtisans. Irais-je me déshonorer par l'éloge d'avides jouisseurs, de moucherons engraissés, de conquérants, de tyrans sans glaive, d'athées qui agissent sans raisonner, de moitiés d'hommes enfin qui, avec un sérieux imperturbable et stupide, se croient des êtres supérieurs à nous (vol. II, p. 12). »

Et pour faire l'éloge de Marie-Thérèse (p. 34) le poète attend qu'elle soit morte.

---

(1) Nous nous sommes servi, pour les *Odes* de Klopstock, de l'édition Goeschen.

Eh bien! voilà des traits que Mme de Staël eût dû, ce me semble, mieux faire ressortir.

Elle a raison pourtant quand elle dit :

« Il y a plusieurs autres poèmes de Klopstock dans lesquels, de même que dans le chant des Bardes, il rappelle aux Allemands les hauts faits de leurs ancêtres les Germains; mais ces souvenirs n'ont presque aucun rapport avec la nation actuelle. On sent, dans ces poésies, un enthousiasme vague, un désir qui ne peut atteindre son but, et la moindre chanson nationale d'un peuple libre cause une émotion plus vraie. »

Frédéric Schlegel exprime avec plus de relief et de précision ce que Mme de Staël ne dit que d'une façon voilée : nous lisons dans son *Histoire des Littératures anciennes et modernes* (vol. II, p. 74) : « Klopstock n'a saisi et mis en action que les deux périodes extrêmes de l'histoire littéraire des Allemands : tout l'élément intermédiaire placé entre le monde chrétien et le vieux monde du Nord est laissé de côté; en d'autres termes, le poète fait abstraction des mille ou douze-cents ans qui séparent Attila du Traité de Westphalie : ce qui lui manque donc c'est précisément cette religion, source féconde de poésie en nos temps modernes, cette religion qui, dans tout poème historique ou national, doit avoir une portée je ne dis pas exclusive, mais prépondérante. »

C'est pour cela que la Trilogie dramatique consacrée à Hermann peut être considérée comme une œuvre manquée; l'intérêt y est faible, l'action presque nulle, mais les chants lyriques y ont de l'éclat et du mouvement.

Si Mme de Staël ne commence pas son étude sur les *Odes profanes* par l'aperçu général que nous voudrions y voir, elle analyse cependant d'une façon ingénieuse plusieurs spécimens du genre : telle la charmante pièce intitulée : *L'Art de Tialf*, c'est-à-dire l'art de patiner sur la glace, qu'on dit inventé par le géant Tialf, telles encore ses odes sur le Rossignol et sur le vin du Rhin.

Klopstock, qui n'aime pas le moyen âge, disions-nous, et qui,

par cela même, ne sait donner à ses chants patriotiques le souffle religieux qui devrait les animer, nous offre dans la *Messiade* une magnifique compensation.

« Lorsque l'on commence ce poème, dit encore Mme de Staël (p. 126), on croit entrer dans une grande église au milieu de laquelle un orgue se fait entendre, et l'attendrissement et le recueillement qu'inspirent les temples du Seigneur s'emparent de l'âme en lisant la *Messiade.* »

C'est bien, en effet, l'impression que j'éprouvais naguère en relisant l'immortelle épopée et je pense, tout en reconnaissant les défauts de l'œuvre, que dans toute la littérature allemande il est peu de productions qui excitent au même point l'enthousiasme, mais l'enthousiasme tempéré par une émotion toute mystique.

L'ensemble du poème respire une sorte de sérénité majestueuse et de calme apaisant ; on y trouve comme un mélange de force et de douceur sans cesse renouvelée. A chaque page, pour ainsi dire, vous savourez ce réconfort, ce bien-être moral ; vous y respirez — comme dit notre auteur (p. 126) — ce parfum de l'âme qui fait sentir de l'attrait pour toutes les choses célestes. Que l'on oppose par exemple l'*Épisode de l'Agonie du Sauveur*, tel que l'a traité le poète allemand, au tableau du même genre qui se trouve dans l'œuvre d'Alfred de Vigny. Nous lisons chez ce dernier :

Jésus disait : O Père, encor laisse-moi vivre!
Avant le dernier mot ne ferme pas mon livre!
Ne sens-tu pas le monde et tout le genre humain
Qui souffre avec ma chair et frémit dans ta main?
C'est que la Terre a peur de rester seule et veuve,
Quand meurt celui qui dit une parole neuve,
Et que tu n'as laissé dans son sein desséché
Tomber qu'un mot du ciel par ma bouche épanché.
Mais ce mot est si pur, et sa douceur est telle
Qu'il a comme enivré la famille mortelle
D'une goutte de vie et de divinité,
Lorsqu'en ouvrant les bras, j'ai dit : « Fraternité ».

Écoutez maintenant la finale :

Il regarde longtemps, longtemps cherche sans voir.
Comme un marbre de deuil tout le ciel était noir ;
La Terre, sans clartés, sans astre et sans aurore,
Et sans clartés de l'âme ainsi qu'elle est encore,
Frémissait. — Dans le bois, il entendit des pas,
Et puis, il vit rôder la torche de Judas.

LE SILENCE.

S'il est vrai qu'au Jardin sacré des Écritures
Le Fils de l'Homme ait dit ce qu'on voit rapporté ;
Muet, aveugle et sourd au cri des créatures,
Si le Ciel nous laissa comme un monde avorté,
Le juste opposera le dédain à l'absence
Et ne répondra plus que par un froid silence
Au silence éternel de la Divinité.

(A. DE VIGNY, *Le Mont des Oliviers*.)

Voici le passage correspondant de Klopstock :

Le Messie dit : « J'attends tes arrêts ! Qu'ils me jettent parmi les morts, qu'ils me réduisent en cendres, je supporterai tout avec respect, avec soumission ! Aucun être créé ne saurait comprendre ni ta clémence ni ta colère : Dieu seul peut réconcilier Dieu ! Apprête-toi, juge de l'univers ! Je suis libre encore, je puis retourner au cieux ; le chœur des anges m'y ramènerait en triomphe. Je m'offre une seconde fois ! Mon front prosterné se relève vers le tien ; ma main touche aux nuages ; je le jure par moi-même qui suis Dieu comme toi, je veux racheter les péchés du monde. »

La voix de l'Éternel répond (elle n'est intelligible que pour le Messie) : « J'étends ma tête sur l'univers, mon bras sur l'Infini ! Je l'ai juré, mon fils, moi qui suis l'Éternel : les péchés du monde seront remis. »

Chez le poète français se révèle tout d'abord le froissement douloureux et l'amertune concentrée ; dans la seconde partie perce l'esprit de révolte contre la prétendue injustice universelle qui nous gouverne et nous tyrannise. « Il n'est point, dit

Émile Faguet (*Études sur le XIXe siècle*, p. 136. Ed. Lecène et Oudin), de cri de haine, de blasphème plus sinistre en sa sobriété, en sa simplicité calme, que la fin du *Mont des Oliviers*. » Klopstock, lui, nous fait vivre dans une atmosphère de paix, de tranquille et sereine confiance; chez lui, l'Éternel, le Dieu de justice et de miséricorde, ne laisse point son Fils manquer de consolation à l'heure suprême (1).

Mme de Staël, en appréciant l'œuvre, fait encore observer très justement (p. 161) : « Le sujet de ce poème est bien au-dessus de toutes les inventions du génie : il en faut beaucoup cependant pour montrer avec tant de sensibilité l'humanité dans l'Être divin, et avec tant de force la divinité dans l'être mortel. Il faut aussi bien du talent pour exciter l'intérêt et l'anxiété dans le récit d'un événement décidé d'avance par une volonté toute-puissante. Klopstock a su réunir avec beaucoup d'art tout ce que la fatalité des anciens et la Providence des chrétiens peuvent inspirer à la fois de terreur et d'espérance. »

Un peu plus loin, la note élogieuse est adoucie; notre auteur fait cette réserve : « Il faut l'avouer cependant; il résulte un peu de monotonie d'un sujet continuellement exalté; l'âme se fatigue par trop de contemplation, et l'auteur aurait quelquefois besoin d'avoir affaire à des lecteurs déjà ressuscités, comme Cidli et Semida. »

Je crois en effet qu'à lire d'un trait six ou sept chants de la *Messiade*, on ressentirait presque fatalement une impression de monotonie; le poème est de ceux qui ne se prêtent pas à une lecture trop prolongée. Néanmoins, quoique le sujet en soit plutôt surhumain, il renferme des éléments de variété : Tantôt le poète nous fait entendre les hymnes superbes des archanges et des séraphins qui exaltent la Majesté du Très-Haut; tantôt, nous menant aux régions souterraines, il nous fait assister aux sombres complots des démons qui, perfides et haineux, bavent

---

(1) La Bible nous apprend, d'ailleurs, qu'un ange fut envoyé par le Père céleste pour apporter des encouragements au divin Médiateur.

leur venin sur l'humanité, tout en osant disputer à Dieu son pouvoir suprême. Plusieurs des tableaux qui se déroulent dans l'œuvre sont tracés avec un relief surprenant : à l'entrevue si touchante et si pleine d'une exquise et suave mélancolie qui a lieu entre la Vierge Marie et Porcia, femme de Pilate, se juxtapose en quelque sorte la scène du jugement où la physionomie répulsive de Philon, de ce Philon qui ne respire que sarcasme et cruelle vengeance, émerge avec une extraordinaire intensité.

Certes, ce sont là pour l'intérêt du lecteur de puissants aiguillons. Je ne crois pas, d'autre part, avec Mme de Staël (p. 161), que, pour éviter le défaut de la monotonie, « il eût mieux valu peut-être prendre pour sujet de la *Messiade* la vie entière de Jésus-Christ que de commencer au moment où ses ennemis demandent sa mort ». En effet, si le poète eût conçu le sujet de cette manière, le reproche que lui adresse Chateaubriand semblerait justifié. L'auteur du *Génie* ne nous dit-il pas [1] ? « Klopstock est tombé dans le défaut d'avoir pris le *merveilleux* du christianisme pour sujet de son poème. Son premier personnage est un Dieu : cela seul suffirait pour détruire l'intérêt tragique. »

Nous répondons : Sans doute, le premier personnage de la *Messiade* est un Dieu, mais c'est précisément à l'époque de sa Passion douloureuse qu'il s'est volontairement le plus humanisé. Il a voulu tout d'abord endurer au jardin des Olives toutes les tortures d'une cruelle agonie, puis envisager avec toute l'angoisse de l'être humain comme tel la perspective d'un épouvantable supplice, souffrir enfin moralement toutes les phases terribles et sanglantes de son Calvaire avant de les parcourir matériellement. En d'autres termes, si dans sa vie trop de traits l'élèvent au-dessus de nous jusqu'à le transfigurer et le faire parfois paraître sous son véritable jour, le drame douloureux du Golgotha rabaisse le divin Rédempteur pour ainsi dire jusqu'à

---

[1] CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, vol. I, p. 194.

notre niveau. Voilà pourquoi l'idée de borner son poème au récit pathétique de cette sanglante et suprême étape de la vie du Sauveur me semble non point un défaut d'ordonnance, mais plutôt une inspiration géniale.

Je suis d'accord cependant avec Mme de Staël pour dire que les dix derniers chants, malgré les grandes beautés lyriques qu'ils renferment, sont plus faibles d'intérêt que les dix premiers : une fois que nous avons entendu (livre X) l'auguste Victime exhaler son dernier soupir, le poème est virtuellement terminé. L'écrivain se bat les flancs pour soutenir encore notre attention ou provoquer notre attendrissement ; il y réussit plus d'une fois par de beaux épisodes ; mais l'œuvre, on le sent, manque désormais de ressort et de vie.

Arthur Chuquet dit à propos de la *Messiade* : « Lyrique et non épique, Klopstock ne sait pas créer des figures vivantes. Son Jésus ne paraît que pour souffrir, prier et prononcer de douces et mélancoliques paroles. Ses anges flottent, suivant l'expression de Herder, çà et là par le poème comme les images d'un missel. Ses démons rugissent impuissants. Ses apôtres, pieux, tendres, sensibles, ne font que pleurer. Ses personnages n'agissent pas (1). »

Il y a certes beaucoup de vrai dans ces critiques. Remarquons cependant que la tristesse continue qui se reflète dans le langage et dans l'attitude du Rédempteur, comme aussi dans les paroles des apôtres, n'a rien que de naturel : Le Messie n'est-il pas à la veille de sa mort ? Et cette douloureuse perspective n'est-elle pas de nature à décourager et à contrister tout son entourage ?

Mme de Staël, déjà dans sa *Littérature*, attire particulièrement notre attention sur Abbadonne : « Le caractère d'Abbadonne, dit-elle (p. 349), subissant les destinées d'un coupable en conservant l'amour de la vertu, unissant les facultés d'un ange avec les souffrances de l'enfer, est une idée tout à fait neuve.

---

(1) A. CHUQUET, *La Littérature allemande*, pp. 180 et suiv.

Cette vérité dans les expressions de l'amour et les tableaux de la nature à travers toutes les inventions les plus bizarres produisent un effet remarquable. »

Et dans l'*Allemagne* elle devient plus explicite : « Ce démon repentant cherche à faire du bien aux hommes : un remords dévorant s'attache à sa nature immortelle ; ses regrets ont le ciel même pour objet, le ciel qu'il a connu, les célestes sphères qui furent sa demeure. Quelle situation que ce retour vers la vertu quand la destinée est irrévocable! Il manquait aux tourments de l'enfer d'être habité par une âme redevenue sensible (1). »

On peut souligner dans ces deux appréciations les traits qui, au dire même d'A. Chuquet, ont fait survivre Klopstock : la vérité dans les peintures de l'amour et les tableaux de la nature.

Quant à la physionomie d'Abbadonne, par ce qui lui reste de sensibilité, de délicatesse, elle s'oppose à la haine farouche et à l'orgueil de Satan.

Pour finir, nous devons bien avouer que l'ensemble de l'appréciation émise par Mme de Staël sur Klopstock manque un peu de méthode : l'auteur parle du poète et de sa *Messiade* tout d'abord dans les pages 124 à 129, puis elle y revient plus loin (p. 160 à 167). On pourrait à la rigueur trouver qu'elle se place dans les deux cas à des points de vue quelque peu différents, mais les nuances sont si faibles qu'elles se confondent plus d'une fois. Condenser le tout eût été, certes, préférable. Nous aurions mauvaise grâce pourtant à trop insister sur ces défauts de forme compensés par les qualités du fond.

(1) Cette dernière phrase pèche quelque peu contre la syntaxe.

CHAPITRE III.

Lessing et Winckelmann.

L'écrivain qui, dans l'ordre des temps comme dans l'œuvre de notre auteur, succède à Klopstock c'est Lessing [1]. Nous l'étudierons, d'après Mme de Staël, parallèlement à Winkelmann, son confrère en critique.

Charles de Villers (nous l'avons déjà dit et même nous avons cité le passage significatif à ce point de vue) insiste particulièrement dans sa *Philosophie de Kant* (p. XLVI) sur ce fait que les Allemands se sont occupes de travaux d'érudition et de critique avant d'exécuter des œuvres d'imagination ; c'est absolument l'opposé de ce qui se passe en France.

« La littérature allemande, dit Mme de Staël à son tour (p. 129), est peut-être la seule qui ait commencé par la critique ; partout ailleurs la critique est venue après les chefs-d'œuvre ; mais en Allemagne elle les a produits. L'époque où les lettres y ont eu le plus d'éclat est cause de cette différence. Diverses nations s'étant illustrées depuis plusieurs siècles dans l'art d'écrire, les Allemands arrivèrent après toutes les autres et crurent n'avoir rien de mieux à faire que de suivre la route déjà tracée ; il fallait donc que la critique écartât d'abord l'imitation pour faire place à l'originalité. »

Lessing assuma ce rôle et s'en acquitta, sinon toujours heureusement, du moins avec une rare énergie, une ténacité digne d'éloges. Mme de Staël voit en lui un dialecticien spirituel et serré dans ses arguments, mais chez qui l'enthousiasme pour le Beau remplit le fond de l'âme. « Il a, dit-elle, une ardeur

(1) Il naquit le 29 janvier 1729, à Kamentz (Oberlausitz).

sans flamme, une véhémence philosophique toujours active, et qui produit, par des coups redoublés, des effets durables ».

Et contre qui dirige-t-il « ces coups redoublés. »

Pour quiconque a lu Lessing, même superficiellement, la réponse n'est point douteuse : le célèbre dialecticien-esthète s'acharne surtout contre la littérature française.

Mme de Staël, qui rend hommage à la sagacité pénétrante avec laquelle il l'observe et l'apprécie, perd de vue, ce nous semble, des aberrations comme celles-ci : « Chez les Français, c'est Corneille qui nous a fait le plus de tort. Racine n'a séduit que par son exemple; Corneille joignait à l'exemple la théorie. Tous deux n'ont porté sur la scène que le fatras le plus insipide, les créations les plus pâles et les plus dépourvues de vrai sens tragique (1). »

Il est piquant d'opposer à cette âpre critique, dictée sans doute par l'esprit de dénigrement, mais aussi par le désir de relever les lettres nationales, l'appréciation d'un autre écrivain tout aussi Allemand que Lessing, mais dont les préjugés anti-français n'ont point émoussé la vue pénétrante ni faussé le goût délicat. Nous avons nommé Schiller : faisant une sorte de comparaison entre l'*Iphigénie* de Gœthe et le *Cid* de Corneille, il dit :

« Un des plus beaux traits de l'*Iphigénie* germanique, c'est que le roi de Tauride, le seul personnage qui s'oppose à la réalisation des vœux d'Oreste et de sa sœur, ne perd jamais notre estime et nous force même, au dénouement, à l'aimer. L'émotion qui se dégage de pareils drames est encore surpassée par celle que provoquent des tragédies où la cause de l'infortune, non seulement n'est point contraire à la loi du devoir, mais l'implique et la nécessite, des tragédies dans lesquelles les maux que les personnages s'occasionnent l'un à l'autre ne proviennent

---

(1) Sie haben nichts anders als das kahlste, wässerigste, untragischste Zeug hervorbringen können. (*Lessing's sämmtliche Werke*, vol. XXV, p. 206.)

que de l'idée même qu'ils se font de ces maux. De ce genre sont les situations respectives de Chimène et de Rodrigue dans le *Cid* de Pierre Corneille ; cette pièce, quant à l'intrigue, est incontestablement le chef-d'œuvre de la scène tragique. Le sentiment de l'honneur et la piété filiale arment le bras de Rodrigue contre le père de sa fiancée, et la vaillance qu'il déploie le fait triompher du comte ; ce même sentiment de l'honneur comme la piété filiale lui suscitent en la personne de Chimène une dénonciatrice et une ennemie redoutable. Tous deux, agissant en sens contraire des sollicitations de leur amour, tremblent et frémissent devant le malheur qui menace l'être aimé ; mais le sentiment de l'obligation morale les pousse impérieusement à provoquer ce même malheur. Tous deux méritent notre plus haute estime parce qu'en dépit de leur passion ils remplissent un devoir moral ; tous deux, d'autre part, excitent au plus haut point notre intérêt et notre pitié parce qu'ils souffrent volontairement et pour un motif des plus noble [1] ».

Voilà Corneille bien vengé des diatribes de Lessing.

Si celui-ci est généralement — je dis *généralement* parce qu'il présente certaines critiques judicieuses — mauvais juge des lettres françaises, il a pourtant un titre très réel à la reconnaissance de ses compatriotes : c'est lui qui révéla Shakspeare aux Allemands. Il y a pour nous — tel est son raisonnement — un avantage inappréciable à connaître le théâtre anglais, parce que ce théâtre a bien plus de rapport avec notre génie que celui des Français ; nous avons trop longtemps imité ce dernier.

Partant de ce principe juste en lui-même, mais faux dans ses déductions, Lessing veut assommer de sa férule les Racine, les Corneille, les Voltaire, pour montrer que la servitude d'antan doit cesser.

« Ce qui importe à l'histoire de la littérature, dit Mme de

---

[1] *Schiller's sämmtliche Werke*, vol. XI, p. 443 (art. Die tragische Kunst). Édition Cotta, Stuttgart et Tubingen.

Staël (p. 131), c'est que tout d'abord un Allemand ait eu le courage de critiquer un grand écrivain français et de plaisanter avec esprit le prince des moqueurs, Voltaire lui-même... D'un autre côté, les écrits de Lessing donnèrent aux lettres une impulsion nouvelle: on lut Shakspeare, on osa se dire Allemand en Allemagne, et les droits de l'originalité s'établirent à la place du joug de la correction. »

En ce qui concerne le *Laocoon*, qui est, au point de vue de la critique d'art, l'œuvre principale de Lessing, Mme de Staël se contente de faire remarquer que l'auteur caractérise avec beaucoup de sagacité les sujets qui conviennent à la poésie et à la peinture. C'est peu. Si elle nous eût dit, tout au moins, que dans ce travail l'écrivain, bannissant les genres purement didactique et descriptif, trace les limites de la poésie et de la peinture et en fixe les domaines respectifs en s'insurgeant contre ce principe que la poésie serait une peinture parlante et la peinture une poésie muette, si elle nous eût dit cela, nous aurions de cet écrit une idée plus nette.

Lessing, ce législateur du drame allemand, est d'ailleurs, comme critique d'art, effacé par Winckelmann. Frédéric Schlegel (1) n'a pas tort quand il dit : « Lessing, comme critique, avait plutôt le talent nécessaire pour placer sous leur véritable jour certaines questions particulières, surtout pour réfuter et extirper des préjugés enracinés, que pour assigner sa place véritable et son mérite réel, dans la marche graduelle du développement de l'art, à un ouvrage de portée artistique. »

Quant à Winckelmann, Mme de Staël insiste d'abord sur ce fait que l'illustre écrivain, pour être bien en mesure d'apprécier les principaux chefs-d'œuvre de l'art classique, visita en détail toutes les villes les plus intéressantes de l'Italie. Ne nous dit-il pas lui-même (2) :

« On ne peut parvenir à une connaissance entière et parfaite

---

(1) F. SCHLEGEL, *Histoire des Littératures anciennes et modernes*, t. II, p. 350 (trad. W. Dukett).

(2) WINCKELMANN, *Histoire de l'Art chez les Anciens*, vol. IV, p. 258.

du Beau dans les ouvrages de l'art que par une étude raisonnée des originaux mêmes, particulièrement à Rome. Et rien n'est plus à désirer pour ceux qui sont destinés à connaître et à sentir le Beau, que de faire le voyage d'Italie, surtout s'ils ont reçu les instructions nécessaires pour l'entreprendre avec utilité. »

En revoyant, après un long séjour dans l'Italie ensoleillée, les campagnes couvertes de neige de la brumeuse Allemagne, l'artiste — car il est artiste dans l'âme — ne peut se défendre d'une sorte de mélancolie, presque de tristesse. « De là, dit Mme de Staël, l'éloquence contemplative de ce qu'il écrit sur l'Apollon du Belvédère et sur le Laocoon. Son style est calme et majestueux comme l'objet qu'il considère : Il donne à l'art d'écrire l'imposante dignité des monuments, et sa description produit la même sensation que la statue. »

Les pages que l'écrivain consacre au *Sentiment du Beau dans les ouvrages de l'Art*, encore que son système soit trop absolu, contiennent des observations pleines de finesse. Après avoir défini le sens intérieur du Beau qui nous représente l'impression reçue par le sens extérieur, il dit (p. 251) : « Ce sens doit être doué d'imagination ; il faut qu'il soit délicat plutôt qu'impétueux, puisque le Beau est le résultat d'une harmonie des parties, dont la perfection consiste dans une douce gradation et qui opère sur notre âme d'une façon lente et graduelle ; il n'entraîne pas avec violence mais il captive avec douceur. L'effet de toutes les sensations violentes est de nous pousser tout d'un coup de l'*immédiat* au *médiat*, au lieu que notre âme devrait être éclairée comme un beau jour dont une aimable aurore annonce l'arrivée. Les sensations violentes, n'étant pour ainsi dire que momentanées, ne permettent pas à l'âme de considérer le Beau ni par conséquent d'en jouir, puisqu'elles la font passer tout d'un coup au point où elle ne doit arriver que par degrés. »

Aux yeux de Winckelmann la première loi des beaux-arts, du moins chez les anciens, est la noble simplicité, la grandeur tranquille aussi bien dans l'attitude que dans l'expression. Lessing, lui, considère comme premier principe des arts

plastiques la Beauté en elle-même; et c'est, pense-t-il, pour cette raison que si le poète Virgile a pu, sans nous choquer, nous faire entendre les cris d'angoisse de Laocoon, le sculpteur, lui, n'eût pu de même figurer la victime, le visage convulsé, la bouche grimaçante.

Winckelmann, pour le véritable artiste, ne revendique pas seulement l'imagination; il veut qu'avec celle-ci marche de pair l'érudition. « Pour deviner les anciens, l'une est aussi nécessaire que l'autre. » (*De l'Allemagne*, p. 133.)

Si l'illustre critique, dans un admirable effort, a su combiner le travail de l'imagination avec les connaissances de l'érudit, il ne distingue pas toujours suffisamment certains concepts qui mériteraient d'être différenciés avec plus de soin. C'est ainsi que Schiller lui reproche de confondre trop souvent, dans les objets d'art, la grâce et la noblesse, de mettre sur le compte de l'une ce qui ne peut convenir qu'à l'autre. La grâce n'a rien de concentré; elle est avenante, expansive; la noblesse, au contraire, est pleine de réserve et réprime ses sensations [1].

Guillaume Schlegel [2] voit en Winckelmann « le grand régénérateur de l'étude de l'antique, l'auteur principal de la réforme qui, depuis trente ans environ, s'est opérée dans la sculpture européenne ». Mais il lui reproche de n'avoir point d'idées originales sur l'architecture et de n'avoir laissé qu'un écrit très défectueux sur cet art.

Dans un autre passage (t. II, p. 361) le guide de Mme de Staël, sentant renaître l'admiration pour le grand initiateur, fait remarquer : « Rappelez-vous ce que l'antiquité nous a transmis de plus accompli parmi les images d'une jeunesse héroïque : Les *Dioscures* de Monte-Cavallo, le *Méléagre* et l'*Apollon* du Vatican... Winckelmann dit qu'à l'aspect de ces êtres sublimes notre âme prend elle-même une disposition surnaturelle, que

---

(1) *Schiller's sämmtliche Werke*, Band XI, p. 374. (Édition Cotta.)
(2) Œuvres de Schlegel écrites en français. (Édition Boeking, t. II, p. 11.)

notre poitrine se dilate, qu'une partie de leur existence si forte et si harmonieuse paraît passer en nous. »

C'est qu'en effet — Mme de Staël ne manque pas de le constater — Winckelmann juge les œuvres anciennes avec l'enthousiasme d'un Grec; il les apprécie non au point de vue moderne, mais avec l'âme d'un Hellène : « il se fait pour ainsi dire païen pour pénétrer l'antiquité » (p. 132) (1).

Grâce à l'impulsion donnée par l'éminent critique d'art, « l'émotion reçue se transforme en nous-mêmes (p. 134), et plus cette émotion est vraie, moins elle inspire (à l'artiste) une servile imitation. La poétique de tous les arts est rassemblée sous un même point de vue dans les écrits de Winckelmann et tous y ont gagné. On a mieux compris la poésie par la sculpture, la sculpture par la poésie; et l'on a été conduit par les arts des Grecs à leur philosophie ».

Tels sont Lessing et Winckelmann comme critiques d'art.

Il nous faut maintenant revenir pour quelques instants encore sur Lessing-poète, afin de voir quelle est la valeur littéraire de ses drames. Mais au préalable il sera nécessaire d'examiner — Mme de Staël insiste, d'ailleurs, sur ce point — en quoi consistent principalement les différences entre le théâtre français et le théâtre allemand et de quelle manière ils s'opposent au théâtre grec. Cette question fera l'objet d'un chapitre à part.

---

(1) Charles de Villers (*Coup d'œil sur les universités allemandes*, p. 4) insiste, lui aussi, sur la nécessité, pour un critique, de déplacer continuellement son point de vue : « Afin de juger sainement, dit-il, chacun des peuples, il faut le connaître de la manière qui vient d'être dite et se placer tout à fait dans son point de vue moral. Au contraire, l'individu d'une nation qui reste dans son propre point de vue et considère de là une nation étrangère doit voir tous les objets confondus et porter les jugements les plus bizarres. »

CHAPITRE IV.

DRAME ANCIEN, DRAME MODERNE.

Que pense à ce sujet, que pense plutôt de l'art dramatique en général le grand initiateur de Mme de Staël, W. Schlegel?

« La tragédie, dit-il en substance [1], est le drame sérieux, c'est-à-dire le drame qui montre la pensée humaine constamment dirigée vers un but. Ce but, regardé comme inaccessible en fait, doit être placé dans l'Infini. On ne peut s'élever plus haut que l'Infini; en remontant jusque-là, on doit rencontrer une Volonté libre qui n'est déterminée par aucune cause antérieure. Et tous, tant que nous sommes, nous poursuivons ici-bas sinon un idéal moral, du moins un idéal de bonheur qui n'est, à tout considérer, qu'une parcelle de la Volonté première et libre. Néanmoins, êtres finis que nous sommes, nous restons assujettis à la causalité phénoménale que nous appelons le Destin. La tragédie a précisément pour objet de représenter la lutte de la liberté morale contre la destinée, la lutte de l'humain contre le surhumain. Dans ce combat terrible, l'humain succombe; de là l'issue presque toujours douloureuse de la tragédie. C'est en brisant l'homme que l'idée morale déploie toute sa force: c'est dans le conflit, dans l'état de guerre que se montre la moralité *(Nur im Kampf bewährt sich das Sittliche)*.

» L'idée de l'assujettissement où nous nous trouvons par rapport à l'invincible *fatum* produit en nous la mélancolie; d'autre part, l'idée que nous avons de l'Infini, grâce à cette parcelle de la Volonté première, bonne et libre, que nous sentons en nous, nous relève, nous console et nous réconforte. Ces

---

(1) A.-G. SCHLEGEL, *Cours d'Art et de Littérature dramatique*, 3e, 4e et 5e leçons.

deux sentiments, tristesse et confiance sereine, forment par leur mélange le sentiment tragique. Chez les anciens, les personnages représentent l'homme soumis au Destin ; le chœur incarne la loi morale et juge les personnages, sinon par ses paroles, du moins par son attitude.

» Les vrais poètes anciens sont Eschyle et Sophocle. Chez Euripide s'effacent et la notion de la liberté morale et la conception primitive du Destin. Celui-ci n'est plus ce qui s'oppose à la liberté morale pour lui donner l'occasion de s'affirmer [1] ; c'est le hasard aveugle qui ne rencontre le plus souvent que la révolte douloureuse ou quelquefois l'apathie. Aussi la souffrance, chez Euripide, a-t-elle un caractère particulièrement âpre, cruel et poignant. La représentation même en devient pénible ou, pour mieux dire, impossible aux yeux des Grecs. Et si la tragédie moderne réussit à continuer Euripide, c'est que chez nous l'idée de l'humain s'est élargie. L'homme est en lutte avec soi-même, et finalement il succombe dans ce conflit qui a pour champ d'action sa propre âme. »

En résumé, Schlegel trouve la tragédie classique plus simple, plus majestueuse ; le romantisme, qui a pour premier père Shakspeare, est plus beau dans sa variété parce qu'il repose tout entier sur le contraste et qu'il est plus près du désordre de la nature.

M[me] de Staël, reprenant ces considérations, fait remarquer à son tour (p. 194) : « Ce qu'il y a d'éminemment poétique dans les tragédies grecques, l'intervention des dieux et l'action de la fatalité, rend leur marche beaucoup plus facile ; le détail des motifs, le développement des caractères, la diversité des faits deviennent moins nécessaires quand l'événement est expliqué par une puissance surnaturelle ; le miracle abrège tout. Aussi l'action de la tragédie, chez les Grecs, est-elle d'une étonnante simplicité... Lorsque ces mêmes sujets ont été transportés

(1) W. Schinz, *Le problème de la Tragédie en Allemagne*, p. 32.

au théâtre français, nos grands poètes leur ont donné plus de variété ; ils ont multiplié les incidents, ménagé les surprises et resserré le nœud... Toutefois, non contents d'animer les pièces grecques, nous avons prêté aux personnages nos mœurs et nos sentiments, la politique et la galanterie moderne : et c'est pour cela qu'un si grand nombre d'étrangers ne conçoivent pas l'admiration que nos chefs-d'œuvre nous inspirent. »

Cette dernière observation, qui est personnelle à Mme de Staël, est confirmée ou, si l'on veut, précisée par plusieurs de nos critiques contemporains. « Le théâtre de Racine, dit notamment A. Sorel (ouv. cité, p. 171), le plus exclusivement français, demeurera toujours impénétrable aux étrangers. »

Examinant ensuite la différence d'allure et de caractère des pièces françaises et allemandes, Mme de Staël poursuit : « Comme les Français s'ennuient facilement, ils évitent les longueurs en toutes choses. Les Allemands, en allant au théâtre, ne sacrifient d'ordinaire qu'une triste partie de jeu, dont les chances monotones remplissent à peine les heures ; ils ne demandent donc pas mieux que de s'établir tranquillement au spectacle et de donner à l'auteur tout le temps qu'il veut pour préparer les événements et développer les personnages. L'impatience française ne tolère pas cette lenteur. »

Heinrich, le critique que nous avons déjà cité plus d'une fois, abonde dans le même sens : « Les Allemands, dit-il [1], sacrifient très souvent la marche de la pièce ou l'unité d'action au besoin d'être vrais et naturels, de fixer l'attention sur des objets familiers et simples, et ils le font avec moins de péril qu'en France. L'Allemand n'est ni impatient ni même pressé. Ce n'est pas pour lui qu'Horace eût écrit son fameux précepte : *Semper ad eventum festina*. De même que dans la conversation ordinaire il attend patiemment la fin de la phrase pour en

---

(1) G. Heinrich, ouvrage cité, vol. II, p. 91.

connaître le sens si souvent indécis jusqu'à ce que résonne à l'oreille la dernière petite particule qui la termine, de même il attend paisiblement au théâtre que l'intrigue se dénoue ; pourvu que la route soit belle, qu'importe qu'on ait pris le chemin le plus long. »

Ce que le tempérament germanique n'admet pas non plus au théâtre, c'est la discussion (fût-elle parée de toutes les fleurs de l'éloquence) telle que les tragédies des grands classiques en fournissent de si nombreux spécimens. Le Français traite la lutte entre le sentiment et le devoir comme un problème dont les données sont nettes et précises ; rien chez lui n'est laissé au hasard : il ne connaît pas les contours indécis, les teintes vagues où se plaisent les imaginations fantasques de nos voisins d'outre-Rhin.

Ne croirait-on pas voir là l'influence de Descartes ou de Pascal ?

En ce qui concerne la fameuse règle des trois unités, Mme de Staël partage un peu l'opinion de Lessing, qui ne regarde comme nécessaire, on le sait, que l'unité d'action. Elle fait remarquer à ce sujet : « On ne peut considérer les autres que comme lui étant subordonnées... Imposer l'unité de temps et de lieu, c'est soumettre le génie dramatique à une gène dans le genre de celle des acrostiches, gène qui sacrifie le fond de l'art à la forme. »

Elle cite comme exemples de pièces ayant exigé pour l'observation de ce principe des efforts prodigieux *Zaïre* et *Tancrède* de Voltaire, puis les *Templiers* de M. Raynouard, qu'elle apprécie avec un véritable enthousiasme. « Cependant, ajoute-t-elle, qu'y a-t-il de plus étrange que la nécessité où l'auteur s'est trouvé de représenter l'ordre des Templiers, accusé, jugé, condamné et brûlé, le tout dans les vingt-quatre heures ? Les tribunaux révolutionnaires allaient vite ; mais quelle que fût leur atroce bonne volonté, ils ne seraient jamais parvenus à marcher aussi rapidement qu'une tragédie française. »

Quoi qu'il en soit de l'antique précepte d'Aristote, il n'a,

pensons-nous, qu'une portée très secondaire quand on examine bien le point de vue spécial auquel se placent les tragiques français. Leur but n'est pas de nous faire connaître l'homme comme tel, avec son caractère généralement complexe, mélangé de qualités et de défauts ; ils ne veulent mettre en scène qu'une grande passion, un sentiment, un désir très vif, très intense, et pour représenter cette passion, ils choisissent l'époque où elle est arrivée à son stade le plus aigu. Chez Racine, Phèdre apparaît dès le début malade, presque agonisante ; elle a peine à marcher, ses genoux fléchissent sous le poids de son corps. Nous voyons là l'effet de l'amour coupable qui l'obsède, la tenaille et la consume, de cet amour qui la fera mourir.

Benjamin Constant, que Mme de Staël cite, du reste, en cet endroit, fait judicieusement remarquer à ce propos : « Qu'est-ce que Racine nous fait connaître de Phèdre? Son amour pour Hippolyte, mais nullement son caractère personnel, indépendant de cet amour. Ceci n'est point une critique. *Andromaque*, par exemple, est une des pièces les plus parfaites qui existent. Il fallait d'ailleurs, dans la punition d'Oreste, écarter le souvenir du meurtre de Clytemnestre. Un fils, assassin de sa mère, et ne songeant qu'à sa maîtresse, eût été révoltant !... Mais les Allemands, eux, peignent une vie entière et un caractère entier [1]. »

C'est ainsi que dans la vaste trilogie de *Wallenstein*, Schiller nous fait connaître son héros non seulement comme général d'armée, mais comme père et comme époux ; il le dépeint sous toutes ses faces, cherche à faire revivre l'homme tout entier.

On s'explique très bien cette tendance du drame germanique quand on songe que, depuis Lessing, les écrivains se sont mis à marcher sur les traces de Shakspeare « Ce poète, qu'on veut appeler un barbare, dit Mme de Staël (p. 199), a peut-être un

---

(1) B. Constant, préface de Walstein. Les mêmes considérations se trouvent dans les *Mélanges de Littérature et de Politique*, p. 265.

esprit trop philosophique, une pénétration trop subtile pour le point de vue de la scène ; il juge les caractères avec l'impartialité d'un être supérieur et les représente quelquefois avec une ironie presque machiavélique. »

Cette observation, pour paraître dans toute sa justesse, doit être précisée. Shakspeare montre, en effet, parfois (c'est le cas dans *Hamlet*), un esprit trop philosophique pour son époque. Doué de cette sorte de divination que donne le génie, il entrevoit déjà l'homme des âges futurs [1], avec sa folie d'orgueil, sa misanthropie hautaine, son amertume désenchantée. Hamlet n'est pas un type du XVI[e] siècle ; c'est, si l'on veut, l'archétype du XVIII[e] qui servira de modèle aux Chattertons, aux Renés, aux Manfreds, à toute cette génération d'hommes ennuyés, fatigués de vivre. « Ils sont atteints d'une maladie toute morale, presque incurable, quelquefois contagieuse ; maladie terrible qui se saisit surtout des âmes jeunes, ardentes et toutes neuves à la vie, éprises de l'amour du juste et du beau et venant dans le monde pour y rencontrer à chaque pas toutes les iniquités et toutes les laideurs d'une société mal constituée : ce mal, c'est la haine de la vie et l'amour de la mort ; c'est l'obstiné Suicide [2]. »

Si Shakspeare a supérieurement caractérisé Hamlet, il a dessiné d'autres types avec la même maëstria. Mais le trait saillant de ce poète c'est ce que j'appellerai l'admirable et merveilleuse puissance de reconstitution des êtres comme tels. Son théâtre est un vrai pandémonium où se meut, s'agite, frissonne, rit et pleure tout ce qui, à un titre quelconque, jouit de la vie. Shakspeare est le poète complet et vrai par excellence ; ses drames sont l'antithèse absolue de cet élégant théâtre français qui répudie, avec un soin scrupuleux, tout détail de nature à choquer les oreilles délicates des auditeurs de Versailles et qui, pour ce motif même, se croit obligé d'écarter le moyen âge

---

(1) PAUL STAPFER, *Shakspeare et les Tragiques grecs*, p. 210.
(2) ALFRED DE VIGNY, *Chatterton*, acte II, scène 5.

réputé trop barbare. C'est un excès de rigueur; cette fois nous ne nous ferons pas faute de le reconnaître.

Cela dit, revenons à Lessing et à ses drames.

Tout d'abord, convaincu que la règle des trois unités n'est qu'une ridicule entrave au génie et que, seule, l'unité d'action est nécessaire, il fait table rase du fameux principe des vingt-quatre heures et modifie à tous les actes le lieu de la scène. En outre, quoiqu'il pense en général comme Diderot, il est, dit Mme de Staël, plus simple et plus sincère dans ses pièces, parce qu'il ne met pas, comme l'encyclopédiste français, l'affectation du naturel à la place de l'affectation de convention.

Les trois drames principaux de Lessing sont : *Minna de Barnhelm*, *Emilia Galotti* et *Nathan le Sage*. Mme de Staël ne dit rien de *Miss Sara Sampson* (paru en 1755), pièce remarquable pourtant qui caractérise bien la manière initiale de Lessing ; elle date d'une époque où l'influence de Shakspeare ne s'exerce point encore sur ses productions dramatiques.

Rien de plus simple que le sujet de *Minna de Barnhelm*. Un officier, le major de Tellheim, menacé dans son honneur par un procès injuste, et refusant, par délicatesse, de faire connaître son amour à Minna, doux objet de sa flamme : voilà toute la pièce. Les caractères sont vivants, tracés avec beaucoup de relief. « Chaque personnage, dit Mme de Staël (p. 203), se fait si bien connaître que les moindres nuances de ses impressions intéressent comme la confidence d'un ami. Le caractère d'un vieux sergent, dévoué de toute son âme au jeune officier qu'on persécute, offre un mélange de gaieté et de sensibilité. »

Mme de Staël, dans son appréciation, ne fait pas assez voir tout ce qu'il y a de sincère, de vécu dans cette pièce, qui fut, on le sait, inspirée au poète par diverses circonstances de sa vie. En 1760, il était secrétaire du général Tauentzien, qui cumulait à Breslau les fonctions de commandant militaire et de directeur des monnaies. Il eut alors bien des fois l'occasion de voir des officiers s'enrichir par des procédés injustes et des altérations de monnaies. Son âme d'honnête homme s'indigna : *Minna de*

Barnhelm est, sous une forme voilée, un éloquent cri de protestation contre ces sortes de vols. Son héros, lui, est un modèle de loyauté, une âme délicate, mais susceptible à l'excès. Le domestique Just, sous sa rude écorce, est d'une fidélité, d'un dévouement admirables. Ce caractère s'oppose à celui de l'hôtelier (qui héberge le major), personnage curieux, bavard, tour à tour obséquieux et impertinent, toujours égoïste et mesquin.

Quant à Minna, « elle nous offre, dit G. Heinrich (ouvrage cité, p. 113, vol. II), dans sa manière d'être ce mélange d'abandon et de dignité dont s'accommodent si bien les mœurs germaniques ». La jeune fille se présentant à l'improviste chez le major pour lui faire renoncer à son trop généreux dessein serait inadmissible sur une scène française ou belge. Autant vaudrait, dirions-nous, se jeter à la tête de l'officier. C'est une trop manifeste violation de nos principes. Il fallait toute la candeur aimable, la franchise ingénue que l'écrivain a su donner à son héroïne pour la rendre non seulement acceptable, mais sympathique. C'est dans des créations de ce genre que se manifeste le mieux la différence entre le théâtre français et le système dramatique allemand.

En tout cas, le drame national est cette fois trouvé ; c'est le drame qui reproduit fidèlement les mœurs populaires.

La sincérité que nous admirons dans *Minna* ne se retrouve point dans *Emilia Galotti*, sujet emprunté, nous le savons, à la primitive histoire romaine. Émilie n'est que Virginie déguisée, de même que le prince de Guastalla n'est qu'une sorte de réincarnation d'Appius Claudius. « Il y a là, dit très justement M[me] de Staël, des sentiments trop forts pour le cadre, une action trop énergique pour qu'on puisse l'attribuer à un nom inconnu (p. 204). »

Malgré le pathétique réel de certaines situations, les héros de Lessing ressemblent trop à des automates ; ils ne se meuvent pas avec cette libre aisance de personnages qui vivent de leur propre vie et qui manifestent des sentiments vrais et profonds ; leur existence est plutôt factice et leurs actes, nous le savons,

sont presque fatalement déterminés par la conduite des héros romains dont ils ne sont que les prête-noms ou les masques. Toutefois le portrait de Marinelli, l'astucieux et vil courtisan, est tracé avec vigueur ; cette figure cauteleuse est d'un dessin plus ferme et plus précis que les autres, justement parce que l'auteur, dans cette partie, est sincère ; l'engeance adulatrice des gens de cour a soulevé, depuis longtemps, son indignation ; il la déteste et la méprise. Mais comme le dit encore Mme de Staël, « les traits de bassesse de ce Marinelli n'ont pas assez d'originalité : on sent que Lessing l'a représenté ainsi dans un but hostile et rien ne nuit à la beauté d'une fiction comme une intention quelconque qui n'a pas cette beauté même pour objet ».

Dans le personnage du prince, Mme de Staël souligne à bon droit cette particularité que sa passion pour Émilie étouffe en son âme tout autre sentiment et fait taire toute autre considération ; au besoin il signerait des arrêts de mort sans s'inquiéter du nom de la victime. Orsina, la maîtresse abandonnée, pousse Odoardo, père d'Émilie, à tuer le prince ; cette scène est, nous dit-on, de la plus grande beauté ; le vice y arme la vertu, la passion y suggère tout ce que la plus austère sévérité pourrait dire pour influencer l'honneur jaloux d'un vieillard. Odoardo prend l'arme qu'on lui présente et s'en sert… pour immoler sa propre fille.

Bref, si l'auteur réussit, dans quelques scènes émouvantes, à faire palpiter nos cœurs, l'effet général produit par *Emilia Galotti* est bien inférieur au vif intérêt que nous inspire *Minna Barnhelm* [1].

Quant à *Nathan le Sage*, Mme de Staël y voit le plus beau des ouvrages de Lessing. Je crois qu'à tout prendre, cet éloge est exagéré : ce n'est pas parce que la tolérance religieuse y serait mise en action avec le plus de naturel et de dignité qu'on pour-

---

(1) Heinrich, ouvrage cité, vol. II, p. 123.

rait faire de *Nathan* un chef-d'œuvre dramatique. Lessing est, à cette époque, hanté par ses rêves de régénération et d'éducation du genre humain : Les *Fragments de Wolfenbüttel* constituent une œuvre de polémique religieuse présentée sous forme dogmatique ([1]), et *Nathan* n'est que la dramatisation de ces mêmes idées: c'est dire que dans cette pièce l'action n'est qu'un cadre ou un prétexte à discussions philosophiques. Y-a-t-il, du reste, dans cette œuvre, tant de naturel et de dignité que le croit notre critique? Saladin, en tout cas, se montre peu digne de ce grand nom; il a dans son langage et dans son attitude trop de grâce affectée et mignarde; il déplaît par un excès de courtoisie raffinée. En ce qui concerne le patriarche de Jérusalem qui représente le christianisme, — alors que *Nathan* et le templier incarnent respectivement les religions juive et musulmane, — il ne fait qu'ordonner des crimes et des injustices. L'intention de l'écrivain est ici évidemment satirique. Par contre, le heros lui-même est paré des plus belles qualités : amour du prochain, oubli des injures, générosité sage, tout le rend sympathique.

« A la fin de la pièce, dit Mme de Staël, on découvre que le templier (cet homme à la fois farouche et sensible) et la fille adoptée par le Juif sont frères et sœurs, et que le Sultan est leur oncle. »

Ce dénouement fait bien voir l'idée inspiratrice de l'œuvre : L'auteur songe à fusionner en une seule les trois religions monothéistes en les purifiant de tout fanatisme. C'est à peu près le principe qu'énonce un jour G. Schlegel : « Il n'est rien de plus odieux, dit-il, dans les religions positives, que le prétendu monopole du salut ([2]). »

Mais cette intention de Lessing — outre que le principe de tolérance n'est pas soutenu assez logiquement, nous venons de

---

(1) W. Reuter. *Geschichte der deutschen Poesie,* p. 148.
(2) Œuvres de G. Schlegel écrites en français. (Éd. Boeking, t. I, p. 216.)

le voir — affaiblit considérablement le mérite dramatique de *Nathan*. « La vie, dit encore G. Heinrich (ouv. cité, t. II, p. 471), doit spontanément éclore dans ces brillantes créations des poètes ; elle semble tarie dans sa source dès qu'on met par avance les personnages au service d'une doctrine préconçue. C'est ainsi qu'il faut expliquer l'infériorité des tragédies de Voltaire. »

Et Mme de Staël elle-même avoue que le but philosophique vers lequel tend toute la pièce en diminue l'intérêt au théâtre. « Sans doute, dit-elle, il n'y a pas de fiction ; il n'y a pas même d'événement réel dont on ne puisse tirer une pensée ; mais il faut que ce soit l'événement qui amène la réflexion, et non pas la réflexion qui fasse inventer l'événement ; l'imagination dans les beaux-arts doit toujours agir la première. »

Somme toute, Lessing, malgré ses injustes préventions contre la littérature française, a plus de valeur comme critique que comme poète. Mme de Staël le reconnaît également. Il n'en reste pas moins vrai qu'il est l'initiateur de ce qu'on peut appeler le renouveau dramatique, le promoteur du grand mouvement national dont Gœthe et Schiller sont les coryphées.

CHAPITRE V.

Gœthe.

Mme de Staël n'a pas connu personnellement Klopstock ni Lessing ; mais elle a vu plus d'une fois l'immortel auteur de *Faust* et goûté — nos lecteurs s'en souviennent — le charme de sa spirituelle conversation : de là, les jugements qu'elle émet sur lui gagnent en finesse et en clarté ; Mme de Staël, pour apprécier Gœthe, n'a qu'à faire revivre devant les yeux de son imagination cette figure si frappante et si caractéristique en sa hautaine sérénité.

« Quand on sait faire parler Gœthe, dit-elle (p. 195), il est admirable; son éloquence est nourrie de pensées; sa plaisanterie est en même temps pleine de grâce et de philosophie, son imagination est frappée par les objets extérieurs, comme l'était celle des artistes chez les anciens; et néanmoins sa raison n'a que trop la maturité de notre temps. Rien ne trouble la force de sa tête. »

L'observation est juste. Nous l'avons dit d'ailleurs [1] : Malgré la richesse de son imagination, le poète ne se laisse point aller aux rêveries sentimentales parfois fantasques de ses compatriotes; il domine à l'aide de la pensée ce que les Allemands appellent la *Phantasie*.

Mais cette sorte de domination que l'écrivain exerce sur lui-même ne l'empêche-t-elle pas jusqu'à un certain point de représenter à lui seul, comme le croit Mme de Staël, les traits principaux du génie allemand? Sans doute, le Germain est essentiellement réceptif, tout comme Gœthe; il est avide de recueillir le bénéfice des nouveautés intellectuelles des pays étrangers. Gœthe a toutes ces qualités-là; il les possède même à un degré surprenant. Mais l'Allemand a, de plus, une propension marquée au mysticisme, à la rêverie contemplative; et quand son imagination travaille, il la laisse aller bride abattue. « Chez Gœthe, au contraire, dit Édouard Rod [2], le travail de la fantaisie est limité; il consiste simplement à parer la mémoire et à embellir la transposition. » En d'autres termes, le talent du poète s'exerce sur des sentiments qu'il a jadis éprouvés, mais il les analyse avec la finesse psychologique acquise pendant sa maturité. D'autre part, rien de moins mystique que Gœthe, « le grand païen »:

La maitrise qu'il exerce sur lui-même et sur son œuvre est si complète, si absolue qu'il se plaît parfois, — notre critique

---

(1) Voyez notre article : *L'Iphigénie* de Gœthe et l'*Iphigénie* d'Euripide. *(Revue de l'Enseignement des langues vivantes.* Paris, décembre 1908.)

(2) Édouard Rod, *Essai sur Gœthe,* p. 8.

l'avoue elle-même, — « dans ses écrits comme dans ses discours, à briser les fils qu'il a tissus, à déjouer les émotions qu'il excite, à renverser les statues qu'il a fait admirer ».

Cette calme insouciance, ce sang-froid qu'il garde envers et contre tout, cette possession trop entière de soi-même, de son génie et de son cœur, n'est-ce pas là le point de départ de l'Olympisme gœthéen dont on parle si souvent?

Que faut-il entendre au fond par cet Olympisme? « C'est, dit encore E. Rod (*Essai sur Gœthe*, p. 20), un état d'âme qui n'est point aussi exceptionnel ni aussi haut que quelques-uns le croient. Nous le trouvons, vulgaire et banal, chez la plupart des hommes; il s'appelle alors égoïsme tout simplement. C'est une certaine indifférence à tout ce qui n'est pas son *moi*, tel qu'on le désire, un parti pris d'ignorer les troubles qu'apportent avec eux les quotidiens hasards de l'existence, d'écarter de son esprit ce qui l'inquiète, de son cœur ce qui l'agite, une volonté de suivre la ligne qu'on s'est fixée sans se soucier de ce qu'il en coûte à personne. »

Sans doute, pour nos snobs littéraires il y a quelque chose d'altier, de majestueux dans cette attitude inaltérablement calme. N'évoque-t-elle pas la prestigieuse image de l'antique Zeus?.. Et cependant, au fond, que de raideur, que d'impassibilité glaciale dans cette physionomie marmoréenne, toute fine, toute régulière que nous la trouvons, tout harmonieux qu'en est le dessin! Gœthe, drapé dans sa toge souveraine, regardant avec un orgueilleux sourire les hommes et les choses, dédaignant de s'intéresser aux multiples et graves problèmes qui s'agitent autour de lui, ne se laissant troubler dans sa sereine quiétude ni par les misères ni par les souffrances des autres, ne mérite pas, quoi qu'en dise Mme de Staël [1], d'autre qualification que celle d'égoïste.

Ah! comme j'aime mieux, à la différence de génie près, la sérénité bienveillante d'un Klopstock ou (pour emprunter un

---

(1) « Il n'y a point d'indifférence dans son impartialité. »

exemple à la littérature française) celle d'un Fénelon! Stimulé par le noble idéal qu'il voit miroiter devant lui, l'écrivain sent vibrer dans son âme les ardeurs les plus généreuses et le plus fier enthousiasme; il ne tarde pas à réchauffer ses lecteurs aux rayons du même foyer lumineux. C'est la communion des âmes qui s'opère, merveilleuse, presque divine.

Gœthe, avec sa hautaine indifférence, serait, dans ses œuvres, nécessairement froid s'il ne tirait du fond de sa vie antérieure — et l'adolescence même d'un égoïste présente parfois des phases de générosité — des sentiments vrais, parfois des émotions vives. Mme de Staël, qui, malgré sa sympathie pour le poète, est tentée de s'effrayer de son genre de supériorité, dit très justement (p. 126) : « Peut-être, au temps de sa jeunesse, était-il possédé par son génie au lieu d'en être le maître; peut-être sentait-il alors que, le sublime et le divin étant momentanés dans le cœur de l'homme, le poète est inférieur à l'inspiration qui l'anime et ne peut la juger sans la perdre. »

Encore qu'il y ait parmi ses souvenirs d'autrefois d'intermittents remords causés par des défaillances, des trahisons d'amour auxquelles il n'aime pas à songer (c'est ainsi qu'il chassera de son esprit l'image de cette malheureuse Frédéricque Brion, lâchement abandonnée), il se plaît, peut-on dire, à fouiller son passé pour donner aux personnages de ses romans et de ses drames les sentiments qu'il éprouvait jadis. Ils en acquièrent plus de vigueur et de netteté. Dans ce sens le grand écrivain qu'on nous présente généralement comme le poète objectif ou cosmique par excellence a sa part de subjectivité.

D'un autre côté, si les problèmes sociaux et moraux le laissent presque tout à fait indifférent, si l'on trouve chez lui, comme le dit M. Baldensperger, « un aristocratisme dédaigneux des instinctives et incohérentes oscillations des masses » [1], il se

---

[1] H. Baldensperger, *Gœthe en France*, p. 65, et Chuquet, *Littérature allemande*, p. 292.

préoccupe néanmoins du danger que fait courir à sa patrie l'invasion napoléonienne. Il ne croit pas à la victoire des Allemands; il est, au contraire, convaincu qu'ils ne briseront pas leurs chaînes et, regardant Napoléon comme un guerrier invincible, il songe un instant à profiter de l'invitation que le conquérant lui a faite (en 1805) : aller résider à Paris. Il renonce pourtant à ce projet.

Ce qui distingue Gœthe, c'est que, d'un esprit très souple et très compréhensif, il s'assimile très facilement les matières les plus diverses : botanique, physique, archéologie, peinture, voilà ce qui sollicite tour à tour son intérêt; mais il ne regarde toutes ces branches qu'en dilettante. De là vient chez les gœthéens d'aujourd'hui ce dilettantisme que Paul Bourget définit « une disposition de l'esprit, très intelligente à la fois et très voluptueuse, qui nous incline tour à tour vers les formes diverses de la vie et nous conduit à nous prêter à toutes ces formes sans nous donner à aucune » [1].

C'est bien là le système de notre Olympien; se prêter avec une grâce exquise, une aisance de gentilhomme, ne jamais se donner, même en amour!

Tel est Gœthe comme homme et comme écrivain en général; à présent, considérons en lui le poète lyrique, ou plutôt voyons ce que pense de lui, sous ce rapport, Mme de Staël :

« Il est, nous dit-elle (p. 175), naturel au suprême degré; non seulement quand il parle d'après ses propres impressions, mais aussi quand il se transporte dans des pays, des mœurs et des situations toutes nouvelles; sa poésie prend facilement la couleur des contrées étrangères; il saisit avec un talent unique ce qui plaît dans les chansons nationales de chaque peuple... Comme tous les hommes de génie, il réunit en lui d'étonnants contrastes; on retrouve dans ses poésies beaucoup de traces du

---

(1) Paul Bourget, *Essais de psychologie contemporaine*, p. 80.

caractère des habitants du Midi ; il est plus en train de l'existence que les Septentrionaux ; il sent la nature avec plus de vigueur et de sérénité ; son esprit n'en a pas moins de profondeur, mais son talent a plus de vie. »

Si l'on envisage ses poésies composées à Leipzig, durant ses années d'études, — Mme de Staël néglige d'en parler, — on trouve, en effet, dans quelques-unes d'entre elles une exubérance de passion qui tient du Méridional. « Mais trop souvent, fait remarquer Ernest Lichtenberger (1), le poète chante le plaisir facile et rapide, les baisers dérobés, les surprises des sens. On voit dans ces pièces le mélange d'un fond grossier, sensuel, et d'une expression raffinée plutôt que délicate. On se représente les poses voluptueuses des nymphes de Boucher, les lèvres humides, les regards noyés des figures de Greuze et de Fragonard. » Quant à la structure des vers, elle est achevée et révèle déjà le maître futur.

Les héroïnes successivement célébrées sont Catherine Schoenkopf, premier caprice du poète, puis la pauvre Frédéricque Brion, fille du pasteur de Sesenheim, qui eut le tort de se croire sincèrement aimée ; ce fut ensuite Charlotte Brou, déjà fiancée à Kerstner, jeune personne à l'âme délicate et rêveuse dont Gœthe fit la connaissance à Wetzlar et subit quelque temps le charme presque fascinateur. Si cet amour ne put prendre d'autre forme que celle d'un rêve chimérique, l'héroïne fournit du moins à l'écrivain, en dehors de plusieurs poésies lyriques, le sujet du célèbre *Werther*.

A mesure que Gœthe se dégage en quelque sorte du joug presque conventionnel des emportements et des folies de jeunesse, on trouve dans ses compositions de nature érotique une inspiration plus sincère, plus vraie et des sentiments plus purs. Mais ce qu'il y a dans ses chants lyriques d'incontestablement

(1) E. Lichtenberger, *Étude sur les poésies lyriques de Gœthe*, p. 25.

supérieur, ce ne sont point les poésies amoureuses, ce sont, avec les élégies appelées romaines, les ballades et les romances.

« Les élégies composées à Rome, dit Mme de Staël (p. 178), peignent l'effet de l'Italie sur toute son existence, cette ivresse du bonheur dont un beau ciel le pénètre. Il raconte ses plaisirs, même les plus vulgaires, à la manière de Properce ; et de temps en temps quelques beaux souvenirs de la ville maîtresse du monde donnent à l'imagination un élan d'autant plus vif qu'elle n'y était pas préparée. »

Parmi les romances, Mme de Staël analyse d'une façon détaillée la charmante pièce intitulée *La Bayadère* qui nous transporte en Asie, sur les bords du Gange. « Il y a tant de poésie, une couleur si orientale dans la peinture des danses de cette bayadère, des parfums et des fleurs dont elle s'entoure, qu'on ne peut juger, d'après nos mœurs, un tableau qui leur est tout à fait étranger (p. 177). »

D'autres morceaux, soit ballades, soit romances, sont examinés et appréciés non moins judicieusement. Telle la pièce connue sous le titre *Le Pècheur*, « qui nous exprime admirablement le plaisir toujours croissant qu'on trouve à considérer les ondes pures d'un fleuve : le balancement du rythme et de l'harmonie imite celui des flots et produit sur l'imagination un effet analogue. L'âme de la nature se fait connaître à nous de toutes parts et sous mille formes diverses ».

Notre auteur analyse en outre la *Ménagerie de Lily*, le *Chant de noce dans un vieux château*, l'*Élève du Sorcier;* cette dernière est d'un genre plutôt divertissant.

On peut encore faire remarquer au sujet de toutes ces compositions que, d'une façon générale, les êtres humains n'y jouent qu'un rôle purement passif (c'est une constatation que Mme de Staël ne fait pas) ; tantôt nous les voyons succomber sous la puissance victorieuse de la nature, — tel ce même *Pècheur* et le *Roi des Aulnes*, — tantôt quelque incident imprévu ou quelque *deus ex machina* — voyez *Danse macabre*, l'*Élève*

du Sorcier, le *Thésauriseur* — délivrent soudain les personnages du péril qui les menace (1).

Si l'homme, dans les ballades et romances, a peu de relief, la nature en a d'autant plus : le pinceau de Gœthe est d'une précision admirable, ses dessins sont achevés, toujours parfaits de coloris et de proportions : qu'il décrive la vaste forêt avec ses géants séculaires ou la modeste violette cachée à l'ombre de quelque buisson, il déploie toujours la même maîtrise et la même richesse picturale. Sa poésie s'alimente aux sources fraîches de la nature : elle boit les gouttes de rosée, ces pleurs de l'aurore que le soleil fait scintiller ; elle savoure avec volupté tout le nectar de la terre, mais presque jamais elle ne s'élève aux régions d'Au-delà.

Puisque Mme de Staël prend la peine d'analyser par le menu plusieurs de ces compositions, elle eût pu, ce semble, nous parler aussi de *La Dédicace* (Zueignung), placée en tête du recueil lyrique ; cette pièce est, en effet, absolument significative au point de vue de la manière de Gœthe. L'auteur y présente, sous la forme d'une femme jeune et gracieuse, la Muse lui accordant l'immortel privilège de la poésie.

Reçois ici, lui dit-elle, ce que, depuis longtemps, je t'ai destiné. L'être heureux qui, d'un cœur paisible, accepte ce don, ne peut manquer de rien : je t'offre, tissu de senteurs matinales et de rayonnante clarté, le voile de la Poésie tendu par les mains de la Vérité (2).

Ce fut, en littérature, la devise constante de notre Olympien : saisir la réalité, la saisir tout entière dans ses multiples mani-

---

(1) W. Reuter, *Geschichte der deutschen Poesie*, p. 159.

(2) Voici le texte :

Empfange hier was ich dir lang bestimmt!
Dem Glücklichen kann es an nichts gebrechen
Der dies Geschenk mit stiller Seele nimmt,
Aus Morgenduft gewebt und Sonnenklarheit :
Der Dichtung Schleier aus der Hand der Wahrheit.

(*Gœthe's sämmtliche Werke*, Band I, p. 3) Édition Ph. Reclam.

festations et s'en faire l'harmonieux et un peu sensuel interprète.

Après avoir envisagé dans Gœthe le poète lyrique, apprécions-le comme chantre épique. Mme de Staël ne nous dit rien, sous ce rapport, de *Reineke Fuchs* ni du fragment intitulé *Achilléide*, qui eussent mérité pourtant une courte analyse : nous ferons comme elle et nous ne nous occuperons que d'*Hermann et Dorothée*. Notre critique, qui compare ce poème à la *Louise* de Voss, fait remarquer : « Il faut en convenir, les personnages et les événements, dans ces poèmes, sont de trop peu d'importance ; le sujet suffit à l'intérêt quand on le lit dans l'original ; dans la traduction cet intérêt se dissipe. En fait de poème épique, il me semble qu'il est permis d'exiger une certaine aristocratie littéraire ; la dignité des personnages et des souvenirs historiques qui s'y rattachent peut seule élever l'imagination à la hauteur de ce genre d'ouvrage (p. 171). »

Ces lignes me remettent en mémoire l'observation que je lisais il y a quelque temps, dans Brunetière [1] : « L'art ne peut pas, ne doit pas exprimer tout ce qui forme, en quelque sorte, la matière quotidienne, l'étoffe commune et grossière de la vie, ou du moins il ne le peut qu'en le transposant : et cette formule, qui est devenue celle de la conversation des honnêtes gens, est en même temps aussi le commencement de l'art d'écrire. »

Mais l'éminent professeur se place ici surtout au point de vue de la littérature du XVIIe siècle, qui est, nous le savons, la littérature de l'aristocratie et de la rigoureuse étiquette. On ne peut appliquer le même critère aux productions allemandes du XVIIIe siècle ; ce que Mme de Staël appelle l'aristocratie littéraire eût précisément fait très mauvaise figure au milieu de ces idylles charmantes et naïves, d'un délicieux pittoresque. C'est le cas de nous rappeler une parole de Schiller que nous avons déjà citée : « Le sens poétique tel que nous le comprenons lui

---

(1) F. Brunetière, *Questions de critique*, p. 31. (Éd. Calmann-Lévy, 1889.)

manque complètement ; aussi Mme de Staël ne peut-elle s'approprier dans les œuvres de ce genre que le côté passionné, oratoire et général. » En d'autres termes la baronne de Staël est trop essentiellement Parisienne, — nous le savons, — elle est trop éprise d'éclat, de lumière et de mouvement pour apprécier à leur juste valeur ces tranquilles et paisibles beautés. Cependant elle ne méconnaît point « le charme qui règne dans l'ouvrage ; une émotion douce mais continuelle se fait sentir depuis le premier vers jusqu'au dernier, et il y a, dans les moindres détails, une dignité naturelle qui ne déparerait pas les héros d'Homère ».

Humboldt, que Mme de Staël a consulté et dont elle vante l'esprit ingénieux et pénétrant, fait remarquer en ce qui concerne *Hermann et Dorothée* (1) : « Si certaines qualités spéciales de Gœthe apparaissent dans d'autres productions plus frappantes et plus lumineuses, on ne trouve nulle part au même degré que dans ce poème tous les rayons de ce disque rassemblés et concentrés. L'auteur d'*Hermann et Dorothée*, avec plus de raison que n'importe quel autre, peut être appelé vraiment humain ; car aucun ne parle à notre cœur sur un ton aussi noble, aussi élevé et tout à la fois aussi simple ; chez nul poète de l'antiquité on ne trouvera cette sensibilité idéalement délicate ; chez nul écrivain moderne on ne rencontrera cette nature simple, cette complète vérité, cette tendresse tout intime. »

Pour ce qui regarde *Louise*, Mme de Staël constate, non sans une pointe de malice, que l'on admire beaucoup en Allemagne les descriptions qui s'y trouvent sur la manière de faire le café, d'allumer la pipe ; ces détails sont présentés avec beaucoup de talent et de vérité ; c'est un tableau flamand très bien fait. Puis elle ajoute : « Mais il me semble qu'on peut difficilement introduire dans nos poèmes, comme dans ceux des anciens, les

---

(1) HUMBOLDT, *Introduction à l'essai d'esthétique*, p. 12.

usages communs de la vie ; ces usages chez nous ne sont pas poétiques et notre civilisation a quelque chose de bourgeois. »

La critique formulée ne manque pas d'un certain fondement : Les tableaux de Voss, si fortement empreints de ce mélange d'humour et de jovial abandon que les Germains appellent *Gemütlichkeit* deviennent de temps à autre d'une prolixité quelque peu lassante ; le souci des détails minuscules de la vie familiale y est vraiment poussé trop loin : le poète ne nous fait grâce de rien. Gœthe, plus sobre, plus réservé, sait, même dans la peinture des objets les plus ordinaires, garder une sorte de décorum. Ensuite Voss, qui n'a d'autre but que de nous raconter « le très paisible mariage de la fille du vénérable pasteur de Grünau », ne met en scène qu'une seule catégorie de personnages (un curé protestant et sa famille). Gœthe, lui, dépeint tour à tour le prêtre, le juge, le pharmacien, l'aubergiste-propriétaire ; il nous fait entrer chez le pauvre exilé tout aussi bien que chez le riche bourgeois ; toutes les castes sociales étant représentées chez lui, il réussit à donner à sa composition plus de variété, plus de vie et de mouvement.

Il y aurait sans doute, si l'on voulait examiner par le menu le délicieux poème, bien des observations à faire encore à cet égard ; mais il est temps, pensons-nous, de considérer avec Mme de Staël la carrière dramatique de Gœthe.

Sa première pièce est *Goetz de Berlichingen*. Mme de Staël en commence l'étude par une observation générale assez contestable. « Dans les pièces que Gœthe a faites pour être représentées, il y a beaucoup de grâce et d'esprit, mais rien de plus. Dans ceux de ses ouvrages dramatiques, au contraire, qu'il est très difficile de jouer, on trouve un talent extraordinaire (p. 263). »

La remarque est juste si l'on se borne à considérer par exemple *Faust*, cette sorte d'épopée dramatique qui fait fi de toute règle. Mais si l'on envisage *Iphigénie*, ce pur chef-d'œuvre dans le genre classique et que Racine, je pense, n'eût pas désavoué, faut-il n'y voir que de la grâce et de l'esprit ?...

Goetz à la Main de Fer, cette œuvre de jeunesse de l'Olympien (composée en 1773), rentre, en tout cas, dans la première catégorie. « Gœthe, dit Mme de Staël (p. 263), était fatigué de l'imitation des pièces françaises en Allemagne, et il avait raison... En conséquence, il composa un drame historique à la manière de Shakspeare. »

Oui, certes, il était lassé de voir toujours imiter les Français; mais il était, plus encore, désireux de s'affirmer lui-même par une œuvre d'allure personnelle et indépendante. Lui qui, à l'époque de son adolescence, ne jurait que par les règles classiques et faisait de Boileau presque son livre de chevet (on le voit un jour recommander chaleureusement à sa sœur Cornélie l'étude du célèbre critique), il renie à présent ses premiers maitres et, sous l'influence de Herder, veut marcher dans une voie nouvelle.

« *Goetz de Berlichingen*, fait remarquer Fréd. Schlegel (*Histoire des Littératures*, p. 388, vol. II), fut la souche d'une race innombrable de chevaliers pesamment armés et d'escadrons de cavalerie qui, de nos jours encore, maintiennent, du moins sur le théâtre, l'antique liberté de l'Allemagne et le droit du plus fort; on peut néanmoins dire que cet ouvrage est tout à fait irrégulier et n'a même aucune forme arrêtée. Ce défaut provient de la volonté même de l'auteur entraîné par la fougue impétueuse de la jeunesse; l'histoire de l'époque où la scène se passe a beau y être très imparfaitement retracée, ce n'en reste pas moins un tableau poétique très riche, d'un mérite durable et supérieur à tous les autres travaux de jeunesse du même poète. »

Mme de Staël trouve, elle aussi, que « le règne de Maximilien, pendant lequel l'événement principal se passe, n'y est pas assez caractérisé; que, si Gœthe n'a pas mis assez d'imagination dans la forme et dans le langage de cette pièce, c'est volontairement et par système qu'il s'y est refusé; il a voulu que ce drame fût la chose même, et il faut que le charme de l'idéal préside à tout dans les ouvrages dramatiques ».

Guillaume Schlegel, de son côté, dit presque dans les mêmes termes : « L'imitation de Gœthe, dans Goetz, *veut être* la *chose même* [1]. »

Fort bien ; mais qu'est-ce au juste que la chose même? Car Mme de Staël ne nous fait exactement connaître, ni l'intrigue, ni l'idée inspiratrice de la pièce : elle nous dit simplement que l'écrivain met en scène un vieux chevalier défendant, sous le régime monarchique, la vie chevaleresque et l'existence féodale des seigneurs.

Est-ce bien cela? Ce Goetz, dont le poète avait lu à Strasbourg l'autobiographie écrite de sa main de fer, était en réalité un de ces fameux chevaliers-brigands (Raubritter) dont les villes jouissant de quelque prospérité commerciale eurent tant de fois à déplorer les vexations et les pillages. « En 1504, prenant part, aux côtés du margrave d'Anspach, à la guerre de succession de Bavière, il eut la main droite enlevée par un boulet de canon, et la remplaça par une main de fer que lui fabriqua un armurier [2]. » Ce Goetz, tout comme les autres pillards, ne tirait pas toujours l'épée pour les plus nobles causes ; il entrait parfois en campagne contre Nuremberg, rien que pour le plaisir de se battre. S'il lui arrivait de se faire le champion de l'idée impériale, c'est parce que l'Empire, disloqué, désorganisé, lui laissait le libre exercice de sa force.

Mme de Staël s'attache à nous montrer sa vaillance, sa généreuse bravoure, la sensibilité dont il témoigne au milieu de sa rudesse apparente.

En réalité, Goetz, même sous la forme idéalisée où l'auteur nous le présente, n'est que Gœthe lui-même dédoublé. Goetz nous apparait comme loyal, chevaleresque ; il ne combat que pour l'indépendance, il lutte contre l'aristocratie hautaine et oppressive et contre les prêtres ambitieux. C'est bien là le

(1) *Cours de littérature dramatique* (traduit par Mme Necker de Saussure), vol. II, p. 383.

(2) ÉDOUARD ROD, *Essai sur Gœthe*, p. 72.

Gœthe officiel ou politique, tel du moins qu'il aime à poser. Mais à côté de cela, le Gœthe intime, sentimental, se retrouve dans Weislingen, nature impulsive, faible, changeante, passant de la blonde à la brune, de la douce et tendre Marie à l'astucieuse et criminelle Adélaïde, homme enfin qui se laisse complètement dominer par les impressions de l'heure présente.

Certes, en dessinant cette figure, la plus saillante et la plus fouillée de toutes, l'écrivain songe à sa malheureuse Frédéricque Brion [1]. Weislingen, cet autre lui-même, est empoisonné au dénouement par le page Frantz, lequel ne fait qu'obéir aux sollicitations pressantes d'Adélaïde. Peut-être Gœthe trouve-t-il dans cette solution une sorte d'apaisement intime.

Si la plupart des personnages sont vécus, Adélaïde, par contre, est tout imaginaire et pour cette raison, sans doute, n'offre pas le même relief, la même vigueur de touche que les autres figures de la pièce. « Ce caractère, dit E. Rod (*Essai sur Gœthe*, p. 92), paraît d'un romanesque plutôt médiocre; il flotte dans les brumes d'un moyen âge d'opéra. » On peut dire qu'Adélaïde incarne la séductrice, la sirène dangereuse qui éloigne Weislingen de sa première fiancée, Marie : une fois devenue sa femme, elle s'éprend de l'écuyer Frantz. Tous ses actes, au reste, semblent dictés par le caprice ; il n'y a chez elle que de l'incohérence et de la bizarrerie fantasque.

Mme de Staël voit justement dans Élisabeth, épouse du héros, la femme telle que nous la montrent les anciens portraits de l'École flamande, la femme qui ne connaît que son mari, n'admire que lui et se croit destinée à le servir comme il l'est, lui, à la défendre. Elle esquisse ensuite la séance du tribunal secret, de ce tribunal qui condamne Adélaïde ; elle rend hommage à l'indéfectible bravoure de Goetz qui, assiégé dans son chateau fort, ordonne qu'on arrache le plomb de ses fenêtres pour

(1) Il recommande à son ami Salzmann de transmettre un exemplaire du drame à Mlle Brion, et lui dit : « La pauvre Frédéricque se trouvera en quelque mesure consolée puisque l'infidèle est empoisonné. »

en faire des balles. Néanmoins, il voit périr tous ses compagnons d'armes. Lui-même, sur le point d'expirer, songe à ce Dieu dont il ne s'est guère occupé pendant sa vie et lui demande pardon.

Si la forme, dans *Goetz*, accuse encore les défaillances d'un premier essai théâtral, il n'en est plus de même dans *Egmont*. M[me] de Staël se trompe, toutefois, quand elle dit que ce drame a dû être composé à la même époque que *Werther*. Ce roman date, on le sait, de 1774; *Egmont*, quoique déjà conçu en 1776, ne fut achevé qu'en 1787 (1).

Notre auteur, qui regarde cette pièce comme la plus belle de Gœthe (ce n'est pas peu dire, certes!), trouve que tout est réuni pour donner l'idée la plus séduisante du comte d'Egmont : on le voit adoré de ses soldats, à la tête desquels il a remporté tant de victoires.

Sans doute. Mais le malheur (Schiller lui-même, le grand ami de Gœthe, ne manque pas de le constater) (2) est précisément que l'écrivain ne nous fait pas assister à ces glorieux faits d'armes; nous ne les connaissons que par ouï-dire, tandis que nous avons constamment sous les yeux le spectacle des faiblesses et des légèretés du héros. Gœthe, par crainte de trop élever son personnage au-dessus de notre habituel niveau, le rabaisse au point de lui ôter presque toute notre sympathie. Si encore il nous l'avait présenté, selon la tradition historique, comme un homme marié, père d'une nombreuse famille, nous comprendrions que le comte eût éprouvé quelque répugnance à quitter Bruxelles et les Pays-Bas, source, pour lui, d'importants revenus. Mais l'auteur en fait un joyeux célibataire qui ne rêve que plaisirs et divertissements; dès lors son refus de quitter la capitale n'est dicté que par la plus ridicule présomption, la plus complète incurie.

« Le comte d'Egmont, dit encore M[me] de Staël, aime une jeune

---

(1) A. Chuquet, *Littérature allemande*, p. 268.

(2) *Œuvres de Schiller*, t. XII, p. 355. (Dissertation sur *Egmont*, drame de Gœthe.)

fille, Clara, née dans la classe des bourgeois de Bruxelles ; il va la voir dans son obscure retraite. Cet amour tient plus de place dans le cœur de la jeune fille que dans le sien. »

Ce n'est que trop vrai. De même que le patriotisme du comte ne trouble en aucune façon sa rieuse gaîté, l'amour très placide qu'il éprouve pour Claire ne lui fait pas manquer une seule réunion joyeuse [1]. C'est, dans sa quiète et joviale insouciance, le plus parfait épicurien que l'on puisse imaginer. Il y a plus : ce gai viveur évince, dans le cœur de l'héroïne, un pauvre et honnête garçon de fiancé, le malheureux Brakenbourg ; et franchement c'est une faute que nous ne lui pardonnons pas.

Ferdinand, fils du duc d'Albe, excite, au fond, plus de sympathie que le comte lui-même. Son admiration pour le héros de la Flandre n'a rien de factice. Le duc exploite cet enthousiasme et se sert de son généreux et loyal fils comme d'un instrument pour perdre celui qu'il regarde comme un des principaux fauteurs des troubles.

Egmont, jugeant du père par le fils, croit n'avoir rien à redouter et se rend auprès du duc. La scène où l'auteur nous montre en face l'un de l'autre les deux ennemis est, sans doute, une des plus émouvantes de la pièce, la seule, je crois, qui fasse frissonner. Car nous savons que de cet entretien va dépendre la vie ou la mort du héros ; que, s'il ne déploie une extrême prudence, il ne manquera pas de s'embarrasser dans les mailles du filet tendu par l'Espagnol. A celui qui s'étonnerait de toutes ces précautions prises par le duc contre un homme qui est à sa merci, Mme de Staël répond : « C'est qu'il y a toujours dans l'assassin politique un désir confus de se justifier même auprès de sa victime ; il veut dire quelque chose pour son excuse, alors même que ce qu'il dit ne peut persuader lui-même ni personne. » (P. 269.)

---

[1] A. Chuquet fait remarquer (*Littér. allem.*, p. 268) : Léger, frivole, aveugle. Egmont n'est nullement tragique.

Trop tard, Ferdinand s'aperçoit du rôle que lui a fait jouer son père. Saisi à la fois d'indignation et de pitié, il veut, par tous moyens, sauver Egmont. La suprême entrevue qui a lieu entre le comte et lui constitue, elle aussi, une scène bien pathétique. Mais le gentilhomme belge, sans écouter les prières du jeune homme, demande seulement à son interlocuteur de protéger Clara quand il ne sera plus. Malheureusement la jeune fille, jusqu'alors si douce, après avoir vainement essayé de délivrer son amant, vient de se donner la mort.

Ce qu'il y a de bizarre, c'est la finale. Egmont s'est assoupi malgré la perspective de la mort qui l'attend. Voici qu'aux sons éclatants de la musique le mur s'entr'ouvre ; une femme au corps de sylphide, dont les traits reproduisent ceux de Claire, sort des nuages. C'est le symbole de la liberté qui doit triompher un jour. « Ce dénouement merveilleux, dit Mme de Staël (p. 275), ne peut convenir à une pièce historique. » Non, certes. Et l'observation se trouve d'autant mieux justifiée qu'au cours de la pièce, la cause de l'indépendance a fort médiocrement préoccupé Lamoral. Il avait bien d'autres soucis !

Après cela, que l'humeur joviale, la gaîté communicative, un peu tapageuse du peuple des Pays-Bas soit magistralement décrite dans le drame, que l'on reconnaisse à chaque phrase, à chaque mot l'esprit de liberté, le désir jaloux de voir sauvegarder tous les anciens privilèges, que le caractère de Marguerite de Parme soit bien rendu, que, de plus, l'écrivain ait su mettre une habile gradation dans la manière de faire pressentir la mort du gentilhomme belge, nous en convenons bien volontiers. Mais la pièce n'est point un chef-d'œuvre ; le héros lui-même manque d'intérêt.

Gœthe atteint une plus grande perfection dans *Iphigénie en Tauride*, que Mme de Staël considère à juste titre comme le chef-d'œuvre de la poésie classique en Allemagne. Cette pièce est le fruit, peut-on dire, d'une conception dramatique nouvelle ; car les idées et les principes esthétiques de l'écrivain, lors d'un séjour assez prolongé en Italie, se sont modifiés considérable-

ment. Avant ce voyage Gœthe avait regardé comme la première règle de l'art la vérité objective, la représentation fidèle de la nature sous ses multiples aspects; maintenant qu'il a contemplé sur le vif tous ces impérissables monuments du génie antique, il vise, dans les détails, à plus d'éclectisme, à des proportions plus régulières, à une forme à la fois plus simple et plus noble. Aussi, dès son retour, se met-il à remanier *Iphigénie* déjà composée en prose; la tragédie, sous sa forme versifiée, change complètement de physionomie.

« L'*Iphigénie* de Gœthe, dit Taine [1], est belle en prose, mais en vers, quelle différence! Ici, visiblement, c'est l'altération du langage ordinaire, c'est l'introduction du rythme et du mètre qui communique à l'œuvre son accent incomparable, cette sublimité sereine, ce large chant tragique et soutenu au son duquel l'esprit s'élève au-dessus des vulgarités de la vie ordinaire et voit reparaître devant ses yeux les héros des anciens jours, la race oubliée des âmes primitives, et, parmi elles, la vierge auguste, interprète des dieux, gardienne des lois, bienfaitrice des hommes, en qui toutes les beautés et toutes les noblesses de la nature humaine se concentrent pour glorifier notre espèce et pour relever notre cœur. »

« *Iphigénie*, dit de son côté Mme de Staël, rappelle le genre d'impression qu'on reçoit en contemplant les statues grecques : l'action en est si imposante et si tranquille, qu'alors que la situation des personnages change, il y a en eux toujours une sorte de dignité qui fixe dans le souvenir chaque moment comme durable. » (p. 276.)

Il était difficile, poursuit-elle, de traiter ce sujet d'une manière nouvelle; Gœthe y est parvenu néanmoins, en donnant un caractère vraiment admirable à son héroïne. »

C'est vrai, mais ce n'est pas tout. Certes, le poète allemand fait d'Iphigénie une bienfaitrice sans cesse préoccupée d'adoucir

---

(1) H. Taine, *Philosophie de l'Art*, p. 68.

les mœurs du pays barbare qu'elle habite; tout en regrettant avec l'amertume habituelle des *exilées* — ce mot si bien compris par Mme de Staël — les régions enchanteresses de sa patrie, elle consacre tous ses efforts au bien-être moral des populations de la Tauride. Elle réussit du moins à suspendre pour quelque temps l'effet de l'odieuse loi qui ordonnait d'immoler tous les étrangers arrivant dans cette île.

Mais ce que Mme de Staël perd de vue, c'est que l'intrigue même de la pièce d'Euripide se trouve modifiée chez Gœthe. Dans l'*Iphigénie* grecque, Oreste et Pylade abordent en Tauride avec le dessein d'enlever, sur le conseil d'Apollon, la statue de Diane, de cette Diane dont l'héroïne est la prêtresse; l'assassin de Clytemnestre compte de la sorte échapper aux Furies qui l'obsèdent. Chez Gœthe, l'oracle d'Apollon, plus ambigu, réclame le retour de « sa noble et bien-aimée sœur ». Les deux jeunes amis pensent qu'il s'agit de la sœur d'Apollon, Diane, dont ils s'apprêtent à dérober la statue. Mais au dénouement, Oreste, que les prières d'Iphigénie ont délivré de l'obsession des Furies, reconnaît qu'il s'est mépris sur le sens de l'oracle et qu'il s'agit, non d'enlever Diane, mais tout simplement d'obtenir le retour de sa sœur à lui. Et le roi Thoas, que Gœthe, à la différence d'Euripide, présente comme amoureux de la prêtresse, se résigne, les larmes aux yeux, à la laisser partir avec les jeunes gens.

Sans doute, la scène de reconnaissance entre frère et sœur a plus de relief et plus de pathétique chez le poète grec que chez l'écrivain allemand (1). Toujours sur le point de se faire, elle est sans cesse retardée par la méfiance obstinée d'Oreste et par l'art subtil et ingénieux qu'il met à éluder les questions d'Iphigénie. Dans la pièce de Gœthe, cette reconnaissance se fait assez rapi-

(1) H. Weil, *Introduction à l'Iphigénie en Tauride* d'Euripide, p. 12. A.-G. Schlegel (*Cours de littér. dram.*, p. 215) trouve le drame grec médiocre d'un bout à l'autre, tant du côté des caractères que de celui des passions; ce jugement est, à coup sûr, trop sévère.

dement. sans beaucoup d'hésitation; mais l'auteur de *Faust* nous ménage le spectacle du contraste, intensément douloureux, entre la prêtresse. pleine d'affection, de tendresse, s'épanchant en effusions ardentes, et le jeune homme. froid, glacial, ironique qui ne conserve au fond de son cœur ulcéré, rempli de fiel, que l'inaltérable amitié pour Pylade.

« Le sujet tel qu'il est conçu par Gœthe. fait remarquer Mme de Staël (p. 277), est pur et noble, et il serait bien à souhaiter qu'on pût émouvoir les spectateurs seulement par un scrupule de délicatesse, mais ce n'est peut-être pas assez pour le théâtre, et l'on s'intéresse plus à cette pièce quand on la lit que quand on la voit représentée. »

Cette phrase, si modérée qu'elle soit dans sa forme. contient une très légère critique. On peut répondre : Certes, il y a une sorte de majesté sereine répandue sur l'ensemble de la tragédie; mais cette atmosphère tranquille et comme imprégnée de suaves parfums. n'est-ce pas l'héroïne elle-même qui la fait régner? Elle est toute compassion, toute charité, toute tendresse ; ses actes sont inspirés par cet esprit chrétien que l'auteur méconnaît trop souvent dans ses autres drames mais qu'il communique ici, presque à son insu, non seulement à son héroïne, mais à sa pièce tout entière.

Et la physionomie tourmentée d'Oreste, ses alternatives d'emportement farouche et de sombre désespoir, la crainte où nous sommes de le voir périr, comme aussi l'inquiétude que nous inspire la destinée de Pylade, tous ces ressorts ne suffisent-ils pas à donner au drame l'intérêt pathétique qu'on peut exiger?

Et n'y aura-t-il pas toujours une part de vrai dans la parole de Lamartine : « Le sublime lasse, le beau trompe, le pathétique seul est infaillible dans l'art (*Graziella*, p. 86). »

Iphigénie, nous le répétons, — et Mme de Staël est, au fond, du même avis, — est, dans le genre classique, le plus pur chef-d'œuvre du grand écrivain. Chose assez curieuse, cette pièce d'inspiration si chaste fut encore provoquée par un des épisodes (hélas! si nombreux) de la vie galamment amoureuse de

Gœthe : En effet, à la brillante Mme de Stein, si longtemps son amie et sa conseillère, et qui exerça sur l'esprit comme sur la volonté du poète une action si durable et en quelque sorte si méthodique [1], à Mme de Stein, disons-nous, venait de succéder à ce moment Corona Schröter, l'artiste jeune et déjà renommée que, directeur du théâtre de Weimar, il avait fait appeler de Leipzig. C'est à l'intention de cette nouvelle « aimée » qu'il écrivit *Iphigénie en Tauride*.

Si, malgré la simplicité de son intrigue, cette pièce est presque parfaite, il n'en est plus de même de *Torquato Tasso*, composé peu après. Mme de Staël attribue la faiblesse relative de la pièce à cette circonstance que, dans les époques et dans les faits historiques dont l'influence subsiste encore, nous sentons la chaleur de notre propre existence et nous voulons des affections semblables à celles qui nous agitent. « Il me semble donc, poursuit-elle, que Gœthe n'aurait pas dû mettre dans sa pièce de *Torquato Tasso* la même simplicité d'action et le même calme dans les discours qui convenaient à son *Iphigénie*. »

C'est vrai. On peut ajouter que, dans la pièce imitée d'Euripide, l'intérêt est d'ordre plus palpable, plus visible : Il s'agit de la vie ou de la mort de deux jeunes amis venus en Tauride ; il s'agit, en outre, de voir si, oui ou non, leur entreprise sera couronnée de succès. Dans *Torquato Tasso*, le conflit est d'ordre purement moral : l'auteur veut mettre en relief « l'opposition qui existe entre la poésie et les convenances sociales, entre le caractère d'un poète et celui d'un homme du monde ». A cela se joint une intrigue d'amour — parfaitement chaste d'ailleurs — entre l'auteur de la *Jérusalem délivrée* et la princesse Léonore d'Este ; mais nous savons, dès le début, qu'un tel désir n'est point susceptible de réalisation.

---

[1] Voyez Ernest Seillières, *Gœthe et Charlotte de Stein*. (Revue des Deux Mondes, 1er mars 1914.) Nous ne parlons que pour mémoire de la fameuse Christiane Vulpius, qui, bien que devenue à la fin l'épouse légitime de Gœthe, n'exerça jamais sur l'écrivain une influence quelconque : c'était, du reste, une femme d'esprit et de goût vulgaires.

Dans l'appréciation de cette tragédie, Mme de Staël donne libre carrière à ses souvenirs personnels et à ce qu'on pourrait appeler son prosélytisme philosophique. Nous savons, en effet, qu'elle se plaît à tirer parti des moindres prétextes pour glisser dans son œuvre des réflexions à portée générale. Ayant observé d'assez près les mœurs des cours, lors de ses voyages en Allemagne, elle sait combien l'oreille de tous ces princes est chatouilleuse et combien ils se montrent généreux envers quiconque a l'art de les flatter. C'est que la tâche du courtisan consiste non point à prodiguer l'encens, — cet artifice trop vulgaire n'éblouirait que les sots, — mais à ménager délicatement toutes les susceptibilités du souverain, à savoir au besoin donner de discrètes leçons au maladroit naïf qui s'aviserait d'être trop sincère. C'est sous ce prisme, je pense, qu'il faut envisager Antonio, « le courtisan sage, selon le monde, qui traite le Tasse avec la supériorité que l'esprit d'affaires se croit sur l'esprit poétique, qui l'irrite par son calme et par l'habileté qu'il emploie à le blesser, sans avoir précisément tort envers lui ».

L'adresse insinuante de ce personnage donne à Mme de Staël l'occasion de distinguer entre la vraie éloquence et l'art de parler. « Pour être éloquent, dit-elle, il faut dégager le vrai de toutes ses entraves, et pénétrer jusqu'au fond de l'âme où réside la conviction; mais l'habileté de la parole consiste, au contraire, dans le talent d'esquiver, de parer adroitement avec quelques phrases ce qu'*on* [1] ne veut pas entendre, et de se servir de ces mêmes termes pour tout indiquer, sans qu'on puisse jamais vous prouver que vous ayez rien dit. » (P. 280.)

Toutes les roueries et les subtilités de la plus fine diplomatie reposent, en dernier lieu, sur cette base.

Mme de Staël ajoute avec infiniment de raison : « Ce genre d'escrime fait beaucoup souffrir une âme vive et vraie. L'homme

---

[1] Le pronom *on* désigne le prince-auditeur ; la phrase manque un peu de clarté.

qui s'en sert semble votre supérieur parce qu'il sait vous agiter, tandis que lui-même reste tranquille... Le calme est beau quand il vient de l'énergie qui fait supporter ses propres peines ; mais quand il naît de l'indifférence pour celles des autres, ce calme n'est rien qu'une personnalité dédaigneuse. »

Sans le vouloir et sans le savoir, elle décoche ici un trait malicieux à Gœthe lui-même, qui fut toujours si sereinement dédaigneux

Quant à l'action du drame, « elle est tout entière, dit Édouard Rod (*Essai sur Gœthe*, p. 183), dans l'analyse des souffrances morales du Tasse, non point telles qu'elles furent dans la réalité historique, mais telles que l'auteur se plaît à se les figurer ». « Le Tasse est un poète allemand », dit Mme de Staël de son côté ; et j'ajouterai : Il est si bien Allemand qu'il incarne Gœthe lui-même, mais Gœthe assagi par l'expérience et les années. Tous les personnages, du reste, ont une couleur germanique assez prononcée.

Mme de Staël ne s'arrête pas à considérer des pièces comme les *Complices* et le *Caprice de l'Amant*, fruit de la liaison de Gœthe avec Annette Schoenkopf ; elle n'apprécie ni *Clavigo*, dont l'héroïne, Marie, rappelle par plus d'un trait la douce Frédérique Brion, ni *Stella*, ni enfin la *Fille naturelle*, toutes œuvres qui eussent mérité un rapide examen ; en revanche, elle consacre une étude détaillée à *Faust*, cette production géniale et gigantesque à la fois, qui fut comme la synthèse de toute la carrière artistique de Gœthe. « Car *Faust*, dit encore E. Rod (ouv. cité, p. 257), remplit toute la vie du poète ; conçu par l'étudiant, il ne fut achevé que par le vieillard. »

Mme de Staël ne nous apprend rien — ou fort peu de chose — sur l'origine et les sources du drame ; elle ne parle même pas du *Faust* de Marlowe. Mais comme ce n'est point la tâche d'une initiatrice, nous nous garderons bien de le lui reprocher. En tout cas, les pages qu'elle consacre à l'appréciation de cette œuvre sont pleines d'aperçus ingénieux ; elle ne fait, à cette heure, qu'évoquer le souvenir des entretiens qu'elle a eus au sujet de *Faust* avec l'auteur lui-même.

« Certes, dit-elle (p. 285), il ne faut y chercher ni le goût ni la mesure ni l'art qui choisit et qui termine; mais si l'imagination pouvait se figurer un chaos intellectuel tel qu'on a souvent décrit le chaos matériel, le *Faust* de Gœthe devrait avoir été composé à cette époque. On ne saurait aller au delà, en fait de hardiesse de pensée, et le souvenir qui reste de cet écrit tient toujours un peu du vertige. »

Rien de plus juste : on voit figurer dans cette production étrangement complexe les êtres les plus disparates et les plus opposés : des anges, des démons, des hommes et des bêtes, des génies ailés et des gnomes hideux. Même contraste entre les sentiments exprimés : le plaisir, la joie, l'ivresse extatique y alternent avec le plus effrayant cynisme, le plus sombre désespoir.

« Faust, dit encore Mme de Staël (p. 286), rassemble dans son caractère toutes les faiblesses de l'humanité : désir de savoir et fatigue du travail, besoin du succès, satiété des plaisirs. C'est un parfait modèle de l'être changeant et mobile dont les sentiments sont plus éphémères encore que la courte vie dont il se plaint. »

Je crois qu'on préciserait mieux encore les traits distinctifs du héros en disant qu'il incarne à la fois l'orgueil et la soif de jouir. Certes, il est philosophe, il veut connaître, tout connaître. A la vaine phraséologie du passé il veut substituer la puissante réalité de l'avenir ; il dédaigne le mot et n'aspire qu'à la chose.

C'est à cette attitude philosophique du héros que Méphistophélès fait allusion dans le passage qui suit :

Faust. — Comment t'appelles-tu ?

Méphistophélès. — Cette question me paraît mesquine de la part de quelqu'un qui méprise si profondément le mot et qui, sans se soucier de l'apparence, étudie les êtres dans leur intime profondeur.

Faust. — Eh bien ! qui donc es-tu ?

Mais la science ordinaire et permise ne suffit pas à l'esprit du héros; franchissant les bornes de ce qui est licite, il rêve de la science défendue à l'homme : la *magie noire*. Or n'est-ce point

là de l'orgueil ? N'est-ce point là le premier pas, et le plus dangereux, dans la voie qui mène à la perdition ?

Il y a plus : le savoir humain n'est aux yeux du Docteur qu'un amalgame de notions individuelles, hétérogènes, d'apparence parfois contradictoire [1] et dont le lien mystérieux échappe à notre intelligence. C'est ce lien unissant tous les phénomènes isolés que Faust rêve de connaître, et comment ? Par une analyse longue, laborieuse, patiente et méthodique ? Oh non ! Il veut la contemplation immédiate, l'intuition directe ; il prétend, dès cette terre, posséder la solution complète et adéquate de tous les problèmes qui nous entourent ; il veut, de plus, regarder face à face, sentir et comprendre l'Essence divine, en d'autres termes, transporter le ciel sur la terre. Bref, l'orgueil est chez lui titanesque, incoercible. Peut-être songe-t-il même à représenter à lui seul l'Humanité totale ; peut-être voudrait-il incarner en sa personne tous les êtres créés.

Quant à la soif des jouissances, elle ne se manifeste guère au début ; nous voyons Faust plutôt fatigué, dégoûté de tout, de la science comme du plaisir. Mais il suffit que Méphistophélès fasse entendre à ses oreilles les mots fatidiques : « Tu seras semblable à Dieu », pour que l'aiguillon du désir le pique aussitôt. Il s'abandonne à toutes les orgies, à toutes les voluptés et séduit la pauvre Marguerite, qui, tout en succombant, ne perd pas sa droiture de cœur ni sa naïveté franche et ingénue. Elle reproche à son amant d'avoir quitté la foi simple de sa jeunesse, de ne plus croire en Dieu.

Nous voici donc amenés à discuter les convictions religieuses du héros. Parmi les critiques, d'aucuns pensent que Faust symbolise une aspiration constante et loyale vers le Bien, puisque après les fautes commises il s'achemine par étapes lentes et graduelles vers la perfection et que, pour ce motif même,

---

(1) Ernest Lichtenberger. *Le Faust de Gœthe. Essai de critique impersonnelle*, p. 20.

Méphistophélès se voit, au dénouement, frustré de sa victime. J'avoue, pour ma part, que cette conception du rôle de Faust me laisse assez sceptique. Pour expier des péchés aussi graves que ceux dont nous l'avons vu souiller son âme durant toute la première partie de l'œuvre, il faudrait bien autre chose que de petites vertus pratiques, d'ordre purement humain et qui n'impliquent nullement une conversion de l'être intime. L'amélioration n'est que de surface. Faust, dans la seconde partie, cherche à rendre quelques services à ses semblables ; il utilise à leur profit ses connaissances ; mais dans son âme l'élément surnaturel : l'idée de Dieu et de la vie future, n'occupe guère de place. Et pourtant cette conversion dont l'efficacité n'est garantie par aucune sorte de pénitence, cette conversion à bon marché suffit à le faire échapper aux étreintes de Satan. Il faut même, étrange ironie ! que l'Église chrétienne prête au dramaturge le ministère de ses anges et de ses saints pour assurer à cet allié du diable le triomphe et l'apothéose.

Mais revenons à Mme de Staël, qui n'avait point lu, elle, la seconde partie de *Faust*.

Si le héros, chez elle, n'est pas assez nettement caractérisé, la physionomie de Méphistophélès, par contre, est lumineusement mise en relief. « Milton, dit-elle (p. 286), a fait Satan plus grand que l'homme ; Michel-Ange et le Dante lui ont donné les traits hideux de l'animal, combinés avec la figure humaine. Le Méphistophélès de Gœthe est un diable civilisé. Il manie avec art cette moquerie, légère en apparence, qui peut si bien s'accorder avec une grande profondeur de perversité ; il traite de niaiserie ou d'affectation tout ce qui est sensible ; sa figure est méchante, basse et fausse ; il a de la gaucherie sans timidité, du dédain sans fierté, quelque chose de doucereux auprès des femmes, parce que, dans cette seule circonstance, il a besoin de tromper pour séduire ; et ce qu'il entend par séduire, c'est servir les passions d'un autre ; car il ne peut même faire semblant d'aimer ; c'est la seule dissimulation qui lui soit impossible.

» Le caractère de Méphistophélès suppose une inépuisable con-

naissance de la société, de la nature et du merveilleux. C'est le cauchemar de l'esprit que cette pièce de *Faust*, mais un cauchemar qui double sa force. On y trouve la révélation diabolique de l'incrédulité, de celle qui s'applique à tout ce qu'il peut y avoir de bon dans ce monde; et peut-être cette révélation serait-elle dangereuse si les circonstances amenées par les perfides intentions de Méphistophélès n'inspiraient pas de l'horreur pour son arrogant langage et ne faisaient pas connaître la scélératesse qu'il renferme. »

M[me] de Staël soumet ensuite plusieurs passages à une analyse détaillée; elle se plaît surtout à remettre sous nos yeux les entretiens de Faust et de Marguerite, et admire particulièrement la scène de l'église, où la jeune fille, encore obsédée par l'esprit du mal, crie au secours et s'évanouit.

Dans son appréciation d'ensemble, elle émet cet avis : L'intention de l'auteur est, sans doute, que Marguerite périsse et que Dieu lui pardonne, « que la vie de Faust soit sauvée, mais que son âme soit perdue ».

Tout lecteur qui se borne à la première partie fait logiquement cette supposition; on s'étonne que le second Faust nous offre précisément le contrepied de cette hypothèse.

Faust termine la série des drames de Gœthe; il ne nous reste plus que quelques mots à dire de ses romans.

En ce qui concerne *Werther*, nous connaissons suffisamment déjà (voir la première partie de ce travail) l'admiration que M[me] de Staël professe pour le célèbre roman. Nous n'insisterons donc plus sur ce point. Ajoutons toutefois que si l'on compare le héros de Gœthe à celui de la *Nouvelle Héloïse*, on pourra dire, avec Édouard Rod (*Essai sur Gœthe*, p. 134), « que Saint-Preux conserve, derrière la forme démodée de son langage, derrière les éclats souvent fastidieux de sa passion, un sentiment de vérité profonde qui nous émeut encore aujourd'hui comme il émut un siècle entier. Tel n'est point le cas de Werther; nous connaissons trop bien ses origines pour croire encore à lui. Si son auteur le tira de lui-même, ce fut à travers un travail de

volonté qui ne saurait s'accomplir sans que le personnage soit diminué ».

Encore que *Werther* laisse une impression pénible et décevante, c'est cependant, au point de vue esthétique pur, le plus beau des romans de Gœthe. La marche de l'action, toute psychologique d'ailleurs, n'y est point retardée et comme noyée dans le flot des pensées abstraites et métaphysiques, telles que nous en rencontrons dans l'interminable *Wilhelm Meister*. M[me] de Staël trouve qu'on pourrait aisément faire de cette dernière œuvre un traité philosophique de *premier ordre* (l'éloge n'est pas mince, certes!) s'il ne s'y mêlait pas une intrigue dont l'intérêt ne vaut pas ce qu'elle fait perdre. Elle trouve charmant l'épisode de Mignon; un lecteur plus sévère pourrait y découvrir un peu de mièvrerie; mais ici, du moins, la marche du récit est plus directe.

Quant aux *Affinités électives*, M[me] de Staël en synthétise très clairement le sujet : double amour coupable, celui du baron Édouard pour Ottilie, la nièce de sa femme, et celui du capitaine pour Charlotte, épouse de son hôte. La jeune fille, ayant reconnu la nécessité de sacrifier son amour, expire de douleur, et le baron ne tarde pas à la suivre dans la tombe.

« L'ensemble de cette fiction, fait remarquer M[me] de Staël, n'a rien de caractérisé, et l'on ne sait pas dans quel but elle a été conçue. » C'est vrai. Du reste, malgré toute la maîtrise que déploie l'écrivain dans les peintures érotiques, trop de digressions affaiblissent l'intérêt de son œuvre.

Toutes les productions de Gœthe étant de la sorte esquissées, voici le moment de nous occuper de son grand émule.

CHAPITRE VI.

SCHILLER.

« Il n'y a pas une plus belle carrière, dit Mme de Staël (p. 139), que celle des lettres quand on la suit comme Schiller. Il est vrai qu'il y a tant de sérieux et de loyauté dans tout, en Allemagne, que c'est là seulement qu'on peut connaître d'une manière complète le caractère et les devoirs de chaque vocation. »

Ces paroles enthousiastes eussent pu se justifier s'il y avait eu à cette époque toute une pléiade de Schillers, c'est-à-dire d'artistes qui, non seulement par le génie, mais aussi par le cœur, eussent rappelé la prestigieuse et noble figure du poète de *Don Carlos*. Mais l'Allemagne avait aussi ses Kotzebues, c'est-à-dire ses esprits mesquins, égoïstes, encore que brillamment doués; elle allait avoir Henri Heine, ce maître de la satire voltairienne, mordante et perfide, Henri Heine qui devait user et abuser de son talent pour dénigrer cette même Allemagne, sa patrie.

« Les actions même trompeuses, dit encore Mme de Staël, restent toujours des actions, et l'on sait à quoi se prendre pour les juger ou pour les haïr; mais les ouvrages ne sont qu'un amas fastidieux de vaines paroles quand ils ne partent pas d'une conviction sincère. »

C'est là, du moins, un reproche qu'on ne peut adresser à Schiller. Tout chez lui respire la sincérité, la chaleur des émotions vives et vraies. Fervent admirateur du Beau sous sa forme la plus idéale, il s'en fait partout et toujours l'interprète enthousiaste et désintéressé. « Jamais aucune considération tirée ni du succès, ni de la mode, ni des préjugés, ni de tout ce qui vient des autres, enfin, ne pourrait lui faire altérer ses écrits. » (*De l'Allemagne*, p. 140.)

Ajoutons que ce zèle généreux et infatigable avec lequel il

aspire au Beau se révèle tout aussi vif, aussi ardent quand il s'agit de la recherche du Vrai. Le poète, en lui, s'applique au culte de l'harmonie sculpturale, du verbe sonore, puissant, lumineux : le philosophe, en un rêve obstinément caressé, poursuit l'Éternel immuable.

Il y a sous ce rapport un peu de Pascal chez notre écrivain. Car tous deux, le poète allemand et le philosophe français, ont l'âme passionnée, assoiffée d'idéal ; mais tous deux, de constitution faible et délicate, consument leurs forces par un travail trop soutenu. D'un autre côté, si Pascal voit ses efforts couronnés de succès, si après les crises de doute poignant qui l'ont torturé il finit par conquérir la Vérité, Schiller, lui, se débat durant toute sa vie au milieu des systèmes contradictoires de la philosophie obscure de son époque ; dans ce dédale, le fil conducteur d'Ariane lui manque. Mais il a du moins le mérite d'assigner comme destination, et comme fin à l'homme, non le « summum » de jouissances et de plaisir, mais la dignité souveraine de la conduite et la liberté morale. Selon lui, il faut commencer par bannir de ce qu'on pourrait appeler nos recréations intellectuelles l'arbitraire, le mauvais goût et la frivolité ; peu à peu nos actes et nos sentiments revêtiront, eux aussi, un caractère plus noble et plus vraiment humain. C'est par la beauté poétique que l'on s'élève à la beauté morale.

« Schiller, fait encore remarquer Mme de Staël (p. 140), était le meilleur ami, le meilleur père, le meilleur époux ; aucune qualité ne manquait à ce caractère doux et paisible que le talent seul enflammait : l'amour de la liberté, le respect pour la femme, l'enthousiasme des beaux-arts, l'adoration pour la Divinité animaient son génie. »

Si les observations générales que Mme de Staël émet sur l'illustre écrivain sont pour la plupart ingénieuses et suggestives, je n'en dirai pas autant de son appréciation de Schiller lyrique. Ce que Mme de Staël nous apprend à ce propos est assez superficiel et ne satisfait point le lecteur quelque peu initié. Il ne suffit pas, à ce point de vue, de tracer un vague parallèle

entre Schiller et Voltaire — ces deux auteurs, sous le rapport de la sincérité d'inspiration, présentent d'ailleurs une frappante antithèse — et d'analyser brièvement le *Chant de la Cloche* et *Cassandre*. Certes, le *Chant de la Cloche* est un des plus superbes monuments lyriques que le génie allemand nous ait légués; il suffirait, à lui seul, pour immortaliser le nom de Schiller. La vie humaine tout entière avec ses joies, ses espérances, ses pleurs et ses sourires y palpite et y frissonne en des strophes lapidaires, merveilleusement ciselées. En particulier, cette alternance de tableaux concrets d'intérêt actuel et immédiat avec des considérations d'ordre moral et transcendant ou avec des réflexions tour à tour profondes, sereines ou mélancoliques est peut-être ce que la Muse d'outre-Rhin a de plus original et de plus fortement conçu.

Mais pour donner une idée plus complète du mérite de Schiller en tant que lyrique, n'eût-il pas convenu de faire ressortir ce qui le distingue de Gœthe, pour mettre en relief ses notes essentielles et caractéristiques?

Schiller, d'une nature rêveuse et contemplative, regarde d'abord au dedans de lui-même; il s'observe et s'examine; il analyse ses émotions, les déboires éprouvés durant une vie longtemps précaire et tourmentée. Ses poésies, de tendance essentiellement subjective, le montrent lui-même tel qu'il est, avec son âme amoureuse d'idéal et de liberté, avec toutes ses nobles et généreuses aspirations. Gœthe, dont nous connaissons le goût pour la peinture, — il cultive, du reste, cet art en dilettante, — regarde d'abord le monde ambiant, l'étudie sous ses aspects multiples et s'attache à rendre, avec toute la vigueur de touche désirable, cette réalité patiemment observée. De là vient que chez Gœthe on trouve plus de profondeur que de surface; Schiller, par contre, a plus de surface que de profondeur [1]. La psychologie du premier est plus pénétrante, plus minutieuse,

---

(1) Ernest Lichtenberger, *Étude sur les poesies lyriques de Gœthe*, p. 308.

plus fouillée; le dessin de Schiller est plus libre, plus franc, plus hardi; Gœthe est plutôt l'écrivain fait pour l'âge mûr; Schiller, avec ses fières et impétueuses envolées, sera toujours le poète préféré de la jeunesse.

Considérons à présent le dramaturge :

La pièce qui ouvre la série de ses productions théâtrales est, nous le savons, celle qu'il a intitulée *Les Brigands*. C'est, d'ailleurs, parmi les œuvres de jeunesse du poète, la seule que Mme de Staël apprécie avec quelque détail; à peine mentionne-t-elle la *Conjuration de Fiesque, Cabale et Amour*, qui eussent pourtant mérité autre chose qu'une simple citation.

Nous ne trouvons dans le livre *De l'Allemagne* rien qui nous renseigne sur la genèse des *Brigands*, intéressant problème pourtant. Encore est-il de nature assez complexe; on ne peut songer à le résoudre en disant, avec M. Lanson [1], qu'il faut chercher l'origine et le point de départ de cette pièce dans le *Contrat social* de J.-J. Rousseau. Certes, les théories du philosophe de Genève entrent pour une assez bonne part dans l'élaboration de notre drame; mais il ne faut pas oublier qu'à ce moment la lecture de Klopstock et de Shakspeare vient pour la première fois d'enthousiasmer le poète; son Karl rappelle tout à la fois Abbadonne, Hamlet et Don Quichotte, comme son vieux comte évoque le souvenir du roi Lear. Enfin, les procédés despotiques du duc Charles de Wurtemberg, le soi-disant Mécène qui ne fait que paralyser l'élan artistique, viennent exacerber encore chez le jeune écrivain l'ardent désir de la liberté. De là, l'allure violente et révolutionnaire de la pièce, conçue tout à fait dans l'esprit de la *Période de tempête et de violence* (Sturm- und Drang-Periode).

Mme de Staël fait erreur, on le sait, quand elle place l'action de la pièce au XVe siècle, « au moment où l'on publie dans l'Empire l'édit de paix perpétuelle qui défendait tous les défis

---

[1] G. Lanson, *Histoire de la Littérature française*, p. 810. (Éd. de 1898.)

particuliers ». Cette remarque préliminaire tombe à faux; car l'époque du drame coïncide avec le règne de Frédéric II (comme on le voit au troisième acte). Elle synthétise le sujet en disant : « Un fils hypocrite se conduit bien en apparence; un fils coupable a de bons sentiments malgré ses fautes! » L'affirmation est inexacte; car l'hypocrite Franz ne donne qu'au début à son vieux père l'illusion de la loyauté et de l'amour filial; poussé par l'égoïsme farouche et cupide, il jette bientôt le masque et dévoile le cynisme le plus abject, la cruauté la plus révoltante. Il écrit à son frère une lettre fabriquée de toutes pièces et dans laquelle, usurpant le nom du vieillard, il accable Karl de malédictions et le bannit à tout jamais du foyer familial, sauf pour le cas « où il voudrait se résigner à séjourner dans le caveau le plus sombre de la tour, vivre de pain et d'eau jusqu'à ce que ses cheveux aient grandi comme des plumes d'aigle et que ses ongles soient devenus comme des griffes d'oiseau de proie ».

Comme l'infâme ne réussit pas dans les abominables projets conçus à l'égard de son frère, il fait porter au vieux comte de Moor tout le poids de sa haine et de sa vengeance féroce [1]. C'est lui qu'il incarcère au fond d'une vieille tour pour l'y laisser mourir de faim; il veut ainsi s'assurer l'héritage qu'il convoite ainsi que le titre de comte régnant.

Mme de Staël trouve ce rôle trop haïssable « parce que les traits sous lesquels Franz est présenté sont trop brusques ». De même le caractère de Karl offre, au point de vue religieux, de graves inconvénients à cause même de l'intérêt qu'inspire ce fils qui a quitté la maison paternelle. « Tous les jeunes gens, ajoute-t-elle, dont la tête est mauvaise s'attribuent en conséquence un bon cœur, et rien n'est plus absurde cependant que de se supposer des qualités parce qu'on se sent des défauts. »

Cette réflexion est très juste. Mais pour expliquer les couleurs

---

(1) Voyez notre étude : *Trois Types de Brigands-Gentilshommes* (BELGIQUE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE, juin 1909.)

trop vives sous lesquelles les personnages sont présentés, il y a, pensons-nous, une autre raison encore que la jeunesse de Schiller : On n'a pas assez remarqué que, nulle part dans le drame, il n'est fait la moindre allusion à la comtesse, mère des jeunes gens et femme du vieux Moor. Personne ne s'avise d'évoquer son souvenir. Ce mutisme chez un poète de génie comme Schiller ne peut être l'effet du hasard. Il faut en conclure, avec l'érudit Wulffen (¹), que Mme de Moor était décédée depuis longtemps déjà et que les deux fils, pour lors en très bas âge, n'avaient pu en rien bénéficier de son action éducatrice. De là ce caractère trop entier, trop absolu chez Karl comme chez Franz ; de là ce manque de pondération et d'équilibre, ces crises de violence et d'emportement farouche qu'on trouve chez tous les deux. La sollicitude tendre et inquiète de la mère n'a point dirigé leurs premiers pas ; ils n'ont pas eu — si l'on nous permet d'emprunter le langage de Bossuet (²) — « la prudence tempérée d'une femme sage pour les soutenir et pour calmer des passions violentes ». Cette tendresse affectueuse, si elle avait pu s'exercer, eût sans doute fait de Karl un ange d'héroïsme et de dévouement ; elle eût réussi peut-être à étouffer partiellement les instincts pervers de Franz.

Cette opinion paraît d'autant plus plausible que le vieux comte, à en juger par plus d'un passage, ne possède pas les qualités d'un bon éducateur. Il laisse trop voir, en mainte occasion, la préférence qu'il a pour l'aîné, l'admiration que lui inspire cette lumineuse intelligence, cette précoce et noble ardeur. Et Franz le lui reproche ouvertement.

Au milieu des scènes d'affreux désordre et de carnage sanglant qui remplissent la pièce, la noble et virginale beauté d'Amélie jette comme une douce et bienfaisante lumière. « Les

---

(¹) Dr Wulffen, *Psychologie und Psychopathologie in Schiller's Räubern*, 1908, p. 20.

(²) Bossuet, *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche*, p. 191. (Édition Jacquinet.)

entretiens entre elle et Karl, dit M[me] de Staël, sont admirables d'enthousiasme et de sensibilité. » Le contraste qui en résulte est à la fois saisissant et douloureux; il produit sur le lecteur une impression tour à tour attendrie ou profondément navrante. A l'issue de la pièce, les transports de la plus douce félicité font place, à l'instant même, à la plus sombre amertume, au paroxysme du désespoir. Citons ce fragment :

KARL MOOR. — Amélie, as-tu donc oublié? Sais-tu qui tu embrasses?

AMÉLIE. — Mon unique aimé, je ne me séparerai point de toi.

KARL (*ravi, pris d'une sorte de délire extatique*). Elle me pardonne, elle m'aime! Je suis pur comme l'air céleste, elle m'aime! ... Je te remercie, les larmes aux yeux, Sauveur miséricordieux du ciel! (*Il tombe à genoux, en versant des pleurs abondants.*) La paix de mon âme est retrouvée, les tourments cessent, l'enfer n'est plus ... Mais oui, vois, les enfants de la lumière pleurent, suspendus au cou de démons éplorés. (*Il se lève, s'adressant aux brigands.*) Pleurez donc aussi, vous! Pleurez, puisque vous voici heureux! O Amélie, Amélie, Amélie! (*Tous deux, tendrement enlacés, demeurent dans une attitude de muette ivresse.*)

UN BRIGAND (*s'avançant avec fureur*). — Arrête, traître! .. Laisse tomber ce bras ... ou je vais te dire un mot qui résonnera terriblement à tes oreilles et qui fera claquer tes dents d'épouvante.

UN VIEUX BRIGAND. — Songe aux forêts de Bohême! Entends-tu? Hésites-tu? Oui, songe aux forêts de Bohême! Perfide, où sont tes serments? Oublie-t-on si vite les blessures?

Il est impossible de rapprocher dans une antithèse plus forte les délices du paradis et les tourments de l'enfer.

Schiller n'avait que vingt et un ans au moment de composer son drame initial; il fit *Don Carlos* à l'âge de vingt-huit ans (1787); l'effervescence et l'ardeur tumultueuse de la prime jeunesse s'étaient donc passablement calmées déjà; mais l'amour de la liberté subsistait, aussi vif, aussi passionné qu'aux jours de la fougueuse adolescence. Si *Les Brigands* constituent, sous une forme âpre et indignée, une protestation contre tout ce qui s'appelle *absolutisme politique*, *Don Carlos* reprend, avec plus

de calme, le même sujet au point de vue religieux : Philippe II incarne le despotisme; c'est, aux yeux de l'écrivain, l'oppresseur des âmes et des consciences, de ces consciences dont l'infant Don Carlos se fait l'ardent protagoniste. L'ombrageux souverain voit dans son fils non seulement un adversaire de ses projets politiques, mais aussi un rival en amour : cette Élisabeth de France, cette princesse aussi remarquable par l'esprit que par les attraits physiques, avait été destinée à Don Carlos avant que le père jaloux eût jeté son dévolu sur elle. Malgré l'intervention du marquis de Posa, fidèle ami de l'infant, qui se pose en médiateur, le père cruel abandonne ce fils au tribunal de l'Inquisition.

Si l'on examine d'un peu près l'étrange figure du monarque espagnol, on reconnaît aisément que le Philippe de l'histoire et le Philippe dramatique ne sont pas identiques. On peut citer, au nombre des drames les plus célèbres ayant pour thème la rivalité entre Philippe II et son fils, d'abord *Don Carlos* de Jimenez de Enciso, ensuite *Don Carlos* de Schiller, *Élisabeth de France,* d'Alexandre Soumet, et *Philippe II*, de Verhaeren. Les poètes trouvent dans l'histoire un monarque froid, sévère, soupçonneux; ils en font un tyran; ils trouvent en Don Carlos un être chétif, infirme de corps et d'esprit; ils en font une victime, qu'ils dotent de toutes les qualités propres à mieux faire ressortir les torts attribués au père; ils dépeignent le fils comme un jeune homme chevaleresque et généreux, que ses élans d'enthousiasme et d'ardeur juvénile portent à se faire le champion des libertés opprimées dans les Pays-Bas; pour lui donner plus de relief encore, on nous le présente comme amoureux de la reine.

« Tous ces drames furent inspirés, dit E. Gossart [1], par

---

(1) Voir Ernest Gossart, *Les Espagnols en Flandre*. Bruxelles, 1914, pp. 14 et suiv., et Gachard, *Don Carlos et Philippe II*, passim.

une nouvelle historique du XVIIe siècle, le *Don Carlos* de Saint-Réal. » D'après ce récit, l'infant d'Espagne, qui aime d'amour sa belle-mère, voit sa tendresse payée de retour; mais le roi, qui a l'œil sur tout, découvre leur liaison. Persuadé que son père ne manquera pas de le faire mourir, le prince songe à se mettre à la tête des insurgés des Pays-Bas. Il est sur le point de partir quand Philippe le fait arrêter. Livré aux inquisiteurs, il est condamné à mort.

C'est dans la nouvelle de Saint-Réal qu'ont puisé Schiller et, après lui, Soumet. *Don Carlos* éveille puissamment les sympathies, mais l'histoire est tout à fait dénaturée. Car, sans compter que Don Carlos n'a pas de passion pour sa belle-mère (ce malheureux est tout aussi incapable d'éprouver de l'amour que d'en inspirer), il ne paraît pas non plus exact qu'il se soit mis d'accord avec les seigneurs des Pays-Bas pour conspirer contre Philippe II. En voulant se rendre sur le théâtre de l'insurrection, il cédait aux impulsions d'un orgueil plutôt puéril: on lui refusait une part du gouvernement en Espagne; il voulait aller jouer un rôle aux Pays-Bas.

Soumet, qui supprime le personnage de Posa, enlève par-là même à sa pièce un des principaux ressorts du drame schillérien : le ressort d'une noble et loyale amitié. Quant à Verhaeren, il ne présente pas Don Carlos comme amoureux de la reine, mais il le fait aussi conspirer avec les mécontents.

Pour expliquer la différence entre le Philippe de l'histoire et le Philippe du drame, il suffit donc de se rappeler que les poètes qui le mettaient en scène concentraient sur Don Carlos toute leur sollicitude et le paraient de toutes les qualités brillantes et aimables d'un prince épris du noble idéal de liberté, caressant de beaux rêves d'indépendance. Par une sorte de choc en retour, Philippe, qui servait de repoussoir au sympathique héros, apparaissait comme l'implacable et rigide statue de l'Autorité qui foule jalousement aux pieds tout privilège et fait taire tout sentiment.

M[me] de Staël cite le passage bien connu qui nous fait voir l'amiral Medina Sidonia au retour de sa défaite :

M. Sidonia (*s'avance vers le roi en chancelant et tombe à genoux*). — Voilà, grand roi, tout ce qui me reste de la jeune armée des Espagnols et de l'invincible Armada.

Le roi (*après un long silence*). — Dieu est au-dessus de moi. Je vous avais envoyé combattre les hommes, et non les tempêtes et les écueils. Soyez le bienvenu dans Madrid. Et je vous remercie de m'avoir conservé en votre personne un digne serviteur.

Les considérations par lesquelles M[me] de Staël explique cette réponse, qu'elle ne peut s'empêcher de trouver magnanime, sont ingénieuses, mais un peu subtiles; elles supposent chez Philippe, au moment d'une si violente catastrophe, trop de calcul et trop de finesse.

Quant au marquis de Posa, M[me] de Staël voit en lui « un enthousiaste allemand » (p. 212) [1] ; « ce caractère, ajoute-t-elle, est si étranger à notre temps qu'on peut aussi bien le croire du XVI[e] siècle que du nôtre. »

Plus loin elle fait remarquer : « Don Carlos a tout l'enthousiasme des affections du cœur; Posa, celui des vertus publiques; l'un devrait être le roi, et l'autre l'ami. Et ce déplacement même dans les caractères est une idée ingénieuse; car serait-il possible que le fils d'un despote sombre et cruel fût un héros citoyen ? Où aurait-il appris à estimer les hommes ? Est-ce par son père qui les méprise, ou par les courtisans de son père qui méritent ces mépris ? » (P. 214.)

On le voit : M[me] de Staël confond le Philippe du drame avec le Philippe de l'histoire; ces deux personnages, à ses yeux, n'en font qu'un.

Elle continue d'une façon plus juste : « Don Carlos doit être faible pour être bon, et la place même que son amour tient dans

---

[1] Cette expression « enthousiaste allemand » nous paraît aujourd'hui assez bizarre.

sa vie exclut de son âme toutes les pensées politiques. Je le répète, l'invention du personnage de Posa me paraît nécessaire pour représenter dans la pièce les grands intérêts des nations et cette force chevaleresque qui se transformait tout à coup, par les lumières du temps, en amour de la liberté. »

Notre écrivain considère comme une erreur de la part de Schiller de supposer que Philippe II pût écouter longtemps avec plaisir un homme tel que le marquis, et qu'il lui eût même donné pour un instant sa confiance.

Y a-t-il vraiment là une méprise ? Ne peut-on faire observer, avec Chateaubriand [1], que « tout ce qui a de la grandeur se touche ? Deux hommes de sentiments semblables mais d'esprits inégaux sont plus antipathiques l'un à l'autre que ne le sont deux hommes d'esprit supérieur, quoique opposés d'opinion et de conduite ».

C'est bien le cas, je pense, pour le roi d'Espagne et Rodrigue de Posa. Et Schiller lui-même, si prévenu qu'il soit contre Philippe, ne lui conteste pas une certaine élévation d'esprit et de pensées.

Mme de Staël, examinant les principales figures de prêtres qui apparaissent dans le drame, fait ressortir combien elles forment antithèse Le grand Inquisiteur, vieillard de quatre-vingt-neuf ans, est à la fois austère et implacable ; rien d'humain ni de sensible ne survit sous cette écorce desséchée ; le spectacle le plus douloureux ne saurait faire tressaillir un muscle de ce cadavre vivant. L'autre (prieur du couvent des Chartreux), quoique juste et saint, ne peut s'empêcher de compatir aux douleurs de la reine et de Don Carlos.

A tout considérer, cette pièce — Mme de Staël ne manque pas de le faire observer — n'est historique que de nom ; l'imagination du poète s'y donne encore trop libre carrière. Il n'en est plus ainsi de *Wallenstein*, que notre écrivain regarde comme la tragédie la plus nationale qui ait été représentée sur le théâtre

---

(1) CHATEAUBRIAND, *Essai sur la Littérature anglaise*, vol. II, p. 62.

allemand. Car Lessing, malgré ses ingénieuses et parfois justes critiques du théâtre français, n'avait point réussi à donner aux lettres de son pays le drame national qu'avait rêvé son ambition.

Schiller est à cette heure parvenu à la pleine maturité de son talent. Car, « entre 1797 et 1805, comme le dit justement Heinrich [1], se place son âge classique. C'est la période féconde où les conseils et l'influence de Gœthe portent leurs fruits, où, sans refroidir l'enthousiasme, le sentiment exquis de la perfection tempère l'imagination du poète et double sa puissance ».

Mme de Staël, cette fois, synthétise assez exactement la matière de cette vaste trilogie : « *Le Camp de Wallenstein*, la première des trois pièces, représente les effets de la guerre sur la masse du peuple et de l'armée; la seconde, *Les Piccolomini*, montre les causes politiques qui préparèrent les dissensions entre les chefs; et la troisième, *La Mort de Wallenstein*, est le résultat de l'enthousiasme et de l'envie que la réputation de Wallenstein avait excitée. »

Mme de Staël, en faisant ressortir ce que la première partie présente de pittoresque comme description de la vie tumultueuse des camps, insiste particulièrement sur l'arrivée du moine capucin qui vient prêcher la modération et la justice à ces bandes de soldats turbulents. Son langage, quoique émaillé de citations latines, a de la rudesse en même temps que de la bizarrerie. Il est, certes, bien approprié à l'esprit de ses auditeurs.

Je me demande pourtant si ce moine évoque une image bien fidèle du prédicateur du XVIIe siècle. Sans doute, plusieurs théologiens (tels Rauscher, Pursel, Knelling) surent se moquer ingénieusement, du haut de la chaire, des travers de leurs contemporains [2]. Mais nous ne trouvons pas chez eux tous ces quolibets ni ces calembours qui abondent dans l'étrange allocution du capucin; l'ironie, chez ces orateurs, est plus fine et garde plus de dignité.

---

(1) G. Heinrich. *Histoire de la Littérature allemande*, vol. III, p. 9.
(2) Abbé Renoux, *Les Prédicateurs célèbres de l'Allemagne*, p. 257.

Dans la seconde pièce, nous voyons le duc de Friedland essayer de substituer son pouvoir personnel à l'autorité de l'empereur qu'il représente. Trop mal payé des services rendus, il oublie son rôle initial qui était de combattre, au nom de Ferdinand, les réformés de l'Allemagne, et cherche à se tailler une souveraineté personnelle. « Et les généraux qui s'opposent à ses desseins (tels surtout Octave Piccolomini et Buttler) ne les contrarient point par vertu, mais par jalousie ; et dans ces cruelles luttes, tout se trouve, si ce n'est des hommes dévoués à leur opinion et se battant pour leur conscience. » (*De l'Allemagne*, p. 220).

Un seul héros pourtant émerge, lumineux et fier, du sein des menées clandestines et des sombres complots : c'est Max, le noble guerrier, l'amoureux de Thécla (fille de Wallenstein). Il n'excite pas seulement, comme Mme de Staël paraît le dire, un intérêt romanesque. Sans doute, nous ne cessons de former des vœux pour l'hymen que rêvent les jeunes gens ; nous souhaitons de tout cœur les voir heureux l'un et l'autre. Mais il n'en est pas moins vrai que le mâle courage, la bravoure pleine d'abnégation de ce valeureux gentilhomme qui, refoulant sa tendresse pour Thécla, continue à remplir fermement son devoir, il n'en est pas moins vrai, dis-je, que cette attitude vraiment sublime nous arrache des cris d'enthousiasme et nous fait compatir par des larmes amères à son héroïque trépas.

« Ces deux êtres, Max et Thécla, dit encore Mme de Staël (p. 220), apparaissent au milieu des fureurs de l'ambition comme des prédestinés ; ce sont de touchantes victimes que le ciel s'est choisies. »

Notre auteur eût dû quelque peu préciser ; car le caractère de l'amoureux et celui de l'amante, encore qu'ils soient également généreux l'un et l'autre, présentent des différences. Chez Thécla le sentiment règne sans partage. Bien que son père ambitieux, fondant sur elle les plus magnifiques espérances, ne veuille ceindre ce front pur que d'un diadème, c'est de Max seul qu'elle est éprise, et cet amour remplit toute sa vie. Toutes

les autres affections qu'elle peut éprouver sont comme absorbées par celle-là. Plus clairvoyante que Max, elle se méfie des Terzky et craint à juste titre que la sympathie affectueuse dont le comte et la comtesse semblent envelopper leurs jeunes amours ne soit qu'un piège tendu, un moyen de compromettre Max dans le parti de Wallenstein sans favoriser réellement leur union projetée.

Après avoir considéré le *Wallenstein* de Schiller, Mme de Staël, établissant une sorte de parallèle entre ce drame et l'imitation française de Benjamin Constant, essaie de réfuter les critiques dont cette dernière pièce fut l'objet « On ne peut, dit-elle, reprocher à l'écrivain français de n'avoir pas mis assez de poésie dans ses vers. Les sujets mythologiques permettent tout l'éclat des images et de la verve lyrique; mais comment pourrait-on admettre dans un sujet tiré de l'histoire moderne la poésie du récit de Théramène? »

Le parti pris fausse ici quelque peu le jugement de Mme de Staël. Décidée à trouver admirable, malgré tout, l'œuvre de son ami, elle ne songe pas que Schiller, dans ce même drame historique, a déployé toutes les richesses merveilleuses d'une poésie toujours jeune, toujours étincelante de coloris et de relief. La pièce de Constant, à part quelques brillantes tirades, manque de vigueur et de nerf; on y remarque trop l'artifice, et jamais l'élan spontané d'une inspiration sincère et généreuse ne s'y fait admirer.

Quant au reproche du double intérêt qu'inspirent, d'une part, l'amour de Max (chez l'auteur français il s'appelle Alfred) pour Thécla et, de l'autre, la conspiration du généralissime, les Français pourraient l'adresser aussi bien à Schiller qu'à son imitateur, puisque, dans les tragédies des grands classiques, ou bien l'amour est prépondérant et presque exclusif, ou bien il n'intervient pas comme ressort dramatique. De ce dernier genre sont *Athalie*, de Racine, et *Nicomède*, de Corneille. Faisons toutefois remarquer, en ce qui concerne la pièce allemande, que les deux grands points qui concentrent tout l'intérêt ont

entre eux quelques attaches. En effet, la poursuite des projets ambitieux de Wallenstein constitue pour le jeune Piccolomini la ruine de ses plus chères espérances; car si le duc de Friedland désire se créer une souveraineté personnelle, il n'acceptera comme gendre qu'un prince de sang royal; d'autre part si, renonçant à ses orgueilleux desseins, il consent à rester au service de l'empereur, il n'a plus de raison plausible de refuser à Max la main de Thécla; car il estime le jeune officier à la fois comme soldat et comme homme privé ([1]).

Si Wallenstein est superstitieux, s'il prête l'oreille aux ridicules divagations des astrologues (travers que la scène française proscrirait comme indigne d'un grand général), Schiller, en poète habile, sait tirer parti de ce défaut pour préparer insensiblement la perte du héros. L'astrologie lui a fait croire que rien n'égale l'attachement fidèle d'Octave à sa personne. Étrange illusion! Ce même Octave précipitera sa chute.

De *Wallenstein* passons à *Marie Stuart*, justement réputée la plus pathétique des tragédies de Schiller. Dans les autres pièces, en effet, l'élément comique n'est pas complètement exclu; ici, le drame a, d'un bout à l'autre, l'allure grave, digne et majestueuse des chefs-d'œuvre de Racine et de Corneille. On s'explique facilement que Schiller ait traité un pareil sujet. L'opposition d'une reine hypocrite qui couvre sa vengeance du prétexte de l'intérêt public, et d'une captive sans défense qui rachète, par une sorte de martyre, les fautes de sa jeunesse, formait un contraste trop poétique pour ne pas séduire l'ardente imagination du noble poète.

M[me] de Staël consacre à cette œuvre une analyse très longue et plus d'une fois ingénieuse; mais à force de s'attacher aux beautés de détail, elle perd un peu de vue l'ensemble. N'eût-il pas convenu de faire ressortir tout d'abord l'idée maîtresse du

---

([1]) Voyez le *Cid et Wallenstein*, article que j'ai publié dans la REVUE DE L'ENSEIGNEMENT DES LANGUES VIVANTES. Paris, mars 1907.

drame et la principale source d'intérêt? La grande question que se pose le spectateur est celle-ci : l'héroïne obtiendra-t-elle d'Élisabeth l'entrevue sollicitée? Dans l'affirmative, quels seront la nature et le résultat de cette entrevue?... C'est avec une curiosité mêlée d'inquiétude fiévreuse que nous attendons l'heure solennelle où ces deux souveraines rivales vont se trouver en face l'une de l'autre [1]. Cet entretien, d'une haute portée, est d'une allure éminemment tragique et sera fertile en conséquences. L'art du dialogue y est poussé jusqu'au suprême degré : alors qu'Élisabeth garde l'attitude railleuse et froide qui lui est habituelle, Marie passe peu à peu de la supplication la plus touchante et la plus humble à l'indignation contenue; puis un mouvement de noble et ardente colère la grandit tout à coup et la transfigure jusqu'à faire trembler devant elle son implacable ennemie.

Mme de Staël met bien en relief, ce semble, les caractères des principaux personnages. Marie, quoique purifiée par ses longues souffrances et les austérités de la prison, n'est pas guérie de ses faiblesses passées. Elle aime et, par malheur, place mal son amour : C'est à Leicester, favori d'Élisabeth, qu'elle a donné son cœur. Et ce Leicester, malgré ses promesses catégoriques, malgré ses protestations de dévouement et de fidélité, n'aura pas honte de l'abandonner lâchement au bourreau. Ainsi la mort de Marie nous apparaît encore, dans le drame, comme un ultime châtiment d'une dernière faiblesse du cœur.

Élisabeth n'a point d'autre rôle que celui d'une ennemie astucieuse et perfide. Elle n'a d'autre objectif que le meurtre de sa cousine; mais elle voudrait la faire monter sur l'échafaud sans assumer la responsabilité réelle de cette exécution monstrueuse. Le malheureux Davison, détenteur du funeste arrêt déjà signé, sera tout à la fois l'instrument et la victime de

---

(1) *Marie Stuart*, dit CHUQUET (LITT. ALLEM., p. 248), offre une action régulière et vraiment une. Tout pivote autour de Marie.

la duplicité d'Élisabeth. C'est donc dans la dernière partie de la pièce que sa conduite nous révolte le plus.

En présence d'un aussi abominable assassinat comploté et mûri durant tout le cours du drame, que pourraient faire au lecteur des scènes montrant le génie politique de l'usurpatrice ? De telles apologies ne diminueraient en rien l'horreur du crime si astucieusement prémédité. Dans une tragédie qui représente la mort de Marie Stuart, il n'y a pas possibilité de faire paraître Élisabeth moins odieuse qu'elle n'est en réalité.

Un personnage que Mme de Staël omet d'apprécier, c'est Mortimer, neveu de Paulet : ardemment épris de l'héroïne, il conçoit le dessein de la délivrer. Pendant quelque temps, le zèle généreux, le fier courage qu'il déploie nous inspirent pour lui de la sympathie et de l'admiration, mais il ne se maintient pas à ce glorieux niveau. Son amour, d'abord chaste et respectueux, dégénère en frénétique passion qui ne garde plus ni frein ni mesure; son fanatisme devient cruel et farouche jusqu'à lui faire paraître comme actes de vertu les violences et les crimes. Ne l'entendons-nous pas s'écrier :

> Dès aujourd'hui je veux frapper au cœur la reine;
> J'en ai fait le serment sur la sainte Patène?

Schlegel trouve ces deux vers admirables [1]. Nous disons : Oui, comme expression d'un fol emportement qui se targue de prosélytisme religieux.

Quant à Burleigh et à Talbot, Mme de Staël fait bien ressortir le contraste de leurs physionomies, l'une cauteleuse et cruelle à la fois, l'autre incarnation de la probité rigoureuse et du dévouement loyal. « C'est une scène admirable, dit-elle, que celle où le *chevalier* Burleigh [2] presse Élisabeth de signer la sentence de Marie, tandis que Talbot, qui vient de sauver la vie à sa

---

(1) OEuvres de A.-G. SCHLEGEL (édition Boeking, t. II, p. 273).
(2) Quelle ironie dans ce qualificatif!

souveraine, se jette à ses pieds pour la conjurer de faire grâce à son ennemie. »

La sincérité d'inspiration qui fait la force et la grandeur de *Marie Stuart* ne se manifeste pas au même degré dans *Jeanne d'Arc*. Encore qu'il y ait des points faibles dans ce drame, les Français devraient savoir gré à Schiller d'avoir fait d'une héroïne si éminemment nationale le sujet d'une de ses tragédies. N'était-il pas étrange qu'ils n'eussent à mettre en face de cette œuvre allemande que la *Pucelle d'Orléans* de Voltaire? Fallait-il, en d'autres termes, que le maître de la satire acrimonieuse fît de cette noble physionomie une sorte de grimaçante caricature, et que la France s'en tînt là comme si elle était incapable de répondre à cet odieux sarcasme?... Mme de Staël, faisant remarquer que Shakspeare, quoique Anglais, représente la libératrice comme une femme inspirée par le Ciel (mais corrompue ensuite par l'ambition), ajoute avec raison : « Les Français seuls ont laissé déshonorer sa mémoire [1]; c'est un grand tort de notre nation de ne pas résister à la moquerie quand elle lui est présentée sous des formes piquantes. »

Jeanne d'Arc, de Schiller, n'est pas un chef-d'œuvre; tout d'abord l'action tarde trop à se dessiner nettement, les longs et minutieux détails que l'écrivain nous donne sur les mœurs et les habitudes de la cour galante de Charles VII, pour pittoresques qu'ils soient, nous intéressent médiocrement. Déjà nous sommes trop désireux de voir paraître la vierge inspirée. Mme de Staël reconnaît implicitement ce défaut, tout en essayant de justifier l'auteur; ce qu'elle dit à ce point de vue s'applique plutôt aux morceaux lyriques contenus dans la première partie.

Ensuite Schiller, malgré tout son génie, est trop Allemand pour s'exalter de cœur au souvenir d'une héroïne aussi française. On voit trop que c'est l'imagination qui travaille chez lui; ces tirades brillantes où il redit les charmes de cette terre enchante-

---

(1) Remarquons toutefois que plus tard Lamartine, ce chantre des dévouements héroïques, écrivit en prose une sorte d'apologie de Jeanne d'Arc.

resse, où il en célèbre les gloires, sentent trop l'effort et l'artifice; l'écrivain n'est pas suffisamment à son aise; il n'a pas son ordinaire liberté d'allures.

Il résulte de cela même que les traits sous lesquels il dépeint l'héroïne ne répondent pas toujours à l'idée qu'on s'en fait dans nos pays. Sans doute, elle paraît dès le début comme « une femme inspirée par la religion, poète dans ses actions, poète dans ses paroles quand l'esprit divin l'anime; elle montre dans ses discours tantôt un génie admirable, tantôt l'ignorance absolue de tout ce que le Ciel ne lui a pas révélé ». (*De l'Allemagne*, p. 243.) Sans doute, encore, Schiller, quand il nous la fait voir sur le champ de bataille, réussit à lui donner une physionomie à la fois imposante et grandiose, mais il lui prête tour à tour une rigueur trop implacable et trop de promptitude à s'émouvoir. Cruelle vis-à-vis du malheureux Montgomery qu'elle immole sans pitié, nous la voyons, peu après, tressaillir d'émotion à la vue du beau Lionel, Anglais comme le premier. C'est le cœur de Jeanne qui parle cette fois; l'amour humain s'empare de toutes les fibres de son être et tend à se substituer à l'amour divin. L'art du poète est ici en défaut.

Mme de Staël, qui semble admettre le bien-fondé de la première critique, atténue la seconde : « Peut-être, dit-elle (p. 248), eût-il mieux valu suivre la tradition qui dit que Jeanne d'Arc n'avait jamais versé le sang humain et triomphait sans tuer. Un critique d'un goût pur et sévère a reproché aussi à Schiller d'avoir montré Jeanne d'Arc sensible à l'amour, au lieu de la faire mourir martyre, sans qu'aucun sentiment l'eût jamais détournée de sa mission divine... Mais je ne sais si une âme tout à fait sainte ne produirait pas dans une pièce de théâtre le même effet que les êtres merveilleux ou allégoriques dont on prévoit d'avance toutes les actions. »

On ne peut, je pense, partager cette manière de voir. Un personnage qui, dès l'abord, paraît comme investi d'une mission surnaturelle doit se maintenir, d'un bout à l'autre, à sa hauteur initiale. Le *Joad* de Racine, par exemple, n'admet dans sa sereine

grandeur aucune faiblesse ; et pourtant nul ne dira qu'il n'excite au plus haut point la sympathie et l'intérêt.

En outre, quoi qu'en pense Mme de Staël, l'intervention d'Agnès Sorel, encore qu'idéalisée, dans ce drame qui devrait avoir une allure plutôt mystique, manque tout à fait d'à-propos. Nous n'aimons pas qu'on nous rappelle, à cette heure où se jouent de si graves destinées, les idylles amoureuses de Charles VII ; d'ailleurs, l'écrivain ne peut faire paraître la belle mondaine qu'à la faveur d'un anachronisme ; le souverain ne fera sa connaissance que deux ans plus tard. Quant à l'odieuse Isabeau de Bavière, Mme de Staël elle-même reconnaît — et nous sommes entièrement d'accord avec elle — que ce caractère trop déplaisant devrait être supprimé.

Enfin, le dénouement que Schiller donne à la pièce n'est pas celui de l'histoire. L'écrivain suppose que Jeanne d'Arc, devenue prisonnière des Anglais, réussit par miracle à briser ses chaînes et va reprendre sa place au milieu du champ de bataille. En sauvant la vie au roi, l'héroïne est frappée d'un coup mortel, L'armée française victorieuse assiste en pleurant au trépas de la libératrice.

Mme de Staël dit fort justement : « Ce merveilleux d'invention à côté du merveilleux transmis par l'histoire ôte à ce sujet quelque chose de sa gravité. » Pour nous qui songeons involontairement aux magnifiques strophes, si pleines d'enthousiaste sincérité, consacrées à Jeanne d'Arc par Casimir Delavigne, nous trouvons un peu forcé et artificiel le dénouement imaginé par Schiller.

La *Fiancée de Messine*, que Mme de Staël analyse après *Jeanne d'Arc*, doit être regardée, malgré l'éclat et la noblesse soutenue du style, comme une œuvre manquée. L'intrigue, il est vrai, renferme tous les éléments nécessaires pour exciter la terreur et la pitié ; mais les chœurs, qui ne sont autres que les gens de la suite des deux frères ennemis, refroidissent l'intérêt par leurs longues discussions. Chez les poètes grecs, le chœur est comme un spectateur idéal qui, en tant que juge des événements, garde

toute son indépendance; Schiller lui assigne un rôle différent; il établit dans le chœur deux groupes, l'un ami, l'autre adversaire du héros.

« Il faut que le poète, dit-il dans sa *Préface* (1), ouvre les palais, replace les juges sous la voûte du ciel, relève les statues des dieux, ranime enfin les images qui, partout, ont fait place aux idées. »

« Ce désir d'un autre temps, d'un autre pays, fait remarquer Mme de Staël, est un sentiment poétique. L'homme religieux a besoin du ciel et le poète d'une autre terre; mais on ignore quel culte et quel siècle la *Fiancée de Messine* nous représente: elle sort des usages modernes sans nous placer dans les temps antiques. Le poète y a mêlé toutes les religions ensemble; et cette confusion détruit la haute unité de la tragédie, celle de la Destinée qui conduit tout. » (P. 254.)

Souveraine et inéluctable puissance du *fatum*, telle était, en effet, la conception dramatique d'Eschyle et de Sophocle. L'écrivain allemand eût dû, ou bien la suivre dans son intégrité, ou bien faire triompher dans sa pièce le principe chrétien du libre arbitre.

Si la *Fiancée de Messine* est défectueuse à plusieurs points de vue, *Guillaume Tell*, par contre, est l'immortel chef-d'œuvre du poète. « Ce drame, dit Mme de Staël (p. 256), est revêtu de ces couleurs vives et brillantes qui transportent l'imagination dans les contrées pittoresques où la *respectable conjuration du Rütli s'est passée* (2). Dès les premiers vers, on croit entendre résonner les cors des Alpes. Ces nuages qui partagent les montagnes et cachent la terre d'en bas à la terre plus voisine du ciel; ces chasseurs de chamois poursuivant leur proie légère à travers les abîmes; cette vie tout à la fois pastorale et guerrière qui combat

(1) SCHILLER (*Œuvres complètes*), éd. Cotta de 1847, t. V, p. 379.

(2) C'est ici le cas de signaler une de ces expressions approximatives dont parle Brunetière : Une *conjuration respectable qui se passe*; voilà, pensons-nous, un accouplement de mots bizarre.

avec la nature et reste en paix avec les hommes : tout inspire un intérêt animé pour la Suisse, et l'unité d'action, dans cette tragédie, tient à l'art d'avoir fait de la nation même un personnage dramatique. »

Ces considérations sont très justes. *Guillaume Tell*, cette œuvre émouvante qui célèbre la délivrance de la Suisse, réalisée au prix de longs et pénibles efforts, se distingue, en effet, dans ses descriptions de paysages et ses tableaux de mœurs, par une richesse de coloris d'autant plus étonnante que l'auteur n'a jamais visité ces régions. Son art atteint cette fois à des sommets prestigieux. Ce qui fait la puissance et le relief du dernier drame schillérien, — et c'est un point que Mme de Staël n'a pas assez fait ressortir, — c'est que les rêves de liberté qui hantèrent toujours l'imagination de l'écrivain s'allient cette fois à une conception plus objective de la matière à développer. Tous les traits sont pris sur le vif, tous les détails sont décrits avec une précision, une netteté lumineuse et frappante; et néanmoins tout part de l'âme même du poète. Le réel et l'idéal se mêlent et se confondent en une suave et harmonieuse unité.

Mme de Staël esquisse bien la physionomie du héros, qui, dès le début de la pièce, montre une bravoure poussée jusqu'à l'audace irréfléchie et qui, pour secourir un malheureux, ne recule pas devant les périls les plus effrayants. Plus on avance dans la lecture du drame, plus aussi ce caractère se précise et s'accentue. Épris de liberté, Guillaume Tell n'a pourtant rien d'un révolutionnaire. « Il est, dit notre critique (p. 257), étranger à la conjuration que l'insolence de Gessler a fait naître. Stauffacher, Walther Fürst et Arnold Melchthal préparent la révolte. Tell en est le héros, mais non pas l'auteur; il ne pense point à la politique, il ne songe à la tyrannie que quand elle trouble sa vie paisible; il la repousse de son bras quand il éprouve son atteinte; il la juge, il la condamne à son propre tribunal; mais il ne conspire pas. » La vie un peu sauvage à laquelle il est habitué ne l'empêche d'être ni bon et fidèle époux, ni père affectueux et tendre. Aussi l'injonction barbare du bailli qui lui ordonne

d'abattre une pomme sur la tête de son fils le frappe-t-elle à la fois d'épouvante et d'indignation.

Malgré tout, le critique aperçoit un côté faible dans ce type si superbement campé : ce n'est point dans une minute de colère ou de furieux emportement qu'il tue Gessler ; c'est de propos délibéré, après mûre réflexion, qu'il lui décoche la flèche homicide. Donc il ne devient le libérateur de son pays qu'au prix d'un assassinat. Le poète, par l'intervention un peu forcée de Jean le Parricide, duc de Souabe, qui a tué, lui, l'empereur son oncle, essaie de faire toucher du doigt la différence entre l'assassinat véritable et le meurtre commis par patriotisme ; mais l'un ne peut moralement se justifier plus que l'autre.

Ce que Mme de Staël oublie de faire ressortir, c'est tout d'abord l'intéressante figure de Bertha de Brüneck, si dévouée à la cause de l'affranchissement, la sympathique Gertrude [1], puis la physionomie à la fois si attachante et si artistement burinée de Hedwige, femme du héros. Voilà bien l'idéal de la ménagère suisse. Pleine de tendresse pour son mari et pour ses enfants, elle s'inquiète de l'excès de dévouement du premier et tremble à la perspective de voir un jour ses fils orphelins ; elle voudrait voir à Tell plus de circonspection. Certes, il est beau de voler au secours de l'infortuné ; mais ne faut-il compter pour rien les anxiétés de l'épouse qui, seule au foyer, se morfond dans une attente fiévreuse et dans une inquiétude toujours grandissante ?

Ne nous étonnons pas, chez Mme de Staël, d'un semblable oubli ; comme nous l'avons déjà constaté plus d'une fois, ce caractère de femme douce et placide, uniquement occupée des soins de son ménage et de sa famille, est trop étranger à ses préoccupations de Parisienne et de dame aristocratique pour captiver durablement son attention et son intérêt.

Guillaume Tell fut, on le sait, pour Schiller le chant du

---

(1) M.-A. Chuquet trouve à Gertrude quelque chose de cornélien. (*Ouvr. cit.*, p. 252.)

cygne. Une maladie de poitrine l'emporta le 9 mai 1805, alors qu'il avait à peine quarante-cinq ans.

Tels sont les deux maîtres de la poésie allemande, tous deux également illustres, encore que leur art s'alimente à des sources diverses. L'homme qui exerça sur eux l'influence la plus féconde fut Herder, que nous allons considérer dans un chapitre à part. Car, bien qu'il doive à la critique et à l'érudition plutôt qu'au génie créateur l'éclatante renommée dont il jouit en Allemagne, il convient, à cause même de son prodigieux ascendant, de lui consacrer, comme le fait Mme de Staël, une étude spéciale.

CHAPITRE VII.

HERDER.

« Parmi les hommes de lettres, en Allemagne, nous dit-on (p. 378), Herder mérite une place à part : son âme, son génie et sa moralité tout ensemble ont illustré sa vie. Ses écrits peuvent être considérés sous trois rapports différents : l'histoire, la littérature et la théologie. Il s'était fort occupé de l'antiquité en général et des langues orientales en particulier. Son livre intitulé *La Philosophie de l'Histoire* est peut-être le livre allemand écrit avec le plus de charme. On n'y trouve pas la même profondeur d'observations politiques que dans l'ouvrage de Montesquieu sur les *Causes de la grandeur et de la décadence des Romains* »

Rien qu'à voir une telle allusion, le lecteur quelque peu attentif reconnaît en Mme de Staël une fille du XVIIIe siècle. Car elle aurait pu joindre au nom de Montesquieu celui de Bossuet. L'illustre orateur, avec son regard d'aigle, n'avait-il pas, le premier, considéré l'histoire sous un aspect théologique et philosophique? N'est-il pas avéré que l'auteur des *Considérations*, comme aussi Frédéric Schlegel, dans sa *Philosophie de la*

Vie, s'inspirent plus d'une fois des écrits de l'initiateur et lui empruntent plus d'une idée?

Mme de Staël poursuit :

« Mais comme Herder s'attachait à pénétrer le génie des temps les plus reculés, peut-être que la qualité qu'il possédait au suprême degré — l'imagination — servait mieux que toute autre à les faire connaître : il faut ce flambeau pour marcher dans les ténèbres. »

Sans doute, il importe à l'historien-philosophe de posséder jusqu'à un certain degré cette science d'intuition, cette sorte de génie divinatoire qui lui permet de reconstituer des civilisations éteintes, mais encore doit-il procéder d'une façon logique, s'aider de ce qu'il voit et ne point édifier des hypothèses en l'air.

Frédéric Schlegel accorde, lui aussi, au célèbre écrivain une brillante imagination, mais il en regrette les écarts :

« Lessing, dit-il (*Histoire des Littératures modernes*, trad. W. Duckett, p. 350), manque de cette flexibilité d'imagination par laquelle Herder sait se placer dans la poésie de tous les temps et de tous les peuples... Cet auteur si spirituel, si sensible, si plein d'imagination et qui possède au suprême degré le goût esthétique, ne manque que d'exactitude dans la critique et de profondeur dans la philosophie... C'est lui qui a tant augmenté ce penchant inné du génie allemand pour les divagations et qui a surtout contribué à le développer. »

On comprend, du reste, parfaitement cette observation de Schlegel quand on songe combien, chez les populations transrhénanes, on se montrait difficile envers le philosophe et l'historien. « En Allemagne, fait remarquer Charles de Villers (1), toutes les sciences s'appuient mutuellement et se tiennent par une chaine étroite qui ne peut se rompre sans préjudice... Il manquera toujours à celui qui n'aura reçu qu'un

(1) Ch. de Villers, *Coup d'œil sur l'enseignement des universités allemandes*, p. 55.

enseignement strict et exclusif dans une science, les vues générales, les connaissances accessoires qui lient sa science à tout le reste du savoir humain, qui la complètent, la relèvent en l'ennoblissant. »

Mme de Staël admire beaucoup l'essai d'Herder sur la *Poésie hébraïque.* « Jamais, dit-elle, on n'a mieux exprimé le génie d'un peuple prophète pour qui l'inspiration poétique était en rapport intime avec la Divinité. La vie errante de ce peuple, ses mœurs, les pensées dont il était capable, les images qui lui étaient habituelles sont indiquées par Herder avec une étonnante sagacité. »

Remarquons toutefois que l'*Essai sur la Poésie hébraïque*, ou plus exactement l'*Esprit de la Poésie hébraïque*, ne forme pas dans l'ensemble des productions d'Herder un tout isolé; il ne fait que reprendre sous une forme plus enthousiaste son commentaire du vieux Testament déjà exposé dans ses *Lettres sur la Théologie*. Cet ouvrage, rempli d'observations judicieuses, s'inspire de ce principe que l'histoire ne peut être bien comprise que de celui qui fait du Christ à la fois le centre de gravité de tous les événements et le phare lumineux qui les éclaire tous. Mais le Divin Rédempteur prend, chez notre historien, une physionomie trop humaine; c'est le défaut saillant de l'ouvrage ([1]).

On regrette de ne pas voir appréciée par Mme de Staël la publication intitulée : *Bosquets critiques (Kritische Wälder)*, qui traite à la fois de la mythologie, des littératures ancienne et moderne, des beaux-arts et des principes d'esthétique. Ce qu'il y a de plus curieux à ce dernier point de vue, c'est la rectification de certaines idées émises par Lessing dans le *Laocoon*. En effet, Lessing, pour faire saisir les différences entre la peinture et la poésie, s'appuie sur la diversité des moyens d'exécution : la peinture, dit-il, opère par les formes ou les figures tracées dans

---

([1]) JULLIAN SCHMIDT, *Herder und seine Bedeutung für die deutsche Litteratur*, p. 24. *Einleitung zu Herder's Cid*, Leipzig, 1868.

l'espace, la poésie par les sons prononcés dans le temps; l'une a comme trait distinctif la juxtaposition, l'autre la succession. L'objectif du peintre est de nous faire voir des corps, celui du poète est de mettre sous nos yeux des actions. Mais les images *successives* que la poésie évoque devant nous ne peuvent représenter adéquatement une action; car la musique, dans ce cas, pourrait remplir la même tâche. Herder rectifie ces allégations comme il suit : La mission de la peinture est d'offrir au spectateur ce qui est accompli, *parfait* (au sens étymologique) : celle de la poésie est de présenter au lecteur ou à l'auditeur ce qui est en train de s'accomplir. En d'autres termes, l'art plastique a pour but non pas de placer devant nous des corps comme tels, mais de nous faire voir le dernier stade d'exécution de l'œuvre, l'étape ultime où l'objet d'art, arrivé à son plein achèvement, nous invite en quelque sorte à une contemplation tranquille et aisée; la poésie, par contre, ne connaît pas cette suprême phase : ce qui fait sa vie et sa force, c'est l'action, le mouvement lui-même; c'est aussi le rythme harmonieux, qui retrace l'image de ce « perpétuel devenir ».

Mme de Staël, en parlant du recueil : *Chansons populaires* fait remarquer : « La littérature cultivée devient si promptement factice qu'il est bon de retourner quelquefois à l'origine de toute pensée, c'est-à-dire à l'impression de la nature sur l'homme avant qu'il eût analysé l'univers et lui-même. » (P. 380.) Partir du plus simple et s'élever aux régions les plus hautes, tel fut, en philosophie aussi, le principe d'Herder. Edgar Quinet [1] dit à ce propos : « Vico donne pour point d'appui à la série des actions humaines la pensée dans sa plus sublime essence; Herder, lui, s'élève de la manifestation la plus grossière de l'être matériel à des hauteurs sereines; il enchaîne dans une seule idée, partout présente et partout modifiée, *l'espace*, qui renferme les pouvoirs de la création, et *le temps*, qui les perfectionne en les développant. »

---

[1] E. QUINET, Introduction aux *Idées sur la philosophie de l'humanité*, p. 20. Paris, 1827.

En ce qui concerne le caractère privé de l'écrivain, Mme de Staël s'exprime en ces termes élogieux : « Herder avait, dit-on, une conversation admirable, et l'on sent dans ses écrits que cela devait être ainsi. On y sent bien aussi ce que tous ses amis attestent, c'est qu'il n'était point d'homme meilleur. » A vrai dire pourtant, Herder ne montra, ni dans sa carrière scientifique, ni dans sa vie privée, cet équilibre, cette pondération calme et toujours maîtresse d'elle-même que l'on aime à trouver chez les hommes d'un esprit supérieur. Car d'abord, bien qu'il ait exploré tous les domaines, son œuvre ne présente rien d'achevé. Certes, il a provoqué chez ses contemporains de nobles et vigoureux élans ; certes, il a ouvert devant eux de rayonnantes perspectives, mais nulle part ne se trouve une vraie synthèse, un tableau définitif. Les mêmes anomalies, le même désarroi se remarquent dans son existence intime. Plein d'aspirations élevées, il était susceptible à la fois d'enthousiasme et de dévouement ; mais au fond de l'âme il gardait une sorte d'orgueil ombrageux qui, devant les injustices de la destinée ou les triomphes trop éclatants d'un rival, pouvait dégénérer en jalousie véritable. C'est de la sorte que s'explique sa brusque rupture avec Gœthe, qui fut, pendant bien des années, son disciple et son ami préféré.

Malgré les faiblesses de l'homme, le nom de Herder reste illustre parce qu'il fut un puissant initiateur et qu'il fraya des voies nouvelles. Nous aurons maintenant à nous occuper des écrivains de second ordre, en les groupant, comme le fait Mme de Staël, d'après le genre qu'ils ont traité.

———

CHAPITRE VIII.

LES ÉCRIVAINS DE SECOND ORDRE.

§ 1er. — *Les Poètes lyriques* (1).

« La source inépuisable des effets poétiques en Allemagne, dit Mme de Staël (p. 180), c'est la terreur; les revenants et les sorciers plaisent au peuple comme aux hommes éclairés. C'est un reste de la mythologie du Nord; c'est une disposition qu'inspirent assez naturellement les longues nuits des climats septentrionaux; et d'ailleurs, quoique le christianisme combatte toutes les craintes non fondées, les superstitions populaires ont toujours une analogie quelconque avec la religion dominante. »

Un peu plus loin, elle poursuit : « Bürger est de tous les Allemands celui qui a le mieux saisi cette veine de superstition qui conduit si loin dans le fond du cœur. Aussi ses romances sont-elles connues de tout le monde en Allemagne. »

Mme de Staël, qui, après cette courte phrase d'introduction, passe immédiatement à l'analyse de deux célèbres romances : *Lénore* et le *Féroce Chasseur,* ne nous fait pas assez connaître, on le voit, le caractère général de Bürger comme lyrique populaire. Sans doute, il exploite très habilement la veine des superstitions, mais Mme de Staël ne nous dit pas que ce fut Herder qui, par sa critique des essais plutôt malheureux de Gleim, comme par ses remarques judicieuses sur les vraies tendances de la *Ballade populaire,* poussa Bürger dans cette voie encore incomplètement frayée. Ce qui distingue l'écrivain, c'est, au point de vue du fond, le soin minutieux avec lequel il s'attache à décrire la réalité observée, comme aussi le choix des détails

(1) Nous ne reviendrons plus, dans ce chapitre, sur la *Louise* de Voss, que nous avons déjà examinée parallèlement à l'*Hermann et Dorothée* de Goethe.

qui sont de nature à nous impressionner fortement; c'est, dans la forme, tantôt une simplicité naïve, un peu fruste, tantôt la richesse des couleurs, l'éclat et la mâle énergie. Malheureusement le poète paraît se ressentir, dans ses œuvres, de la vie capricieuse et désordonnée qu'il mena; sa poésie, plus d'une fois, manque de dignité, de noblesse; au lieu d'être populaire, elle devient triviale.

Lénore, comme le fait remarquer Mme de Staël, met en scène une jeune fille dont l'amant, parti pour prendre part à la guerre, ne revient pas avec les autres soldats. Désespérée, elle se met à parcourir les rangs des militaires; hélas! nul ne peut lui dire ce qu'est devenu son Guillaume. Elle s'oublie alors jusqu'à maudire Dieu et renoncer à sa part du paradis :

> Mère, s'écrie-t-elle, qu'est-ce donc que l'éternelle félicité? Qu'est-ce donc que l'enfer? Près de lui, je trouve le ciel, et sans lui l'enfer! Éteins-toi, ma lumière, éteins-toi pour toujours! Meurs au milieu de la nuit et de l'épouvante! Sans lui, je ne veux être heureuse ni sur terre ni dans l'Au-delà!

Ces paroles sont blasphématoires : le châtiment ne se fera pas attendre. A minuit, un chevalier s'arrête à la porte de Lénore; elle descend et reconnaît Guillaume qui l'emporte avec lui. « Les morts vont vite, les morts vont vite ! » ne cesse-t-il de répéter dans sa course vertigineuse. Arrivé au cimetière, il se change en squelette et la terre s'entr'ouvre pour l'engloutir, lui et sa fiancée.

L'impression d'effroi, dans cette ballade, s'accroît de minute en minute, et, comme le fait observer Mme de Staël (p. 182), « les syllabes, les rimes, tout l'art des paroles et de leurs sons est employé pour exciter la terreur ».

Si Bürger a cultivé surtout la *Ballade*, nous trouvons Mathisson comme représentant de l'*Idylle* « Il a donné, dit Mme de Staël (p. 187), à la poésie descriptive, dont les traits étaient souvent trop vagues, le caractère d'un tableau aussi frappant par le coloris que par la ressemblance. » Je crois, pour ma part,

qu'on ne pourrait mieux le comparer qu'à Théophile Gautier. Pas plus que ce dernier, il ne brille par la profondeur de la pensée ; mais, comme peintre des scènes de la nature il déploie un merveilleux savoir-faire. La langue allemande, parfois si dure, si heurtée, devient, entre ses mains d'artiste, d'une harmonie musicale vraiment exquise.

Mme de Staël consacre une appréciation plus détaillée aux compositions lyriques de Guillaume Schlegel. Nous en comprenons aisément le motif, de même que nous comprendrons tout à l'heure celui de ses analyses minutieuses des drames de Werner : On voit toujours ses amis d'un autre œil que des étrangers. Au fond, Schlegel, beaucoup plus connu comme critique et comme traducteur de Shakspeare, n'a comme lyrique qu'un mérite relatif. Pourtant son poème sur l'*Union de l'Église avec les Beaux-Arts* ne manque ni de grâce ni d'élégance ; l'écrivain veut montrer que l'art véritable ne peut reposer que sur des convictions religieuses bien solides, que l'artiste, par conséquent, ne doit pas se borner à mettre sous nos yeux les beaux spectacles de l'univers, mais chercher à symboliser les augustes mystères de la foi. Mme de Staël, qui a le tort de ne pas assez faire ressortir ce but, termine son étude par la citation de deux morceaux, l'un : *L'Attachement à la Terre* ; l'autre : *Les Mélodies de la Vie*.

Comme elle borne ici la série des poètes lyriques, réservant pour la dernière partie de son livre des écrivains comme Novalis et Stolberg, nous ferons comme elle et nous passerons immédiatement aux auteurs dramatiques.

§ 2. — *Les Dramaturges*.

Celui qui, aux yeux de Mme de Staël, occupe la première place est Zacharias Werner (né à Kœnigsberg en 1768), dont les pièces furent plus d'une fois représentées à Coppet.

A cause des relations assez suivies que ce poète eut avec l'auteur de l'*Allemagne*, il convient de dire ici quelques mots sur sa vie :

C'est durant l'été 1808, au moment où Mme de Staël, rentrant d'Allemagne, faisait un petit séjour à Interlaken, que le prince royal de Bavière lui présenta Zacharias Werner. Le mystique poète « avec son imagination, malgré lui, sensuelle et voluptueuse » (c'est Sainte-Beuve [1] qui s'exprime de la sorte), fit aussitôt une vive impression sur Mme de Staël. Elle l'invita pour le mois d'octobre à Coppet. Il s'y rendit et y trouva toute une aristocratie intellectuelle où l'on voyait figurer G. Schlegel, Benjamin Constant, le comte de Sabran, Sismondi, Bonstetten, Mlle Mendelssohn, Adam Oehlenschlaeger et, par intermittences, Mme de Krüdner, l'auteur de *Valérie*. Dans cette société, Werner, qui ne manquait pas d'esprit, fit bientôt bonne figure ; mais il était parfois dans un état de surexcitation si morbide que la châtelaine de Coppet, tout en admirant en lui le poète, éprouvait pour l'homme une sincère compassion [2]. Comme, à Coppet, on était friand de représentations théâtrales, Mme de Staël fit jouer le *Fils de la Vallée* (drame de Werner composé en 1804). C'était le vrai contrepied des *Templiers* de Raynouard ; l'auteur cherchait dans cette pièce à fusionner l'esprit de la franc-maçonnerie avec un catholicisme épuré.

Mme de Staël insista auprès de Werner pour lui faire prolonger sa visite ; mais il partit, malgré ses instances, vers la minovembre. Il revint souvent à Coppet.

Un de ses séjours fut marqué par la représentation de la *Sunamite* de Mme de Staël. Le spectacle de cette mère qui se convertit à la mort de sa fille produisit sur le poète une très forte impression et contribua pour une certaine part à hâter sa conversion au catholicisme, déjà préparée par la lecture d'écrivains mystiques comme Saint-Martin, Boehme et Fénelon. Bonstetten (l'auteur de l'ouvrage *Sur la nature et les lois de l'Imagination*, 1807), qui, lui, avait des tendances plutôt voltai-

---

(1) SAINTE-BEUVE, *Portraits de Femmes*, p. 142, édition 1854.
(2) LADY BLENNERHASSETT, *Ouv. cit.*, t. III, p. 323.

riennes, écrivait à ce propos à son amie Friederika Brün [1] : « Ces gens là, vous le verrez, deviendront tous catholiques, martinistes, bohèmes, mystiques; et tout cela à propos de Schlegel, qui, de plus, en fait des Allemands. Mme de Krüdner a aussi passé par ici. Elle est complètement folle; elle discourt avec Mme de Staël de l'enfer et du ciel, pas d'autre chose. Tout cela me révolte. Mme de Staël seule reste aimante et bonne. »

Ceci nous prouve une fois de plus l'attitude conciliante que la châtelaine de Coppet sait prendre à l'occasion.

Voyons à présent de quelle manière elle apprécie le dramaturge :

« Ses pièces, dit-elle (p. 309), d'une rare beauté, si l'on y cherche seulement des chants, des odes, des pensées religieuses et philosophiques, sont extrêmement attaquables quand on les juge comme des drames qui peuvent être représentés. Ce n'est pas que Werner n'ait du talent pour le théâtre et qu'il n'en connaisse même les effets beaucoup mieux que la plupart des écrivains allemands: mais on dirait qu'il veut propager un système mystique de religion et d'amour à l'aide de l'art dramatique, et que ses tragédies sont le moyen dont il se sert plutôt que le but qu'il se propose [2]. »

Cette sorte de prosélytisme se manifeste dans son drame : *Martin Luther* ou la *Consécration de la Force*, peut-être plus encore que dans ses autres pièces. Faire ressortir à la fois l'importance de la mission de ce réformateur et l'énergie de son caractère personnel, tel semble être le but de l'écrivain. « L'audace et l'héroïsme réfléchi du caractère de Luther, dit Mme de Staël (p. 309), font une vive impression, surtout dans le pays où la pensée remplit à elle seule toute l'existence. »

Sans doute, on ne peut méconnaître l'attitude courageuse et ferme du personnage principal; jamais il ne tremble devant le

---

(1) Lady Blennerhassett, Ouvr. cit. t. III,

(2) On sait qu'en 1810, lors d'un voyage à Rome, l'écrivain se convertit et devint même, en 1814, prêtre catholique.

péril. Néanmoins, pour un héros de tragédie, il manque de cette grandeur, de cette dignité sévère et noble dont on aimerait à voir parée une physionomie historique aussi saillante. Werner paraît vraiment trop soucieux de lui garder au théâtre cette violence parfois brutale, cette intempérance de langage, cette rudesse grossière nuancée de bouffonnerie que lui reproche en particulier Bossuet.

Quand on l'entend dire à Mélanchthon (acte II, scène 1) :

Mon frère, farce pour farce — le pape n'a-t-il pas brûlé mes écrits? Je lui rends la monnaie de sa pièce! Je ne suis pas un ours que l'on fait danser à volonté — je me débarrasse de la muselière, et si *le vieux* n'est pas content eh bien, je lui tiendrai tête comme mille diables! Gare à lui, je le défie au combat...

Ou quand on lit cette autre boutade (acte V, scène 2) :

LUTHER (*en costume de chasse*). — Ah! voilà que nous avons chassé! (*avec un amer sourire*) Un docteur à la chasse! Il était dur et coriace, ce cerf, tout à fait comme le pape!... Eh bien, je l'ai tué, ce... cerf!...

le lecteur devine aisément ce que cette grotesque plaisanterie laisse de sous-entendu : instinctivement nous songeons aux paroles de Bossuet : « Il n'oublia pas de dire que ce n'était pas assez d'avoir brûlé les Décrétales, et qu'il eût été bien à propos d'en faire autant au Pape même : c'est-à-dire, ajoutait-il, pour un peu tempérer son discours, au siège papal [1]. »

Si Luther manque de cette dignité calme et imposante qui caractérise le véritable héros, ce n'est pourtant pas que Werner lui ait prêté quoique ce soit de romanesque. Mme de Staël en convient elle-même : le caractère religieux du personnage s'y oppose. D'un autre côté, la figure ronde et joufflue du réformateur, l'embonpoint dont les portraits que nous avons de lui le montrent gratifié, cet aspect général de bon vivant n'expliquent pas du tout l'amour mystique et presque surnaturel dont,

(1) BOSSUET *Histoire des Variations des Églises protestantes*, p. 31, édition de 1688.

au dire du dramaturge, Catherine Bora s'enflamme tout à coup à sa vue : « Voilà mon idéal ! » s'écrie-t-elle.

Une telle exclamation devant ce petit homme ventru porterait à rire, je pense, dans n'importe quel théâtre français ou belge.

Le troisième acte, où l'auteur s'attache à faire ressortir la grande figure de Charles-Quint, est peut-être le mieux réussi de la pièce, encore que Werner mette trop de soin à montrer, par les paroles mêmes qu'il prête à l'empereur, l'énergique volonté qu'il a de se faire obéir; je note, en passant, ces lignes qui ne manquent pas de relief :

Charles. — Comment s'appelle-t-il, ce moine? ce hardi petit prêtre?... N'est-ce pas Lothaire?

Le cardinal. — Luther, mon empereur.

Charles. — Ah oui, je me rappelle ! Retenir les noms et titres allemands, cela m'est bien difficile.

Eric (*à mi-voix*). — Il retient mieux les couronnes allemandes.

Charles (*qui l'a entendu, s'adresse avec une indifférence affectée aux assistants*). — Ce doit être ici un bien vieux château?

Le prince électeur. — Oh oui ! construit par l'empereur Rodolphe...

Charles. — (*d'un ton significatif*). — C'est ce qui me semble. J'ai cru, tout à l'heure, entendre siffloter une souris. Je n'aime pas ces bestioles et je leur tends des pièges.

Ce langage est à la fois mystérieux et autoritaire. « Mais, comme le dit Mme de Staël, une volonté forte se dissipe pour ainsi dire en l'exprimant, et les souverains despotiques ont toujours fait plus de peur par ce qu'ils cachaient que par ce qu'ils laissaient voir. »

L'idée de la foi prédomine dans *Martin Luther*; dans *Attila*, qui offre plus de vie et d'intérêt dramatique, cette même idée s'allie à celle d'une sorte d'inéluctable fatalité. Ce sera là désormais le ressort que l'écrivain fera surtout mouvoir. On peut dire, avec Frédéric Schlegel [1] : « Werner transporta plus complète-

---

(1) Fréd. Schlegel, *Histoire des Littératures modernes*. (Trad. William Duckett. 1829, p. 392.)

ment que Schiller tous les mystères du sentiment et de la foi, tous les paradoxes d'une destinée terrible et d'une lutte intérieure non moins terrible dans ses tableaux dramatiques, qui, lorsque son sujet est heureusement choisi *(Attila; La Mère des Machabées)*, produisent l'impression la plus vivante. »

La figure du héros, qui est à la fois roi, chef d'armée et juge, a, certes, un caractère plus altier, plus passionnant que Luther; l'écrivain s'attache à bien mettre en lumière cette étrange et terrible physionomie, qui, malgré l'effroi qu'elle sème sur sa route, n'est point dépourvue d'une sorte de grandeur généreuse ([1]). On aime beaucoup moins Hildegonde, cette princesse de Bourgogne dont Attila se croit aimé, bien à tort; car elle ne veut s'unir à lui que pour l'assassiner; son désir est de venger le meurtre de son père et de son amant. Le funeste dessein s'exécute; la virago, pendant la nuit même de ses noces, immole Attila et poignarde en outre son fils à peine âgé de quatorze ans. L'auteur s'inspire sans nul doute de l'horrible scène des *Nibelungen*, où l'on raconte le massacre d'Hagen et de ses compagnons. Cette vengeance est trop cruelle et l'héroïne en devient odieuse. A cette figure déplaisante, l'écrivain oppose la princesse Honoria, qui, sans avoir jamais vu le chef des Huns, se sent pour lui pleine d'enthousiasme et d'admiration. Mais cette sorte d'amour pour un inconnu d'aussi formidable réputation laisse le lecteur assez sceptique.

Une scène particulièrement saillante est celle de la célèbre rencontre d'Attila et du pape saint Léon, immortalisée, on le sait, par le pinceau de Raphaël. L'antithèse entre le calme imposant du vieillard et la stupeur soudaine du chef des Huns, dont le cheval même se cabre, n'apparaît pas pourtant aussi frappante, aussi énergique dans le drame du poète que dans l'œuvre du peintre.

([1]) Dans *Attila* se mêlent (dit Lady Blennerhassett, *Ouv. cit.*, t. III, p. 326) des traits de Napoléon et des élans de J.-J. Rousseau.

Une autre pièce de Werner, dont nous avons déjà dit un mot, c'est le *Fils de la Vallée*, « d'un grand intérêt, dit Mme de Staël, pour ceux qui sont initiés dans la doctrine des ordres secrets; car c'est plutôt l'esprit de ces ordres que la couleur historique qui s'y fait remarquer ». Les Templiers y sont représentés comme les dépositaires d'une doctrine mystique et les propagateurs d'un christianisme régénéré. Mais la société qui les entoure n'est pas encore préparée à un tel enseignement [1]. Le *Fils de la Vallée* est, de toutes les œuvres du poète, celle qui est écrite avec le plus de chaleur.

Dans le *Vingt-quatre Février*, l'auteur met en scène une famille de cultivateurs suisses, dont les ancêtres se sont rendus coupables de crimes affreux et que la malédiction de Dieu ou du Sort poursuit implacablement. Certes, la représentation de cette pièce est de nature à nous remuer fortement; il semble qu'il plane sur ces sommets neigeux des Alpes, si bien décrits par Werner, une sorte de fantôme qui glace d'épouvante; mais, comme le dit Mme de Staël, « transporter la destinée funeste de la famille des Atrides chez les hommes du peuple, c'est trop rapprocher des spectateurs les tableaux de crimes ». J'ajouterai que la psychologie de Kuntz, père du jeune soldat qui revient incognito, ne me paraît pas assez fouillée; la résolution qu'il prend de tuer son fils est trop soudaine.

L'effet du *Vingt-quatre Février* fut d'établir dans la dramaturgie allemande une sorte de courant fataliste. Des poètes comme Gottfried Müllner, auteur de la *Faute;* Zedlitz, qui composa *Turturel;* Grillparzer, à qui l'on doit l'*Aïeule*, s'engagèrent dans cette voie. Mais comme Mme de Staël n'en fait pas mention, nous allons, comme elle, nous occuper directement de Kotzebue, l'écrivain fécond par excellence, à qui l'on attribue un ensemble de deux cent onze pièces. Gœthe fait remarquer à son sujet : « Kotzebue, malgré son extraordinaire talent, eut

---

(1) Heinrich, *Histoire de la Littérature allemande*, vol. III, p. 201.

toujours dans sa manière d'être cette mesquinerie dont personne ne triomphe, qui le faisait souffrir et l'obligeait à déprécier des choses excellentes, pour que lui-même parût exceller [1]. »

Tout le monde sait d'ailleurs que chez lui l'homme ne vaut pas l'écrivain ; et même le premier, dans son œuvre, fait plus d'une fois tort au second. Si, dans sa vie privée, Kotzebue prit part à plus d'une cabale, il ne sut pas davantage, dans ses écrits, faire taire ses basses rancunes.

« Aucun juge impartial, dit Mme de Staël (p. 321), ne peut lui refuser une intelligence parfaite des effets du théâtre... Toutefois il faut avouer que Kotzebue ne sait donner à ses personnages ni la couleur des siècles dans lesquels ils ont vécu, ni les traits nationaux ni le caractère que l'histoire leur assigne. Ces personnages, à quelque pays, à quelque siècle qu'ils appartiennent, se montrent toujours contemporains et compatriotes ; ils ont les mêmes opinions philosophiques, les mêmes mœurs modernes. »

Dans le drame *Hugo Grotius*, que Mme de Staël analyse d'une façon assez détaillée, l'auteur multiplie tellement les exemples de générosité magnanime, qu'au lieu d'admirer, nous sommes tentés d'en sourire. L'invraisemblance nous choque ; la haute vertu qu'étalent indistinctement tous les personnages paraît une vertu de pure commande ; comme le fait malicieusement observer Mme de Staël, nous n'avons plus qu'à dire *amen* à tout.

Il est regrettable que l'auteur de l'*Allemagne*, qui esquisse brièvement *Jeanne de Montfaucon, La Mort de Rolla, Les Hussites*, n'ait pas apprécié plus longuement *Misanthropie et Repentir*, qui est, on le sait, l'œuvre principale de Kotzebue. La physionomie du héros, avec ses alternatives de sombre abattement et d'émotion généreuse, est magistralement tracée ; Eulalie, sa femme, n'est pas dessinée avec moins de relief. Le dernier acte surtout renferme des scènes attendrissantes.

---

[1] *Œuvres complètes* de GOETHE, vol. XXXI, p. 156, édition Ph. Reclam.

Kotzebue occupe dans l'œuvre de Mme de Staël une place considérable ; il n'en est pas de même des poètes qui suivent ; ceux-ci ont d'ailleurs, à tout prendre, moins de notoriété, sauf le Danois Oehlenschlaeger. Nous laisserons de côté tous ces auteurs trop secondaires ; nous ne parlerons que de Collin et de l'auteur de la *Lampe merveilleuse*.

Collin est un des rares Autrichiens à qui Mme de Staël ait rendu pleine justice [1]. « La tragédie de *Régulus*, nous dit-on (p. 328), réussirait en France si elle était connue. Quant à sa pièce intitulée *Polyxène*, elle a du mouvement et de la puissance, mais vers la fin, l'auteur complique trop son action d'incidents. » C'est un défaut des Allemands, conclut Mme de Staël, de faire entrer la philosophie métaphysique ou la variété des événements romanesques dans leurs tragédies tirées des sujets grecs. Jamais un écrivain de nos jours ne pourra parvenir à composer de la poésie antique. Il vaudrait donc mieux que notre religion et nos mœurs nous créassent une poésie moderne, belle aussi par sa propre nature comme celle des anciens. »

C'est là, nous avons pu déjà le constater, la grande préoccupation de Mme de Staël.

Quant au Danois Oehlenschlaeger, le dernier de cette série, Mme de Staël trouve ses drames intéressants à deux titres : d'abord l'auteur, dit-elle, a su réunir quelquefois la régularité française à la diversité de situation qui plaît aux Allemands ; ensuite il a représenté, d'une manière à la fois poétique et vraie, l'histoire et les fables des pays habités jadis par les Scandinaves.

Nous eussions désiré une appréciation moins sommaire et plus précise. Mme de Staël fait quelques justes remarques sur le caractère particulier de ces héros à la fois mystérieux et gigantesques qui nous apparaissent comme noyés dans les brumes du Nord. Mais elle ne nous donne pas une idée assez exacte du

---

[1] Nous avons déjà dit, en effet, qu'elle semble médiocrement enthousiaste de Mozart.

mérite ni des tendances du célèbre Danois avec qui, pourtant, elle eut plus d'un entretien. Elle n'analyse aucun de ses ouvrages, pas même *Hakon Jarl*, dont le sujet fut si éminemment national.

Après l'histoire du drame, Mme de Staël esquisse celle de la comédie.

§ 3. — *Les auteurs de Comédies.*

Guillaume Schlegel [1] fait observer : « L'idéal sérieux est la réunion des deux natures de l'homme, ou plutôt la transfusion harmonieuse de l'être sensuel dans l'être moral... L'idéal comique offre l'unité opposée; l'harmonie s'y retrouve dans l'asservissement de la nature morale à la nature matérielle; le principe animal est celui qui doit dominer; la raison et l'intelligence n'y sont présentées que comme les esclaves volontaires des sens. »

Mme de Staël cite de lui ce passage plus explicite : « L'idéal du caractère tragique consiste dans le triomphe que la volonté remporte sur le destin ou sur nos passions; le comique exprime, au contraire, l'empire de l'instinct physique sur l'existence morale; de là vient que partout la gourmandise et la poltronnerie sont un sujet inépuisable de plaisanterie. »

Au XVIIe siècle et pendant une grande partie du XVIIIe — puisque Voltaire et Crébillon ne furent que les continuateurs de Racine et de Corneille — on avait cru devoir élever entre le genre tragique et le genre comique une sorte de cloison étanche, de façon que l'un ne pût jamais empiéter sur l'autre. Cette barrière, qui ne fut renversée en France qu'à l'avènement du Romantisme, avait depuis longtemps cédé en Allemagne à la pression de Lessing, qui avait mis à la mode les drames d'allure

---

(1) A.-G. SCHLEGEL, *Cours de Littérature dramatique*, vol. I, p. 250.

shakspearienne. Le sérieux et le plaisant se mêlaient dans une même pièce et y vivaient dans une cordiale fraternité.

Il en résulte que la comédie, comme telle, n'eut jamais en Allemagne la puissance d'expression qui la caractérise en France, ni la vogue avec laquelle on l'accueillit à Paris; il n'y eut pas dans les pays d'outre-Rhin d'émule de Molière ([1]). Ajoutons que le caractère même du Germain n'est pas fait pour favoriser le développement de la vraie comédie telle que nous la concevons. L'Allemagne nous présente deux types d'hommes nettement tranchés : l'un, c'est le rêveur contemplatif et mystique, tour à tour plongé dans les spéculations abstraites ou perdu dans les visions de l'idéal; l'autre, c'est le gai viveur à la face rubiconde, largement épanouie, c'est l'homme qui aime la bière mousseuse, le vif entrain, le rire franc, à gorge déployée.

Entre ces deux extrêmes, pas de milieu.

« Les Allemands, dit M[me] de Staël (p. 333), préfèrent dans la gaieté ce qui est fort à ce qui est nuancé; ils cherchent la vérité dans les tragédies et les caractères dans la comédie. Toutes les délicatesses du cœur leur sont connues; mais la finesse de l'esprit social n'excite point en eux la gaîté; la peine qu'il leur faut pour la saisir leur en ôte la jouissance. »

N'est-ce pas avouer d'une façon détournée qu'ils ont généralement l'esprit moins souple et moins prompt que les Français? N'oublions pas, d'autre part, que le Germain est fort susceptible, qu'il ne supporte pas qu'on rie à ses dépens, fût-ce de la manière la plus anodine: cela vient de ce qu'il est moins sociable, en général, que les gens du Midi. L'intellectuel, sauf de rares exceptions, aime la méditation solitaire.

« La société n'attire point les hommes distingués, dit encore M[me] de Staël, et son plus grand charme, l'art agréable de se plaisanter mutuellement, ne réussirait point parmi eux : on froisserait bien vite quelque amour-propre accoutumé à vivre en

---

([1]) Il y a plus, on ne comprend pas Molière en Allemagne : témoin Schlegel.

paix, et l'on pourrait facilement aussi flétrir quelque vertu qui s'effaroucherait même d'une innocente ironie. »

C'est sans doute pour ne pas froisser trop directement certains de ses compatriotes que Kotzebue place en Espagne la scène de sa comédie bien connue : *Don Ranudo de Colibrados*, dont nous avons déjà dit un mot. Il s'agit d'un gentilhomme ruiné qui veut se faire passer pour riche et qui va jusqu'à refuser la main de sa fille à un jeune homme d'excellente maison, sous prétexte que la lignée de ses ancêtres ne remonte pas au delà des croisades. « Le sujet de cette pièce, nous dit-on, sert de pendant et de contraste au *Bourgeois* de Molière qui veut se faire passer pour gentilhomme; il y a des scènes très spirituelles dans le *Noble Pauvre* (comédie du Danois Holberg de laquelle Kotzebue emprunte la sienne) et même très comiques, mais d'un comique barbare. Le ridicule saisi par Molière n'est que gai, mais au fond de celui que le poète danois représente il y a un malheur réel. L'art ne peut aller jusque-là ; car il ne doit pas exclure la pitié. »

On connaît aussi de Kotzebue la spirituelle comédie *Les Habitants des Petites Villes*, dont Mme de Staël, mieux que tout autre, était en mesure d'apprécier la finesse et la vérité d'observation.

Iffland, connu surtout par le faux sentimentalisme que provoquèrent ses écrits (Ifflaendereien), fit des comédies dans lesquelles les mœurs domestiques sont très bien représentées, mais que Mme de Staël juge *trop raisonnables*. Il serait plus exact de dire que ses personnages manquent trop souvent de vie et de naturel. Nous ne parlerons pas des autres écrivains secondaires.

§ 4. — *Les Romanciers.*

Schiller, dont on connaît le *Visionnaire* et le *Criminel par la perte de l'Honneur*, eût bien, ce semble, mérité une petite place à côté de son illustre confrère dont Mme de Staël analyse longuement, nous l'avons vu, *Werther*, *Wilhelm Meister* et les *Affinités électives*. Puisqu'elle ne parle pas de ces romans de Schiller,

occupons-nous, comme elle, directement de Jean-Paul Richter.

« Il y a, dit Guillaume Schlegel [1], deux classes d'hommes absolument différentes... Chez les uns, l'intérêt personnel détermine tous les genres d'activité, un intérêt personnel aussi profond qu'ingénieux, qui pénètre toute l'existence ... D'autres hommes, bien plus rares que ceux que je viens de décrire, sont dirigés exclusivement dans leurs actions par tout ce qui n'a point cours au marché du monde, c'est-à-dire ce qui est bon, noble, sublime et idéal. »

Richter se range incontestablement dans la seconde catégorie. Ce fut un solitaire, un rêveur ; pour n'avoir pas suffisamment fait le départ entre les nécessités pratiques et souvent triviales de la vie quotidienne et les conceptions idéalistes d'une philosophie désintéressée, il eut longtemps à souffrir : en proie aux plus violentes tortures morales, il poussa d'abord un cri de révolte dans les *Papiers du Diable* ; puis l'âge et l'expérience lui firent regarder du haut d'un optimisme placide et souriant les tristes et parfois poignantes réalités de l'existence.

Il est curieux que cet écrivain, chez qui se retrouvent à un degré si prononcé certains caractères de sa race, ait provoqué tant de sympathie admirative chez le plus français des poètes du XIXe siècle ; nous voulons parler d'Alfred de Musset, cet enfant de Paris :

« Jean-Paul, dit-il [2], est peut-être de tous les écrivains allemands celui que les Français aimeront le plus en sa qualité d'Allemand, et qu'ils détesteraient avec le plus d'acharnement s'il avait le malheur d'être né en France. Il n'y a pas une de ses pensées qui, lue dans le cabinet, ne plaise et n'enchante par un certain côté ; il n'y en a pas une qui, mise dans la bouche d'un comédien, ne fût bafouée par le parterre. »

Et plus loin il poursuit : « Jean-Paul prouve, par cette con-

---

(1) *Œuvres* de G. Schlegel, édition Boeking, t. I, p. 282.

(2) A. de Musset, *Mélanges de Littérature et de Critique*, p. 99, éd. Charpentier, 1894.

stante fantaisie de solitude, et en même temps par cette profonde connaissance du cœur humain qui respire et palpite sans cesse en lui, que la vie extérieure et l'expérience des choses ne sont point, comme on le dit, nécessaires au poète qui veut peindre; avec deux jours de réflexion, Jean-Paul avait vécu autant qu'un autre en deux années de voyage et de passions; ainsi celui qui porte en lui l'élément de tout peut tout deviner. »

A parler d'une façon plus précise, qu'est-ce donc, chez Jean-Paul, qui plaît tant à Musset? Est-ce la juvénile gaillardise et la désinvolture cavalière dont certaines digressions portent la marque? Sont-ce les saillies spirituelles et — je dirais volontiers — les équipées d'espièglerie qui, au fond, ne respirent jamais que bienveillance pour l'humanité? Ou bien est-ce l'émotion profonde, la mélancolie pleine d'attrait mystérieux qui se dégagent de certains états d'âme magistralement mis en relief [1]?

Ce sont peut-être les deux réunis; c'est l'harmonieux mélange de gaîté communicative et de douceur attendrie dont Alfred de Musset, lui aussi, quand il n'est pas tenaillé par la passion tumultueuse, nous fait savourer le charme discret et captivant.

Mme de Staël reconnaît le double aspect du talent de notre écrivain, puisqu'elle dit : « Les écrits de Jean-Paul doivent être considérés sous deux points de vue : la plaisanterie et le sérieux; car il mêle constamment l'un à l'autre... La manière d'observer le cœur humain, chez Jean-Paul, est pleine de finesse et de gaîté; mais l'auteur ne connaît guère que le cœur humain tel qu'on peut le juger d'après les petites villes d'Allemagne, et il y a

---

(1) Quelle tristesse nuancée d'amertume dans ces lignes :

« L'homme n'a que deux minutes et demie à passer ici-bas : une pour sourire, une pour soupirer, et une demie pour aimer; car au milieu de la troisième, il meurt. » (HESPERUS, vol. I, p. 80, édit. Reclam.)

Quelle finesse d'observation et quel humour dans cet autre passage :

« Voici ce qui constitue ordinairement la matière d'une conversation banale et pourtant satisfaisante entre deux hommes : l'un dit ce que l'autre sait déjà, et ce dernier répond par une considération également connue du premier; de la sorte chacun s'écoute deux fois, tout à fait comme s'il était son propre sosie intellectuel. (*Années de Vagabondage*, vol. III, p. 5.)

souvent dans la peinture de ces mœurs quelque chose de trop innocent pour notre siècle. »

L'observation est juste : Richter, avec son âme ingénue, si complètement exempte de duplicité, ne réussit point à décrire ce qu'il y a dans la vie contingente de malice, d'hypocrisie et de calcul perfide. Ses types de criminels, quand il s'avise d'en mettre en scène, manquent de vérité.

Mme de Staël a le tort de ne citer aucune œuvre de Jean-Paul : elle ne parle ni de *Siebenkaes*, ni d'*Hesperus*, ni de *Titan*, ni des *Années de Vagabondage*. Mais un reproche très justifié qu'elle adresse à l'écrivain c'est la recherche des métaphores bizarres et la multiplication excessive des figures de style empruntées aux sciences naturelles.

Tieck, dont elle parle ensuite, est l'auteur de la *Révolte des Cévennes* et des *Pérégrinations de Sternbald*. L'auteur ayant peu de notoriété en dehors de l'Allemagne, nous ne nous y arrêterons pas ici.

§ 5. — *Les Historiens et les Critiques.*

« C'est sous le point de vue littéraire, dit Mme de Staël (p. 373), qu'il faut considérer les historiens allemands ; l'existence politique du pays n'a point eu jusqu'à présent assez de force pour donner en ce genre un caractère national aux écrivains. »

Voilà une réflexion que le XIXe siècle n'a pas précisément ratifiée. Les historiens d'aujourd'hui négligent un peu le souci de la forme. L'examen minutieux des sources et leur utilisation les préoccupent plus qu'autrefois. A côté des techniciens il reste pourtant des écrivains d'histoire, mais ils sont clairsemés. Il n'en était pas de même au début du XIXe siècle. Sans doute des noms comme Mascou, Schoepflin, Schloezer, Schmidt, que Mme de Staël mentionne, représentent avec quelque autorité l'histoire qu'on pourrait appeler documen-

taire; mais ce que l'on cultive surtout, c'est l'histoire philosophique.

L'auteur que M[me] de Staël met en tête des historiens philosophiques est... le poète Schiller. Un tel éloge a de quoi nous étonner; mais ce qui est plus curieux encore, c'est que notre écrivain se donne presque aussitôt une sorte de démenti à elle-même. « La *Révolution des Pays-Bas,* dit-elle (p. 373), se lit comme un plaidoyer plein d'intérêt et de chaleur. » Ce qui est vrai, c'est que Schiller, confondant la cause du protestantisme avec celle de la liberté, se fait, en toute circonstance, le zélé champion de la Réforme et de ses adeptes.

M[me] de Staël reconnaît aussi que Schiller n'a pas suffisamment étudié les sources et que, malgré la précision avec laquelle il a su tracer certains portraits, son histoire n'est pas fondée sur une érudition assez vaste. On s'en aperçoit aussi bien dans l'*Insurrection des Pays-Bas* que dans l'*Histoire de la Guerre de Trente ans.* Du reste, il est difficile d'être à la fois poète et historien de premier ordre.

Chose regrettable : M[me] de Staël n'accorde que deux lignes au savant Heeren, l'auteur des *Considérations sur les Croisades;* elle lui reconnaît pourtant une parfaite impartialité, ainsi que les connaissances les plus étendues. En revanche, le célèbre Jean de Müller occupe dans ce chapitre une place tout à fait prépondérante. On s'explique un peu cette sorte de prédilection quand on songe que Müller est né à Schaffhouse. Ce que M[me] de Staël fait avant tout remarquer en parlant de lui, c'est à la fois l'art du conteur, l'attrait et la force du style et l'érudition immense. Son talent pictural est extraordinaire, mais il donne souvent à ses tableaux trop d'étendue; à certains moments il se perd dans l'abondance des détails. Pourtant la *Conjuration du Rütli,* telle qu'il la raconte, inspire un intérêt prodigieux.

« Jean Müller, dit d'autre part Heinrich [1], réunit la grandeur

[1] HEINRICH, *Histoire de la Littérature allemande,* vol. II, p. 286.

des vues à la finesse des aperçus de détail. Sa langue forte et digne, sans être trop solennelle, ses considérations élevées sur les causes et les résultats des événements, l'indépendance et la gravité de ses jugements rappellent la manière des historiens antiques; c'est pour cela qu'il est appelé « le Thucydide de la Suisse ». Son chef-d'œuvre est l'*Histoire de la Confédération suisse.* »

Parmi les écrivains qui se sont occupés de critique, nous voyons d'abord figurer Schiller, qui tout à l'heure était à la tète des historiens. « Schiller, dit Mme de Staël, est le premier parmi les disciples de Kant qui ait appliqué sa philosophie à la littérature; et en effet, partir de l'âme pour juger les objets extérieurs, ou des objets extérieurs pour savoir ce qui se passe dans l'âme, c'est une marche si différente que tout doit s'en ressentir. » Et, en effet, l'impression qui m'est restée de la lecture des dissertations esthétiques de Schiller, c'est — pour être franc — une espèce de monotonie produite par le caractère trop transcendant qui s'y manifeste d'un bout à l'autre; j'y trouve, comme Mme de Staël, trop de métaphysique et trop d'abstraction; Schiller, en ces sortes d'écrits, dédaigne trop le concret.

Il n'en est pas de même d'A.-G. Schlegel, dont nous avons déjà (voir notre chapitre des *Sources*) fait remarquer la vaste érudition et la finesse de goût. Mme de Staël insiste sur la variété des connaissances de ce critique, qui apprécie aussi judicieusement les écrivains espagnols que les poètes anglais « et qui n'a point d'égal, dit-elle (p. 385), dans l'art d'inspirer de l'enthousiasme pour les grands génies qu'il admire ». Elle lui reproche toutefois — mais avec des ménagements infinis — de faire trop l'éloge du moyen âge, de cette période qui lui inspire, à elle, peu d'admiration. Mais nous savons qu'elle ne connaît le moyen âge que par ouï-dire; elle ignore que cette vaste époque, tant décriée, est le vrai commencement de la civilisation moderne [1]. Quant

---

(1) Voyez G. KURTH, *Qu'est-ce que le Moyen Age?* p. 40.

au reproche — beaucoup plus fondé — de parti pris ou même d'injustice vis-à-vis de la littérature du XVIIe siècle, Mme de Staël y touche à peine; on sent qu'elle a peur de froisser son mentor. « Il n'est pas d'écrivain, se hâte-t-elle d'ajouter, qui ait parlé avec plus d'enthousiasme du génie de nos troubadours et de cette chevalerie française sans pareille en Europe lorsqu'elle réunissait au plus haut point l'esprit et la loyauté, la grâce et la franchise, le courage et la gaieté. » (P. 389.)

Nous comprenons aujourd'hui parfaitement que l'admiration pour la littérature du moyen âge n'implique pas l'admiration du grand siècle. « La première — donc la littérature médiévale — a sa valeur, dit Brunetière [1], et l'étude en est intéressante, mais elle est inutile à la connaissance de la seconde ; l'intervalle a été trop long, la solution de continuité trop profonde, la révolution même de la langue trop complète et trop radicale. » Et c'est précisément cette langue élégante, harmonieuse, aux nuances délicates et subtiles que Schlegel ne comprend pas assez.

Bref, si au point de vue de la civilisation proprement dite, l'histoire moderne n'est que la résultante logique du moyen âge, sous le rapport de la littérature, l'élégance du XVIIe siècle est à cent lieues de la naïveté crue des productions médiévales.

Mme de Staël, qui apprécie Guillaume Schlegel d'une façon détaillée, est moins explicite en ce qui concerne son frère, Frédéric Schlegel, connu par son *Histoire des Littératures anciennes et modernes* et sa *Philosophie de la Vie*. « C'est, dit-elle (p. 387), un des hommes célèbres de l'Allemagne, dont l'esprit a le plus d'originalité ; et loin de se fier à cette originalité qui lui promettait tant de succès, il a voulu l'appuyer sur des études immenses. » En réalité, Frédéric Schlegel, pas plus que son frère, ne possède l'impartialité qui convient à un juge. Certes il y a chez lui des appréciations pleines de finesse ; mais

(1) F. Brunetière, *Questions de critique*, p. 27. Éd. Calmann-Lévy.

son antipathie pour la régularité classique l'a plus d'une fois égaré. Sa *Philosophie de la Vie* est, à tout considérer, supérieure à son *Histoire littéraire*; l'auteur s'y inspire, à propos du gouvernement du monde par la Providence, des principes qui guident Bossuet dans son génial *Discours sur l'Histoire universelle*.

Nous voici arrivé au terme de cette étude sur les écrivains qui ont traité les genres proprement littéraires; avant d'envisager la pensée philosophique telle qu'elle se manifeste en Allemagne, il nous reste, dans un chapitre à part, à nous rendre compte de la manière dont M[me] de Staël a *compris* les auteurs étudiés. Il convient de nous occuper de cette question ici plutôt qu'ailleurs, étant données les citations assez nombreuses et parfois assez longues par lesquelles elle essaie de corroborer ses appréciations esthétiques. Ces extraits nous fourniront un assez facile moyen de contrôle.

CHAPITRE IX.

L'INTERPRÉTATION CHEZ M[me] DE STAËL.

Nous devons nous placer ici à deux points de vue et considérer d'abord l'interprétation que nous appellerons *grammaticale*, ensuite celle que nous désignerions volontiers du nom de *sentimentale*, nous réservant de préciser tout à l'heure ce qualificatif un peu vague [1].

M[me] de Staël se fait une idée assez exacte du mécanisme de la langue, encore qu'elle se trompe en considérant l'allemand comme la seule langue moderne qui ait des syllabes longues et

---

[1] Citons, au point de vue grammatical, quelques exemples typiques d'interprétation défectueuse.

Pour les Adieux de Jeanne d'Arc (*Vierge d'Orléans* de SCHILLER, Prologue, scène 4), M[me] de Staël nous offre la traduction que voici :

Adieu vous, contrées, qui me fûtes si chères, vous, montagnes, vous tranquilles et

brèves; les remarques qu'elle fait (pp. 144 et 145) sur l'accent, la rime, la structure de la phrase, remarques suggérées par Schlegel et de Villers, ne manquent pas de justesse; en ce qui concerne la rime et l'accent, on trouve toutefois dans Fréd. Schlegel (*Hist. des Littér.*, t. II, p. 328, trad. W. Duckett) des observations plus précises que les siennes. Il dit, par exemple : « Nous ne mesurons pas les syllabes, nous les pesons. Nous n'accentuons pas uniquement pour que notre auditeur nous comprenne; mais tout appliqués au mot même, nous y discernons sur-le-champ les sous-racines significatives et nous nous y arrêtons comme à la chose principale, sans attacher le moindre prix aux syllabes accessoires fugitives. Toute la beauté de la prononciation allemande, ainsi que l'euphonie des chants et des

---

fidèles vallées, adieu! Jeanne d'Arc ne viendra plus parcourir vos riantes prairies. Vous, fleurs que j'ai plantées, prospérez loin de moi. Je vous quitte, grotte sombre, fontaines rafraichissantes. Écho, toi, la voix pure de la vallée qui répondais à mes chants, jamais ces lieux ne me reverront.

Que le lecteur nous permette de placer sous ses yeux le texte de Schiller :

Lebt wohl, ihr Berge, ihr geliebten Triften,
Ihr traulich stillen Thäler, lebet wohl!
Johanna wird nun nicht mehr auf euch wandeln;
Johanna sagt euch ewig Lebewohl!
Ihr Wiesen die ich wässerte, ihr Bäume
Die ich gepflanzet, grünet fröhlich fort!
Lebt wohl, ihr Grotten und ihr kühlen Brunnen!
Du Echo, holde Stimme dieses Thals,
Die oft mir Antwort gab auf meine Lieder,
Johanna geht, und nimmer kehrt sie wieder!

Que d'inexactitudes accumulées en peu de lignes!

Le mot *Triften* (du verbe *treiben*, pousser, conduire) est traduit vaguement par *contrées*, alors qu'il signifie pâturages. Schiller, en bon peintre de la nature, ne pouvait manquer d'évoquer tout de suite, par ce mot expressif, l'image de l'existence passée de la bergère. Aux yeux de Jeanne d'Arc le souvenir des heures méditatives et solitaires qu'elle a coulées dans ces mêmes pâturages se retrace plus vif, plus intense, que tout autre. La traduction de Mme de Staël ne laisse rien subsister de cette évocation.

Je poursuis. Les mots : Ihr traulich stillen Thäler, lebet wohl sont traduits par : tranquilles et fidèles vallées, adieu. Cette fois, Mme de Staël prend naïvement

poèmes allemands, repose sur cet accent plus ou moins grave, sur les syllabes significatives d'après leur valeur intrinsèque. »

Chez Mme de Staël, nous trouvons (p. 145) : « L'accent donne de l'unité aux phrases comme aux mots ; il a du rapport avec la signification de ce qu'on dit ; on insiste sur ce qui doit déterminer le sens, et la prononciation, en faisant ressortir telle ou telle parole, rapporte tout à l'idée principale. Il n'en est pas ainsi de la durée musicale des sons dans le langage ; elle est bien plus favorable à la poésie que l'accent, parce qu'elle n'a point d'objet positif et qu'elle donne seulement un plaisir noble et vague comme toutes les jouissances sans but. »

Mme de Staël se trompe rarement quand il s'agit d'apprécier la portée générale d'une œuvre, pas plus qu'elle ne se méprend sur le sens d'un passage ou d'une phrase considérée dans son ensemble ; elle en saisit même jusqu'à un certain point l'énergie

---

traulich comme synonyme de *treulich*. Or traulich (adverbe) signifie familièrement, intimement. Du reste, *vallée fidèle* n'a guère de sens acceptable.

Ensuite, où Mme de Staël voit-elle dans le texte *: riantes prairies?* Le poète dit : prairies que j'arrosais. Pour quelle raison écrire : fleurs que j'ai plantées, alors que Schiller parle des arbres? Dans l'avant-dernier vers le mot *oft* (souvent) est laissé de côté; dans le dernier l'antithèse entre *gern* et *nimmer kehrt sie wieder* n'est point rendue.

Dans *Guillaume Tell* (acte III, scène 3), nous lisons ces mots prononcés par le héros à l'adresse du bailli :

Mit diesem zweiten Pfeil durchschoss ich... euch
Wenn ich mein liebes Kind getroffen hätte,
Und eurer — wahrlich, hätt ich nicht gefehlt.

Mme de Staël se contente de traduire : Je voulais lancer contre vous cette flèche, si la première avait frappé mon fils, et, croyez-moi, celle-là ne vous aurait pas manqué.

Cet imparfait *durchschoss* mis à la place du conditionnel passé est très catégorique et marque une décision irrévocable. Il eût fallu dire, pour interpréter exactement : au moyen de cette seconde flèche *je vous transperçais*. D'autre part, Mme de Staël affaiblit trop le sens de *durchschoss* en lui donnant comme équivalent le verbe : *Je lançais*. Quant au troisième vers, pour exprimer toute la force du pronom *eurer*, placé en tête du vers, il aurait fallu : Et vous, certes, je ne vous eusse pas manqué.

On pourrait aisément multiplier, dans l'œuvre de Mme de Staël, les exemples de pareilles inexactitudes; mais nous croyons qu'il n'est pas nécessaire d'insister davantage sur ce point.

ou la finesse; mais comme elle n'est pas habituée à l'exactitude grammaticale, il n'y a pas à s'étonner si, en bien des endroits, des nuances lui échappent ou si l'idée est incomplètement rendue; trop souvent elle se contente d'un à peu près.

Rappelons-nous, du reste, que bien des fois elle cite des passages d'auteurs sans avoir consulté le texte au moment même; elle se fie trop à sa mémoire qui, nous n'en disconvenons pas, est prodigieuse, mais non pas infaillible.

Demandons-nous à présent de quelle façon Mme de Staël envisage et apprécie l'interprétation sentimentale.

Elle a sous ce rapport, on s'en souvient, une compétence bien plus indiscutable qu'au point de vue grammatical. « Chez Mme de Staël, fait remarquer Lady Blennerhassett [1], les dons de la nature et de belles dispositions s'unissent aux avantages de l'éducation la plus rare pour assurer son succès dans l'art théâtral. Il y faut ajouter l'habitude du monde, indispensable pour la comédie, mais presque également importante pour la tragédie, du moins pour la tragédie française, où règne à un si haut degré une dignité fondée sur la convention, le don, fréquemment exercé dans la conversation, de la persuasion, de la souplesse et de la présence d'esprit, une mémoire sûre et infatigable jusque dans le moindre détail, une pratique extraordinaire dans le débit des vers. »

Mme de Staël fait remarquer à propos de la déclamation (p. 742) : « Tant d'individus traversent l'existence sans se douter des passions et de leur force, que souvent le théâtre révèle l'homme à l'homme et lui inspire une sainte terreur des orages de l'âme. En effet, quelles paroles pourraient les peindre comme un accent, un geste, un regard? Les paroles en disent moins que l'accent, l'accent moins que la physionomie, et l'inexprimable est précisément ce qu'un sublime acteur nous fait connaître. »

---

(1) LADY BLENNERHASSETT, *Ouv. cité*, p. 213, t. III.

Nous ajouterons qu'en bien des circonstances une mimique parfaite, vraiment artistique, révèle au spectateur des nuances et des beautés de détail qui lui avaient échappé à la simple lecture.

Ce qui distingue, d'après Mme de Staël [1], la déclamation allemande de la déclamation française, c'est la grande simplicité de la première et la pompe majestueuse de la seconde. Cette différence d'interprétation provient du caractère même du drame, qui, chez les nations germaniques, est généralement d'allure complexe et enveloppe à la fois le sérieux et le gai. Il en résulte qu'en Allemagne les mêmes acteurs s'exercent à jouer les rôles comiques et tragiques : En particulier, Iffland possède un talent aussi varié qu'inattendu. Il se pénètre si bien de la mentalité de son personnage qu'il va jusqu'à dire : « Il faut que l'acteur s'attache à faire sentir pour quels motifs le personnage est devenu ce qu'il est, quelles circonstances ont dépravé son âme; enfin l'acteur doit être comme le défenseur officieux du caractère qu'il représente. »

Les gestes, d'après le même auteur, doivent être sobres et mesurés; rapprochés du corps, ils indiquent mieux les impressions vraies. Il faut pourtant faire une part spéciale aux élans d'enthousiasme qui commandent un geste plus ample, plus étendu.

Bref, le comédien doit s'efforcer de découvrir les mobiles qui font agir le personnage, entrer dans les arcanes mystérieux de son âme pour mettre à nu le fond intime de ses pensées et de ses desseins [2].

Quoi qu'en dise Mme de Staël, je suis d'avis que le fait, pour

---

(1) Je ne cite pas ici, je résume.

(2) Me permettra-t-on de rappeler ici un souvenir personnel?

Il n'y a pas longtemps j'eus l'occasion de voir, au théâtre des Galeries de Bruxelles, représenter le chef-d'œuvre de Corneille : *Polyeucte*. L'exécution fut remarquable, et les acteurs (c'était la Comédie française) fort applaudis. Une particularité cependant me frappa: au second acte (début de la scène 6), au moment où Pauline quitte son époux, on voit l'acteur représentant Polyeucte se retourner et, d'un air pensif

le même acteur, de jouer des rôles comiques et tragiques, ne peut être favorable, dans les pays d'outre-Rhin, au développement de leurs facultés d'artiste. Sans doute, en France, Talma est connu pour avoir merveilleusement réussi dans les deux genres. Mais il est, lui, un génie exceptionnel et son exemple ne peut être érigé en règle générale.

Si les comédiens allemands étudient assez souvent avec soin la psychologie de leur héros, il est un reproche, pourtant, qu'on peut leur adresser. Mme de Staël dit, en effet (p. 347) :

« Ce qu'on peut reprocher avec raison aux acteurs allemands en général, c'est de mettre rarement en pratique la connaissance

---

et mélancolique, suivre Pauline quelque temps du regard. A la question de Néarque : *Où pensez-vous aller?* il répond, distrait et rêveur : *au temple où l'on m'appelle.* Puis l'acteur fait un brusque effort sur lui-même; sa figure se contracte violemment comme sous l'influence d'une pensée pénible ou d'une résolution farouche. Le dialogue se poursuit :

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes.

Ces paroles sont prononcées, non avec l'ardeur chaleureuse d'une forte conviction chrétienne, mais avec l'accent de la fureur, de l'emportement et presque de la rage. On croit voir, non pas un néophyte zélé, prêt à s'immoler pour sa foi, mais un homme pris d'un accès de délire.

J'eus bientôt l'explication de cette attitude bizarre : L'acteur mettait les transports mystiques de Polyeucte sur le compte d'un désespoir d'amour! Évincé par Sévère dans le cœur de Pauline, il ne peut se contenter de l'affection de devoir que lui porte sa femme; de là cet accès de rage et le désir soudain de mourir. On sait qu'une telle conception du rôle de Polyeucte est à cent lieues de la pensée de Corneille.

Si l'acteur se fût mieux pénétré de l'esprit de la pièce et du caractère général de son personnage, voilà une méprise qu'il eût certes évitée.

des arts du dessin, si généralement répandue dans leur pays : leurs attitudes ne sont pas belles; l'excès de leur simplicité dégénère souvent en gaucherie, et presque jamais ils n'égalent les acteurs français dans la noblesse et l'élégance de la démarche et des mouvements (1).

Un peu plus loin elle ajoute (p. 348) :

« Quand il paraît un homme de génie en France, dans quelque carrière que ce soit, il atteint presque toujours à un degré de perfection sans exemple; car il réunit l'audace qui fait sortir de la route commune au tact du bon goût qu'il importe tant de conserver lorsque l'originalité du talent n'en souffre pas. »

Sous le rapport de la hardiesse, de la mesure et du naturel, Mme de Staël rend un bel hommage au célèbre Talma : « Il possède, dit-elle, tous les secrets des arts divers : ses attitudes rappellent les belles statues de l'antiquité; son vêtement, sans qu'il y pense, est drapé dans tous ses mouvements, comme s'il avait eu le temps de l'arranger dans le plus parfait repos. L'expression de son visage, celle de son regard doivent être l'école de tous les peintres. » Il brilla particulièrement dans les rôles d'Oreste, d'Œdipe et d'Hamlet; ce dernier fut son plus beau triomphe.

---

(1) Schlegel dit, lui aussi : « Les comédiens français font des études bien plus régulières que les nôtres. » (*Cours de Littérature dramatique* traduit par Mme Necker, 1865, p. 99.)

SECTION II.

Les appréciations émises sur les philosophes.

CHAPITRE I.

LA PHILOSOPHIE EN GÉNÉRAL.

Mme de Staël, qui n'aime point, on le sait, les classifications systématiques, semble, en présentant ses remarques préliminaires, oublier un instant cette sorte d'antipathie ; elle nous dit, en effet (p. 402) : « Parmi les différentes branches de la philosophie, celle qui a particulièrement occupé les Allemands, c'est la métaphysique. Les objets qu'elle embrasse peuvent être divisés en trois classes : la première se rapporte au mystère de la création, c'est-à-dire à l'infini en toutes choses ; la seconde à la formation des idées dans l'esprit humain, et la troisième à l'exercice de nos facultés, sans remonter à leur source. »

La distinction analogue établie par Charles de Villers (1) est marquée au coin d'une logique plus rigoureuse encore : « Trois objets, dit-il, s'offrent aux recherches de la métaphysique naissante : le *moi* ou l'homme qui connaît ; le monde ou la nature qui est connue par lui, et le moyen inconnu par lequel l'un agit sur l'autre. »

En ce qui concerne cette troisième catégorie d'observations métaphysiques (celle qui se renferme dans la connaissance des actes de notre entendement), « son utilité, nous dit-on, ne

(1) Ch. de Villers, *Philosophie de Kant* p. 70.

saurait être contestée; mais cette utilité se borne au cercle des expériences journalières ».

La première classe offre bien plus d'intérêt. Que nous soyons tout d'abord portés à songer au mystère de nos origines, c'est chose naturelle.

Pascal [1] ne dit-il pas, en effet : « L'homme est visiblement fait pour penser; c'est toute sa dignité et tout son mérite. Tout son devoir est de penser comme il faut; et l'ordre de la pensée est de commencer par soi, par son auteur, et sa fin. »

M[me] de Staël, qui ne s'arrête guère à ce premier genre de méditation, fait remarquer : « On ne peut nier qu'une telle recherche, quelque sublime qu'elle soit dans son principe, ne nous fasse sentir à chaque pas notre impuissance, et le découragement suit les efforts qui ne peuvent atteindre à un résultat. »

Cette affirmation pessimiste est, nous semble-t-il, trop absolue. Sans doute, nous ne pouvons pénétrer dans la profondeur intime des mystères sacrés qui entourent la première apparition de l'homme sur la terre; nous ne pouvons songer à les *comprendre*. Il n'en est pas moins vrai que plusieurs Pères de l'Église, flambeaux de leur époque, et plusieurs philosophes du XVII[e] siècle ont su, par des éclairs de génie, nous ouvrir sur ces augustes, mais impénétrables vérités, d'admirables et merveilleuses échappées. Écoutons un instant Bossuet, commentant la grande parole du Créateur : *Faisons l'homme à notre image* [2] :

« Si nous imposons silence à nos sens, dit-il, et que nous nous renfermions pour un peu de temps au fond de notre âme, c'est-à-dire dans cette partie où la vérité se fait entendre, nous y verrons quelque image de la Trinité que nous adorons. La pensée que nous sentons naître comme le germe de notre esprit, comme le fils de notre intelligence, nous donne quelque idée du

---

(1) PASCAL, *Pensées*, p. 113. (Édition Flammarion.)
(2) BOSSUET, *Discours sur l'Histoire universelle*, p. 181. (Édition de 1847.)

Fils de Dieu conçu éternellement dans l'intelligence du Père céleste. C'est pourquoi ce Fils de Dieu prend le nom de Verbe, afin que nous entendions qu'il naît dans le sein du Père, non comme naissent les corps, mais comme naît dans notre âme cette parole intérieure que nous y sentons quand nous contemplons la vérité.

» Mais la fécondité de notre esprit ne se termine pas à cette parole intérieure, à cette pensée intellectuelle, à cette image de la vérité qui se forme en nous. Nous aimons et cette parole intérieure et l'esprit où elle naît ; et en l'aimant nous sentons en nous quelque chose qui ne nous est pas moins précieux que notre esprit et notre pensée, qui est le fruit de l'un et de l'autre, qui les unit, qui s'unit à eux et ne fait avec eux qu'une même vie.

» Ainsi, autant qu'il se peut trouver de rapport entre Dieu et l'homme, ainsi, dis-je, se produit en Dieu l'amour éternel qui sort du Père qui pense, et du Fils qui est sa pensée, pour faire avec lui et sa pensée une même nature également heureuse et parfaite. »

Quiconque lit attentivement cette page magnifique éprouvera-t-il toujours le découragement dont parle M[me] de Staël? Ne se sentira-t-il pas pénétré à la fois d'admiration et de respect devant l'auguste mystère dont l'orateur-philosophe nous présente ici une image aussi exacte qu'ingénieuse?

M[me] de Staël trouve d'une façon générale chez les peuples du Midi une tendance à diviniser les phénomènes physiques, chez les nations septentrionales, même dès les époques les plus reculées, une propension vers le spiritualisme ; seulement ce spiritualisme est entremêlé de beaucoup de superstition. « A la renaissance des lettres, fait-elle remarquer, l'art d'observer ne règne pas plus dans l'empire des sens que l'enthousiasme dans l'empire de l'âme. » C'est alors que paraît le célèbre Bacon.

« Personne, avant le chancelier Bacon, dit Voltaire [1],

---

[1] VOLTAIRE, *Lettres philosophiques*, t. XXXVII, p. 174. (Édition de 1828.)

n'avait connu la philosophie expérimentale, et de toutes les épreuves physiques qu'on a faites depuis lui, il n'y en a presque pas une qui ne soit indiquée dans son livre. »

Mme de Staël insiste sur le même aspect du génie de ce philosophe : « Il n'y a pas une phrase de ses écrits, dit-t-elle (p. 407), qui ne suppose des années de réflexion et d'études ; il anime la métaphysique par la connaissance du cœur humain, il sait généraliser les faits par la philosophie ; dans les sciences physiques il a créé l'art de l'expérience. »

Bacon fut amené à ce contrôle rigoureux par les superstitions et les erreurs mêmes qui régnaient à son époque : s'il fit ressortir, par sa théorie et son exemple, la valeur des expériences, il ne jeta pas pour cela le discrédit sur les recherches d'ordre spéculatif ou transcendant. Son *Essai de Morale et de Politique* contient sur le mariage, sur l'amitié, la noblesse, etc., de sages et belles réflexions que les grands penseurs français n'eussent point désavouées (1).

Sous le rapport théorique, le philosophe anglais insiste aussi, plus d'une fois, sur ce fait que les diverses sciences sont appelées à se prêter un mutuel appui ; et par conséquent les facultés qui nous servent à les acquérir doivent, chez l'enfant, être parallèlement développées.

Mme de Staël professe peut-être pour Bacon un enthousiasme trop absolu. La vérité c'est que, peu digne d'estime comme chancelier, l'auteur des *Essais* n'a mérité comme philosophe ni l'admiration du patriarche des incrédules ni la haine de Joseph de Maistre. Il a formulé moins bien que Galilée, mais bien mieux que la plupart de ses contemporains, les règles propres à l'induction scientifique.

D'autre part, ne s'est-il pas porté trop loin dans ses attaques contre l'abus du syllogisme ? Certes, cet abus, comme tout autre, peut entraîner des conséquences fâcheuses. Mais s'il faut

---

(1) F. BACON. *Essai de morale et de politique* (trad. Baudouin de 1621), p. 18.

toujours se garder des généralisations hâtives, doit-on, pour cela, renoncer à bâtir de prudentes hypothèses sous prétexte qu'elles sont douteuses? Non, ces hypothèses défrichent pour ainsi dire le champ de l'inconnu et nous préparent pour l'avenir une ample moisson de connaissances nouvelles. « Vouloir proscrire du domaine de la science l'hypothèse et la déduction, ce serait couper les ailes à l'esprit humain. »

La doctrine que Bacon avait émise sur les sensations, considérées comme l'origine de nos idées, fut prise par ses successeurs dans une acception plus large qu'il ne l'avait entendue lui-même. Deux écoles, dit M[me] de Staël, furent produites par son influence, celle d'Hobbes et celle de Locke (p. 411).

Le premier, poussant tout à l'extrême, va jusqu'à soutenir que l'âme est soumise à la nécessité, comme la société au despotisme. De même que les sensations dirigent fatalement nos pensées, de même la force détermine irrésistiblement tous nos actes. Cette doctrine désolante supprime complètement la liberté de l'homme.

Locke, moins radical qu'Hobbes, eut beaucoup plus d'adhérents. Son action fut considérable, mais peut-être plus encore en France qu'en Angleterre. Charles de Villers, dont on connaît les préventions à l'égard de la France, fait remarquer : « Il y avait (dans la philosophie de Locke) une *réflexion* donnée pour une des sources de nos connaissances et qui effarouchait bien des gens. On élimina cette importune réflexion, et la sensation resta seule en pleine possession de la source, du principe et du mode de nos connaissances! » (*Phil. de Kant*, p. 149).

M[me] de Staël, en comparaison de Villers, reste toujours bien modérée, bien conciliante pour les Français. « Comme le caractère de Locke, fait-elle remarquer (p. 412), était moral et religieux, il ne se permit aucun des raisonnements corrupteurs qui dérivaient nécessairement de sa métaphysique; et la plupart de ses compatriotes, en l'adoptant, ont eu comme lui la noble inconséquence de séparer les résultats des principes, tandis que Hume et les philosophes français, après avoir admis le système, l'ont appliqué d'une manière beaucoup plus logique. »

Ainsi, ce qui, aux yeux du philosophe lorrain, n'est qu'un symptôme d'avilissement et de décrépitude, est mis par Mme de Staël sur le compte d'un rigoureux esprit de logique. Entre ces deux extrêmes il convient, une fois encore, d'appliquer l'antique *In medio virtus*.

Mme de Staël distingue, au point de vue philosophique, deux époques : celle dans laquelle l'influence de l'Angleterre se fait sentir, ensuite celle où les esprits se précipitent dans la destruction, celle qui prépare le fameux bouleversement de 1789.

« Les écrits de Voltaire, poursuit-elle (p. 421), qui avaient la tolérance pour but, sont inspirés par l'esprit de la première moitié du siècle ; mais sa misérable et vaniteuse irréligion a flétri la seconde. »

On peut dire que si Voltaire s'est inspiré de la philosophie anglaise, il a plus d'une fois défiguré la pensée de ses modèles : il ne leur emprunte que les idées ou les fragments d'idées qui lui semblent présenter quelque analogie avec les siennes propres. D'autre part, la tolérance, chez lui, nous le savons, est plus apparente que réelle.

Ce n'est, du reste, pas seulement par sa philosophie que Voltaire s'est acquis sur ses contemporains une influence si prépondérante, c'est aussi par le persiflage ou le scepticisme railleur dont il est, à juste titre, considéré comme le roi. « Le premier principe de cette philosophie, fait remarquer Mme de Staël, est de ne croire que ce qui peut être prouvé comme un fait ou comme un calcul ; à ce principe se joignent le dédain pour les sentiments qu'on appelle exaltés, et l'attachement aux jouissances matérielles. » La morale basée sur le plaisir découle tout naturellement de ces données préliminaires.

Mme de Staël, après avoir fait ressortir le rôle de Voltaire, montre comment Condillac et Helvétius, qui tous deux pourtant s'inspirent de Locke, diffèrent l'un de l'autre. C'est une physionomie curieuse que celle de l'abbé de Condillac : Rivé aux erreurs et aux préjugés du XVIIIe siècle, il se trouve, par son caractère sacerdotal, obligé de ménager les dogmes catholiques ;

il est sous ce rapport dans le même cas que Bonnet, qui, « naturellement religieux, dit Mme de Staël (p. 418), vit à Genève, dans un pays où les lumières et la piété sont inséparables ».

« Condillac, dit M. Picavet [1], se sépare de Locke et de Voltaire, qui ne croyaient pas pouvoir affirmer que Dieu n'avait pas donné à la matière la propriété de penser. Condillac reste sur ce point attaché au cartésianisme, tout en le modifiant. »

Clair et méthodique dans son exposé, il exerce immédiatement une influence considérable autour de lui. D'après son système, ce sont nos besoins qui ont créé l'origine des connaissances et du langage; tout notre être moral ne s'est développé que par suite de l'influence des objets extérieurs sur nos organes. C'est ainsi qu'il dit notamment : « Peut-on ne pas admirer [2] qu'il n'ait fallu que rendre l'homme sensible au plaisir et à la douleur pour faire naître en lui des désirs, des habitudes et des talents de toute espèce? »

Comme le remarque Mme de Staël, « il est naturel d'être séduit par la solution facile du plus grand des problèmes; mais cette apparente simplicité n'existe que dans la méthode; l'objet auquel on prétend l'appliquer n'en reste pas moins d'une immensité inconnue ». (Ce sont ses propres termes.)

Quant à Helvétius, il tire de la philosophie des sensations toutes les conséquences directes qu'elle peut permettre. La volonté, selon lui, n'est que la sensation transformée; donc au fond l'homme n'est pas libre. Helvétius affirme même que si nous avions les mains faites comme le pied d'un cheval, nous n'aurions que l'intelligence d'un cheval!

Bref, l'idéologie française prenait, à l'époque dont nous parlons, une orientation inquiétante; une réaction s'imposait. L'Allemand Kant parut alors; il tâcha de remettre en vogue certaines des idées émises déjà par son prédécesseur Leibniz.

---

(1) Condillac, *Traité des Sensations*, édition Picavet, p. 185 (note).
(2) Id., *ouvr. cité*, p. 180.

CHAPITRE II.

LEIBNIZ ET KANT.

« L'Encyclopédisme-fantôme, dit Charles de Villers [1], imposant au dehors, fut méprisable au dedans; il porta le nom de la vertu sur son front, et alimenta de sa substance tous les vices. » Il fut dès lors nécessaire de ramener l'homme au respect de lui-même et de réveiller le sens moral, si profondément engourdi par les sophismes commodes et faciles des voltairiens. Kant, qui tenta, disions-nous, cette œuvre de régénération, se vit frayer la voie par l'illustre auteur des *Nouveaux Essais*.

De Gérando, l'historien que nous avons déjà cité (p. 113), insiste particulièrement sur l'étonnante force d'association de Leibniz, qui, possédant une érudition immense, sait rapporter les notions les plus lointaines à quelques idées simples et fondamentales. Mme de Staël lui trouve également « toutes les qualités dont les philosophes allemands se font gloire d'approcher : érudition immense, bonne foi parfaite, enthousiasme caché sous des formes sévères... Il est convaincu que l'universalité des connaissances est nécessaire pour être supérieur dans une partie quelconque; tout en lui manifeste des vertus qui tiennent à la hauteur de la pensée et qui méritent à la fois l'admiration et le respect ».

Mme de Staël oublie, toutefois, de faire remarquer ce détail assez significatif qu'il n'appartient pas proprement à la littérature allemande. Certes, Leibniz aurait pu couvrir de gloire une époque qui est restée, à vrai dire, sans grande notoriété intellectuelle [2]. Mais, se trouvant en face d'un idiome qui manquait

(1) Ch. de Villers, *Philosophie de Kant*, p. 169.
(2) On sait que Leibniz est né en 1646 et est mort en 1716.

encore de souplesse, d'harmonie et de prestige international, il préféra, dans ses ouvrages, se servir du latin ou du français. Sa renommée est donc plutôt cosmopolite que vraiment nationale. Ajoutons que Leibniz, bien que, par ses raisonnements abstraits, il exige de ses lecteurs une véritable tension, est plus clair que la plupart des métaphysiciens qui viennent après lui. La pensée de Kant et de Fichte nous apparaît parfois comme enveloppée de brume; celle de Leibniz, moins subtile et moins embarrassée, se comprend avec moins d'effort. L'auteur des *Essais* forme, peut-on dire, une sorte de pont entre la lumineuse transparence d'un Bossuet, dont il cherche d'ailleurs à se rapprocher, et l'obscurité diffuse du penseur de Koenigsberg.

Le plus grand titre de gloire de Leibniz c'est sa réfutation des théories de Locke. « Il a combattu, dit Mme de Staël (p. 436), avec une force dialectique admirable le système de Locke, qui attribue toutes nos idées à nos sensations. On avait mis en avant cet axiome si connu qu'il n'y avait rien dans l'intelligence qui n'eût été d'abord dans les sensations, et Leibniz y ajoute cette sublime restriction : *Si ce n'est l'intelligence elle-même* (Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu, nisi intellectus ipse). De ce principe dérive toute la philosophie nouvelle qui exerce tant d'influence sur les esprits en Allemagne. »

Nous savons que le dit axiome se trouve déjà formulé chez Saint Thomas. Seulement il faut ajouter que, si l'objet propre de la pensée ce sont les choses matérielles, l'intelligence ne perçoit dans ces choses que les raisons abstraites et universelles. C'est pour cela que la philosophie actuelle complète l'adage scolastique en ajoutant : Sed alio modo est in sensu, alio autem modo in intellectu.

Toujours est-il qu'on ne peut contester à Leibniz le mérite essentiel — et Mme de Staël insiste sur ce point — d'avoir su maintenir en Allemagne la philosophie de la liberté morale contre celle de la fatalité sensuelle.

Leibniz, disions-nous, fraya la voie à Kant. « La philosophie

indispensable à chacun réside dans chaque esprit, fait observer Charles de Villers [1]. Le seul état convenable pour l'y trouver est celui du recueillement et de la méditation. » Et certes, nul ne se réfugia plus dans les arcanes secrets de l'être que le philosophe de Koenigsberg. C'est, à coup sûr, une figure unique dans l'histoire de la philosophie d'Outre-Rhin que celle de ce penseur austère, concentré, toujours replié sur lui-même, dont la vie extérieure est d'une régularité presque immuable, tandis que l'intelligence ne se plaît qu'aux méditations les plus transcendantes. On le voit d'ábord orienter son activité vers l'astronomie et les mathématiques et s'assurer, dans ces branches, à force de travail et de recherche, une compétence et une autorité vraiment extraordinaires. C'est par l'étude approfondie des sciences exactes qu'il se forge des outils pour aborder ensuite les problèmes de la plus haute métaphysique.

Quelle attitude va prendre, en face de l'idéologie sensualiste de l'époque, cet esprit qui s'est constamment nourri d'abstractions?

« La philosophie matérialiste, dit Mme de Staël (p. 438), livrait l'entendement humain à l'empire des objets extérieurs, la morale à l'intérêt personnel, et réduisait le beau à n'être que l'agréable. Kant voulut rétablir les vérités primitives et l'activité spontanée de l'âme, la conscience dans la morale, et l'idéal dans les arts. »

Dans la *Critique de la Raison pure*, poursuivant la réalisation de son premier dessein, il essaie de tracer les limites des deux empires « des sens et de l'âme, de la nature extérieure et de la nature intellectuelle ». Désirant battre en brèche le scepticisme de Hume et voulant savoir si la certitude absolue est possible à l'esprit humain, Kant ne la trouve que dans les notions nécessaires, c'est-à-dire dans toutes les lois de notre entendement, dont la nature est telle que nous ne puissions rien concevoir autrement que ces lois ne nous le représentent.

(1) CH. DE VILLERS, *Philosophie de Kant*, p. 21.

Toutes nos perceptions sont soumises aux deux idées fondamentales d'*espace* et de *temps*. Il en résulte que la géométrie qui mesure l'*espace* et l'arithmétique qui divise le *temps* sont des sciences d'une évidence complète parce qu'elles reposent sur les notions nécessaires de notre esprit.

Telle est, dans ses grandes lignes, la synthèse que Mme de Staël trace de la *Critique de la Raison pure*. Charles de Villers s'exprime à cet égard d'une façon plus catégorique quand il dit (1) :

« Kant est le premier qui ait tiré d'une main ferme cette ligne de démarcation entre le domaine de la mathématique pure et celui de la philosophie, et qui ait assigné à chacune les bornes qu'elle ne peut franchir. »

Écoutons un instant le philosophe de Koenigsberg (2) à son tour :

« La dignité même, dit-il, qui est propre aux mathématiques, cet orgueil de la raison humaine, vient de ce qu'elles fournissent à la raison un guide qui lui permet de pénétrer la nature en grand aussi bien qu'en petit, dans l'ordre et la régularité qui y règnent, ainsi que dans la merveilleuse unité des forces qui la mesurent, bien au delà de tout ce que peut attendre la philosophie qui bâtit sur l'expérience vulgaire, et de ce qu'elles font naître et encouragent ainsi un usage de la raison qui dépasse toute expérience, en même temps qu'elles procurent à la philosophie, qui s'occupe de ces recherches, les meilleurs matériaux pour appuyer ses investigations, autant que le permet leur nature, sur des intuitions appropriées. »

L'idée de la certitude absolue des principes de mathématiques, l'idée, par conséquent, de l'évidence indiscutable de leur objet s'ancre peu à peu dans l'esprit du philosophe au point qu'elle devient exclusive et lui fait révoquer en doute n'importe quelle autre vérité scientifique, pour la bonne raison, prétend-il, que

(1) Ch. de Villers, *Philosophie de Kant*, p. 40.
(2) Emmanuel Kant, *Critique de la Raison pure*, II, p. 45 (trad. Barni).

ces vérités ont besoin de l'expérience pour s'imposer à notre intellect. Selon lui, l'esprit humain ne peut pénétrer la nature des objets; donc si nous voulons sauvegarder l'accord de l'esprit et des choses, il nous faut admettre que ce sont les choses qui, en tant que connaissables, s'accommodent aux besoins de notre esprit et en acceptent les lois. Bref, nous ne pouvons parvenir à connaître les objets tels qu'ils existent réellement.

« Tous les objets d'une expérience possible pour nous, dit-il [1], ne sont pas autre chose que des phénomènes, c'est-à-dire de simples représentations; en tant que nous nous les représentons comme des êtres étendus ou comme des séries de changements, ils n'ont point, en dehors de nos pensées, d'existence fondée en soi. »

Aux phénomènes il oppose ce qu'il appelle les *noumènes*, c'est-à-dire les choses en soi qui, à ses yeux, demeurent inconnaissables pour l'homme.

Voilà donc l'intelligence humaine condamnée à l'éternelle incertitude. Le savant de Kœnigsberg, après avoir tenté d'arracher la pensée philosophique à l'abîme où elle s'enfonçait, la replonge jusqu'au fond dans le même gouffre.

Déjà Gérando, l'historien que nous avons cité, fait toucher du doigt la contradiction qu'implique le criticisme de Kant : « Si nous ne voyons, dit-il [2], les objets que défigurés et déguisés, et si nous ne pouvons nous dépouiller de ce malheureux prisme qui les défigure, comment savons-nous *en quoi* ce prisme les a dénaturés? Et si nous ne savons comment ce prisme les dénature, pourquoi parlons-nous d'une *matière* à laquelle ce prisme donne une autre *forme*, puisque cette matière elle-même, nous ne la

---

(1) Kant, *Critique de la Raison pure*, II, p. 62.

(2) De Gérando, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*. (Philos. moderne, vol. IV, p. 280.) Nous avons eu entre les mains deux éditions de cet ouvrage : celle datant de 1847 (à laquelle nous renvoyons ici) porte comme nom d'auteur : de Gérando; l'autre, parue en 1801, donne Degérando. Influence des idées égalitaires, sans doute.

voyons qu'au travers du prisme et ne pouvons jamais la détacher par l'abstraction ? »

Et tout récemment Mgr Mercier faisait observer : « Kant, sans doute, a embrassé dans sa critique les deux domaines de la pensée et de l'action ; mais au lieu de les rapprocher dans une conception intégrale unique, il n'a abouti qu'à creuser le fossé qui les séparait et à ériger en droit le dualisme que Descartes avait opéré en fait (1). »

Mme de Staël, qui, comme son initiateur de Villers, professe pour le célèbre penseur la plus vive et la plus entière admiration, ne reconnaît pas les faiblesses de son système; à peine se permet-elle une toute petite réserve dont elle atténue d'ailleurs la portée.

« Kant place sur deux lignes parallèles, dit-elle (p. 443), les arguments pour et contre la liberté de l'homme, l'immortalité de l'âme, la durée passagère ou éternelle du monde; et c'est au sentiment qu'il en appelle pour faire pencher la balance, car les preuves métaphysiques lui paraissaient en égale force de part et d'autre. Peut-être a-t-il eu tort de pousser jusque-là le scepticisme du raisonnement; mais c'est pour anéantir plus sûrement ce scepticisme, en écartant de certaines questions les discussions abstraites qui l'ont fait naître. »

Il n'est pas possible, néanmoins, — et Kant ne tarde pas à le comprendre, — de laisser la pensée humaine dans un aussi cruel désarroi. Si nous ne pouvons rien savoir du fond des choses, que devient la métaphysique? Dieu, l'âme, l'immortalité, la vie future, ne seront-ce donc plus que de vains mots ?... Pour combler le précipice qu'il vient d'ouvrir sous nos pas, le philosophe recourt à la conscience morale. Il compose sa *Critique de la Raison pratique*, le second de ses grands ouvrages, et, cette fois, il découvre dans le sentiment du Devoir une loi que tout homme digne de ce nom doit considérer comme inéluctable.

---

(1) Mgr Mercier, *Vers l'Unité*. (Bull. de la Classe des lettres, Acad. roy. de Belgique, no 5, 1913.)

L'idée de la force impérieuse de ce sentiment obsède Kant dans tous ses écrits. Nature loyale au fond, il s'en veut d'avoir enlevé au penseur toute base de certitude. Lui qui prétendait en finir avec l'esprit de système comme avec le retour au scepticisme, cherche désespérément un point d'appui; quand il croit l'avoir trouvé, il ne se lasse pas d'y revenir. Nous l'entendons dire dans ses *Rêveries d'un Visionnaire* (1) :

« Le cœur de l'homme ne renferme-t-il pas des préceptes moraux immédiats, et doit-on, pour le faire agir, en ce monde, conformément à sa destinée, absolument recourir à l'au-delà? Peut-il bien s'appeler honnête, peut-il s'appeler vertueux, celui qui ne manquerait pas de s'adonner à ses vices préférés si la perspective d'un châtiment n'était là pour l'effrayer? Ne dira-t-on pas plutôt qu'il évite, il est vrai, de commettre le mal, mais qu'il garde au fond de son âme les penchants pour le vice, qu'il n'aime donc que les avantages attachés aux actions méritoires, tout en haïssant la vertu même? »

Mme de Staël fait remarquer à propos des principes moraux de Kant (p. 446) : « Une conscience acquise par les sensations pourrait être étouffée par elles, et l'on dégrade la dignité du devoir en le faisant dépendre des objets extérieurs. »

Sans doute. Mais il n'en est pas de même des récompenses surnaturelles. Tout chrétien, quel que soit son amour de la vertu, sent en lui le besoin d'un soutien supra-terrestre; l'espoir des récompenses célestes est un stimulant nécessaire.

Dans son troisième ouvrage : *La Critique du Jugement*, Kant s'applique à rechercher les sources du Beau : « L'enthousiasme que le Beau doit inspirer, dit Mme de Staël, commentant ce traité, ne tient ni aux sensations ni au jugement; c'est une disposition innée, comme le sentiment du devoir et les notions nécessaires de l'entendement, et nous reconnaissons la beauté quand nous la voyons, parce qu'elle est l'image extérieure de l'idéal, dont le type est dans notre intelligence. »

---

(1) *Träume eines Geistersehers*, Ausgabe von Karl Kehrbach, p. 67.

Le philosophe de Kœnigsberg insiste sur la nécessité de ne pas confondre le beau avec l'agréable. A ses yeux, le beau comme tel, n'est même pas augmenté par l'attrait [1]. Puis, passant de la théorie du Beau à celle du Sublime, il nous apprend que le sublime consiste dans la liberté morale aux prises avec le Destin ou avec la Nature. La puissance sans bornes nous épouvante, la grandeur nous accable; toutefois nous échappons par la vigueur de la volonté au sentiment de notre faiblesse physique.

En général, Kant ne cesse, dans ses travaux, de faire appel à ce qu'il y a chez l'homme de plus noble et de plus élevé ; seulement plus d'une fois il s'égare ou se berce d'illusions. Quant aux obscurités de son style qui embarrassent souvent le lecteur, Mme de Staël les explique par ce fait que le philosophe « vivait toujours seul avec ses pensées et se persuadait qu'il fallait des mots nouveaux pour des idées nouvelles ». Ensuite, elle atténue, en ces termes, le reproche à peine formulé : « En parlant des arts, et surtout de la morale, son style est presque toujours parfaitement clair, énergique et simple. »

On peut dire en substance : Ce qui chez Kant séduit surtout Mme de Staël, c'est la part que, malgré son austérité apparente, il fait au sentiment. C'est par là d'ailleurs qu'il croit surtout rendre sa doctrine féconde. En réalité sa tentative ne réussira pas au point de vue philosophique proprement dit, comme nous allons le constater. Les disciples qui s'engagent dans la voie frayée par Kant sont plus logiques que le maître ; mais leur logique est destructive de toute réalité.

---

(1) « Croire, comme on le fait en général, dit-il (*Critique du Jugement*, p. 103), que la beauté qui réside dans la forme des objets peut être augmentée par l'attrait, c'est là une erreur très préjudiciable à la pureté primitive du goût. Sans doute, on peut ajouter des attraits à la beauté afin d'intéresser l'esprit par la représentation de l'objet..., mais ils font réellement tort au jugement de goût lorsqu'ils appellent l'attention sur eux de manière à être pris pour motifs de notre jugement sur la beauté. »

CHAPITRE III.

QUELQUES AUTRES PENSEURS.

La trop grande sympathie que Mme de Staël éprouve pour Kant, comme du reste pour toute la philosophie germanique, ne se dément pas trop à l'égard de Fichte. Elle lui trouve comme mérite principal de développer chez son lecteur ou plutôt d'exiger de sa part une force incroyable d'attention. Car ce *moi* dont J.-J. Rousseau s'était fait à la fois un refuge contre les sollicitations du dehors et un dogme littéraire, devient pour le disciple de Kant une sorte de *substratum* philosophique qui lui suggère de subtiles distinctions. Selon lui, il ne faut pas confondre le *moi* durable avec le *moi* passager, la pensée qui nous appartient en propre avec la pensée par laquelle nous nous projetons en quelque sorte hors de nous-mêmes. Qu'on nous permette de citer un court passage de cette idéologie quelque peu nébuleuse :

« La science, dit-il [1], n'est douée d'une vie autonome que quand la pensée représente vraiment l'opinion et le sentiment de celui qui pense, de manière que, sans effort spécial, presque instinctivement, il considère, juge et apprécie toutes ses autres pensées en prenant pour base cette pensée fondamentale ; et s'il doit en résulter une action, on n'agira nécessairement que d'après cette idée autonome. Par contre, la pensée ne sera nullement un être doué de vie et de sentiment si on ne la conçoit que comme pensée d'une vie étrangère, quelque lucide, quelque complète qu'on puisse la supposer, quelque nette enfin que puisse être cette représentation que nous avons des idées

(1) J.-G. FICHTE, *Discours à la nation allemande*, p. 75 (éd. Ph. Reclam).

d'un autre. Dans ce dernier cas il se trouve entre notre pensée hypothétique et notre pensée réelle tout un vaste espace — le terrain du hasard et du libre arbitre — qu'il nous est impossible de combler. »

En d'autres termes, nous avons, d'une part, un *moi* ou, si l'on veut, une âme inébranlable, et, d'autre part, une âme mobile ; la première contemple l'autre. C'est à la première que Fichte attribue le don de l'immortalité et la puissance de créer ou de faire rayonner en elle-même l'image de l'univers.

M[me] de Staël trouve à la doctrine de Fichte un autre avantage : c'est de mettre en vogue la morale stoïcienne, puisque le *moi* seul est responsable de l'usage de sa volonté.

Bref, Fichte est idéaliste transcendant. Frappé de l'évidente contradiction du système kantien, il en conclut que Kant est trop conséquent pour avoir pu regarder les causes extérieures de la matière de nos intuitions comme autre chose que de simples pensées (¹). A ses yeux rien de réel ne répond à nos pensées ; rien ne peut y répondre ; c'est l'homme lui-même qui, par une première affirmation, crée le *moi* et, par une seconde, le *non-moi*, c'est-à-dire le monde extérieur et la Divinité elle-même.

Quoi qu'en pense M[me] de Staël, une telle théorie ne peut exercer sur les esprits qu'une influence néfaste. Aussi la voyons-nous provoquer chez les disciples de Fichte l'amour des subtilités sophistiques, la recherche du vain fatras des mots, de la phraséologie amphigourique et ondoyante. Ajoutons qu'elle pousse à l'exaltation ou, pour nous servir d'un terme dont on abuse si souvent aujourd'hui, au *culte* du *moi*. On peut la considérer, sous ce rapport, comme une préparation lointaine de la fameuse théorie de Nietzsche, qui se réduit, en substance, à l'idolâtrie de l'homme pour lui-même (²).

En face de Fichte se dresse Schelling.

(¹) DE GÉRANDO, *ouvrage cité* (philosophie moderne, vol. IV, p. 343).

(²) Fichte est aussi le premier ancêtre de la fameuse théorie du dédoublement du *moi*, dont on trouve dans le *Disciple* de BOURGET, une application si tragique.

Tandis que le premier dérive tout de l'âme, le second rapporte tout à la nature. « Fichte, dit Mme de Staël (p. 461), ne voit dans la nature que l'opposé de l'âme; elle n'est à ses yeux qu'une limite ou qu'une chaîne dont il faut travailler sans cesse à se dégager. Le système de Schelling repose et charme davantage l'imagination; néanmoins il rentre nécessairement dans celui de Spinoza. »

C'est vrai. Déjà Leibniz (1) constate que Spinoza ne reconnaît qu'une seule substance dans le monde, substance dont les âmes individuelles ne sont que des modifications passagères.

Ce système, disons-nous, engendre fatalement le panthéisme. Et Mme de Staël elle-même reconnaît qu'il approche fort de cette doctrine. Pour essayer de concilier néanmoins sa théorie avec nos croyances religieuses, le philosophe suppose qu'à notre mort la personnalité de chacun de nous s'efface, mais que nos qualités morales intimes rentrent dans le Grand Tout de la création éternelle.

Il faut avouer que la compensation qu'il nous offre est bien misérable. La belle avance pour l'homme d'aller faire partie de ce Grand Tout, s'il n'a même plus conscience de son identité !

Aussi nous rallions-nous de tout cœur aux considérations que Mme de Staël émet, pour finir, sur ce système désolant : « Le christianisme, dit-elle (p. 463), se proportionne à tous les esprits et répond comme un confident aux besoins individuels de notre cœur. Le panthéisme, au contraire, c'est-à-dire la nature divinisée, à force d'inspirer de la religion pour tout, la disperse sur l'univers et ne la concentre point en nous-mêmes. »

Mme de Staël ajoute, en guise de conclusion, quelques remarques élogieuses sur le livre, alors tout récent, de Frédéric Schlegel : *La langue et la philosophie des Hindous* (qu'elle appelle improprement les Indiens). En effet, cet ouvrage, qui parut en 1808, découvrit des horizons nouveaux et provoqua d'actives

---

(1) *OEuvres* de Leibniz, édition Janet, t. II, p. 34.

recherches dans le domaine de la grammaire comparée, science qui, jusqu'à cette époque, était restée à l'état tout à fait embryonnaire.

CHAPITRE IV.

FONDEMENT DE LA MORALE.

Il y a lieu de distinguer, d'après Mme de Staël, quatre systèmes de morale : celui qui est fondé sur l'intérêt personnel, celui qui se base sur l'intérêt national, celui qui repose sur le sentiment du Devoir comme tel, enfin celui qui a comme point de départ l'amour de la science.

Considérons le système basé sur l'intérêt personnel. Il est facile de voir les rapports de cette morale tout utilitaire avec la philosophie sensualiste de l'époque.

« Dès qu'on eut placé, dit Charles de Villers [1], les sens sur le trône de la métaphysique, l'analogie conduisit bientôt à placer l'intérêt sur celui de la morale... Nos observateurs scrupuleux de la nature, esclaves de l'expérience, déclarèrent que l'amour de soi, l'attrait du bien-être étaient les seuls principes des actions humaines, les bases de toute moralité. Mais en cela ils étaient les historiens, non les législateurs de nos actions. »

Et Mme de Staël insiste de son côté sur la faible et triste part que cette théorie laisse aux convictions religieuses : « Lorsque tous les systèmes, dit-elle (p. 494), admis en philosophie comme en morale, sont contraires à la religion, que la métaphysique anéantit la croyance à l'invisible, et la morale le sacrifice de soi, la religion reste dans les idées comme le roi restait dans la

---

(1) Ch. de Villers, *Philosophie de Kant*, p. 159. Le langage, chez lui, est toujours un peu sarcastique quand il parle de la France.

constitution que l'Assemblée constituante avait décrétée. C'était une république, plus un roi ; je dis de même que tous ces systèmes de métaphysique matérialiste et de morale égoïste sont de l'athéisme, plus un Dieu. Il est donc aisé de prévoir ce qui sera sacrifié dans l'édifice des pensées, quand on n'y donne qu'une place superflue à l'idée centrale du monde et de nous-mêmes. »

Un peu plus loin, elle affirme fièrement : « Le calcul est l'ouvrier du génie, le serviteur de l'âme ; mais s'il devient le maître, il n'y a plus rien de grand ni de noble dans l'homme. »

Il serait cependant exagéré de prétendre que la morale basée sur l'intérêt personnel ait été, au point de vue de l'évolution des idées philosophiques, d'une valeur complètement négative. « On peut, dit M. Émile Beaussire [1], repousser une morale tout utilitaire, mais on doit supposer que le mobile de l'intérêt, dans toutes les idées et tous les sentiments qui s'y rapportent, n'a jamais été mieux étudié que par les partisans d'une telle morale, et, pour l'analyse de ces sentiments et de ces idées, on ne peut mieux s'instruire qu'à leur école. » En conséquence, ce système, à défaut d'élévation morale, — qu'il n'a point et ne saurait avoir, — offre tout au moins un intérêt psychologique.

M[me] de Staël, sévère (et à juste titre) pour la théorie fondée sur les avantages personnels, l'est à peu près autant pour la morale qui se réclame de l'intérêt national. « Quand il serait prouvé, dit-elle (p. 499), qu'on servirait les intérêts terrestres d'un peuple par une bassesse ou par une injustice, on serait également vil ou criminel en la commettant ; car l'intégrité des principes de la morale importe plus que les intérêts des peuples. »

L'auteur en arrive de la sorte à une énergique protestation contre les guerres homicides qui, sous prétexte d'accroître le territoire, — ici Napoléon aussi bien que l'Allemagne actuelle,

---

(1) E. BEAUSSIRE, *L'Enseignement de la Philosophie.* (REVUE DES DEUX MONDES 1er novembre 1886, p. 121.)

si différente de celle de 1813, n'ont qu'à faire leur *mea culpa*, — font couler sur les champs de bataille des flots de sang généreux. Les États doivent, aussi bien que les individus, immoler leurs avantages particuliers à la loi du devoir. Sous ce rapport, l'*Histoire de la Révolution de France*, le *Pouvoir exécutif dans les grands États*, deux ouvrages de Necker auxquels Mme de Staël fait allusion en cet endroit, contiennent des réflexions très justes.

Aux deux premiers systèmes s'oppose celui que préconise la philosophie idéaliste. « Celle-ci n'admet point, dit Mme de Staël (p. 504), que le bonheur temporel soit le but de notre existence, et, ramenant tout à la vie de l'âme, c'est à l'exercice de la volonté et de la vertu qu'elle rapporte nos actions et nos pensées. » Notre auteur se trouve ainsi tout naturellement amenée à faire une nouvelle fois l'éloge de la théorie kantienne sur le sentiment du Devoir. Nous avons déjà suffisamment parlé de ce système, qui pèche par excès de rigueur, puisqu'il va jusqu'à dire « que c'est altérer la pureté désintéressée de la morale que de donner pour but à nos actions la perspective d'une vie future ».

Mme de Staël n'insiste guère sur la *morale scientifique* qui prétend résoudre mathématiquement les problèmes de conscience souvent fort délicats; elle reproche cette fois à Kant d'avoir écarté la religion de la morale. Si, en effet, l'homme n'est *lié* que par son propre sentiment, ne lui appartient-il pas aussi de se *délier* ?

Cette dernière observation amène notre auteur à considérer de plus près le système de celui qui s'est fait en Allemagne l'ardent protagoniste du critère religieux et, par conséquent, l'adversaire de Kant : Jacobi, l'auteur des *Pensées de Spinoza* et de *Waldemar*.

Jacobi, trouvant la théorie de Kant et trop desséchante et trop rigoureuse, veut y substituer une morale à la fois religieuse et sentimentale; tout en plaçant l'origine et le fondement dernier du devoir dans la religion, il prétend s'affranchir de

l'inflexible rigueur de la loi par des considérations reposant sur l'affection ou la charité. A ses yeux, le mensonge de Desdémone, le suicide de Caton, le meurtre commis par Timoléon sont non seulement excusables, mais dignes d'éloges; en pardonnant ces fautes, qui ne sont telles, du reste, qu'au point de vue de la forme, l'homme ne fait qu'user du droit souverain que la majesté de son être lui confère.

Il est aisé de voir à quels résultats fâcheux pourrait aboutir une pareille théorie. Le tort de Jacobi est de ne pas s'être rendu compte de la nature intime et de la portée intrinsèque du Devoir, de n'en avoir pas saisi le caractère essentiellement objectif et indépendant. La conscience et le sentiment nous le font connaître, mais ne le créent pas.

Waldemar, le roman philosophique de Jacobi, met encore mieux en relief les anomalies de cette morale, si bizarrement généreuse. « Waldemar, dit Mme de Staël en analysant cette œuvre (p. 518), ressent une amitié vive pour une personne qui ne veut pas l'épouser, quoiqu'elle partage son sentiment. Il se marie avec une femme qu'il n'aime pas, parce qu'il croit trouver en elle un caractère soumis et doux qui convient au mariage. A peine l'a-t-il épousée qu'il est au moment de se livrer à l'amour qu'il éprouve pour l'autre. Celle qui n'a pas voulu s'unir à lui l'aime toujours, mais elle est révoltée de l'idée qu'il puisse avoir de l'amour pour elle; et cependant elle veut vivre auprès de lui, soigner ses enfants, traiter sa femme en sœur et ne connaître les affections de la nature que par la sympathie de l'amitié. »

Rêve chimérique et souverainement dangereux ! Si l'amour soumis à la tyrannie des sens nous ravale et nous dégrade, l'amour que l'on suppose complètement dégagé de toute entrave matérielle n'est le plus souvent qu'un leurre, une pure utopie, d'autant plus qu'en l'occurrence, l'amante est censée vivre dans la demeure de celui qu'elle aime, par conséquent se trouve continuellement exposée à faillir.

Nous savons combien l'existence romanesque et troublée de Mme de Staël pouvait, à certaines heures, lui faire paraître

séduisante une pareille conception de la vie morale et sentimentale. Ici, pourtant, mûrie par l'expérience, elle trouve, pour l'apprécier, des paroles très justes :

« C'est un système tout factice, dit-elle (p. 519), que ces générosités aux dépens de l'amour. Il ne faut admettre ni tolérance ni partage dans un sentiment qui n'est sublime que parce qu'il est, comme la maternité, comme la tendresse filiale, exclusif et tout-puissant. »

Mme de Staël se met ensuite à combattre la théorie romanesque, un peu trop accréditée en Allemagne, et qui consiste à faire de la sensibilité un devoir. Elle se hâte pourtant d'ajouter cette réserve : « C'est dans le mariage que la sensibilité est un devoir; dans toute autre relation la vertu peut suffire; mais dans celle où les destinées sont entrelacées, où la même impulsion sert, pour ainsi dire, aux battements de deux cœurs, il semble qu'une affection profonde est presque un lien nécessaire. »

Le lecteur sent dans ces lignes un accent de sincérité, de conviction profonde; tout le chapitre de l'amour dans le mariage porte une empreinte tout à fait personnelle. Mme de Staël n'a-t-elle pas eu sous les yeux, dès l'enfance, le spectacle de l'union conjugale la plus tendre et la plus intime? Ses parents n'étaient-ils pas remplis l'un pour l'autre de cette affection ardente et généreuse dont elle fait ici l'apologie enthousiaste? D'autre part, elle-même, trop pressée de céder à des raisons de vaine gloire, n'avait-elle pas eu à se repentir presque toute sa vie de cette imprudence initiale?

Après avoir fait ressortir l'inégalité flagrante qui, dans les pays méridionaux, existe entre le mari et la femme, elle poursuit : « En Allemagne il n'y a guère dans le mariage d'inégalité entre les deux sexes; mais c'est parce que les femmes brisent aussi souvent que les hommes les nœuds les plus saints. La facilité du divorce introduit dans les rapports de famille une sorte d'anarchie qui ne laisse rien subsister dans sa vérité ni dans sa force. »

N'est-ce pas là encore un hommage que l'auteur rend au

caractère indissoluble et sacré du mariage tel que l'entend l'Église catholique? Cette fréquence du divorce y serait-elle admissible? Non, une fois que la famille chrétienne est constituée, on ne peut plus y faire aucune brèche. Si le choix s'est révélé malheureux pour l'un ou l'autre époux, tant pis! Le devoir est de n'en rien laisser paraître : la résignation calme, le courage, l'espoir en Dieu, telle est la seule attitude digne et correcte.

M[me] de Staël, pour terminer ces considérations sur les critères de morale, passe en revue certains écrivains qui se sont particulièrement occupés de ces sortes de questions.

Garve, d'après elle, cherche à se montrer homme du monde, mais ne sort pas de la banalité. Toutefois quand il parle de la vertu, il émet souvent des idées heureuses et originales. J'ajouterai, pour ma part, que j'ai trouvé chez Garve un certain nombre de réflexions pratiques très judicieuses.

Mendelssohn se plaît à rendre la morale sensible par des apologues. Engel recourt, lui aussi, dans ses ouvrages, aux procédés dramatiques. « Ses fictions, ajoute M[me] de Staël, sont peu de chose ; mais leur rapport avec l'âme est intime. »

———

SECTION III.

Civilisation générale des Allemands et leurs croyances religieuses.

CHAPITRE PREMIER.

CARACTÈRE DES ALLEMANDS.

Nous savons déjà que Mme de Staël distingue soigneusement les pays germaniques du Nord de ceux du Midi, en d'autres termes, l'Allemagne proprement dite de l'Autriche.

Tout d'abord l'esprit de société, par suite même de l'absence de grand centre, exerce peu de pouvoir dans les régions septentrionales ; la plupart des écrivains travaillent dans la solitude. Mais s'ils ne subissent pas le contre-coup de ce qui se passe, au point de vue intellectuel, dans l'intérieur du pays, ils s'imprègnent d'autant plus fortement de l'influence étrangère. Sous ce rapport il y a chez eux une extraordinaire facilité de compréhension de la vie et de la mentalité des autres peuples.

« Les Allemands, fait remarquer Charles de Villers (1), sont de tous les Européens ceux qui observent, qui étudient le mieux les peuples étrangers et qui leur rendent le plus de justice. Nous les voyons souvent s'efforcer avec nous de prendre nos manières, de parler notre idiome, d'entrer dans nos vues, en un mot de se faire presque Français. »

Et Mme de Staël dit de son côté (p. 11) : « En littérature

---

(1) Ch. de Villers, *Coup d'œil sur l'enseignement des universités allemandes*, p. 13.

comme en politique, les Allemands ont trop de considération pour les étrangers, et pas assez de préjugés nationaux. C'est une qualité dans les individus que l'abnégation de soi-même et l'estime des autres; mais le patriotisme des nations doit être égoïste. »

On le voit, l'auteur de l'*Allemagne* ne trouve pas aux Germains assez de fierté nationale, assez d'amour-propre, assez d'égards, enfin, pour leur propre mérite. Si ce reproche pouvait, il y a cent ans, se justifier dans une certaine mesure, il n'en est certes plus de même aujourd'hui. Bismarck, le terrible chancelier, qui, en couvrant tout le pays de son impénétrable cuirasse de fer, lui donna une physionomie tout à fait répulsive, s'est chargé d'apprendre à la nation le respect craintif de sa personne et l'admiration exaltée de ses propres forces. Les Prussiens d'aujourd'hui — les Prussiens beaucoup plus que le reste des Allemands — ne savent que trop bien ce qu'ils valent. De plus, leur patriotisme affecte une forme particulière : Ce n'est pas le pays comme tel qu'ils aiment; ce n'est pas le sol natal qu'ils affectionnent; c'est à la personne de l'Empereur qu'on les voit s'attacher de toutes les forces de leur être moral; le Kaiser exerce sur eux une sorte de fascination magique. Aucun de ceux qui ont eu l'occasion de parler à de vrais Teutons n'a pu manquer de remarquer l'accent de gravité solennelle, l'emphase presque religieuse avec laquelle ils prononcent ces mots : *Unser Kaiser.*

Pour en revenir au point de vue intellectuel qui est, ici, le plus intéressant, sachons reconnaître, dans les tempéraments germaniques, une certaine réceptivité qui les rend aptes à s'assimiler les autres cultures, à se pénétrer assez vite des autres civilisations. C'est un fait digne de remarque : une œuvre espagnole, italienne, française ou belge n'est pas plutôt sortie de presse qu'on en lit, dans les journaux et revues d'Allemagne, quantité d'appréciations et d'études plus ou moins détaillées selon la valeur du livre paru. N'a-t-on pas vu, il y a quelque cent ans, le *Neveu de Rameau* traduit par Goethe avant même

d'avoir été publié en français? Et (si l'on veut nous permettre un exemple tout récent) ne vient-on pas encore de voir l'*Histoire de Belgique* de M. Pirenne traduite dans l'idiome d'outre-Rhin avant de paraître dans le texte original? Ajoutez à cela le nombre indéfini d'analyses et de comptes rendus que l'Allemagne consacre depuis quelque temps à toutes les nouvelles œuvres des écrivains belges les plus en vue : Maeterlinck, Verhaeren, Rodenbach y sont traduits et commentés plus qu'en Belgique même.

Charles de Villers [1], poursuivant ses considérations sur les principales qualités des peuples germaniques, dit encore :

« Sous une apparence calme et simple, l'Allemand, en général, possède un esprit cultivé qu'il cherche peu à faire valoir au dehors, une réflexion profonde, une faculté d'abstraction qui, chez plusieurs, tient du prodige, une disposition religieuse qui adoucit l'âme. »

Mme de Staël, qui vante à son tour la puissance de travail et de réflexion des Germains, leur reconnaît pourtant une lenteur excessive. « L'Allemand, dit-elle (p. 20), ne se presse jamais; il trouve des obstacles à tout; vous entendez dire en Allemagne : *c'est impossible*, cent fois contre une en France. »

Cette considération ne s'applique évidemment qu'à la période prébismarkienne; après le redoutable chancelier, rien ne dut paraître impossible.

En étudiant l'influence de la nouvelle philosophie sur le caractère des peuples d'outre-Rhin, elle insiste encore sur la raideur physique qui, cette fois, se double, aux yeux de Mme de Staël, d'une sorte d'obséquiosité servile. « Les Allemands, dit-elle (p. 490), n'osant confesser la faiblesse qui leur va si mal, sont flatteurs avec énergie et vigoureusement soumis. Ils accentuent durement les paroles pour cacher la souplesse des sentiments et se servent de raisonnements philosophiques pour expliquer ce

---

(1) CH. DE VILLERS, *Coup d'œil sur l'enseignement des universités allemandes*, p. 13.

qu'il y a de moins philosophique au monde : le respect pour la force et l'attendrissement de la peur, qui change ce respect en admiration. »

Ailleurs elle met sous nos yeux cette antithèse piquante : « Il n'est point d'assemblage plus bizarre que l'aspect guerrier de l'Allemagne entière, les soldats que l'on rencontre à chaque pas, et le genre de vie casanier qu'on y mène (p. 23). »

A coup sûr, cette opposition ne serait plus de mise aujourd'hui : Si l'on rencontre maintenant des quantités d'uhlans et de hussards prussiens, on sait trop à quel usage ils servent.

M[me] de Staël pense aussi que la féodalité conserve encore, en Allemagne, des maximes de chevalerie, qu'à défaut de bravoure, il y règne une loyauté généreuse que l'on chercherait vainement chez la plupart des autres peuples. « L'opinion publique y est plus sévère en général sur tout ce qui tient à la probité. » Aujourd'hui, il est certain que le militarisme outrancier qui fait, pour ainsi dire, de l'Allemagne entière une immense caserne, a singulièrement modifié la mentalité des dirigeants et altéré les notions primitives de probité morale. S'il se trouve en Allemagne, comme ailleurs, des gens foncièrement honnêtes, incapables de léser en quoi que ce soit les droits et privilèges d'autrui, le gouvernement, lui, est loin d'avoir toujours observé les principes de la stricte intégrité. Nous n'en voulons comme exemple que l'injuste et brutale agression dont nous, Belges, avons été les tristes victimes. L'envahissement de notre territoire, dont la neutralité était garantie par l'Allemagne même, ne s'est-il pas fait au mépris des principes les plus élémentaires de la justice?

Hâtons-nous cependant de dire que jamais la littérature germanique, du moins dans ses manifestations les plus autorisées et les plus éclatantes, ne s'est abaissée au XVIII[e] siècle jusqu'à prôner le despotisme et la soif des conquêtes. Schiller, Herder, Klopstock furent d'ardents apologistes de la liberté et de la paix. Nietzsche, par contre, — mais Nietzsche est du XIX[e] siècle, — hypnotisé par l'obsédante vision du surhomme, tend à subordon-

ner brutalement et servilement les foules, le *vulgum pecus*, aux dominateurs surhumains; lui seul, en préconisant la plus large expansion et l'hypertrophie du *moi*, fait taire toute considération d'altruisme et pousse à la satisfaction de tous les instincts les plus férocement égoïstes.

Dans l'histoire de la Prusse, une figure émerge avec un relief extraordinaire : c'est Frédéric II, le célèbre roi-philosophe. Mme de Staël, qui l'apprécie d'une façon assez détaillée, le loue d'avoir introduit dans l'Allemagne du Nord la liberté de penser, d'avoir mis en honneur la liberté de parler et d'écrire; elle insiste sur la simplicité de ses manières et de sa vie privée, sur la probité de son gouvernement intérieur, — elle eût bien fait de souligner *intérieur;* car l'annexion de la Silésie pèse toujours sur la mémoire du monarque, — sur ses qualités comme homme. Elle reconnaît toutefois qu'il eut trop peu de respect pour la religion et afficha trop de cynisme dans ses goûts; il se prêta au partage de la Pologne et ne protégea pas la littérature nationale. D'autre part, il ne réussit point à fusionner dans un même esprit l'élément militaire et l'élément civil. Encore qu'ils parussent momentanément conciliés, ils ne tardèrent pas, après sa mort, à se dissocier plus fortement.

Voyons à présent de quelle façon Mme de Staël apprécie l'Autriche :

« L'Autriche, dit-elle (p. 39), réunissant dans son sein des peuples très divers, tels que les Bohêmes, les Hongrois, etc., n'a point cette unité si nécessaire à une monarchie; néanmoins, la grande modération des maîtres de l'État a fait depuis longtemps un lien pour tous de l'attachement à un seul. L'empereur d'Allemagne était à la fois souverain de son propre pays et chef constitutionnel de l'Empire. Sous ce dernier rapport, il avait à ménager des intérêts divers et des lois établies, et prenait, comme magistrat impérial, une habitude de justice et de prudence qu'il reportait ensuite dans le gouvernement de ses États héréditaires. »

Mme de Staël, qui insiste sur la physionomie monarchique de l'Autriche et qui reproche au gouvernement de Marie-Thérèse

d'avoir trop écarté les lumières du XVIII[e] siècle, oublie, ce semble, les encouragements donnés par l'impératrice à l'instruction publique, la fondation des collèges thérésiens, la création de l'Académie impériale des Sciences et Belles-Lettres. Elle oublie aussi de faire ressortir cette différence entre l'Autriche et la Prusse : le second des deux pays s'enthousiasma, dès le début, pour les principes de la Révolution française, et cet engouement aboutit plus tard à une sorte d'exaspération des passions patriotiques, tandis que l'Autriche combattit toujours, sinon avec énergie, du moins avec une persévérance obstinée, les mêmes théories révolutionnaires (1). C'est pour ce motif, du reste, que le gouvernement interdisait l'importation de tout ouvrage qui ne fût pas nettement conservateur. L'*Esprit des Lois* de Montesquieu, entaché de certaines idées tendancieuses, n'échappa point à la censure, et c'est ce qui provoque l'indignation de M[me] de Staël.

Que pense-t-elle des deux grandes capitales allemandes?

Berlin, nous l'avons dit, lui plaît médiocrement. C'est une ville toute moderne, et quelque belle qu'elle soit, comme elle n'offre aucun vestige du passé, aucune empreinte de l'histoire du pays, elle ne produit pas sur le touriste ce qu'on peut appeler une impression profonde. Bien qu'il y ait moyen, en considérant tout, d'y trouver les éléments d'une société jolie et charmante, ces éléments ne s'y trouvent pas combinés ni réunis. D'autre part, le mélange des deux langues (le français et l'allemand) nuit à la conversation, et les grandes assemblées n'offrent pas, aux yeux de M[me] de Staël, plus d'intérêt à Berlin qu'à Vienne.

La capitale autrichienne, elle du moins, est riche en édifices gothiques et en souvenirs anciens. En décrivant la vénérable tour de Saint-Étienne, M[me] de Staël fait remarquer avec raison : « C'est un usage pieux des catholiques, et que nous devrions imiter, de laisser les églises toujours ouvertes ; il y a tant de moments où l'on éprouve le besoin de cet asile ! et jamais on

(1) Lavisse et Rambaud, *Histoire générale*, t. IX, p. 593.

n'y rentre sans ressentir une émotion qui fait du bien à l'âme et lui rend, comme par une ablution sainte, sa force et sa pureté.

Ce qui la frappe, en outre, c'est la légendaire promenade du Prater, rendez-vous de toute la bourgeoisie, depuis les classes les plus hautes jusqu'aux plus disgraciées. Du reste, il n'y a pas de véritables indigents. L'aisance et la prospérité semblent régner partout à Vienne. « Des familles entières d'artisans se rendent, dès cinq heures du soir, au Prater pour y faire un goûter champêtre, aussi substantiel que le dîner d'un autre pays. »

Mais, pour une personne vive et pétulante comme Mme de Staël, il y a trop de calme, trop de silence et trop de placidité dans ces réunions. Si l'on supposait, dans un pareil lieu, une aussi nombreuse assemblée de Parisiens et de Parisiennes, comme on verrait fuser les bons mots, les fines plaisanteries, les réparties ingénieuses et piquantes! A Vienne, nulle apparence de tout cela; la tranquillité trop complète y produit une impression de monotonie.

CHAPITRE II.

LE GOUT ESTHÉTIQUE.

Montesquieu, si souvent consulté par Mme de Staël, dit à ce propos : « Le goût naturel n'est pas une connaissance de théorie, c'est une application prompte et exquise des règles mêmes que l'on ne connaît pas [1]. »

On le voit : le philosophe français insiste sur ce qu'il y a d'instinctif et de spontané dans cette disposition de l'esprit qu'on appelle le goût. C'est une qualité qui, d'une façon générale, tient au tempérament, au caractère de l'individu; c'est une

---

(1) MONTESQUIEU. *Dissertation sur le goût*, p. 4.

qualité dont certaines nations, plus que d'autres, semblent détenir l'heureux privilège. A l'époque de Mme de Staël, les Français étaient considérés en quelque sorte comme possédant, à l'exclusion de tout autre peuple, le monopole du goût esthétique. La rare perfection des œuvres du XVIIe siècle, « qui mettaient au service de la droite raison et du ferme bonheur la pompe chaste et majestueuse d'un langage toujours doux à l'oreille, toujours clair à l'esprit [1] », pouvait d'ailleurs, dans une certaine mesure, justifier cette prétention. Aussi Mme de Staël se garde-t-elle bien de discuter la supériorité du goût français; elle se met d'emblée à opposer la dite qualité au génie, comme si les deux ne pouvaient marcher de pair. Sans doute, ils sont plus d'une fois séparés : ainsi Shakspeare n'est pas toujours un modèle de goût. Mais d'autres poètes richement doués — tels Racine ou Schiller — n'ont-ils pas su combiner ce double apanage dans un admirable et harmonieux accord?

Mme de Staël essaie ensuite d'expliquer pourquoi le lecteur français, en général, attache tant d'importance au goût. « Le goût, dit-elle (p. 190), est en littérature comme le bon ton en société; on le considère comme une preuve de la fortune, de la naissance ou du moins des habitudes qui tiennent à toutes les deux, tandis que le génie peut naître dans la tête d'un artisan qui n'aurait jamais eu de rapport avec la bonne compagnie. Dans tout pays où il y aura de la vanité, le goût sera mis au premier rang, parce qu'il sépare les classes et qu'il est un signe de ralliement entre tous les individus de la première. Dans tous les pays où s'exercera la puissance du ridicule, le goût sera compté comme l'un des premiers avantages, car il sert surtout à connaître ce qu'il faut éviter. »

Il existe d'ailleurs une différence énorme entre le goût considéré comme tact des convenances sociales et le goût artistique. « Et c'est, poursuit Mme de Staël, la confusion des deux genres

---

[1] J'emprunte ce membre de phrase à L. Veuillot, *Rome et Lorette*, p. 170 (Tours, 1897).

qui est la cause des jugements si opposés en littérature; les Français jugent les beaux-arts comme des convenances, et les Allemands les convenances comme des beaux-arts. »

Puis elle en arrive à cet essai de conciliation :

« On pourrait, dit-elle (p. 191), proposer un traité de paix entre les façons de juger, artistes et mondaines, des Allemands et des Français. Les Français devraient s'abstenir de condamner même une faute de convenance si elle avait pour excuse une pensée forte ou un sentiment vrai. Les Allemands devraient s'interdire tout ce qui offense le goût naturel, tout ce qui retrace des images que les sensations repoussent ; aucune théorie philosophique, quelque ingénieuse qu'elle soit, ne peut aller contre les répugnances des sensations comme aucune poétique des convenances ne saurait empêcher les émotions involontaires. »

Puisque nous en sommes à disserter sur le goût esthétique, profitons de l'occasion pour jeter, avec Mme de Staël, un rapide coup d'œil sur les principales productions artistiques de l'Allemagne.

Une nation qui s'attache, par des efforts longs et obstinés, à former un recueil de toutes les règles qui président aux œuvres d'art, à en codifier minutieusement les théories et les principes, ne peut manquer d'apprendre à connaître à merveille tous les systèmes successivement appliqués, et de posséder tous les éléments nécessaires pour se livrer à une analyse aussi complète qu'exacte de tout ce qui, à un titre quelconque, peut s'appeler œuvre d'art.

Ce fut le cas pour l'Allemagne. Les peuples d'outre-Rhin s'occupèrent de critique avant de chercher à produire par eux-mêmes ; mais si ce procédé peut, jusqu'à un certain point, aiguiser l'esprit d'observation et affiner le goût, il entrave le génie créateur et étouffe l'invention. « On est troublé, dit justement Mme de Staël (p. 331), par le souvenir de tout ce qui a été dit sur chaque chef-d'œuvre; on croit sentir entre soi et l'objet que l'on veut peindre une foule de traités sur la peinture et la sculpture, l'idéal et le réel, et l'artiste n'est plus seul avec la nature. »

Aussi les arts — du moins les arts plastiques — ne présentent-ils pas dans les régions d'outre-Rhin la magnifique efflorescence qu'on leur voit prendre dans les pays ensoleillés du Midi, telles l'Espagne et l'Italie. Sans doute, les Allemands peuvent à juste titre s'enorgueillir de noms comme Albert Dürer, Lucas Cranach, Hans Holbein ; mais la plupart de ces artistes vont puiser l'inspiration chez les maîtres italiens et se former à leur école ; ils offrent d'ailleurs, dans l'exécution, plus de dureté, plus de raideur que leurs délicats confrères.

Au reste, cette première période, qui, d'après Mme de Staël, comprend le XIVe et le XVe siècle, — Holbein appartient cependant tout entier au XVIe, — est d'un caractère plus spontané encore que celles qui vont suivre. L'excès de dogmatisme frappa d'une sorte de stérilité l'éclosion des œuvres géniales et paralysa l'initiative personnelle. Winckelmann, artiste dans l'âme en même temps que théoricien érudit, voulut faire renaître la vie artistique en orientant les activités intellectuelles vers l'étude et l'admiration des monuments antiques. Seulement, comme il s'entendait mieux en sculpture qu'en peinture, « il porta, dit Mme de Staël (393), les peintres à mettre dans leurs tableaux des statues coloriées plutôt qu'à faire sentir en tout la nature vivante ». Mengs, le peintre connu, quoique ami de Winckelmann, sut plus d'une fois éviter les défauts des peintres formés à l'école de ce dernier. Tout en admirant les anciens, il sut garder une note personnelle.

Malgré la tentative de Gœthe, qui s'occupa, lui aussi, beaucoup de critique d'art et qui s'efforça de faire renaître l'enthousiasme pour les sujets mythologiques, l'école appelée classique n'eut pas de succès durable. Les Romantiques survinrent alors, et, détruisant une bonne fois les préjugés que l'on nourrissait contre le moyen âge, ils proclamèrent hautement que le christianisme était la vraie source du génie.

Mme de Staël signale à ce propos la peinture d'Hartmann représentant la visite de Marie-Madeleine au tombeau du Christ, « tableau pittoresque et dramatique à la fois », puis une œuvre

remarquable de Schick qui met en scène le premier sacrifice de Noé après le déluge.

Quant à la sculpture, elle a moins de représentants encore que la peinture; il manque aux Allemands la grâce des attitudes et l'élégance harmonieuse des gestes. Nous ne rencontrons à ce point de vue que Thorwaldsen, digne émule de Canova; encore est-il Danois de naissance. M[me] de Staël signale ensuite comme un véritable phénomène, non dans l'art de la sculpture mais dans celui de la danse (lequel offre avec le premier plus d'un rapport), une jeune fille que son existence sociale exclut de la vie d'artiste, M[lle] Ida Brunn. « Sa danse, nous dit-on (p. 397), n'est qu'une suite de chefs-d'œuvre passagers dont on voudrait fixer chacun pour toujours... J'ai vu la jeune Ida, encore enfant, représenter Althée prête à brûler le tison auquel est attachée la vie de son fils Méléagre (1); elle exprimait, sans paroles, la douleur, les combats et la terrible résolution d'une mère; ses regards animés servaient sans doute à faire comprendre ce qui se passait dans son cœur; mais l'art de varier ses gestes et de draper en artiste le manteau de pourpre dont elle était revêtue produisait au moins autant d'effet que sa physionomie même. »

En ce qui concerne la musique, on trouve en Allemagne de vrais virtuoses. Seulement M[me] de Staël ne montre pas, dans ses appréciations relatives à l'art musical, l'équité plutôt bienveillante qu'on doit lui reconnaitre ailleurs; nous savons qu'ici l'Autriche la gène. C'est ainsi qu'elle ne nous dit pas un mot de Beethoven; d'autre part, elle rend hommage à Glück, qui sait merveilleusement adapter le chant aux paroles; mais elle le trouve trop ingénieux. Quant à Haydn, dont elle eut l'occasion d'entendre à Vienne la grandiose *Création*, cet artiste, aux yeux de M[me] de Staël, fait du tort, lui aussi, à ses productions par la recherche de l'esprit. Le même reproche s'adresse à Mozart. M[me] de Staël pense que le célèbre *Requiem*, le chant du cygne

(1) Cette légende est racontée, on le sait, dans les *Métamorphoses* d'Ovide.

de l'illustre maître, n'est pas assez solennel pour la situation et qu'on y trouve encore de l'ingénieux, comme dans tout ce qu'a fait Mozart. C'est pousser un peu loin le parti pris.

CHAPITRE III.

LES ÉTABLISSEMENTS D'INSTRUCTION.

Mme de Staël, examinant l'instruction à ses divers degrés, nous parle d'abord des universités allemandes. Elle s'étonne de devoir constater que, malgré le grand nombre d'écoles supérieures, la nation manque en général d'énergie et paraît lourde et apathique. C'était peut-être vrai avant Iéna et Austerlitz ; mais après ces deux grandes défaites, il n'en fut plus de même ; sous une apparence tranquille et placide un vrai volcan sommeillait. Mme de Staël, en ce point-ci, a jugé trop vite, et ses appréciations sont basées, nous l'avons déjà dit, sur un examen trop hâtif et trop superficiel. Ce qu'il est juste de reconnaître pourtant, c'est que, dans les régions d'outre-Rhin, le monde de l'action et le monde de la pensée sont absolument distincts et presque antipathiques l'un à l'autre. Les penseurs sont des hommes contemplatifs, rêveurs, mystiques, constamment portés vers la méditation solitaire (qu'on se rappelle Kant) ; les hommes d'action, par contre, ont dans les manières et le tempérament une raideur inflexible ; ils sont durs, tranchants, autoritaires et impitoyables ; on connaît Bismarck.

Mais que pense Mme de Staël des universités de l'Allemagne ?

Nous savons déjà combien, sous ce rapport, elle s'inspire des idées émises par Charles de Villers ; mais comme celui-ci, germanophile à l'excès, est souvent injuste vis-à-vis de sa patrie et même vis-à-vis de tout ce qui ne s'appelle pas Allemagne,

Mme de Staël est plus d'une fois obligée d'atténuer la rigueur de ses jugements.

Rapprochons, par exemple, ces deux passages :

« Les universités d'Angleterre, dit Villers ([1]), sont opulentes, gothiques et ridicules. Celles d'Italie, avec leurs somptueux bâtiments, sont des palais déserts où la plupart des sciences languissent dans les mauvaises méthodes de la scolastique et du moyen âge. Celles d'Espagne sont encore beaucoup au-dessous. »

« Les universités anglaises, écrit d'autre part Mme de Staël (p. 91), ont singulièrement contribué à répandre parmi les Anglais cette connaissance des langues et de la littérature ancienne qui donna aux orateurs et aux hommes d'État en Angleterre une instruction si libérale et si brillante... Mais les universités allemandes, quoique fondées sur des principes analogues à ceux d'Angleterre, en diffèrent à beaucoup d'égards; la foule des étudiants qui se réunissaient à Goettingue, Halle, Iéna, formait presque un corps libre dans l'État. »

Au fond, quoique le premier écrivain s'exprime dans un style mordant, presque sarcastique, que le second use des ménagements les plus délicats, ils sont tous deux convaincus de la supériorité des universités allemandes et de l'esprit d'indépendance scientifique qui règne au milieu de cette population presque cosmopolite.

« Ce sont ici, poursuit Villers (*ouvrage cité*, p. 50), des hommes qui parlent à des hommes, et qui leur révèlent les plus hautes connaissances qu'il soit donné à l'esprit humain d'acquérir. »

Tous deux insistent également sur l'universalité des connaissances que possède pour ainsi dire chaque professeur; car toutes les sciences se prêtent un mutuel appui et se tiennent par une chaîne étroite. Mais non contents d'avoir des notions sur tout ce qui touche de près ou de loin à la branche qu'ils enseignent, ils

---

([1]) Ch. de Villers, *Coup d'œil sur l'enseignement des universités allemandes*, p. 75.

veulent encore que ces notions soient minutieuses et approfondies. Villers raconte, comme une preuve de ce fait, que M. Deguignes, historien français, conversait un jour avec M. Schloetzer, professeur à Gœttingue; il fut émerveillé de la science prodigieuse de son interlocuteur, et devant une pareille richesse d'érudition il s'écria : « J'entends! vous, Allemands, vous commencez là où nous finissons. »

M[me] de Staël reprend l'affirmation, mais d'une manière moins catégorique. « L'*éducation* [1] des universités allemandes, dit un écrivain français, commence où finit celle de plusieurs nations de l'Europe. Non seulement les professeurs sont des hommes d'une instruction étonnante, mais ce qui les distingue surtout c'est un enseignement très scrupuleux. »

Ce qui plaît encore à l'auteur de l'*Allemagne* dans l'enseignement supérieur d'outre-Rhin, c'est qu'il est basé sur une étude solide et raisonnée des langues anciennes et modernes. Ainsi se développent à la fois l'esprit et le cœur, ainsi s'exercent et s'affinent d'une façon parallèle le jugement, l'imagination et la sensibilité. M[me] de Staël s'élève, à cette occasion, contre un enseignement qui aurait pour point de départ l'étude approfondie des mathématiques. « Pascal lui-même, ajoute-t-elle (p. 92), ce grand géomètre dont la pensée profonde planait sur la science dont il s'occupait spécialement comme sur toutes les autres, a reconnu lui-même les défauts inséparables des esprits formés d'abord par les mathématiques : cette étude, dans le premier âge, n'exerce que le mécanisme de l'intelligence ; les esprits que l'on occupe de si bonne heure à calculer perdent toute cette sève de l'imagination, alors si belle et si féconde, et n'acquièrent point à la place une justesse d'esprit transcendante. »

Je ne sache pas que, dans un endroit quelconque de ses œuvres, l'illustre philosophe français se soit prononcé d'une

---

(1) M[me] de Staël ne distingue pas toujours assez, semble-t-il, l'*éducation* de l'*instruction;* la propriété des termes manque d'ailleurs plus d'une fois à son style.

façon aussi positive contre l'étude des mathématiques durant le premier âge ; je me demande si Mme de Staël ne substitue pas un peu ses propres idées — en l'occurrence très rationnelles, j'en conviens — à celles de Pascal. Le fait est toutefois que l'auteur des *Pensées* distingue soigneusement entre l'esprit de finesse et l'esprit de géométrie et que ses préférences vont au premier. C'est ainsi que nous lui entendons dire [1] :

« Ce qui fait que certains esprits fins ne sont pas géomètres, c'est qu'ils ne peuvent du tout se tourner vers les principes de géométrie ; mais ce qui fait que des géomètres ne sont pas fins, c'est qu'ils ne voient pas ce qui est devant eux, et qu'étant accoutumés aux principes nets et grossiers de géométrie, et à ne raisonner qu'après avoir bien vu et manié leurs principes, ils se perdent dans les choses de finesse, où les principes ne se laissent pas ainsi manier. »

Il arrivera donc plus d'une fois aux personnes trop exclusivement formées par les mathématiques de se trouver désarmées devant les problèmes complexes de la vie. Dans la réalité contingente, le vrai se mêle constamment au faux ; or, les mathématiques nous portent à ne tenir compte que de ce qui est prouvé ; elles soumettent tout au calcul.

Mme de Staël réprouve également la méthode qui consisterait à baser l'enseignement sur les sciences naturelles. « Cette étude ne constitue, dans l'enfence, qu'un simple divertissement ; or, l'éducation faite en s'amusant disperse la pensée ; la peine en tout genre est un des grands secrets de la nature : l'esprit de l'enfance doit s'accoutumer aux efforts de l'étude, comme notre âme à la souffrance (p. 94). »

L'affirmation, un peu trop rigoureuse dans la forme, est marquée au coin du bon sens et de l'esprit chrétien ; on ne peut que se rallier à ces courageux principes.

Ce que Mme de Staël dit de l'influence éducative des langues

---

(1) PASCAL, *Pensées*, p. 299, Édition Flammarion.

anciennes et étrangères n'est pas moins juste : « Le sens d'une phrase dans une langue étrangère est à la fois un problème grammatical et intellectuel ; ce problème est tout à fait proportionné à l'intelligence de l'enfant ; d'abord, il n'entend que les mots, puis il s'élève jusqu'à la conception de la phrase, et bientôt après, le charme de l'expression, sa force, son harmonie, tout ce qui se trouve enfin dans le langage de l'homme se fait sentir par degrés à l'enfant qui traduit... Et l'étude de la grammaire exige la même suite et la même force d'attention que les mathématiques, mais elle tient de beaucoup plus près à la pensée. »

M[me] de Staël eût dû pourtant distinguer ici les langues anciennes des langues modernes : en effet, le grec et le latin, comme dit Brunetière [1], sont essentiellement chargés de la transmission de la culture, transmission qui consiste à faire naître et à fortifier chez les jeunes gens le sens du désintéressement intellectuel, à faire mieux saisir la différence entre le vrai et le faux, le bon et le mauvais, le principal et l'accessoire, enfin à rendre les intelligences plus sûres d'elles-mêmes, plus souples et plus vives. Et c'est là une tâche que les langues modernes, quelque rationnelle, quelque méthodique qu'on en suppose l'étude, ne parviendraient point à réaliser dans la même mesure que les anciennes.

L'auteur de l'*Allemagne* considère ensuite les établissements particuliers d'éducation et de bienfaisance, et, rencontrant sur sa route deux grands noms, ceux de Rousseau et de Pestalozzi, elle s'attache à faire voir la supériorité du second sur le premier. Le système du philosophe français n'est pourtant pas condamnable en tous points : c'est avec une sorte de plaisir qu'on lit dans son *Émile* les éloquentes protestations contre la manière à la fois ridicule et cruelle dont les mères se plaisent à ligoter leurs bébés et à paralyser ainsi le développement physique de ceux-ci.

---

(1) BRUNETIÈRE, *La question du latin* (passim).

Malheureusement, à côté de beaucoup d'idées judicieuses, il faut relever des utopies et des erreurs en grand nombre. La situation du héros de Rousseau est exceptionnelle, puisque, dès l'age le plus tendre, il est enlevé à ses parents; elle ne peut donc servir de base à des préceptes généraux. Ensuite la division de la vie en périodes fixes, consacrées respectivement au corps, à l'intelligence et au cœur, est aussi factice qu'arbitraire. Du reste, Rousseau condamne trop les livres et, en plus d'un passage, célèbre les bienfaits de l'ignorance! Ajoutons qu'au point de vue religieux, toute la jeunesse de son héros se passe dans l'incrédulité la plus complète.

Mme de Staël est peut-être un peu absolue quand elle écrit (p. 96) : « Tout ce que Rousseau a dit contre l'éducation routinière est parfaitement vrai; mais, comme il arrive souvent, ce qu'il propose comme remède est encore plus mauvais que le mal. » Il y aurait eu moyen, pensons-nous, de tirer profit du système de Rousseau si l'on y eût fait une sélection rigoureuse. En tout cas, l'idée de l'équilibre ou du rapport constant à établir entre les choses enseignées et le développement des organes qu'elles nécessitent, cette idée, sur laquelle l'auteur d'*Emile* revient à plusieurs reprises, se retrouve chez Pestalozzi :

« Tout enseignement donné à l'homme, dit-il [1], consiste uniquement dans l'art de prêter la main à cette tendance naturelle vers son propre développement, et cet art repose essentiellement sur les moyens de mettre les impressions de l'enfant en rapport et en harmonie avec le degré précis de développement auquel il est parvenu. »

Mais la méthode de Pestalozzi est bien supérieure en ce qu'elle « simplifie et gradue les idées de telle manière qu'elles sont mises à la portée de l'enfance, et que l'esprit de cet âge arrive sans se fatiguer aux résultats les plus profonds. Si Rousseau a pu dire avec raison que l'on fatiguait le cerveau des enfants par

---

[1] PESTALOZZI, *Comment Gertrude instruit ses enfants* (trad. Eugène Darin), p. 23.

des études disproportionnées à leur âge et à leurs forces, Pestalozzi, lui, sans tomber dans le système outré de son prédécesseur, conduit les élèves par une route si facile et si positive qu'il ne leur en coûte pas plus de s'initier dans les sciences les plus abstraites que dans les occupations les plus simples ». (p. 98).

M[me] de Staël n'a qu'un regret, c'est que la méthode si précise du pédagogue zurichois, originairement appliquée aux mathématiques, n'ait pas encore été étendue à d'autres branches, comme l'histoire et les éléments d'esthétique.

Un autre avantage de cette méthode, c'est que le maître parvient à rendre les élèves attentifs par eux-mêmes ; elle les habitue à considérer leurs études comme un homme d'âge mûr s'occuperait de ses propres affaires. Ainsi les punitions et les récompenses ne sont plus indispensables pour les stimuler ni pour activer leur zèle.

Ce serait une erreur de se figurer Pestalozzi comme un savant. M[me] de Staël reconnaît elle-même qu'il n'est pas mathématicien et qu'il sait mal les langues. Mais ce qu'il faut louer, ce que l'on devrait imiter en France « c'est la bonne foi portée dans la sphère de l'intelligence, bonne foi qui traite avec les idées aussi scrupuleusement qu'avec les hommes »... « Il faut surtout, poursuit-elle (p. 101), rendre hommage à Pestalozzi pour le soin qu'il a pris de mettre son institut à la portée des personnes sans fortune, en réduisant le prix de sa pension autant qu'il était possible. » Et c'est vrai. Il serait difficile de trouver, dans l'histoire de la pédagogie, un maître plus désintéressé, plus oublieux de soi-même, plus pénétré d'affection et de pitié pour les indigents et les disgraciés du sort. N'est-ce pas, après tout, le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui comme éducateur et comme homme?

CHAPITRE IV.

LES CONVICTIONS RELIGIEUSES.

Ce qui, aux yeux des personnes enthousiastes, éprises d'art et de beauté, constitue la marque la plus visible et la plus frappante de la religion chrétienne, c'est la part qu'elle fait au sentiment. La divine parole que tant d'auteurs se sont déjà plu à commenter ne reste-t-elle pas éternellement vraie, éternellement sublime? « Il sera beaucoup pardonné à ceux qui auront beaucoup aimé. » N'y a-t-il pas là toute une condamnation de ce que Mme de Staël appelle « le calcul, le froid mortel de l'égoïsme, de cet égoïsme qui nous sépare de la nature bienfaisante et nous donne la vanité seule pour mobile »? N'est-ce pas l'exhortation la plus affectueuse à la charité, à la mutuelle tendresse?

Il n'est pas moins touchant de voir, dans le culte apporté par le Christ, le respect profond avec lequel la créature fait hommage à Dieu de toutes les ressources de son esprit. C'est ce qui fait dire à Mme de Staël (p. 445) : « Puisque l'admiration pour le Beau se rapporte toujours à la Divinité et que l'élan même des pensées fortes nous fait remonter vers notre origine, pourquoi donc la puissance d'aimer, la poésie, la philosophie, ne seraient-elles pas les colonnes du temple de la foi?... »

Après avoir considéré d'une façon générale les croyances religieuses, Mme de Staël en vient à examiner séparément le protestantisme et le catholicisme. Nous connaissons les convictions de notre écrivain et nous ne nous étonnerons donc pas de rencontrer, par-ci par-là, en dépit de la modération habituelle dont elle fait preuve, l'expression plus ou moins directe de ses préférences. A ce point de vue, Charles de Villers, son initiateur, est, une fois encore, bien plus catégorique et plus affirmatif qu'elle.

« La Réformation, dit-il [1], ne fut que la réintégration de la raison humaine dans ses droits, l'appel de la science contre l'ignorance au tribunal des rois et des peuples. »

Mme de Staël qui, peut-être (je n'oserais en effet l'affirmer), a lu l'important ouvrage historique de Bossuet [2], est moins tranchante que Villers :

« La Réformation, dit-elle (p. 547), a introduit dans le monde l'examen en fait de religion. Il en est résulté pour les uns le scepticisme, mais pour les autres une conviction plus ferme des vérités religieuses ; l'esprit humain était arrivé à une époque où il devait nécessairement examiner pour croire... C'est Luther qui a mis la Bible et l'Évangile entre les mains de tout le monde. »

« Luther, dit-elle encore, met la Bible et l'Évangile entre les mains de tout le monde. » Voilà une contradiction bizarre ! Les protestants ne cessent de répéter que l'Église doit se soumettre à l'Écriture ; ils contestent à l'Église, la déléguée de Jésus-Christ, un droit d'interprétation qu'ils accordent ensuite libéralement au premier venu ! A leurs yeux nous avons le grand tort de préférer l'Église à l'Écriture.

Quels sont les résultats auxquels aboutit chez les savants la doctrine du libre examen ? Sans doute, plusieurs font des recherches approfondies sur l'Ancien et le Nouveau Testament ; Michaëlis, notamment, pour interpréter la Bible, se met à étudier l'histoire naturelle de l'Asie et les langues orientales. « Mais après eux, poursuit Mme de Staël (p. 550), il en vint un grand nombre qui voulurent donner une explication toute naturelle à la Bible et au Nouveau Testament et qui, considérant l'une et l'autre simplement comme de bons écrits d'une lecture instructive, ne voyaient dans les mystères que des métaphores orientales. »

---

(1) Ch. de Villers, *Coup d'œil sur l'enseignement des universités allemandes*, p. 20.

(2) Bossuet, *Histoire des variations des Eglises protestantes* (édit. de 1689), vol. I, p. 21.

« Herder, continue notre écrivain (p. 551), fit renaître la foi par la poésie ; profondément instruit dans les langues orientales, il avait pour la Bible un genre d'admiration semblable à celui qu'un Homère sanctifié pourrait inspirer. »

Quelques lignes plus loin, elle convient qu'Herder n'était pas scrupuleusement orthodoxe. Je le veux bien. Mais où trouver désormais les bases de cette orthodoxie, puisque, autant de lecteurs l'Ecriture Sainte aura, autant elle pourra rencontrer de commentateurs différents ?

Mme de Staël fait la même réserve à propos de Schleiermacher, le traducteur de Platon « qui a écrit, dit-elle, sur la religion des discours d'une rare éloquence ; il combat l'indifférence qu'on appelait tolérance, et le travail destructeur qu'on faisait passer pour un examen impartial. »

Quant à Lavater, c'est l'auteur d'une nouvelle doctrine mystique que Mme de Staël n'expose pas, mais dont Frédéric Schlegel dit : « Lavater comprenait dans son esprit profond les mystères du christianisme comme points lumineux de la connaissance idéale... Mais sa profondeur philosophique n'a été ni reconnue ni comprise » (1).

L'auteur de l'*Allemagne* essaie ensuite, bien que cette matière ne rentre pas dans le cadre des doctrines religieuses, de donner une idée de l'ouvrage consacré par Lavater à ce qu'il appelle la science physiognomonique. Ce qu'elle dit de lui manque pourtant un peu de précision : « Il y avait en Lavater, fait-elle remarquer (p. 552), un rare mélange de pénétration et d'enthousiasme ; il observait les hommes avec une finesse d'esprit singulière et s'abandonnait avec une confiance absolue à des idées qu'on pourrait nommer superstitieuses. »

Après cette courte digression, Mme de Staël, reprenant son étude sur le protestantisme en vient à considérer la principale confrérie religieuse, celle des Frères moraves ; bien qu'aussi

---

(1) Fréd. Schlegel, *Histoire des Littératures modernes*, p. 356. (Trad. W. Duckett.)

sévère qu'un couvent catholique, elle est, nous dit-on, plus libérale dans les principes. « On n'y fait point de vœu, tout y est volontaire ; les hommes et les femmes ne sont pas séparés, et le mariage n'y est pas interdit. »

Ce qu'il y a de bizarre dans cette association, c'est qu'elle est ecclésiastique en ce sens que l'autorité de l'Église la régit ; mais c'est une Église sans prêtres. Dès lors on comprend que l'arbitraire doive encore jouer un certain rôle dans le rituel de cette communauté. Et en effet, de l'aveu même de notre écrivain, c'est le pur hasard qui règle les destinées des membres. Quand un jeune homme désire prendre une compagne, on tire au sort à l'église, pour savoir s'il doit, oui ou non, s'unir à la personne qu'il préfère ; et si le sort se déclare contre lui, il renonce à sa demande.

M[me] de Staël ajoute toutefois que l'Évangile, dans cette association, est interprété de la manière la plus naturelle et la plus claire. Puis elle décrit à grands traits, comme spécimen du genre, la communauté de Dintendorf (petit village près d'Erfurt).

Après le protestantisme, M[me] de Staël examine brièvement la religion catholique. Nous savons qu'à ses yeux la doctrine de Luther est beaucoup plus favorable aux progrès scientifiques et artistiques que le catholicisme ; elle concède cependant que le Midi de l'Allemagne, où la religion romaine domine, a su porter la musique a un plus haut degré de perfection que le Nord. Mais quand elle affirme qu'il n'y a pas chez les catholiques de prédicateurs célèbres ni d'écrivains religieux remarquables, elle se trompe singulièrement. Oublie-t-elle le célèbre Abraham à Santa-Clara, dont tout le monde admire le vif et sincère enthousiasme pour la foi et la vertu aussi bien que les convictions robustes et l'immense érudition [1] ? Oublie-t-elle Sailer, une des lumières de l'Allemagne, qui sut, avec tant de sagacité, replacer l'apologétique chrétienne sur son véritable terrain ? Et

---

(1) ABBÉ RENOUX, *Les Prédicateurs célèbres de l'Allemagne*, p. 265.

Mgr Colmar, avec ses brillants sermons de controverse, eût bien mérité, lui aussi, de ne point passer inaperçu. Sans doute, ces noms ne retentissent pas aussi glorieusement que les noms prestigieux de Bossuet, Massillon, Bourdaloue; mais ils valent, en tout cas, ceux des prédicateurs protestants les plus connus, tels que Zollikofer et Reinhard.

Après ces considérations générales, Mme de Staël, désirant jeter un coup d'œil sur quelques défenseurs de la foi catholique, apprécie les travaux du comte Frédéric de Stolberg. Récemment converti à la religion romaine, l'écrivain avait vu s'éloigner de lui ses plus illustres amis, qui ne pouvaient lui pardonner son abjuration.

Gœthe dit à ce propos (1) : « Quant à moi, cet événement ne me surprit point ; je considérais depuis longtemps Stolberg comme catholique, et il l'était certainement quant à l'esprit, quant à l'attitude et quant aux relations ; je pus donc envisager avec calme l'espèce de désarroi qui devait finalement résulter de la manifestation tardive de dissentiments secrets ! »

L'ouvrage principal de Stolberg (2), qui reproduit et commente, d'une façon ingénieuse et sagace, les textes de la Bible et de l'Évangile, dénote, dit Mme de Staël, une connaissance parfaite des saintes Écritures ; l'auteur fait des recherches très intéressantes sur les diverses religions de l'Asie en rapport avec le christianisme. Stolberg insiste particulièrement sur l'importance des sacrifices qu'il considère, du reste, comme la base de toute religion. Mais ce qui, aux yeux de Mme de Staël, distingue le christianisme du paganisme, ce qui assure la supériorité du premier, « c'est que la douleur et l'innocence, la vieillesse et la mort prennent un caractère d'élévation et de repos à l'abri de ces espérances religieuses dont les ailes s'étendent sur les misères de la vie » (p. 564).

Le rêve qu'elle caresse — et ce fut aussi le rêve du grand

(1) *OEuvres complètes* de Gœthe, vol. XXX, p. 60. (Édition Ph. Reclam.)
(2) Il porte comme titre : *La Vie de Notre-Seigneur.*

Leibniz, dont on connaît les longues et copieuses correspondances échangées avec Bossuet — serait de voir toutes les confessions chrétiennes s'unir en une seule : « Il se peut, dit-elle (p. 565), qu'un jour un cri d'union s'élève et que l'universalité des chrétiens aspire à professer la même religion théologique, politique et morale; mais avant que ce miracle soit accompli, tous les hommes qui ont un cœur et qui lui obéissent doivent se respecter mutuellement. »

L'étude parallèle des religions catholique et protestante amène tout naturellement Mme de Staël à dire quelques mots de la disposition d'âme appelée mysticité, terme d'origine médiévale qui, plus d'une fois, a donné lieu à d'étranges abus. Mme de Staël elle-même ne le prend pas tout à fait dans le sens qu'il avait au moyen âge. A cette époque, les ordres religieux avaient développé dans les âmes chrétiennes un sentiment de ferveur intense et d'ardente piété. Les croyants tendaient à se rapprocher de Dieu ; ils aspiraient à Lui de toutes leurs forces et voulaient vivre de son amour ; cette élévation des âmes vers la beauté infinie prit le nom d'état mystique. Ce merveilleux élan produisit dans le domaine de la pensée toute une série de splendides ouvrages : nous ne rappellerons que ceux de saint Bernard, saint Thomas, saint Bonaventure.

Pour Mme de Staël le sentiment religieux qui est la base de toute la doctrine des mystiques, consiste dans une paix intérieure pleine de vie. « Les agitations des passions, dit-elle (p. 566), ne laissent point de calme ; la tranquillité de la sécheresse et de la médiocrité d'esprit tue la vie de l'âme ; ce n'est que dans le sentiment religieux qu'on trouve une réunion parfaite du mouvement et du repos. »

Le second trait qui caractérise le chrétien mystique, c'est le saint empressement avec lequel il fait hommage à Dieu de sa volonté. « Ne vouloir que ce que Dieu veut, c'est l'acte religieux le plus pur dont l'âme humaine soit capable. » Et l'homme est d'autant plus chrétien qu'il se résigne plus tôt à cette abnégation dont le Christ lui-même, par son douloureux calvaire, a donné

le plus noble exemple : « Trois sommations, dit très justement notre écrivain, sont faites à l'homme pour obtenir de lui cette résignation : la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse; heureux ceux qui se soumettent à la première. »

Rien n'est plus vrai; ajoutons que M[me] de Staël déploie en toutes ces pages, d'une sincérité rare, une éloquence à la fois émue et convaincante.

N'a-t-elle pourtant pas l'air de pencher vers une sorte de quiétisme?

Le principe du quiétisme de M[me] Guyon était celui-ci : S'anéantir soi-même pour s'unir à Dieu, regarder comme indifférent tout ce qui peut nous arriver ici-bas et s'absorber dans une contemplation passive de l'Être suprême. Le tort de ce quiétisme est d'effacer chez l'homme toute action personnelle, de réduire à néant toute initiative privée, toute énergie morale. M[me] de Staël réprouve implicitement cette théorie dangereuse, puisque, d'après elle, la paix intérieure qui fait le fondement du mysticisme doit être *pleine de vie*. C'est dire, en d'autres termes, qu'elle ne se contente pas d'une contemplation passive de Dieu ou d'une sorte de muette extase. Le mysticisme, à ses yeux, comporte un double élément : un principe passif qui commande le détachement de soi-même, un principe actif qui nous fait travailler avec bonheur, avec plaisir au service de la plus noble cause.

Le détachement de soi, l'anéantissement de notre propre volonté, ne se fait pas sans déchirement de l'âme; c'est de cette manière que notre écrivain est amenée à étudier de plus près la douleur. La souffrance, en général, est une purification de l'âme en vue de ses destinées surnaturelles, et c'est à ce titre que nous devons nous y résigner. S'il n'y a pas d'Au-delà, se demande M[me] de Staël, si le malheur n'est pas un moyen de perfectionnement, pourquoi donc nous appeler à la vie? « Pourquoi concentrer tous les tourments et toutes les merveilles de l'univers dans un faible cœur qui doute et qui désire? Pourquoi nous donner la puissance d'aimer, et nous arracher ensuite tout ce que nous

avons chéri ? Enfin pourquoi la mort, la terrible mort ? » (P. 577.)

On le voit, l'argumentation de Mme de Staël, pour être présentée ici sous une forme indirecte, n'en est pas moins persuasive.

C'est également dans ce chapitre que nous rencontrons la chaleureuse apostrophe adressée à J.-J. Rousseau. Nous en avons déjà parlé avec quelque détail.

L'élément actif comporte, en dehors du bien nécessaire que nous devons accomplir, « un superflu d'âme qu'il est doux de consacrer à ce qui est beau » ; le sentiment qui, dans ce cas, nous inspire et nous entraîne, c'est l'enthousiasme.

Mais avant de s'occuper de ce bel et généreux élan de l'âme, Mme de Staël étudie pendant quelques instants une disposition morale mixte où la douleur et la joie se mêlent à doses presque équivalentes : c'est l'impression que produisent sur nous les spectacles de la nature. Nous savons déjà ce que Mme de Staël en pense. Pour elle, sans doute, il y a dans la nature des tableaux merveilleux qui provoquent une admiration soudaine et instinctive; mais en général, la nature est trop froide, trop glaciale, trop insensible pour pouvoir nous intéresser durablement. Mme de Staël ne va pas, il est vrai, jusqu'au dédain farouche qu'Alfred de Vigny affiche en cette strophe superbe :

Vivez, froide nature, et revivez sans cesse
Sous nos pieds, sur nos fronts, puisque c'est votre loi;
Vivez et dédaignez, si vous êtes déesse,
L'homme, humble passager, qui dut vous être un roi;
Plus que tout votre règne et que ses splendeurs vaines,
J'aime la majesté des souffrances humaines;
Vous ne recevrez pas un cri d'amour de moi.

(A. de Vigny, *La Maison du Berger*.)

Elle a pourtant quelquefois, en face des cruautés de cette nature, des cris de détresse presque analogues : « Les affections du cœur, dit-elle (p. 598), nous font sentir la barbarie de cette nature qu'on veut nous représenter comme si douce. Que de

dangers menacent une tête chérie! Sous combien de métamorphoses la mort ne se déguise-t-elle pas autour de nous? Il n'y a pas un beau jour qui ne puisse révéler la foudre; pas une fleur dont les sucs ne puissent être empoisonnés, pas un souffle de l'air qui ne puisse apporter avec lui une contagion funeste, et la nature semble une amante jalouse prête à percer le sein de l'homme, au moment même où il s'enivre de ses dons. »

Néanmoins les douloureux spectacles, dont nous sommes à toute heure les témoins, ont leur côté consolant : « La succession continuelle de mort et de naissance dont le monde physique est le théâtre produirait l'impression la plus douloureuse si l'on ne croyait pas y voir la trace de la résurrection de toutes choses, et c'est le véritable point de vue religieux dans la contemplation de la nature que cette manière de la considérer » (P. 601.)

M[me] de Staël apprécie ensuite deux écrivains renommés pour l'attention toute spéciale avec laquelle ils ont étudié les phénomènes de la nature, l'un poète, Novalis ([1]), l'autre physicien, Schubert. La poésie, aux yeux de Novalis, a le pouvoir et la mission d'ennoblir toute notre existence, de magnifier tous nos actes et d'amener ainsi la réconciliation entre l'homme et Dieu; la poésie est un sacerdoce et celui qui la cultive est le prêtre du Beau. M[me] de Staël admire particulièrement chez Novalis les *Hymnes à la Nuit* et les stances dans lesquelles il décrit la vie des mineurs.

Quant à l'ouvrage de Schubert sur la *Nature*, « il est rempli d'idées qui incitent à la méditation; il présente le tableau des effets nouveaux dont l'enchaînement est conçu sous de nouveaux rapports. »

Voyons maintenant ce que M[me] de Staël pense de l'enthousiasme :

([1]) M[me] de Staël commet une légère erreur quand elle dit que Novalis (de son vrai nom F. Hardenberg) mourut à vingt-six ans; né en 1772, il vécut jusqu'en 1801.

« L'enthousiasme, dit Lamartine (1), est un feu sacré ; on n'analyse pas la flamme, on s'y éblouit et l'on s'y brûle. »

Mme de Staël, insistant de son côté sur le caractère sacré de cette sorte de délire, nous dit : « L'enthousiasme se rallie à l'harmonie universelle : c'est l'amour du Beau, l'élévation de l'âme, la jouissance du dévouement, réunis dans un même sentiment qui a de la grandeur et du calme... Le sens de ce mot, chez les Grecs, en est la plus noble définition, l'enthousiasme signifie : *Dieu en nous*. En effet, quand l'existence de l'homme est expansive, elle a quelque chose de divin. »

L'enthousiasme a d'abord l'immense privilège de nous préserver de l'égoïsme. Or qu'est-ce que l'être humain quand on ne voit en lui qu'une prudence dont son propre avantage est l'objet ? L'enthousiasme sincère se distingue, du reste, aisément de l'enthousiasme affecté : « Le premier est une mélodie si pure, que le moindre désaccord en détruit tout le charme : un mot, un accent, un regard, expriment l'émotion concentrée qui répond à toute une vie. » L'enthousiasme anime ce qui est invisible et impalpable ; il donne de l'intérêt à ce qui n'a point d'influence directe sur notre bien-être dans ce monde. Enfin, si les autres passions — tels l'amour et l'orgueil — s'accompagnent et s'alimentent en quelque sorte de déceptions et de contrariétés sans cesse renaissantes, l'enthousiasme est, de tous les sentiments, celui qui donne le plus de bonheur, le seul qui en donne véritablement, « le seul qui sache nous faire supporter la destinée humaine dans toutes les situations où le sort peut nous placer ».

---

(1) LAMARTINE, *Jeanne d'Arc*, p. 7 (édit. de 1852).

CONCLUSION.

Maintenant que nous avons examiné le célèbre ouvrage dans ses détails, nous pouvons nous demander : Mme de Staël, dans son livre, est-elle sincère ?

Brunetière fait remarquer à ce propos : « Il n'y a pas d'arrière pensée dans l'*Allemagne* de Mme de Staël ; c'est un livre de bonne foi s'il en fut. C'est l'œuvre surtout d'un grand esprit qui ne croit pas que c'est compromettre sa propre originalité que de comprendre les autres et les trouver originaux (1). »

Rappelons-nous, d'un autre côté, ce que dit Émile Faguet sur cette même question : « Elle a écrit le livre *De l'Allemagne* avec une intention obscure de satire ou du moins dans un esprit de critique à l'endroit de la France, telle que l'Empire l'avait faite (2). »

Peut-être ces deux opinions ne sont-elles pas aussi contradictoires qu'elles le paraissent au premier aspect. Il y a moyen, semble-t-il, de les concilier.

La pensée inspiratrice du livre fut une pensée d'admiration et d'enthousiasme pour cette littérature et pour ce peuple (3) que Mme de Staël venait d'apprendre à connaître. Ses guides lui en avaient fait des tableaux enchanteurs ; et à ses yeux la réalité n'était pas au-dessous des portraits. Mais à mesure que l'écri-

---

(1) Brunetière, *Études critiques*, t. III, p. 307.

(2) E. Faguet, *Politiques et Moralistes*, Ire série, p. 150.

(3) Il ne faut évidemment pas prendre comme base d'appréciation de l'*Allemagne* de Mme de Staël l'*Allemagne* de H. Heine. Celle-ci répond peut-être mieux que le livre de notre auteur à la réalité contingente, surtout à la réalité actuelle. « Heine reproche, dit Sorel (*ouv. cité*, p. 206), à Mme de Staël d'avoir illusionné les Français ; c'est bien à lui, Heine, de le lui reprocher, lui mauvais Allemand, plus mauvais Français, car il a su, comme Frédéric, se moquer de nous avec notre propre esprit. »

vain avance dans l'élaboration de son œuvre, l'image de sa patrie, qui offre avec cette Allemagne une si complète antithèse, se présente à sa pensée en même temps que le souvenir de toutes les vexations dont elle-même fut l'objet. Sa rancune contre l'oppresseur de la France est visible en plus d'un passage; Mme de Staël est presque impuissante à la dissimuler. C'est ainsi que le livre, quoique sincère quant à l'inspiration, prend parfois les allures d'un pamphlet.

Toujours est-il que l'influence de l'ouvrage fut prodigieuse. Tout d'abord si, en 1821, Prosper de Barante traduisit Schiller; si, d'autre part, Guizot, refaisant la traduction de Letourneur, publia son ingénieuse étude sur Shakspeare, ce travail de diffusion littéraire n'est-il pas encore dû à Mme de Staël? La collection des *Chefs-d'œuvre des théâtres étrangers*, de Ladvocat, contenant plusieurs drames de Lessing, presque tout le théâtre de Gœthe, de Kotzebue et de Werner, fut, tout aussi largement que la traduction de Barante, mise à contribution par les dramaturges romantiques de second ordre, tels que Delavigne, Lebrun, Soumet, Dumas père. Plusieurs d'entre eux prirent à Schiller l'art de mettre en scène les grands faits historiques, la vie du dialogue, les tirades éloquentes dans lesquelles le poète de *Guillaume Tell* avait su combiner la sentimentalité germanique avec cette sorte de majesté qui est l'apanage de la tragédie française. « Aux audaces grossières du mélodrame des Coigniez et des Pixérécourt, Schiller apportait, dit Petit de Julleville, le correctif de son art consommé et le tempérament de sa pensée généreuse; Pixérécourt coupé de Schiller, c'est tout Dumas père [1]. »

On peut encore suivre l'influence de la pensée allemande sur la pensée française chez Charles Nodier (dont nous avons brièvement analysé le *Peintre de Salzbourg*), puis dans la pièce bien connue d'Alfred de Musset : *La Coupe et les Lèvres*; on la voit

---

(1) Petit de Julleville, *Histoire de la Langue et de la Littérature française*, t. VII, p. 717.

encore, par contre-coup, chez Victor Hugo dans sa fameuse *Préface de Cromwell* (1).

Au point de vue artistique, n'est-il pas vrai de dire que toute la longue série d'œuvres construites sur la donnée de Mignon, de Marguerite, de Méphisto se rattache, par Mme de Staël, à des sources allemandes? « Delacroix, Johannot, Scheffer, et, au point de vue musical, Gounod et Berlioz procèdent, dit Albert Sorel, en droite ligne de ce livre vraiment suggestif. » (*Ouvrage cité*, p. 206.)

Mais le poète qui doit le plus à Mme de Staël c'est Lamartine. Si le romantisme dont elle est, peut-on dire, la mère, fut, comme le fait observer Paul Albert (2), une explosion de jeunesse en même temps que la proclamation de la liberté dans l'art, c'est certes Lamartine, ce chantre de la jeunesse, de l'amour et de la liberté, que nous regarderons comme sa plus puissante incarnation. Mme de Staël n'était pas morte depuis trois ans que Lamartine, par ses immortels *Recueillements*, se révélait au monde entier. *Jocelyn*, lui aussi, doit une partie de son inspiration à l'auteur de l'*Allemagne;* « car l'héroïne de *Jocelyn* est une fille de *Delphine* exaltée et brûlante » (3).

On peut dire que Lamartine, qui, au moment de la mort de Mme de Staël, oscille entre le déisme et le catholicisme, est vraiment un de ses disciples, un de ceux qui subissent le plus longtemps et le plus fortement son influence sentimentale et morale (4).

Le lecteur se rappelle les vers bien connus de *Milly* :

> Objets inanimés, avez-vous donc une âme
> Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer?

---

(1) A. Sorel, *Mme de Staël*, p. 192.

(2) Paul Albert, *La Littérature française au XIXe siècle. Origine du Romantisme*, p. 22.

(3) A. Sorel, *op. cit.*, p. 208.

(4) Maurice Souriau, *Les idées morales de Mme de Staël*, p. 116.

M[me] de Staël ne dit-elle pas à peu près dans les mêmes termes :

« Les objets inanimés eux-mêmes font mal quand leur décadence oblige à s'en séparer ; la maison, les meubles qui ont servi à ceux que nous avons aimés nous intéressent, et ces objets mêmes excitent en nous quelquefois une sorte de sympathie indépendante des souvenirs qu'ils retracent ; on regrette la forme qu'on leur a connue, comme si cette forme en faisait des êtres qui nous ont vus vivre et qui devraient nous voir mourir. » (*De l'Allemagne*, p. 601.)

Si maintenant on nous permet de condenser en quelques lignes notre appréciation sur M[me] de Staël, nous dirons que, patriotiquement attachée à la France qu'elle aime avec passion, elle se trouve, et par ses préférences en quelque sorte innées et par ses amères déceptions politiques, amenée à étudier *de visu* cette Allemagne qui semble offrir avec sa patrie un contraste si tranchant ; à la France asservie et belliqueuse s'oppose l'Allemagne indépendante et pacifique (1) ; à la France, gênée encore par les entraves classiques, s'oppose l'Allemagne romantique ; enfin à la France, refroidie par le souffle contagieux du persiflage et du sarcasme, s'oppose l'Allemagne juvénile, spontanée et enthousiaste. Si M[me] de Staël se fait d'étranges illusions, si plus d'une fois la réalité des choses ne répond pas à la rayonnante image qu'elle a dans l'esprit, c'est qu'il n'y a personne pour l'avertir de ses méprises ; au contraire, les peintures trop flattées des germanophiles Villers et Schlegel ne font que rendre plus éblouissant le mirage splendide d'une Germanie libre et fière, toujours étincelante de jeunesse et de force.

Néanmoins, malgré le parti pris qui ne lui fait regarder l'Allemagne qu'à travers certaines préventions inspirées par le libéralisme, le romantisme et la perfectibilité, cette perfectibilité dont le protestantisme lui paraît le plus puissant organe, l'œuvre

---

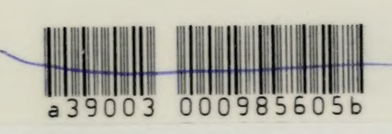
(1) Quelle âpre ironie dans les mots quand on considère ce qui se passe aujourd'hui !

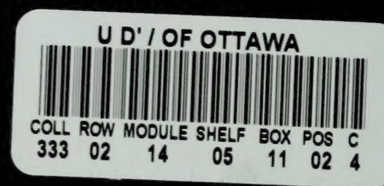
de Mme de Staël est à la fois vécue, sincère et empreinte d'une rare originalité. Toute la vie et toute l'âme de l'auteur s'y reflètent comme dans un miroir. Ensuite, si dans ses appréciations littéraires elle ne se rend pas toujours suffisamment compte du charme intime et familial de certaines peintures d'intérieur, si, d'autre part, son livre contient plus d'une inexactitude d'interprétation, il faut rendre hommage, en tout cas, à la finesse des observations de portée générale, à l'accent de chaleur et d'émotion communicative qui perce dans ses analyses de sentiments et de passions. Si les philosophes allemands paraissent en général trop flattés, c'est, encore une fois, que le scepticisme railleur de Voltaire et de son école a douloureusement affecté notre écrivain et qu'elle croit voir dans l'idéologie d'outre-Rhin un vigoureux antidote à ce poison corrupteur; gagnée dans sa jeunesse par les désolantes théories de l'Encyclopédisme, elle en reconnaît, à l'âge mûr, les duperies et les mensonges; elle en garde seulement, mais anobli et transfiguré, le rêve d'affranchissement politique.

Un mot pour finir : Si le livre *De l'Allemagne* est destiné à survivre, c'est sans doute un peu parce qu'il a orienté la pensée esthétique vers une voie nouvelle; car ni Alfred de Musset, qui se révèle parfois imitateur de Gœthe, ni Lamartine, ce romantique par excellence, n'eussent été, sans Mme de Staël, si complètement eux-mêmes; c'est sans doute encore parce qu'elle a appris aux Français à aller se documenter sur place et qu'elle a provoqué de la sorte, quoique d'une façon très lointaine et indirecte, l'essor nouveau que des philosophes comme Taine, Cousin, Quinet (tous ceux enfin qui s'inspirèrent de Kant) devaient imprimer à la pensée française; mais c'est surtout parce que ce livre est une œuvre toute vibrante de patriotisme et que Mme de Staël est, à tout considérer, la première qui ait répandu sur cette littérature parfois étrange et un peu rébarbative d'outre-Rhin, le charme exquis d'une nature délicate et sensible; c'est enfin parce que cet ouvrage, d'inspiration chrétienne, renferme une éloquente leçon d'enthousiasme. Mme de

Staël, non seulement a cherché le *Vrai* avec une sorte de fièvre ardente et passionnée, mais elle s'est encore efforcée de frayer la *Voie* pour y parvenir ; elle a voulu infuser aux lettres de son pays une *Vie* nouvelle et les échauffer à la flamme généreuse dont le foyer n'était pas tant l'Allemagne que sa propre âme. Dès lors n'a-t-elle pas fait œuvre durable et méritoire aux yeux de celui qui prononça jadis cette immortelle parole : « Je suis la Voie, la Vérité, la Vie »?

FIN


a39003 000985605b


U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 14 05 11 02 4